Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉPISODES

DE

L'HISTOIRE D'ITALIE.

Digitized by Google

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON,
IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR,
8, rue Garancière.

7 5.46

ÉPISODES

DE

L'HISTOIRE D'ITALIE

PAR

JULES ZELLER

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES D'AIX

Les Vêpres siciliennes. — Nicolas Rienzi. — La Prise de Rome par le connétable de Bourbon. — Masaniello et le duc de Guise.

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1856

Droit de traduction réservé.

Digitized by Google

PRÉFACE.

Les histoires qui présentent les personnages et les scènes les plus dramatiques sont-elles toujours celles des nations les plus heureuses et les plus prospères? Cela ne pourrait être, à coup sûr, qu'à cette condition que, dans le drame des événements, les passions bonnes fussent plus nombreuses et plus fortes que les passions mauvaises, chose malheureusement trop rare! Il n'en est pas moins vrai que les histoires dramatiques intéressent davantage, comme un spectacle où l'on recherche plus l'émotion que la satisfaction morale.

Nous avons publié, il y a trois ans, un résumé rapide mais complet de l'histoire de l'Italie moderne[1] depuis l'invasion des barbares au quatrième siècle

[1] *Histoire de l'Italie* depuis l'invasion des barbares jusqu'à nos jours, par Jules Zeller. 1 vol. Librairie de L. Hachette et Cie, rue Pierre-Sarrazin, 14.

de notre ère jusqu'en 1852. Il était impossible de condenser en moins d'espace une plus grande multiplicité et une plus capricieuse succession d'événements et de révolutions. Conquêtes et délivrances, chutes et relèvements, alliances et discordes, unions et morcellements, conspirations, assassinats, émeutes, coups d'État, et toutes les espèces de personnages, grands et petits, bons et méchants : saints, profanes; illuminés, sceptiques; politiques, honnêtes gens; héros, traîtres; tyrans, assassins; et chacun distingué, si je puis dire, dans son art; vous y voyez tout se heurter, s'entre-choquer, faire et défaire la trame de l'histoire italienne. A part quelques années prospères et tout l'éclat des lettres et des arts, l'Italie a-t-elle été, est-elle une nation heureuse et forte?

L'extrême mobilité de ces événements et la variété infinie de ces scènes, présentés même en raccourci dans un récit bref et concis, expliquent suffisamment ce manque de force et cette absence de bonheur réel. Mais on ne peut trouver que dans le menu des faits et dans l'étude approfondie des personnages les causes de cette mobilité et de

Digitized by Google

cette variété même. C'est ce qui nous a engagé à reprendre en sous-œuvre, à étudier et à développer séparément dans tous leurs détails, sous forme d'épisodes, le récit d'un certain nombre de faits ou le portrait de personnages connus ou saillants de l'histoire de l'Italie. Après avoir tiré un enseignement fécond d'une série continue d'événements et de siècles, on peut encore recueillir de faits particuliers des leçons non moins profitables, surtout pour le plus grand nombre. La première méthode est bonne pour les esprits les plus sérieux et qui aiment à généraliser; la seconde est à la portée de tous.

Pour ce volume, nous avons choisi quatre épisodes qui présentent, sinon tous les traits saillants de caractère, au moins quelques-uns de ceux qui ont le plus influé sur la destinée de la nation italienne. Ce peuple, auquel, en dépit de tout, il est difficile de refuser ses sympathies, est un peuple de qualités et de défauts opposés et extrêmes : nature d'artiste avec des passions naïves et ardentes et un esprit singulièrement raffiné; tempérament de soubresaut qui va de l'enthousiasme à l'abattement, de

la colère au servilisme, de la violence à l'astuce. C'est pourquoi l'Italie a toujours été rejetée à l'un des deux pôles de l'état social : l'anarchie ou la servitude. Deux fléaux politiques, les tyrans et les conspirateurs, sont, dans le monde moderne, de provenance tout italienne; ils ne se trouvent dans les histoires, je ne dis pas dans l'état présent des autres peuples, qu'à l'état d'exception ou d'imitation. L'Italie, au contraire, en est la terre classique. Deux doctrines aussi ou deux habitudes mauvaises, le machiavélisme, qui est la corruption de la politique, et ce que j'appellerais volontiers le sentimentalisme en révolution, qui croit tout aisé avec des intentions honnêtes seules, d'où les tenons-nous, si ce n'est de ce pays des contrastes?

Dupes faciles des délires momentanés de l'enthousiasme ou des promesses de menées ténébreuses, les Italiens vont d'explosions en conspirations et tombent d'anarchie en tyrannie. Ils quittent les sermons démocratiques de Savonarole pour passer à l'école princière de Machiavel. Après avoir admiré, tout en le craignant, César Borgia, ils acclament mais ne suivent pas longtemps néanmoins Cam-

panella ; également confiants et de bonne foi tour à tour dans le généreux ébranlement de l'âme qui croit que le bien social s'accomplit d'enthousiasme seulement, et dans cet odieux calcul de l'esprit qui voit dans la perfidie la suprême habileté.

Le récit longtemps falsifié des *Vêpres siciliennes*, joint aux souvenirs de l'antiquité païenne, plus vivaces en Italie que partout ailleurs, a inoculé aux Italiens cette habitude des conspirations, cet amour de l'action occulte et des éclats subits pour délivrer les peuples asservis. A Dieu ne plaise que j'approuve ou que je défende les tyrannies qui ont souvent pesé sur l'Italie et que j'essayerai peut-être aussi de dépeindre, mais j'ai peur que ce prétendu remède n'empire le mal ; dans la confiance malheureuse qu'on y met, on se dispense d'acquérir ces qualités solides qui méritent et qui conquièrent la liberté. Après M. Michel Amari, historien sicilien habile et érudit, il n'est plus permis d'en douter : les Vêpres siciliennes ne sont pas le résultat d'une conspiration, mais une explosion populaire. Procida, qu'il ne faut cependant pas sacrifier autant que l'a fait M. Alexis de Saint-Priest, n'est plus un héros,

Digitized by Google

c'est un habile homme, arrivé même après coup, quand tout était consommé. Pour ne citer que les anciens conspirateurs, Porcaro, les Pazzi, Olgiati, etc., etc., en trouvez-vous un qui ait réussi, le sang versé mis à part?

L'Italie est le pays des héros d'utopie comme des conspirateurs émérites. Nous avons essayé d'en dépeindre deux : l'un lettré, l'autre ignorant, Nicolas Rienzi et Masaniello, tous deux généreux, ayant eu, en un moment d'enthousiasme, la destinée de leur patrie dans la main, et la laissant après eux plus malheureuse.

Dans un ouvrage déjà ancien que M. Léon Boré a traduit plus qu'avec du talent, avec l'affection qu'il vouait au jeune et malheureux écrivain, l'historien allemand Papencordt, grâce à des recherches faites à Rome même, a le premier restitué à Rienzi le côté mystique que les historiens précédents avaient méconnu dans ce personnage. Ce n'est plus maintenant un homme de la renaissance, c'est un véritable Romain du moyen âge. M. le duc de Rivas, dans ses deux volumes sur la révolution de Naples, a, en véritable Espagnol, un peu trop

sacrifié les anciens ennemis de son gouvernement, quoiqu'il ait découvert et habilement mis en œuvre de nouveaux documents sur cet événement célèbre.

Grâce à ces deux derniers historiens, à leurs devanciers, et surtout aux chroniques du temps que nous avons relues avec soin, ces deux personnages étaient faciles à peindre.

Antiquaire doublé d'un mystique, Nicolas Rienzi ressuscite avec quelques discours et quelques peintures la république romaine, et rêve l'union de l'Italie; mais il croit à une nouvelle révélation du Saint-Esprit faite en faveur de ses compatriotes, et surtout de lui-même. Réunir la *sainte* Italie ne lui suffit plus; il vient pour renouveler les temps, remplacer en personne le pape et l'empereur, et restaurer l'antique domination romaine sous la septuple couronne du Saint-Esprit. L'illuminé échoue devant une simple question alimentaire; il reprend encore le pouvoir, mais avec moins de foi en lui-même; et, inhabile à se servir des moyens purement humains, il est trompé par un plus adroit, et mis à mort par le peuple qui l'avait adoré.

Digitized by Google

Auprès de Rienzi, Masaniello était un ignorant. Arraché à ses paisibles occupations de pêcheur par les vexations dont un vice-roi espagnol accablait la population napolitaine, il se trouve tout à coup, par une émeute victorieuse, maître de la ville de Naples. Il suffit à son rôle par son énergie et sa droiture tant qu'il ne s'agit que de combattre; mais il faut qu'il assure à sa patrie le prix de la victoire en contenant même les vainqueurs. C'est là qu'il trouve sa pierre d'achoppement. Pris entre la domination espagnole qu'il veut ménager et le peuple qu'il veut satisfaire, responsable à la fois de l'ordre et de la victoire, il perd tous ses avantages dès que sa situation n'est plus simple. Fait pour la lutte et non pour le gouvernement, il frappe encore d'estoc et de taille, mais à tort et à travers. Les difficultés lui paraissent autant de trahisons, les mécontentements de l'ingratitude; sa raison s'égare parce que son cœur ne lui suffit plus. Le peuple pleure à ses funérailles, mais après l'avoir laissé tuer.

Je préférerais cependant encore volontiers le sentimentalisme italien dans les affaires au machiavé-

lisme. L'abus de l'esprit y est encore plus pernicieux que l'abus du cœur. Je crois pouvoir en donner pour preuve la prise de Rome par les troupes du connétable de Bourbon. Un politique des plus habiles, le chancelier milanais Morone, pour délivrer l'Italie de Charles-Quint, ourdit une maîtresse conspiration. Aucune pièce n'y manque. Un pape, un Médicis y entre, mais en ayant soin d'assurer sa retraite et de tout ménager. Il tient tous les fils, prêt à tout oser ou à tout trahir. Cet homme ne sera jamais pris au dépourvu. Un général, un *Fabius Cunctator*, apporte dans la tactique tous les ménagements, toutes les finesses de la diplomatie; il ne laisse rien au hasard et ne frappera qu'à coup sûr. Lui aussi pourra, le cas échéant, désavouer sa campagne contre l'empereur et rentrer en grâce. Admirables combinaisons! Morone est pris dans son propre piége; le pape se décide trop tard; le duc d'Urbin gagne le surnom de *couard* (codardo). Rome est prise et saccagée, et la servitude de l'Italie, qui commence alors, dure encore.

On ne saurait trop le répéter, non pas seulement aux Italiens : l'innocence de l'enthousiasme et les

raffinements du machiavélisme offrent un égal danger. Ni naïveté ni rouerie dans la vie politique. La vérité est entre les deux extrêmes; le succès est au prix des lumières de l'esprit, de l'honnêteté et de la fermeté du caractère.

Il y a un petit peuple sérieux et militaire en Italie, dont l'histoire n'offre guère d'épisodes dramatiques. On lui prêterait volontiers des qualités moins brillantes, mais aussi des défauts moins choquants. C'est le peuple piémontais. Histoire longtemps modeste et obscure des souverains et des sujets, et cependant intéressante pour le penseur! Ces qualités-là obtiennent aussi leur récompense. C'est un roi de Sardaigne qui a combattu le plus sérieusement dans les derniers événements italiens pour la cause de l'indépendance commune. Seul au delà des Alpes, le peuple piémontais fait, et avec quelque bonheur, l'épreuve difficile et féconde du gouvernement constitutionnel. Depuis que Gênes et Venise ont perdu leurs comptoirs ou leurs possessions hors de la Péninsule, aucun drapeau italien n'avait flotté sur des rivages étrangers. Dans la croisade glorieuse entreprise par les nations de

l'Occident en faveur de la civilisation, le drapeau piémontais flotte victorieusement à côté de ceux de France et d'Angleterre, où les deux célèbres républiques avaient autrefois leurs colonies.

8 octobre 1855.

Digitized by Google

Digitized by Google

PREMIER ÉPISODE.

LES VÊPRES SICILIENNES.

1282.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER.

CHARLES D'ANJOU ET DON PÈDRE D'ARAGON. — DEUX CROISADES.

A la fin de l'année 1281, les rives de la Méditerranée, du golfe de Lyon à celui de Tarente et de Valence à Brindes, retentissaient du bruit d'immenses préparatifs maritimes et militaires. C'étaient les deux plus puissants souverains de ces parages, le nouveau roi de Naples et de Sicile, Charles d'Anjou, et le roi d'Aragon, don Pèdre, qui armaient à qui mieux mieux; et tout ce bruit prouvait l'activité et l'empressement avec lequel on leur obéissait de toutes parts.

Les armements du roi Charles d'Anjou occupaient, comme ses possessions elles-mêmes, une bien plus vaste étendue de côtes que ceux de don Pèdre; il mettait également à contribution ses domaines patrimoniaux de Provence et sa nouvelle conquête de Naples et de Sicile. Français ou Italiens, les plus grands de ses feudataires, ayant vue sur les côtes, avaient reçu l'ordre de construire chacun selon ses moyens un vaisseau, une téride ou quelques barques; tous ceux de l'intérieur devaient fournir

un nombre de cavaliers et de piétons proportionné à leur importance. Marseille et Palerme, Messine et Naples, Tarente et Brindes étaient remplies de mouvement, et les routes qui conduisaient à ces villes commençaient à regorger de chevaliers angevins ou provençaux, siciliens ou calabrais, et de mulets, chevaux et bêtes de somme de toute espèce mises en réquisition pour la circonstance. Malgré l'ardeur qu'on mettait à obéir au roi Charles, il n'était pas cependant difficile de surprendre quelques signes de mécontentement et de mauvaise humeur dans presque toutes les parties de ses États. Le midi de la Péninsule et la Sicile avaient à peine eu le temps de se remettre de luttes sanglantes; pourquoi leur demander de nouveaux sacrifices? Les seigneurs provençaux, de leur côté, n'avaient-ils pas assez fait pour leur maître, en lui conquérant Naples et Palerme? Tels étaient les plaintes et les soupirs qui se mêlaient au bruit du marteau sur l'enclume ou du coin dans les flancs des térides, et qui prouvaient que les pâtres et chevriers de l'Etna n'étaient pas les seuls à regretter de devenir matelots et soldats pour le service de monseigneur le comte d'Anjou, frère du roi saint Louis.

Sur la côte d'Espagne, Barcelone, Saragosse, Tortose et Valence, à la fois ports et arsenaux du royaume, avec quelques autres petites anses, étaient presque les seuls points où se rassemblaient les navires, barques de transport et provisions; quelques villes seules de l'intérieur forgeaient les casques, les cuirasses, les piques et les écus pour le combat, les balistes, les mangoneaux et les trébuchets pour les siéges. Mais en revanche, un zèle

sans arrière-pensée, un véritable entrain présidaient à tous ces travaux. On sentait que là on avait plaisir à obéir, et qu'on allait plutôt au-devant des désirs du maître qu'on ne restait en arrière. Vous auriez lu même une véritable gaieté sur le visage de tous, nobles, riches hommes (ricos ombres), chevaliers vieillis dans les longues luttes de la croix contre les Maures, ou jeunes et nouvelles troupes de gens de trait et de piétons qui se dirigeaient de Valence, de Murcie et des lieux voisins de la Castille sur Cullera. Pour les Almogavares, ces sauvages à demi vêtus, terribles par leur agilité et par leur soif de butin, qui descendaient des pentes et des gorges des Pyrénées, ils semblaient courir comme à une fête, sur Tortose, rendez-vous de l'Aragon et de la Catalogne. De tous les points, tous cheminaient lestement, sans provisions ni bagages, avec leurs armes et leur loyal courage seulement; car le roi leur avait fait dire qu'ils n'eussent à s'inquiéter ni d'argent, ni de viande, ni de vin, ni d'avoine, mais seulement de partir le plus promptement possible, vu qu'il avait fait disposer tout le nécessaire de distance en distance le long des routes qu'ils avaient à traverser.

Les antécédents et le caractère des deux souverains expliquent suffisamment le contraste qu'offraient les dispositions de leurs sujets dans des circonstances tout à fait semblables.

Le frère de saint Louis était déjà arrivé au milieu d'une brillante mais tragique carrière, dont le succès ne faisait pas toujours oublier le sang versé. Ce fils de France, dont la jeunesse même ne connut pas la gaieté,

avait donné à l'ambition tout ce que son glorieux frère donnait à la piété. Dévot aussi, mais à sa personne autant qu'à son Dieu, il voyait le triomphe de la foi dans le sien propre, et sa religion était le plus souvent le consciencieux instrument de sa politique. Quand il avait accepté du saint-siége la mission de conquérir sur Manfred Naples et la Sicile, il l'avait fait avec la conviction d'accomplir une œuvre sainte; et dès le lendemain de sa victoire, en cherchant à dominer tout le reste de la Péninsule, il avait excité les défiances et l'effroi même de la papauté, qui l'avait appelé. Le meurtre juridique du jeune et héroïque Conradin, pris les armes à la main et mort sur le billot pour avoir réclamé l'héritage de ses pères, avait commencé à assombrir l'éclat de son écusson, et jeté un voile de deuil sur sa conquête. La triste fin de saint Louis en Afrique avait encore plus entaché son renom de pieux et loyal chevalier. On l'accusait d'avoir entraîné son frère dans un but d'égoïsme politique sur cette funeste plage de Tunis; on ne pouvait lui pardonner d'avoir signé sur les cendres encore chaudes du dernier des croisés ce traité impie et simoniaque qui, pour le précieux sang d'un frère, d'un roi, d'un saint, n'avait stipulé que quelques avantages de commerce et le payement d'un tribut annuel. Pour quel but d'égoïste ambition Charles demandait-il encore le sacrifice de tant de richesses et de sang?

Cependant on n'avait rien à refuser à ce conquérant paré des titres de *sénateur* à Rome, de *vicaire impérial* en Lombardie, et de *pacificateur* en Toscane. Comment ne pas trembler devant ce roi de haute taille, au tempé-

rament sec et nerveux, au regard sévère, aux traits fortement prononcés, au teint olivâtre, qui parlait peu et ne dormait guère, tramant toujours la punition de quelque vieille injure ou la satisfaction de quelque ambition nouvelle? Ses compatriotes mêmes ne pouvaient soutenir la sévérité de son regard. Quand on le voyait dans la force de l'âge, monté de petit comte d'Anjou au faîte de la puissance, entouré d'une postérité belle et nombreuse, qu'il surpassait encore en vigueur, tous saluaient en sa personne une prodigieuse fortune, tous attendaient ou craignaient de lui de plus grandes choses encore que celles qu'il avait faites. Rien ne paraissait impossible à celui qui avait étouffé dans ses derniers rejetons l'aigle de Souabe; et depuis la mort de Louis IX, la gloire des lis semblait avoir déserté la France pour passer à Naples entre les mains de ce frère si différent du saint roi, mais dont l'ambition semblait appeler une destinée extraordinaire ou terrible.

Le roi don Pèdre III, à l'aurore toujours assez belle d'ailleurs d'un règne, avait su captiver l'affection de ses sujets dans un pays où, s'il faut en croire le chroniqueur Ramon Muntaner, la royauté avait par elle-même des allures passablement aimables et populaires. Remarquable par l'élévation de sa stature, par la noblesse de son port et même l'amabilité de son visage, il ne l'était pas moins par l'affabilité de son caractère, par une bravoure à toute épreuve, et par une finesse qui pouvait aller quelquefois jusqu'à la perfidie. Jeune, et du vivant même de son père don Jayme le Conquérant, en mémoire des victoires et conquêtes duquel on chantait encore plus

de vingt mille messes, il avait pris déjà le premier rang dans les luttes contre les mahométans. « Or çà, » s'écriait en effet, quelques jours avant sa mort, le vieil adversaire du croissant, « élevez ma bannière et portez-moi » sur un brancard jusqu'aux lieux où sont ces Maures » perfides, car dès qu'ils verront mon brancard, ils se- » ront vaincus, et bientôt pris ou tués. » Comme il arrivait à peine au lieu du combat, son fils don Pèdre, tout couvert de sang et de poussière, vint à lui : « Eh! mon » seigneur et père, s'écria le jeune homme fâché de » voir là le moribond, que faites-vous? Ne saviez-vous » pas qu'il était inutile de vous présenter ici, puisque j'y » tenais votre place. — Ne dites point cela, mon fils, » répondit le roi; mais où sont ces maudits Sarrazins? » — Grâce au ciel! mon père, ils sont tous morts ou pri- » sonniers. — Dites-vous vrai? Oh! alors, merci à Dieu » de m'avoir donné un fils tel que vous! » Et ce disant, le vieux brave baisa trois fois son fils sur la bouche, et lui donna sa bénédiction.

Depuis cette scène tout homérique, don Pèdre, couronné roi successivement à Saragosse, à Valence et à Barcelone en pleines cortès et à grand concours d'hommes riches, de chevaliers, de bourgeois, d'artisans et de dames et damoiselles, avait tenu tout ce qu'il promettait; et c'était maintenant le roi le plus puissant des Espagnes. En gardant entre ses mains ses deux neveux, les infants de la Cerda, héritiers légitimes du royaume de Castille, usurpé par leur oncle don Sanche, il contenait ce voisin, et en faisait même l'instrument de ses desseins. Ses exploits des années précédentes suffi-

saient pour ôter aux Maures de Grenade toute envie de recommencer la guerre. Enfin il avait étendu son influence jusque sur la côte africaine, où l'émir Aba-Ishak, rétabli par ses soins sur le trône des Beni-Hafs à Tunis, lui payait tribut et lui avait assuré des avantages commerciaux très-précieux pour l'Aragon : haute situation qui ne l'empêchait pas d'être, comme ses prédécesseurs, libéral et toujours d'un facile abord pour ses sujets.

Certes, il faisait aussi bien qu'aucun roi en terre observer aux nobles, prélats, bourgeois et gens de campagne la justice et la bonne foi, et il savait réclamer les services et aides qui lui étaient dus. Mais, dit le chroniqueur, il ne faisait point acception de personnes, et chacun en son royaume pouvait devenir riche sans avoir à craindre qu'il lui fût rien demandé au delà de la raison. Dans les grandes fêtes, des hommes riches, des chevaliers ou des laboureurs lui offraient-ils des fruits, du vin ou autres objets, le roi, sans fierté, ne faisait pas difficulté d'en manger. En retour, il invitait nombre de gens à sa table, et prenait ses repas en public avec eux. Il assistait aux mariages des filles ou aux convois des fils de seigneurs morts à la guerre, comme s'ils étaient de ses parents. Enfin il allait partout à cheval dans les villes, lieux et cités, se montrant à ses peuples; et, quand il rencontrait de pauvres gens, hommes ou femmes, qui imploraient sa merci, il s'arrêtait, les écoutait et les secourait même dans leurs besoins. « Ah! s'écrie Mun-
» taner dans son enthousiasme, si les sujets de nos rois
» savaient combien les autres rois sont durs et cruels
» envers leurs peuples, ils baiseraient la terre foulée

» par leur seigneur. » C'était encore, on le voit, le temps où l'on pouvait regarder comme une vérité, en Aragon, cette parole prononcée par les députés des cortès le jour du couronnement de chaque roi nouveau : « Nous qui » valons chacun autant que toi, et qui réunis valons » plus que toi, nous t'obéirons si tu maintiens nos fran- » chises; sinon, non. »

Mais dans quel but et contre quels ennemis les deux rois dirigeaient-ils ces immenses préparatifs?

Charles d'Anjou n'entourait ses desseins d'aucun mystère. Ses paroles, ses négociations, ses alliances, ses armements en témoignaient clairement. La conquête de la Sicile n'avait été que le premier degré de la grandeur qu'il rêvait. C'était maintenant une couronne impériale qu'il voulait mettre sur sa tête. Michel Paléologue venait de relever à Constantinople l'empire byzantin aux dépens de l'empire latin, œuvre de la quatrième croisade, tombée avec son dernier empereur Baudouin IV. Charles d'Anjou prétendait arracher de nouveau Constantinople aux Grecs, et restaurer à son profit l'ancien empire d'Orient avec l'Italie comme annexe. Rien ne pouvait plaire davantage à son imagination, qui n'était pas dépourvue d'une certaine grandeur. En satisfaisant son ambition, il faisait une œuvre toute chrétienne : il éteignait un schisme, il réunissait, chose longtemps désirée, l'Église grecque à la latine, il opposait une barrière puissante aux progrès tous les jours plus menaçants des Turcs. Il travaillait enfin pour sa propre grandeur, et il faisait en même temps les affaires de la chrétienté et de l'Europe.

Il y avait plus de dix ans que ce conquérant de la Sicile préparait, avec une infatigable persévérance et par tous les moyens possibles, l'exécution de ce vaste projet. Dès l'année 1267, un traité signé dans la chambre même du pape entre Charles d'Anjou et l'empereur latin détrôné, Baudouin IV, avait assuré au premier la suzeraineté des principautés d'Achaïe, de Morée, d'Épire et des Iles, et fiancé leurs deux enfants, Philippe de Courtenay, roi titulaire de Thessalonique, et la princesse de Sicile, Béatrice. Le jeune Philippe, élevé à la cour de Naples et définitivement marié, n'était déjà plus que le véritable pupille et le client de son beau-père. Depuis, Guillaume de Villehardouin, prince d'Achaïe et de Morée, pour plaire à son suzerain, avait encore donné sa propre fille, nièce cependant de Manfred, à son second fils, Philippe d'Anjou. Enfin, le mariage du fils aîné et présomptif héritier de Charles avec la fille unique et l'héritière de Ladislas, roi de Hongrie, l'acquisition du dernier débris de la conquête de Godefroy de Bouillon, c'est-à-dire l'achat de Saint-Jean-d'Acre d'une certaine Marie d'Antioche, qui se faisait appeler *Mademoiselle de Jérusalem*, montraient que toute l'ambition de ce prince était tournée du côté de l'Orient; et l'empereur Michel Paléologue, investi de tous côtés par son redoutable adversaire, tremblait sur son trône à peine relevé.

Il n'était pas si facile de deviner le but des préparatifs de don Pèdre d'Aragon, en paix avec tous ses voisins. Le roi de Grenade avait obtenu de lui une trêve de cinq ans à force de présents. Dès le commencement de leur règne, le roi de France, Philippe le Hardi, et don Pèdre

s'étaient juré de ne rien entreprendre l'un contre l'autre en faveur de qui que ce fût. Dernièrement encore, dans une entrevue à Toulouse, et au milieu de tournois et de fêtes, ils avaient réglé à l'amiable quelques différends survenus à propos des limites de leur suzeraineté. Là, il est vrai, le roi don Pèdre n'avait pas dissimulé son éloignement pour le prince de Salerne, fils aîné de Charles d'Anjou, présent à ces fêtes. Il avait évité toute communication avec lui, malgré les instances des deux autres rois; il avait repoussé même de sa part de gracieuses avances. Mais, s'il ne cachait pas ses sentiments, don Pèdre voilait soigneusement ses desseins; et la franchise de sa haine n'était peut-être qu'une habileté de plus.

Le roi don Pèdre n'ayant rien à débattre avec ses voisins, ses préparatifs ne pouvaient donc menacer que des schismatiques ou des infidèles; car c'était la plus vive passion que nourrissaient ou qu'affichaient au moins alors les peuples et les souverains d'Occident. L'ambition du roi d'Aragon s'était déjà tournée vers l'Afrique, où l'émir de Tunis était devenu son tributaire dès le commencement de son règne. A cette époque, un autre émir berbère de Constantine, Abu-Becr-Ibn-Musa, offrait de se faire chrétien et de prêter hommage au roi d'Aragon si celui-ci voulait le protéger contre son frère Abu-Faris, émir de Bugie. On pouvait croire que don Pèdre songeait encore à profiter de ce nouveau différend pour étendre son influence sur ces rivages. Il est certain au moins que, pour voir l'état des choses, il avait envoyé à Constantine deux marchands de Barcelone, habiles

et discrets, qui lui avaient donné les plus utiles renseignements, et qui avaient échangé entre le prince chrétien et le prince musulman de mutuelles promesses. Cependant ce but paraissait bien mince pour d'aussi grands efforts; quelques galères, sous le commandement d'un de ses serviteurs, auraient suffi comme lors de l'expédition de Tunis.

Le plus singulier, c'est que le roi d'Aragon, de crainte sans doute de livrer le fond de sa pensée, repoussait les alliances avec autant de soin que Charles d'Anjou les recherchait. Le roi de Majorque, son frère, et le fils de Sanche de Castille, de la part de son père, étaient venus en personne offrir de le suivre avec toutes leurs forces. « Je ne désire pas, répondit le roi d'Aragon au premier, » que vous me suiviez, mais bien que vous demeu- » riez et preniez soin de tout mon royaume. Au reste, » je vous prie de n'être point fâché si je ne vous décou- » vre pas mes projets; car, s'il était quelqu'un au monde » à qui je voulusse ouvrir mon cœur, ce serait à vous; » mais je ne puis vous faire part du but de mon voyage. » Je vous prie aussi de ne pas prendre en mauvaise » part si je n'accepte les secours de personne au monde, » me reposant sur ceux de Dieu, de mes vassaux et de » mes sujets. » Au jeune infant aussi, don Pèdre se contenta de recommander vivement, comme à son propre fils, la défense de son royaume; et, sur la fière et dévouée réponse du jeune homme, il l'embrassa, dit le chroniqueur, plus de dix fois. « Quel prince! s'écria le » roi de Castille en apprenant ce qui s'était passé, quel » prince a un cœur pareil à celui de don Pèdre? » Le

roi de France, Philippe le Hardi, ne réussit pas davantage à pénétrer ce secret si bien gardé, en promettant d'envoyer nombre de chevaliers si c'était pour une croisade contre les Maures. Enfin, comme pour dérouter davantage encore les suppositions, le roi de Grenade, qui offrait de suivre don Pèdre où il voudrait, disait à ceux qui l'avertissaient de relever ses forteresses et de rassembler ses troupes : « Insensés, ignorez-vous que le » roi d'Aragon a une trêve de cinq ans avec moi, et » pensez-vous qu'il veuille enfreindre sa promesse? Ah! » plût à Dieu qu'il voulût me permettre d'aller avec » lui, soit qu'il marchât contre les chrétiens, soit qu'il » attaquât les Sarrazins; car je le suivrais à mes frais » et à mes périls. La maison d'Aragon est la maison » de Dieu, de la foi et de la franchise. »

Comment des voisins auraient-ils obtenu du roi d'Aragon une confidence qu'il ne faisait point à sa famille elle-même?

On sait que ce roi avait épousé Constance, fille de Manfred. Échappée au naufrage de sa famille, belle et dévouée à son mari et à son nouveau royaume, les honneurs de la cour d'Aragon, les joies domestiques, une belle lignée de quatre princes et deux princesses, n'avaient point effacé cependant du cœur de cette femme le souvenir de la mort tragique de son père et celui du pays natal. La critique historique n'admet plus maintenant l'anecdote du gant envoyé de l'échafaud par l'infortuné Conradin au mari de Constance; on comprend néanmoins que cette catastrophe, en affermissant la conquête de Charles d'Anjou, ait pu rouvrir les bles-

sures de la fille de Manfred. Grâce à l'emprisonnement des enfants mâles que son père avait eus de la Grecque Hélène, sa seconde femme, et surtout au bruit de leur mort habilement entretenu par le vainqueur pour enlever une espérance de plus aux mécontents de son royaume, la reine d'Aragon était en outre comme la dernière dépositaire des droits d'une famille disparue ou captive, et la seule à même de réparer les désastres et de venger la ruine des siens. Rien d'étonnant donc qu'elle rappelât souvent à son mari le devoir de la vengeance, et qu'elle élevât ses enfants à lui redemander, au milieu de leurs caresses, le légitime héritage de leurs ancêtres. « Celui-là a la guerre près de lui, dit un vieux proverbe » aragonais, qui l'a chez les siens, mais plus près en- » core qui l'a dans sa couche. » Quand le roi entendait les soupirs de la reine ou des paroles de haine sortir de la bouche enfantine de ses fils, il baissait néanmoins les yeux, dit la chronique, paraissait tout navré, et tombait dans une méditation profonde; mais il gardait toujours un mystérieux et obstiné silence.

Puisqu'il était question de part et d'autre de croisade, il était important pour les deux rois d'avoir l'assentiment du saint-siége.

Charles d'Anjou, comblé jusque-là des faveurs de l'Église, rencontra pour la première fois de sa part dans cette affaire des obstacles auxquels il n'était pas accoutumé. Après avoir combattu si longtemps pour se soustraire elle-même avec l'Italie à la dépendance du saint-empire romain germanique, comment la papauté pouvait-elle relever de ses propres mains et mettre au-

dessus d'elle et de la Péninsule un empire nouveau, une famille nouvelle, qui leur feraient courir les mêmes dangers? Était-ce la peine d'avoir renversé les Souabes du trône de Charlemagne pour porter les Angevins au trône de Constantin? Grégoire V avait sinon aperçu, au moins pressenti le danger. Cet enthousiaste vieillard, uniquement préoccupé de reconquérir Jérusalem, qu'il avait promis de ne point oublier, ne s'occupa que de rétablir la paix, en Italie en condamnant même les noms de guelfe et de gibelin, en Allemagne par l'élection de Rodolphe de Habsbourg, dans la chrétienté en obtenant de l'empereur Michel, au concile de Lyon et sans faire verser une goutte de sang, la réunion des deux Églises que Charles d'Anjou voulait poursuivre le fer à la main. Son successeur, Nicolas III, noble romain de la famille des Orsini, et politique plus clairvoyant et plus hardi, ne se borna point à ne pas prêter les mains aux projets de Charles d'Anjou sur l'Orient. Tirant partie de l'œuvre toute désintéressée de son prédécesseur, il opposa d'abord le nouvel empereur d'Allemagne au roi de Sicile dans la Péninsule, et par là il fit renoncer le premier à toute prétention sur la Sicile et la Provence, et le second à ses titres de sénateur de Rome et de vicaire de l'empire en Lombardie. Désireux, comme plus tard les la Rovère, les Médicis, les Farnèse, de rendre réelle la domination territoriale du saint-siége au centre de l'Italie, et de constituer sa puissance temporelle entre les républiques du Nord et le royaume sicilien du Midi, il commença par obtenir de l'empereur la garantie du territoire pontifical, et nomma comte de Romagne son neveu Bertoldo

Orsini, déjà *sénateur* de Rome. Son but était de constituer au nom du saint-siége un parti national contre toute prépondérance étrangère, même française. Charles d'Anjou n'aurait eu qu'un moyen peut-être de gagner ce fier et ambitieux pontife. Son orgueil s'y refusa et acheva ainsi de tout brouiller. Nicolas III avait demandé pour Bertoldo Orsini, son neveu, comte de Romagne, une des filles de Charles d'Anjou. « Cet Orsini se croit-il » donc digne de s'allier à la maison de France parce » qu'il a les pieds rouges? » répondit Charles d'Anjou à l'ambassadeur pontifical.

Le roi d'Aragon ne réussit pas davantage à tourner à son profit la politique et la haine de Nicolas III. Il eût volontiers requis de lui des indulgences et des dîmes, sans s'ouvrir plus qu'aux autres souverains. Nicolas III offrit tout à condition de tout savoir, ajoutant avec une fine bonhomie en parlant de don Pèdre : « En vérité, voilà un second Alexandre! » Esprit pratique, quoique cœur passionné, ce pape n'était pas homme à se laisser entraîner dans des entreprises hasardeuses. Mais il ne voulait pas décourager l'Aragonais, ne fût-ce que pour mettre un frein de plus à l'ambition du roi de Naples. Sa mort subite au château de Suriano, vers la fin de l'année 1281, ouvrit aux deux princes, qui se sentaient rivaux sans l'être, de nouvelles perspectives.

Il pouvait être donné au nouveau pape de précipiter ou d'arrêter ces deux flottes rassemblées avec tant de soin sur les côtes de la Méditerranée. Charles d'Anjou le sentait; il lui fallait un pape à sa dévotion. Ayant l'avantage sur l'Aragonais d'être près du conclave, il en pro-

Digitized by Google

fita largement. Arrivé à Viterbe, où les cardinaux étaient assemblés, il fit chasser Bertoldo Orsini par le peuple soulevé. Un des barons de Rome brisa les portes du conclave, en arracha deux cardinaux connus pour leur opposition au roi de Naples, et enferma les autres. Entourés d'un cordon de troupes, ceux-ci ne reçurent que du pain et de l'eau jusqu'à la fin de l'élection. Un pape français, Martin IV, sortit de ce conclave affamé et ne tarda pas à déclarer ses préférences. L'expulsion des ambassadeurs de Paléologue, l'excommunication de cet empereur lui-même comme ayant forfait à son serment de réunir les deux Églises, étaient une déclaration de guerre. Charles d'Anjou, proclamé de nouveau sénateur de Rome, recouvra sa puissance en Italie, et se la vit assurée pour longtemps par une promotion de cardinaux français qui lui donnait la majorité du conseil pontifical. Quand don Pèdre au contraire envoya au nouveau pape une ambassade pour demander la canonisation de don Ramon de Pennafort, dominicain aragonais mort en odeur de sainteté : « Qu'il songe à payer les arrérages » du tribut qu'il doit au saint-siége, répondit Martin IV, » avant de solliciter ses grâces. »

Le roi d'Aragon n'en fut pas moins le premier prêt à donner à sa flotte le signal du départ. Charles d'Anjou avait, il est vrai, reçu de l'empereur Baudoin, son commensal et son hôte, un anneau d'or en signe d'investiture et de pleine concession de son empire ; la mort de ses deux gendres, Philippe de Courtenay et Guillaume de Villehardouin, semblait avoir reporté sur lui tout le poids et toutes les promesses de cette grande affaire.

Cent galères, deux cents navires de transport étaient réunis à Brindes pour transporter les soldats qui devaient rejoindre ceux qui attendaient depuis longtemps déjà en avant-garde à Durazzo, à Corfou et en Morée. Mais des avis nombreux excitaient les défiances du roi de Sicile au sujet des préparatifs du roi d'Aragon, et l'avaient empêché, malgré le mépris qu'il affectait pour un si petit prince, de diriger d'avance vers Brindes les quinze mille hommes de pied et les dix mille cavaliers depuis longtemps rassemblés pour l'expédition.

Au contraire, le 2 mai de l'année 1282, cent cinquante voiles étaient rassemblées sur les côtes d'Espagne à Port-Fangos, presque autant à Tortose, tout un matériel de guerre embarqué, et tous les comtes, barons, chevaliers, almogavares et gens de compagnie arrivés au rendez-vous. Don Pèdre de sa personne à Port-Fangos adressait ses adieux à son peuple. Il avait à peine terminé son discours que Roger, comte de Pallars, lui dit : « Sire, tous ceux de vos sujets qui partent avec » vous, ainsi que ceux qui demeurent ont entendu avec » beaucoup de plaisir ce que vous leur avez dit; mais ils » vous supplient de leur dire où vous allez, car il n'y a » maintenant aucun inconvénient à le faire. — Comte, ré- » pondit le roi, si j'étais sûr que ma main gauche sût ce » que doit faire ma main droite, je couperais ma main » gauche à l'instant. — Eh bien, partons, répétèrent tous » les assistants d'une seule voix, et que la vierge Marie et » toute sa cour céleste vous soient en aide. » Quand la flotte se trouva à vingt milles en mer l'amiral remit à chaque chef de navire ou téride un ordre scellé et ca-

cheté du sceau du roi avec intimation de se diriger sur le port Mahon, de s'y rafraîchir, et de ne briser le cachet qu'à une distance de dix milles hors de ce port.

Quel que fût cet ordre, il n'était pas bien difficile de deviner que d'une part comme de l'autre la croisade servait de masque à une ambition toute politique. Saint Louis avait terminé l'ère des croisades; Charles et don Pèdre étaient déjà deux rois modernes.

Digitized by Google

CHAPITRE DEUXIÈME.

LA SICILE SOUS LA DOMINATION FRANÇAISE. — JEAN DE PROCIDA.

Au milieu des nombreuses îles de la Méditerranée, jetées là comme une proie offerte aux peuples des trois anciens continents, on sait que la Sicile est peut-être celle qui a changé le plus souvent de domination. Les éruptions volcaniques de la masse de l'Etna y ont accumulé moins de ruines que les conquêtes apportées par les flots de la mer. Parmi ses nombreuses vicissitudes, jamais cette belle contrée n'avait autant perdu qu'à la conquête des Français angevins, et ne s'était vue plus malheureuse qu'au moment même où le roi Charles d'Anjou s'élançait déjà par la pensée sur la ville de Constantinople.

Pour ne parler que des dernières révolutions dont elle avait été la victime, l'occupation de l'île trois siècles auparavant par les Sarrazins d'Afrique n'avait pas été sans compensation. Palerme leur devait sa nouvelle célébrité. Sous ces vainqueurs si promptement civilisés, de nouvelles industries avaient pris naissance; l'importation de

quelques plantes africaines et l'application d'ingénieux systèmes d'irrigation avaient rendu à l'île son ancienne fertilité. Les chrétiens, pour élever après leur départ les palais de leurs souverains ou les temples de leur Dieu, prirent conseil des palais, des mosquées et des bains élevés par leurs vainqueurs mauresques. La conquête normande, qui vint après, était encore au treizième siècle l'objet des sincères regrets des Siciliens. Le baronnage fondé à cette époque avait été assez doux pour les petits, et les antiques priviléges municipaux étaient restés debout sous des princes qui cherchaient à établir une sorte d'équilibre entre des sujets de diverse origine. Dans les mauvais jours, on redemandait encore les temps du Normand Guillaume le Bon, précieux et trop rare témoignagne rendu à la mémoire d'un roi! Palerme, avait gagné alors le nom d'*heureuse;* et sa cathédrale avec sa nef longue, étroite et fine, ses flèches aériennes, ses broderies de pierre, ses mosaïques incrustées d'or et ses royales tombes de marbre blanc et de porphyre rouge, datait de cette mémorable époque.

La Sicile, en passant de là par mariage à la maison allemande de Hohenstauffen, n'apprécia pas autant l'honneur de devenir un des joyaux de la couronne du saint-empire; elle ne voua pas une affection aussi durable à ces princes souabes, qui l'entraînèrent à son détriment dans le tourbillon des grandes luttes de la chrétienté. Cependant elle se laissa fasciner par le grand Frédéric II, ce héros légiste et poëte, qui appela ses députés au parlement, et qui sut lui faire entendre avec ses compagnons de plaisirs, les Ranieri et les Tomasso di Sasso,

les premiers sons de la muse nationale, propagés de là dans le reste de l'Italie. L'attachement qu'elle montra à la fortune de son bâtard Manfred et le tressaillement de pitié et d'espérance que provoqua dans son cœur le nom seul de son petit-fils l'infortuné Conradin en sont une preuve suffisante.

Soit que les commencements d'une conquête paraissent toujours les plus durs, soit que Charles d'Anjou, considérant la Sicile comme une étape vers un but plus élevé, n'eût point cru devoir la ménager, il est certain que la domination française n'offrait rien qui pût la faire aimer et durer. Arraché à des dispositions d'abord bienveillantes par la prise d'armes de quelques seigneurs siciliens en faveur du dernier des Hohenstauffen, Charles d'Anjou n'avait bientôt plus écouté que l'avarice et le désir de la vengeance, qui lui étaient plus naturels. Tous les partisans un peu déclarés de la dynastie déchue furent condamnés à mort, leurs biens confisqués, leurs enfants déclarés infâmes, et quiconque les cacherait et leur donnerait asile menacé des mêmes peines. Des étrangers, Français, Angevins ou Provençaux, et des Italiens du parti guelfe, s'enrichirent de ces nombreuses et sanglantes dépouilles. L'exécution terrible de la petite ville d'Agousta, dont la garnison de 1,200 hommes arrêta longtemps Guillaume l'Étendart, un des exécuteurs des vengeances royales, laissa surtout un dangereux ferment de haine dans tous les cœurs. Il n'est pas inutile d'en rappeler les détails.

Six bourgeois, pour avoir la vie sauve, avaient enfin ouvert en trahison les portes de la ville; chacun deman-

dait grâce ou fuyait dans les retraites les plus ignorées. L'Étendart, homme de sang, implacable ennemi des adversaires de son maître, ordonna que tout périt sans distinction de sexe ni d'âge. On ne tua pas seulement dans les rues et dans les carrefours, on poursuivit les malheureuses victimes jusque dans les maisons, dans les greniers et dans les citernes. Les vainqueurs, fatigués avant d'avoir satisfait la vengeance de leur chef, laissèrent enfin la besogne au bourreau, et amenèrent devant lui sur les bords de la mer le reste des habitants nus et liés deux à deux. La main gauche armée d'un coutelas large et court, la droite d'un cimeterre bien affilé, ce robuste et infatigable exécuteur achevait d'un second coup ce que le premier laissait à faire; il entassa ainsi plusieurs monceaux de cadavres. Quand il était fatigué, les spectateurs lui tendaient une coupe pleine de vin. Les six traîtres eux-mêmes furent, juste châtiment! les dernières victimes de cette boucherie. Il ne resta pas une âme vivante dans la ville, quelques soldats qui s'étaient jetés avec précipitation et en trop grand nombre dans une barque ayant sombré en vue des côtes. Agousta, laissée déserte comme une preuve terrible de la sévérité du maître, était un appel non moins éloquent à la vengeance.

Ces cruautés au moins pouvaient être passagères; ce qui ne le fut point, ce fut le régime de honte et d'arbitraire auquel la Sicile se vit condamnée. Fiers et jaloux de leur nationalité, les insulaires virent le titre de capitale passer de Palerme à Naples, et par là échangèrent tous les avantages moraux et matériels attachés au rang

que l'île perdait contre les misères et les souffrances d'une tyrannie de seconde main.

Véritable reine sous les émirs sarrazins et sous les princes normands ou souabes, la ville de Palerme perdit complétement cette vie brillante et cette prospérité que le chroniqueur Hugo Falcandus se plaisait à décrire moins d'un siècle auparavant. La demeure royale de *Joharia*, entre la tour Pisane et la tour Grecque, où les anciens souverains aimaient à donner leurs fêtes, ne retentissait plus du bruit des plaisirs. La chapelle palatine maintenant fermée ne voyait plus, aux jours des grandes cérémonies religieuses, une foule brillante de seigneurs et de dames se presser sur son resplendissant pavé, et dans ses murs recouverts de ces mosaïques de toutes couleurs qui représentaient les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Le gouverneur de la ville, petit seigneur ordinairement assez grossier et sévère, préféra le séjour du palais neuf, moins encore pour ses appartements brillants d'or et de pierreries que pour ses redoutables fortifications; et l'on n'entendit plus autour de lui que les grossiers éclats des divertissements que prenaient ses soldats retranchés dans le vieux palais flanqué de tours de *castel' a mare*.

Avec cette cour brillante tombèrent ces industries de luxe que les souverains avaient entretenues près de leur palais même, comme pour avoir sous la main ces magnifiques produits qu'elle seule pouvait faire naître et consommer. Pour qui ces habiles ouvriers de Palerme auraient-ils tissé ces belles et éclatantes étoffes de soie et d'or, enrichies de dessins variés et rehaussées de

pierres précieuses, dans lesquelles, ainsi qu'on a pu le voir encore aujourd'hui, leurs souverains se sont endormis de leur dernier sommeil. Les compagnons de Charles d'Anjou prisaient beaucoup plus une cotte de mailles à l'épreuve des coups ou une lame bien trempée. Aussi le *marché des Sarrazins* était presque désert; les deux grandes rues qui s'y croisaient, la *via Marmorea* toute peuplée de marchands et la *via Coperta*, sous les arcades de laquelle se tenaient les joailliers, les changeurs et les usuriers, n'étaient plus fréquentées que par de rares et tristes promeneurs. Le quartier des Amalfitains sur le port, longtemps entrepôt des riches marchandises de la France et de l'Italie, présentait lui-même beaucoup moins d'activité.

La résidence et la place d'armes du gouverneur de toute la Sicile, c'était la ville de Messine, située à l'autre bout de l'île. Charles d'Anjou l'avait ainsi voulu. Ce n'était pas assurément que la cathédrale, fondée par Roger II en l'honneur de la vierge Marie, valût celle de Palerme, malgré le campanile et la flèche malheureusement renversés par le terrible tremblement de terre de 1783, ni qu'il s'y trouvât d'aussi beaux et d'aussi nombreux édifices que dans la royale résidence normande. Des raisons toutes politiques avaient dicté ce choix. Messine, le *port et la porte* de l'île, comme on disait alors, en livrait l'entrée, et, grâce à son vaste et large port, était comme le lien naturel qui rattachait l'Occident à l'Orient, sur lequel le frère du héros des croisades jetait un œil de convoitise. Le château de Mattagriffone, ainsi nommé du fameux géant sarrazin

vaincu selon la légende par le Normand Roger, les monts Pélores hérissés eux-mêmes de châteaux, qui resserrent et protégent cette ville du côté de la terre, la mettaient mieux que tout autre à l'abri des soulèvements et des attaques du reste de l'île qu'on savait assez mal disposé. Ce fut donc de cette espèce de forteresse que les gouverneurs ou vicaires du maître, les Fulcon de Puy-Ricard, les Guillaume de Beaumont, les Herbert d'Orléans, instruments d'une même et inflexible volonté, apprirent aux malheureux Siciliens ce que c'était qu'une véritable conquête.

La spoliation faite le lendemain de la victoire de toutes les familles qui de près ou de loin avaient soutenu la fortune de la maison déchue fut suivie de la révision des titres et chartes de possession de toutes les propriétés féodales sans distinction de parti. Il n'y eut ni antiquité de possession ni prescription qui pût racheter la plus légère irrégularité de forme. Nombre de barons siciliens furent dépouillés, rognés dans leurs biens et dans leurs droits, ou tout au moins obligés de les reprendre à des conditions léonines, ou de les racheter à beaux deniers comptants. On augmenta ainsi les domaines et revenus du roi. On récompensa ses compagnons de conquête, on multiplia les étrangers établis au milieu et aux dépens des Siciliens! Ce n'est pas tout ce qu'eurent à supporter les barons indigènes, assez heureux pour conserver quelque chose de leur patrimoine. Les services militaires et maritimes, les aides féodales furent augmentés. Les fils des grands vassaux requis pour l'ornement et le service de la

cour restèrent entre les mains du roi comme autant d'otages de la fidélité de leurs pères. Les riches héritières, données à des favoris ou condamnées au couvent pour que leurs biens fissent retour à la couronne, devinrent pour elle une monnaie courante, et l'interdiction du mariage aux fils des vassaux siciliens, dont le roi se défiait, un moyen sûr d'éteindre à jour fixe la race de ses ennemis. Voilà pour les seigneurs.

Les manants connaissaient déjà de leurs propres maîtres les droits de gîte, de transport et les corvées. Le droit de bonne prise introduit par les seigneurs français vint confisquer les meilleures denrées dans l'échoppe du marchand, les plus belles gerbes de la moisson sur le champ et le meilleur vin dans la cuve. L'administration des domaines royaux, au lieu de donner l'exemple de la modération, parut prendre à tâche de servir de modèle aux plus exigeants. Réquisition des hommes, des bêtes, des voitures et des bateaux; établissement de moulins et de fours seigneuriaux, pour moudre tout le blé et cuire tout le pain du domaine; taux uniformément fixé, bon an mal an, et assez élevé de la rente des champs, des troupeaux et des essaims d'abeilles; rien ne fut oublié. La vente des meubles, des animaux, des instruments d'agriculture, enfin la prison, répondirent pour les années mauvaises et les épizooties si fréquentes à cette époque. Ce qui parut le plus dur aux pauvres paysans de l'île, c'est que les barons siciliens eux-mêmes, soit pour faire leur cour au nouveau roi, soit pour suffire à ses exigences, adoptèrent bientôt dans

leurs domaines ces tyrannies étrangères, et donnèrent ainsi au baronnage, assez patriarcal jusque-là en Sicile, les formes âpres et oppressives qu'il commençait à perdre alors dans le reste de l'Europe.

Ajoutez à ces vieux excès du régime féodal les nouveaux abus d'une tentative d'organisation monarchique qui croyait maladroitement servir d'autant mieux ses propres intérêts qu'elle prenait moins à cœur ceux des sujets : l'augmentation des taxes et gabelles, le monopole du sel, des grains, de l'acier et de la soie; des douanes à l'entrée et à la sortie du royaume, des péages sur les ponts et aux portes des villes; l'interdiction de la chasse, des contributions levées sur le marché même, et vous aurez à peine une idée des griefs des Siciliens. Les juges royaux, qui achetaient leurs charges, ne furent plus occupés qu'à assurer l'obéissance et à punir les infractions à toutes ces nouveautés. Au moins, au commencement, Charles d'Anjou avait-il, par nécessité, laissé aux nationaux les emplois de fiscalité et de judicature. Après la mort de Conradin, il les remplaça tous par des Français, et ne leur conserva pas même les places inférieures de *maestri razionali, segreti, judicari,* etc. Entre les mains des vainqueurs, l'impôt ne parut plus alors qu'un moyen de spoliation, et la justice un instrument de règne. Officiers de finances ou de justice, considérant leurs fonctions comme une part de butin livrée à leur discrétion, renchérirent à l'envi sur les exigences et les sévérités de la loi, ajoutèrent aux ordres du maître toutes leurs tracasseries et toutes leurs infidélités, et jetèrent dans les rapports légaux la pertur-

bation journalière que l'altération des monnaies et l'émission de *carlins* et *demi-carlins* de mauvais aloi, en échange des beaux et bons *augustales* d'or de Frédéric II, avaient déjà jetée dans le commerce.

Les plaintes, les cris de douleur et de rage conservés dans les chroniques siciliennes du temps peuvent seuls donner une idée de cette oppression de tous les instants. C'est là que nous voyons les familles les plus nobles chassées du manoir des ancêtres ou réduites à la mendicité, leurs fils obligés de servir à table l'étranger spoliateur, et leurs filles jetées dans le lit d'un grossier soldat. Un Français rencontre-t-il à cheval un Sicilien, il l'en fait descendre et le force à le suivre à pied jusqu'à sa demeure. Quelle considération ces dévots serviteurs du saint-siége pouvaient-ils avoir pour ces hérétiques, ces *patarins*, assez peu différents des Maures, avec lesquels ils frayaient encore volontiers? Il faut suivre surtout les derniers familiers du pouvoir dans l'exercice grossier de leur part de tyrannie sur les petits. Ici, ils requièrent pour le service de l'armée ou de la marine les jeunes gens les plus robustes; et, à leur défaut, ils saisissent leur mère et leur sœur jusqu'à ce que les fugitifs viennent se livrer eux-mêmes. Là, ils prennent les bêtes de somme des paysans ou les forcent à en servir eux-mêmes; ils pénètrent dans leurs maisons et font leur main sous prétexte de bonne prise. Heureuse la fille du logis si elle n'a point le hasard de leur plaire! Les cris de la bastonnade et les soupirs de la prison révèlent encore mieux le sort de l'indigent ruiné par l'impôt et par les mauvaises mesures financières.

Digitized by Google

C'est sur les douleurs des petits que les chroniqueurs ne tarissent point : « Que dire, s'écrie l'un, de leurs in-
» ventions inouïes, de leurs décrets sur les forêts et sur
» les vignes, de l'absurde interdiction du rivage, de
» l'exagération inconcevable du produit des champs et
» des troupeaux? L'ardeur de la canicule fait sécher
» la moisson sur pied et le torrent dans son lit; n'im-
» porte ! l'année est toujours bonne, la moisson est abon-
» dante et la portée nombreuse pour le fisc ! Il faut pré-
» senter au complet le troupeau à la fin de l'an, et plus
» de petits que le troupeau n'en peut produire. Les
» pauvres laboureurs pleurent; c'est une terreur uni-
» verselle chez les bouviers, les chevriers et tous les
» pasteurs : ils sont responsables de leurs abeilles, même
» de l'essaim que le vent emporte. On leur défend la
» chasse, et l'agent du fisc porte en cachette dans leurs
» huttes des peaux de cerfs ou de daims; puis il instru-
» mente et confisque. Que dire des mères, des filles
» obligées de montrer les tissus de la soie qu'elles ont
» travaillée? Malheur à elles si elles n'ont pas employé
» tous les cocons ou si elles cachent l'ouvrage de leur
» main! S'il plaît au roi de frapper monnaie neuve, on
» sonne de la trompette dans toutes les rues; de porte
» en porte, il faut livrer l'argent et l'or; et en échange
» de cette monnaie précieuse, on reçoit du billon. Nous
» avions cru, s'écrient les malheureux, recevoir un roi
» du père des pères, nous avons reçu l'Antechrist. »
« C'est l'inextinguible soif de l'or, dit un autre, qui leur
» a enseigné toutes ces inventions diaboliques. Nous
» multiplions sur les listes du cadastre et nous dimi-

» nuons sous les coups de la proscription. Nos biens ne » sont pas à nous ; c'est pour eux que nous arrosons le » sol de nos sueurs. Oh ! s'ils laissaient aux laboureurs » un morceau de pain ; s'ils mangeaient seulement et ne » dévoraient pas. Mais non ; les personnes ne défendent » pas les biens ; et les biens ne sauvent pas les person- » nes. Ces serpents sucent notre sang et notre moelle ; » à peine ils nous permettent de disputer notre nourri- » ture aux oiseaux de proie ! »

Le saint-siége, suzerain du nouveau royaume, n'avait point d'abord épargné à Charles d'Anjou ses remontrances : « Nous te conseillons, lui avait écrit le pape Clé- » ment IV, ô mon fils ! d'appeler les barons, les prélats » et les hommes notables des cités pour leur exposer tes » besoins et fixer de concert avec eux les subsides qu'ils » te doivent. » Comment le conquérant aurait-il écouté ces conseils, quand il violait même les conditions auxquelles il avait accepté la conquête, et refusait, par exemple, de restituer à l'Église ses anciennes immunités ? Grégoire X en vint à des menaces, qui n'eurent pas plus d'effet. « Si je suis un tyran, répondit Charles » d'Anjou avec une confiance extraordinaire, je l'ignore ; » mais ce que je sais, c'est que Dieu m'a toujours guidé » jusqu'ici, et j'ai confiance qu'il ne m'abandonnera » pas. » Et quelque temps après il ne craignait pas d'interdire à ses sujets de commercer avec les États de l'Église.

Livrés à une tyrannie sans recours ni merci, il était assez naturel que les Siciliens tournassent leurs regards vers la fille de leur ancien souverain, Constance, assise

sur le trône d'Aragon ; mais si celle-ci paraissait assez disposée à ressentir les douleurs de ses anciens sujets, la politique de don Pèdre III était bien froide ou au moins bien impénétrable. Constance avait, il est vrai, accueilli un certain nombre d'exilés et leur avait assuré les faveurs de son mari. Trois même étaient entrés fort avant dans son intimité : Roger Loria, Conrad Lancia et Jean de Procida. Mais pouvait-on compter sur eux ? Roger, descendant d'une haute et riche noblesse de Calabre apparentée à la famille d'Amico, et Conrad Lancia, parent éloigné de la fille de Manfred, étaient venus tous deux jeunes en Aragon. Élevés à la cour et étroitement liés par le mariage de Conrad Lancia avec une sœur de Roger, ils étaient maintenant les deux serviteurs les plus dévoués et les plus braves du roi don Pèdre. Lancia, sous le roi don Jayme, avait, avec quatre galères, au son des trompettes et des nacaires, ramené au port de Valence dix vaisseaux pris aux Sarrazins sur les côtes de Tlemcen. L'année même du couronnement de don Pèdre, il avait fait flotter la bannière de son roi sur la haute tour de Tunis. Il était réservé à Roger Loria de rendre encore à don Pèdre, quoique plus tard, de plus grands services. Mais tous deux étaient plus Aragonais encore qu'Italiens, puisque Muntaner nous assure que le plus beau parler catalan était dans leur bouche. Quant à Jean de Procida, il n'était plus jeune lorsqu'il arriva proscrit à la cour du roi d'Aragon ; mais ses antécédents bien connus n'étaient point faits pour inspirer une grande confiance aux Siciliens, dont il n'était pas même le compatriote.

Digitized by Google

On sait que ce personnage, issu de petite noblesse et né à Salerne dont il était un des médecins les plus célèbres, avait été attaché comme tel, et plus encore peut-être comme ami et comme confident, à la personne de l'empereur Frédéric II, grand amateur des sciences avouées ou occultes et de leurs sectateurs. Il assista ce prince dans ses derniers moments et figura au nombre des témoins qui signèrent son testament. Fidèle aussi à la fortune du bâtard Manfred, il fut compris, après la mort de celui-ci, dans une première proscription faite par Charles d'Anjou de tous les partisans de la maison de Souabe, et ses biens, assez considérables, confisqués. Jusque-là, rien de plus honorable. Mais la fidélité de Procida, quoique sincère à ses premiers maîtres, ne resta pas à l'épreuve de ce second revers et de sa propre ruine. Il existe du pape Clément IV une lettre qui implore pour lui le pardon du vainqueur, et qui nous le montre reniant avec peu de dignité, pour rentrer en grâce sous un nouveau maître, ses premières affections politiques. Procida mérita encore, il est vrai, lors de l'entreprise de Conradin, un nouvel exil, et cette fois sans possibilité de retour. Mais tant d'erreurs ne montraient guère de fermeté. Les romanciers qui se sont emparés de ce personnage ont voulu expliquer ses complots contre les Français par le désir de venger un affront domestique. Ils racontent que l'honneur de Landolfina, sa femme, fut victime de la violence d'un Français, quelques-uns disent de Charles d'Anjou; et ils prétendent qu'il avait juré en même temps sa vengeance et la libération de son pays.

Des actes authentiques prouvent que la dame Landolfina, qui avait apporté de grands biens à son mari, demanda chaudement du vainqueur et obtint la restitution de ce qui lui appartenait en propre, « comme née » d'une race fidèle et n'ayant pris aucune part à la » *malice* de son époux. » D'autres raisons aussi donnent à penser que l'infortune domestique de Procida suivit son exil au lieu de le précéder, et que l'honneur de Landolfina souffrit moins de la violence des vainqueurs que de ses propres faiblesses pour eux.

Le roi don Pèdre n'en vit pas moins dans ce vieillard au front bas, à l'œil petit, à la bouche mince et circonspecte, parfaitement informé de la situation générale du midi de l'Europe, un homme dont il pouvait tirer un habile parti. Il le prit pour conseiller, le consola de la perte de ses biens d'Italie par la concession des seigneuries de Luxen, Benizzano et Palma ; et Procida devint le seul confident peut-être de ces secrètes pensées d'ambition, que don Pèdre cachait à ses alliés, à ses amis, à la reine Constance elle-même.

Il faut sacrifier beaucoup, nous le voulons bien, des ornements que la tradition et le roman ont ajoutés aux voyages et aux menées de Procida dans les contrées du midi de l'Europe pour le compte du roi d'Aragon. Cependant le fond en est irrécusable, et quelques-unes même des circonstances ne manquent pas de vraisemblance. Don Pèdre ne pouvait pas trouver un homme mieux au courant des choses et plus dévoué par intérêt et par esprit de vengeance à ses desseins. Tout prouve que le plus profond mystère présidait à l'entreprise ;

l'ignorance dans laquelle étaient les Aragonais de son but et la confiance longtemps prolongée de Charles d'Anjou. Les négociations dont fut chargé Jean de Procida durent être toujours enveloppées de ténèbres et d'équivoque, laissées souvent à ses risques et périls, et toujours exposées, le cas échéant, à un désaveu. Rien d'étonnant qu'elles aient peu laissé de traces et que le négociateur ait pris plus d'un détour et revêtu même plus d'un déguisement, voire le costume de moine mendiant, pour les mener à bonne fin sans trop éveiller les soupçons. L'affaire avait plutôt, et don Pèdre le voulait ainsi, les apparences d'un complot, d'une intrigue, que celles d'une hostilité effective et déclarée. L'agent principal pouvait prendre sans inconvénient, avec avantage même, les allures d'un aventurier. Ceci bien établi, on peut, en rejetant les détails romanesques, regarder comme positifs les faits suivants.

Les chefs du parti gibelin en Italie, le comte Guido Guerra à Rome, le marquis de Montferrat et Guido de Montefeltro, les Spinola à Gênes, les Visconti à Milan, cherchaient, selon l'habitude des factions italiennes, un appui au dehors contre les Guelfes que Charles d'Anjou avait rendus trop puissants. Procida les visita tous pour donner de l'occupation à Charles d'Anjou dans la Péninsule si on l'attaquait dans l'île. Il est certain qu'un certain Francesco Troisi vint de la part de plusieurs de ces seigneurs trouver don Pèdre à Algeziras avec des lettres de créance. C'est le seul résultat apparent de ces négociations. Protégé un instant par le pape Grégoire X, mais incapable d'obtenir de ses peuples la réunion des

deux Églises, qu'il avait promise, Michel Paléologue devait saisir avec empressement toute alliance destinée à faire contre-poids à l'ambitieux conquérant de Naples et à prévenir une entreprise qui, pour être suspendue, n'en pouvait pas moins s'effectuer d'un moment à l'autre. Procida, arrivé à Constantinople comme médecin, parvint à s'aboucher secrètement avec l'empereur grec, et ménagea vraisemblablement entre les deux cours d'Orient et d'Aragon un traité par lequel la première se serait engagée à fournir des subsides à la seconde. L'original n'en existe pas; mais on ne peut douter que des envoyés de Paléologue n'aient visité don Pèdre à Port-Fangos. Toloméo de Lucques affirme avoir vu le traité, et l'on assurait alors que des marchands génois, établis à Constantinople, avaient avancé l'argent nécessaire à Paléologue, qui en éprouvait, il est vrai, grand besoin. Il n'était pas prudent pour un proscrit de s'aventurer dans les États de Charles d'Anjou. Si Jean de Procida alla, comme il est probable, reconnaître le terrain, relever les courages de quelques seigneurs et montrer un but à leurs efforts, il dut courir de grands dangers. La tradition rapporte, et cela n'est pas invraisemblable, qu'il n'y échappa qu'en contrefaisant l'insensé. Ce qu'on ne peut guère admettre, c'est que Procida, dans une de ses visites à Rome, ait décidé Nicolas III à prendre le parti du roi d'Aragon en le gagnant avec l'or byzantin. Nous avons dit déjà quelles étaient dans cette affaire les dispositions de Nicolas; et il est difficile d'admettre que Paléologue, déjà fort à court d'argent pour lui-même, en ait pu trouver pour un autre.

Il y avait quelqu'un qui travaillait beaucoup plus pour le roi d'Aragon que Procida lui-même : c'est Charles d'Anjou. A la nouvelle de l'avénement du nouveau pape Martin IV, les Siciliens avaient fait auprès du saint-siége un dernier effort. Deux ecclésiastiques fort connus et fort recommandables, Bartolomeo, évêque de Patti, et Buongiovanni, frère prêcheur, étaient venus au nom de toute la Sicile se jeter aux pieds du père de la chrétienté. Martin IV pouvait intervenir d'autant mieux entre l'oppresseur et les opprimés, qu'il joignait au titre de chef de la chrétienté celui de suzerain du royaume de Naples et de Sicile. Malheureusement l'inflexible roi Charles était présent. Il laissa parler les envoyés, qui ne reçurent de Martin aucune réponse. Mais, à leur sortie du palais, il les fit saisir et jeter en prison. Le frère prêcheur y expia longtemps son courage; l'évêque de Patti parvint à s'enfuir, et alla annoncer à ses concitoyens qu'ils étaient abandonnés du représentant de Dieu sur la terre.

On remarqua dès lors parmi les nobles Siciliens des allées et venues inaccoutumées. Les châteaux des seigneurs Gualtieri Caltagirone, Palmieri Abbate, Ventimiglia Gerace et Alaimo de Lentini, en étaient particulièrement le centre. Alaimo de Lentini, connu par sa versatilité, paraissait surtout se donner du mouvement. Sa femme, une certaine Maccalda Scaletta, qui avait mené longtemps, sous l'habit de pénitente, une vie fort aventureuse, et qui le dominait, poussait ce seigneur à agir depuis qu'il avait perdu sa place de justicier du royaume et qu'elle ne jouait plus un rôle. Évidemment

le roi d'Aragon nouait enfin avec les mécontents les fils d'une intrigue ourdie depuis longtemps. Quant au peuple, il était seulement plus sombre et plus concentré encore que d'habitude. « On ne voyait plus, dit un contem-
» porain, ni festins, ni chants, ni danses, et la harpe pen-
» dait muette aux branches des saules; les jours s'écou-
» laient dans l'attente et les nuits dans l'anxiété; le sang
» circulait plus rapidement dans les veines, et cependant
» l'attitude des Siciliens était plus morne et plus abattue
» que jamais; on ne pouvait vivre et non plus mourir
» en paix! »

Il ne pouvait rien y avoir de plus irritant pour Charles d'Anjou, à la veille d'une grande entreprise, que cette sourde fermentation qui pouvait présager une explosion terrible. Sa colère fut d'autant plus grande qu'il ne savait sur qui la faire tomber. Il menaça d'exterminer cette race portée à la plainte et au mécontentement, et de donner sa terre à d'autres possesseurs. Des ordres plus sévères furent expédiés à Herbert d'Orléans, vicaire général du royaume, résidant à Messine, à Jean de Saint-Remi, justiciaire du val de Mazzara dans Palerme, et à Thomas de Busant, justiciaire du val de Noto. Il leur envoya des renforts et des vivres pour mettre en état de défense et ravitailler les principales forteresses et les châteaux du royaume, au nombre de vingt-sept, assez mal entretenus d'ordinaire. Défense fut faite à tout Sicilien de porter des armes.

Il n'y avait eu jusqu'alors qu'oppression dans l'île, il y eut maintenant terreur. La recherche des armes devint une nouvelle occasion de tracasseries et de poursuites

ajoutées à celles du recouvrement des impôts; et la conduite des hommes d'armes renchérit sur celle des gabelliers et des justiciers. La mesure parut comblée. Après avoir réduit les Siciliens à la misère, leur enlever leurs armes, c'était leur ravir encore l'espérance. « Fuyons, » s'écriaient-ils dans leur douleur, s'il faut en croire » l'historien Saba-Malaspina, fuyons de nos maisons et » cachons-nous dans les bois et dans les cavernes. Abandonnons cette terre de douleur, de pauvreté et de » honte. Le peuple d'Israël, sous les Pharaons, ne fut » pas plus esclave que nous, jusqu'à ce qu'il eut senti » et secoué ses chaînes. Et cependant on raconte aussi » de nos ancêtres des choses glorieuses! Mais nous avons » dégénéré; énervés par nos divisions et nos vices, » nous sommes devenus le peuple le plus abject de la » chrétienté. »

La vengeance, terrible comme la tyrannie, était cependant proche. « Celui qui vivra, s'écriait alors l'archevêque de Cosenza, Bertrand, homme de bien et de » savoir, qui ne cachait point sa pensée sur les fautes de » Charles d'Anjou, celui qui vivra verra de simples métayers se soulever contre ces hommes orgueilleux, les » chasser du royaume et abattre leur domination; et un » temps viendra où l'on croira parmi nous offrir un » holocauste au Seigneur en tuant un Français! »

CHAPITRE TROISIÈME.

LE MASSACRE A PALERME ET DANS LE RESTE DE L'ILE.

Au treizième siècle, le cimetière méridional de Palerme, comblé en trois semaines par la terrible épidémie de 1837, était l'endroit le plus ravissant de cette merveilleuse plaine, qui s'étend des murs de la ville aux premières pentes de la pittoresque ceinture des monts Catalfano et Pellegrino. Le citronnier, l'oranger, le jasmin, le mûrier et la canne à sucre, entrecoupés de tapis de gazon, ombrageaient, jusqu'à la petite église du Saint-Esprit, les bords un peu escarpés de l'Oreto, où croissent seulement aujourd'hui le noir cyprès entre les blanches urnes et les pierres funéraires. C'était là que le lundi de Pâques (30 mars 1282) la population palermitaine s'était rendue, comme de coutume, après les cérémonies religieuses du matin, pour célébrer aussi ce grand jour par d'innocentes joies.

Le soleil et le printemps faisaient le plus bel ornement de la fête. L'air était suave et déjà ardent, la terre moite et chaude, les fleurs qui perçaient les herbes ou bou-

tonnaient aux arbres répandaient des parfums pénétrants. Les Palermitains, cédant à ces douces et pressantes invitations de la solennité et de la nature, étaient répandus çà et là par groupes animés et satisfaits. En attendant l'heure des vêpres, les uns improvisaient des tables sur le gazon, d'autres cueillaient des fleurs, quelques-uns même commençaient des danses. Ils oubliaient dans ce beau jour leurs tristes préoccupations; car bien qu'on l'ait souvent répété, le peuple, quoique prêt à tout, n'avait rien arrêté, rien comploté encore quand un accident tout fortuit fit éclater la célèbre catastrophe connue sous le nom de *vêpres siciliennes*.

La nécessité de surveiller une grande foule rassemblée sur un même point, la beauté du jour, la curiosité naturelle à nos compatriotes, et peut-être aussi quelques velléités plus indiscrètes, mais non moins fortes, avaient répandu les Français, chevaliers, soldats, justiciers, employés, marchands, au milieu de cet essaim joyeux et bourdonnant, sorti de Palerme comme les abeilles de la ruche au retour du printemps. Rien n'est plus choquant au milieu de la joie que le sentiment de l'oppression, et le cœur déjà dilaté pour le plaisir est plus sensible quand il rencontre alors la pointe acérée du chagrin. Les Français allaient donc au milieu des groupes sans défiance de l'antipathie qu'ils excitaient, les uns épiant ces plaisirs avec la mine sombre, les autres, plus gais, mais non moins agressifs, cherchant à se mêler à ces délassements par quelques privautés parfois indiscrètes de paroles et de gestes avec les dames. Mauvaise et bonne humeur de leur part furent également mal re-

çues ce jour-là. Quelques jeunes Siciliens, animés par la joie souvent proche de la colère dans les natures passionnées et mobiles, les repoussèrent avec une vivacité injurieuse. « Il faut que ces méchants *patarins* aient des » armes sur eux, dirent les Français, pour nous braver » avec cette insolence. » Et aussitôt ceux-ci de se mettre à fouiller les provocateurs pour voir s'ils n'avaient point quelques armes cachées, un poignard ou tout au moins un couteau. La fête prenait déjà un aspect plus sombre; les cœurs commençaient à battre plus vite. Il ne fallait qu'une occasion un peu plus sérieuse pour amener une explosion.

Un certain Drouet l'offrit, s'il faut en croire la plupart des récits du temps. Non content de poursuivre ses perquisitions sur des hommes qui se dirigeaient avec leur famille vers l'église du Saint-Esprit, il porta cavalièrement, peut-être indécemment, la main sur une jeune fille, qui faisait partie du groupe. Un cri partit : Mort aux Français! Un jeune homme s'élança le poignard à la main, et étendit roide à terre le malencontreux perquisiteur. C'était par hasard l'heure où sonnaient les vêpres, qui donnèrent par là leur nom au massacre non prémédité qui suivit.

Le premier sang répandu, ce fut, en effet, une affreuse mêlée, où se confondaient les cris de rage des hommes et les cris d'effroi des femmes. On combattit avec des bâtons, des pierres, des couteaux, avec tout ce qu'on avait sous la main. Deux cents Français succombèrent dans le premier moment, mais le massacre s'étendit bientôt de la campagne dans la ville, au cri de : Meu-

rent les Français! Un baron sicilien du nom de Ruggier Mastrangelo se mit à la tête des masses furieuses. Surpris, traqués, les Français succombèrent sous le nombre. Les uns pour abréger leurs derniers moments présentèrent d'eux-mêmes leur gorge en criant : Tuez-nous vite; les autres firent une résistance désespérée, et tombèrent sur les monceaux de cadavres dont ils s'étaient entourés. Ivres de sang et altérés de vengeance, une fois le massacre commencé, les Palermitains ne voulaient plus laisser un de leurs ennemis vivant. Ils pénétrèrent dans les couvents des frères mineurs et prêcheurs, où il y avait quelques Français, et tous ceux qui ne purent prononcer le mot de *ciceri* furent frappés comme étrangers. Les femmes ne trouvèrent point de défense dans leur faiblesse. Quelques Siciliennes même, auxquelles les Français avaient inspiré d'autres sentiments qu'au reste de leurs compatriotes, furent victimes de cette exception, et des chroniques racontent qu'on alla jusqu'à chercher dans leur sein le fruit de ce qu'on regardait alors comme une trahison nationale.

Le justiciaire de la province, Jean de Saint-Remy, blessé, se sauva le soir avec deux écuyers seulement, et gagna le bourg de Vicari, à trente milles de là. Au milieu de la nuit, quelques Français vinrent l'y rejoindre. Mais le lendemain, dès l'aube, une troupe de Palermitains vociférait au pied du château et cherchait quelque endroit faible pour tenter l'escalade. L'assaut était difficile; ils entrèrent d'abord en négociations, promettant à Saint-Remy et aux siens de les laisser embarquer pour Aigues-Mortes, s'ils voulaient mettre bas les armes. L'honneur

s'y refusait. Saint-Remy fit une vigoureuse sortie avec les siens, et repoussa d'abord les assaillants. Mais ceux-ci revinrent bientôt en nombre à la charge, et le justiciaire fut atteint mortellement d'une flèche. Découragés, ses compagnons redemandèrent alors les conditions qu'ils avaient repoussées d'abord; mais on les leur refusa, le château fut emporté, ses défenseurs furent tués jusqu'au dernier, et leurs corps laissés sans sépulture aux chiens et aux vautours.

C'est ainsi que la révolte réussit complétement à Palerme sans avoir été préparée. Mais il fallait maintenant organiser un gouvernement et s'assurer la victoire. Dans le premier moment, on choisit naturellement pour chefs et capitaines du peuple ceux qui avaient conduit le massacre dans la ville; c'étaient Ruggier Mastrangelo, Arrigo Barresi, Niccoloso d'Ortoleva et Niccolo di Ebdemonia, gens de petite noblesse, à ce qu'il semble, et à chacun desquels on adjoignit cinq conseillers. Mais c'était là un comité d'insurrection plutôt qu'un gouvernement. La souveraineté française à peine renversée, on sentait le besoin de se rattacher à quelque chose ou même à quelqu'un. Le massacre terminé, le peuple refroidi commençait déjà à craindre les suites de cette terrible explosion. Les capitaines convoquèrent le peuple en assemblée générale ou parlement pour aviser. Tous les avis furent ouverts. Le mot de république fut le plus souvent prononcé. Quelques-uns firent observer qu'il fallait mettre au moins sous la protection du saint-siége, suzerain de l'île, la ville délivrée. C'était le moyen de donner un caractère de légalité à la révolte et d'acquérir

peut-être un protecteur en gardant sa liberté. Les partisans du roi d'Aragon, prévenus par la rapidité des événements, avancèrent, mais timidement, leurs propositions. « Le siége apostolique, dirent-ils, est occupé » par un concitoyen de Charles d'Anjou, entièrement » dévoué à sa personne et à sa cause. Il regardera ce » que nous avons fait comme un outrage à sa personne. » Envoyons-lui une ambassade pour lui rendre hommage » comme à notre suzerain, mais en même temps faisons » alliance avec quelque puissant prince assez fort pour » nous défendre et tenir en respect peut-être le mauvais » vouloir du pape. Nous en avons sous la main en » Espagne : soumettons-nous au roi de Castille ou au roi » d'Aragon. Celui-ci est le gendre de notre ancien roi » Manfred; en combattant pour nous, il défendra les » droits de sa femme, de ses enfants. Il est prêt, une » grande armée est déjà rassemblée pour quelque des- » sein extraordinaire sur les côtes de son royaume. S'il » apprend que la Sicile a secoué le joug des Français et » que les Siciliens le veulent, lui ou un de ses fils, pour » roi, nul doute que cet homme hardi et ambitieux ne » consente à venir nous protéger. »

Ce n'est pas au lendemain d'une victorieuse révolte qu'on se donne à un nouveau maître. Les cris de *Buono stato et libertà!* qui étaient encore une réalité dans la Lombardie et surtout dans la Toscane, eurent beaucoup plus de puissance sur les imaginations. Il fut convenu seulement qu'on enverrait deux religieux au pape pour mettre à ses pieds la nouvelle commune; et en attendant sa réponse, au milieu d'une pompe toute populaire

et au son des trompettes et des timbales mauresques, on proclama le gouvernement républicain. Les nouveaux magistrats datèrent leurs actes de l'an Ier de la domination de la sainte Église « et de l'heureuse république, » et en signe de cette alliance l'étendard de la ville, à l'aigle d'or sur champ rouge, fut écartelé des clefs de l'Église.

Tous tombèrent d'accord cependant que la révolution pour durer devait sortir de Palerme et s'étendre à toute l'île. Comme le mécontentement s'était répandu partout avec l'oppression, la contagion ordinaire de l'exemple devait propager le mouvement. Il fallait néanmoins y aider, et surtout grouper autour de Palerme les efforts particuliers, et rattacher les villes à l'ancienne capitale à mesure qu'elles se déclareraient. Des émissaires partirent de Palerme pour activer l'incendie que la première nouvelle de l'événement avait déjà allumé. L'importante cité de Corleone, où se trouvaient d'ailleurs de nombreux Lombards ennemis du nom Guelfe et Angevin, se déclara la première. Le massacre, conduit par un certain Bonifacio nommé capitaine du peuple, présenta les mêmes scènes d'animosité et de fureur qu'à Palerme. « On aurait cru, dit un contemporain, que chacun avait à venger un père, un frère et un fils, et qu'il croyait faire œuvre agréable à Dieu en égorgeant un Français. » Corleone délivrée envoya des députés à Palerme pour former alliance avec elle. Ce fut le sujet d'une grande joie, et l'accord le plus parfait présida à ces premières relations. Palerme, disaient ses magistrats, ne rêvait point la domination, elle ne recherchait que la liberté et l'honneur des premiers périls. On jura un pacte

d'union qui garantissait l'indépendance municipale et l'égalité des priviléges et des franchises de chaque cité. L'attaque et la prise en commun du fort de Calatamauro fut le sceau de l'alliance.

Dans le reste de l'île, le mouvement ne se propagea ni aussi vite ni avec autant d'ensemble. Loin que le massacre ait eu lieu, comme on l'a prétendu longtemps, au même jour, à la même heure, il fut plus d'un mois à achever le tour de la Sicile. Chaque grande ville, Cefalù, Calatafimi, Agrigente, Messine, Catane, eut son jour, et les Français surpris ou succombant sous le nombre ne purent tenir nulle part. Mais la même fureur ne se déchaîna pas également partout. A Calatafimi, Guillaume de Porcelet, qui jouissait d'une grande autorité dans la ville, on ne sait à quel titre, fut, grâce à la douceur de sa conduite, renvoyé sain et sauf probablement avec les siens en Provence. A Sperlinga, un fait plus frappant eut lieu. Pietro Lamanno, capitaine du château, et les siens durent leur salut au dévouement des habitants de la petite cité, qui refusèrent de tremper dans le soulèvement du reste de la Sicile. Il en est resté un mauvais renom à la petite ville : « Sperlinga a refusé seule ce qui a plu au reste de la Sicile » (*Ciò che ai Siciliani piacque, Sperlinga sola negò*), ont répété les Siciliens d'âge en âge. Ce n'est pas en France seulement qu'on louera Sperlinga d'avoir fait passer le sentiment de l'humanité avant celui de la vengeance nationale.

Une ville plus importante que Sperlinga, la seconde de la Sicile, Messine, hésita longtemps. Rien n'était fait

si *le port et la porte* de l'île ne se déclaraient pas. Et dans ce cas l'avenir de Palerme était bien sombre. Elle avait déjà beaucoup perdu à la domination de Charles d'Anjou. Quel sort lui réserverait la vengeance du maître si elle retombait sous sa main? ce qu'elle avait encore conservé de priviléges et d'importance passerait sans doute à la ville fidèle, son ancienne rivale. Il fallait gagner Messine au mouvement ou l'écraser promptement sous les efforts du reste de la Sicile. Les magistrats de Palerme écrivirent d'abord une lettre toute mystique et flatteuse « aux nobles citoyens de la belle ville de » Messine, encore esclave du roi Pharaon : « Lève-toi, » fille de Sion, disaient-ils; revêts-toi de ta force, toi » qui, dépouillée de tes vêtements de fête et privée de » ta gloire, croupis dans la misère et dans l'ignominie ; » saisis l'arc et la flèche, et rejette loin de ton sol un » joug honteux. Ce maître auquel tu obéis est un Néron » qui a mis à mort les apôtres de Dieu, et a machiné » cruellement la mort de sa mère. Sous une inspiration » plus divine qu'humaine, nous avons résolu de res- » saisir le bienfait de l'antique liberté. Voici l'occasion » favorable et le jour de salut. Le Seigneur te dit par » notre bouche : « Prends ton grabat et marche, tu es » délivrée de la maladie. »

Messine était surveillée par le gouverneur de la Sicile lui-même, Herbert d'Orléans, et par une assez bonne garnison. C'était elle que menaçait la première la vengeance des Français. L'ambition avait d'ailleurs rattaché déjà un certain nombre de Messinois à la domination étrangère. Dès le premier moment, Messine, sur l'invitation

du gouverneur, envoya six galères contre Palerme, et arma deux cents arbalétriers sous le commandement d'un certain Chiriolo pour empêcher Taormina, sa voisine, de tomber au pouvoir de l'insurrection. Tout dépendait du premier contact entre Messine et le reste de la Sicile.

Le commandant de la petite escadre messinoise était un certain Riccardo-Riso, homme déterminé qui avait, avec quelques vaisseaux, affronté un jour toute une flotte pisane. Arrivé avec quatre galères amalfitaines ralliées en route devant le port de Palerme, il s'approcha sur son vaisseau au cri de *Vive le roi Charles!* faisant mine de débarquer de force si on lui opposait quelque résistance. Les Palermitains, pour toute réponse, arborèrent la croix de Messine à côté de leur drapeau, et tendirent les bras aux compagnons de Riso comme à des frères. Il n'en fallut pas davantage. L'amiral ne fut pas maître de son équipage; Palermitains et Siciliens se mêlèrent bientôt en s'embrassant comme des frères. L'expédition de Taormina eut une influence encore plus directe sur la marche des événements.

Le peuple de Messine n'avait pas vu sans mécontentement partir les arbalétriers que le corps municipal avait chargés de contenir Taormina. Agité par les récits de ce qui se passait dans le reste de l'île, il accueillait avec murmure les Français qui arrivaient en fuyards des différents points du territoire soulevé. Herbert, par prudence, fit retirer les six ou huit cents hommes, tant Français que Calabrais dont il pouvait disposer, au château de Mattagrifone et au palais du roi, sauf quatre-vingt-

dix cavaliers, qu'il détacha sous le commandement de Micheletto Gatta, pour soutenir ou surveiller même les arbalétriers envoyés vers Taormina. Cette dernière précaution perdit tout. A la vue des cavaliers français, les arbalétriers se montrèrent d'autant plus indisposés de cette méfiance, qu'ils la méritaient peut-être. Un citoyen du nom de Bartolomeo Maniscalco les entraîna, et quand les Français voulurent entrer aussi dans la ville, ils les accueillirent à coups de flèches. Quarante restèrent sur la place, les autres s'enfuirent à toute bride au château de Scaletta; et les vainqueurs, après avoir brisé les armoiries de Charles d'Anjou, marchèrent, arbalétriers et Taorminates, sur la ville de Messine.

Le corps municipal, composé par Charles d'Anjou, voulait tenir encore pour les Français, et se préparait quoique mollement à la défense, quand une galère, revenue de Palerme avec la nouvelle de ce qui s'était passé, jeta encore plus d'indécision dans les esprits. Le chef des Taorminates, Bartolomeo, en profita, et détermina le mouvement en se jetant hardiment, le 28 avril au matin, dans la ville, aux cris de : « Mort aux Français et à leurs partisans! » La plupart de ceux qu'on menaçait avaient déjà abandonné la place; il y eut peu de victimes, mais on arbora partout la croix de Messine à la place des armoiries du roi. Dans la nuit, le corps municipal et quelques citoyens considérables se déclarèrent eux-mêmes pour ne point laisser le mouvement à la merci de ceux qui l'avaient déterminé; et le lendemain, après avoir invoqué le nom du Christ, ils proclamèrent Messine en république sous la protection de l'Église. Un noble baron,

Balduino Mussone, qui avait partagé l'émotion populaire, fut nommé capitaine du peuple; et on lui donna pour assesseurs Rinaldo de Limosi, Niccoloso Saporito, Pietro Ansalone et Bartolomeo de Neocastro, l'historien, dont nous tenons la plus grande partie de ces détails.

Herbert d'Orléans, bloqué maintenant dans son palais, chercha à corrompre le nouveau capitaine du peuple. Mathieu de Riso, noble comme lui, parent de ce Riccardo-Riso mis à la tête de l'escadre messinoise dirigée contre Palerme, et d'une famille certainement dévouée à la domination française, vint trouver Mussone de la part du gouverneur de la Sicile, mais sans caractère officiel. Dans la conférence qu'ils eurent ensemble, Mathieu s'étonna qu'un homme de la prudence et du rang de Mussone affrontât un si grand péril pour l'amour d'une populace inconstante, et il lui fit observer que Messine, par sa révolte, perdait l'occasion de gagner tout ce qu'allait perdre Palerme. Le soin de son propre salut, disait-il, et l'intérêt bien entendu de Palerme lui faisaient un devoir de revenir sur ses pas, tandis qu'il en était temps encore.

Ces raisons ne firent point d'impression sur Mussone. Désireux cependant d'éviter l'effusion du sang, il envoya son interlocuteur, muni d'un sauf-conduit, proposer à Herbert d'Orléans de sortir du palais avec sa garnison, ses armes et ses bagages, mais pour se retirer en Provence, et non sur le littoral napolitain. C'était le seul moyen d'échapper, avec cinq cents des siens, à une mort certaine. Herbert promit tout, mais se parjura en débarquant dans la Calabre, qui n'était pas encore sou-

levée, et détermina ainsi le massacre de ceux de ses compatriotes et de leurs partisans qui étaient restés à Messine.

Theobaldo de Messi, qui gardait la forteresse de Mattagrifone, et Micheletto, qui s'était réfugié avec quelques troupes à Scaletta, avaient obtenu d'abord de s'embarquer aux mêmes conditions. Mais le premier, repoussé à plusieurs reprises par les vents contraires, était toujours dans le port; Mussone avait de la peine à soustraire le second, renfermé avec les siens et quelques autres prisonniers dans un palais de la cité, à la fureur de la multitude. La conversation que l'historien Neocastro met dans la bouche de deux de ces prisonniers, maître Parmenion de Riso, médecin, et le vieux noble, Mathieu de Riso, le même qui avait voulu corrompre Mussone, nous montre assez quelles devaient être les angoisses de ces malheureux : « Père, disait » le plus jeune à Mathieu dans un de ses accès de dé- » couragement, la fortune, qui nous était favorable, » a changé et s'est tournée contre nous. Tu sais com- » bien tu as mérité la haine de tes concitoyens par l'at- » tachement que tu as montré à leurs oppresseurs et les » services que tu leur as rendus. Il serait difficile de » compter le nombre de ceux, tout-puissants aujour- » d'hui, dont tu as excité contre toi l'inimitié. Tu as » toujours traité ce Mussone particulièrement comme » ton ennemi; et voici que le peuple révolté et vainqueur » commence à pousser contre nous des cris de mort! » Ne serait-il pas temps de chercher à fléchir toutes ces » haines, d'avouer tes torts, tes injustices, et d'offrir la

» paix? Ce n'est pas ta tête seulement que tu sauverais » peut-être, mais celle de tes parents et de tes amis. »

« Mon fils, répondit le vieux guerrier au médecin, je » ne m'étonne pas que le peuple de Palerme se soit ré- » volté contre son maître. Où il n'y a pas de prudence, » il n'y a pas de salut. Mais il faut nous affliger que le » peuple de Messine donne les yeux fermés dans la té- » mérité du reste de l'île. Qui ignore que les Siciliens » n'ont cessé de conspirer contre les princes de la mai- » son de Souabe, tant qu'ils ont été soumis à leur domi- » nation, comme ils se soulèvent maintenant contre leur » nouveau roi? Instruits de l'inconstance des Siciliens, » comment pourrions-nous nous fier à ceux qui ne sont » pas fidèles à eux-mêmes? Les Palermitains se sont ré- » voltés contre celui que craint le reste du monde : c'est » une faible et timide troupe d'agneaux contre un loup » redoutable. Ils ne pourront rien contre lui, à moins » qu'ils n'aient pour eux celui qui d'un signe fait trem- » bler les trônes. Pour nous, nous n'avons qu'à nous » remettre entre les mains de ce maître tout-puissant. » Tout autre remède cherché à nos maux serait vain. » Quoi qu'il arrive, mieux vaut être les victimes que les » auteurs des troubles de la cité. » Comme ces paroles venaient d'être achevées, les deux interlocuteurs entendirent du fond de leur prison des cris et un tumulte qui semblaient s'approcher à chaque instant davantage, et ils retombèrent dans un silence plein d'angoisse.

Les galères qui s'étaient déclarées en faveur des Palermitains venaient de rentrer dans le port (7 mai). Les équipages étaient fort excités par la capture de

quelques térides amalfitaines qui n'avaient pas voulu suivre le mouvement et par la nouvelle du manque de foi d'Herbert d'Orléans, débarqué en Calabre, et non en Provence, comme il l'avait promis. La vue du vaisseau monté par le châtelain de Mattagrifone, qui n'avait jamais pu prendre la haute mer, réveilla encore chez eux l'instinct de la vengeance. Le peuple, qui regrettait toujours cette proie, faisait aux matelots de la flotte des signes de haine et d'encouragement. C'en fut assez. Deux galères abordèrent ce malheureux vaisseau ; matelots et soldats se précipitèrent sur les infortunés que le sort n'avait pas voulu sauver, les massacrèrent ou les jetèrent à la mer. Rien de contagieux comme le meurtre. L'autorité de Mussone ne suffit plus pour protéger Micheletto, les Français et leurs partisans prisonniers ou libres encore dans Messine. Le massacre commença au son des cloches dans le palais, dans les prisons, et s'étendit de là dans le reste de la cité aux dépens de tous les ennemis ou de tous les suspects qui n'avaient pas encore eu le temps de se mettre à l'abri. Inutile de dire que nos deux interlocuteurs y furent compris.

Messine avait eu aussi sa journée consacrée à la vengeance. Elle était compromise avec le reste de la Sicile. Une députation particulière envoyée par le nouveau gouvernement insurrectionnel fit savoir à Palerme que le mouvement si énergiquement commencé dans ses murs contre les Français s'était terminé dans ceux de Messine.

CHAPITRE QUATRIÈME.

SIÉGE DE MESSINE; COURONNEMENT DE DON PÈDRE.

La nouvelle du massacre des Français à Palerme frappa Charles d'Anjou, alors à Montefiascone avec le pape, comme un coup de foudre. « Grand Dieu! s'écria-t-il » dans le premier moment de terreur, vous qui m'avez » élevé si haut, si vous voulez me renverser, faites que » ma chute soit lente et s'accomplisse petit à petit. » C'était la remise au moins, la ruine peut-être de ces vastes projets auxquels il mettait alors la dernière main dans le palais de Martin IV. Il partit immédiatement pour Naples, espérant encore que le mouvement n'irait pas plus loin. Quand il y apprit le soulèvement de Messine, il mordit de colère le bâton qu'il tenait d'habitude à la main; mais il prit vivement son parti.

Ordre fut donné à ses vaisseaux prêts à appareiller pour l'Orient, à ses chevaliers et soldats en route pour Brindes de rebrousser chemin, pour se rassembler dans les eaux et sur la côte de Naples. Il voulait les jeter sur Messine, et faire dans cette ville un exemple terrible,

qui lui permît de reprendre ensuite en toute sécurité l'expédition suspendue. Rien n'était perdu encore, il le croyait du moins. Le pape Martin IV, il est vrai, avait écouté avec complaisance la harangue mêlée de flatteries pour Rome, de malédictions contre Charles d'Anjou, et de citations bibliques, par laquelle les ambassadeurs siciliens lui offraient la soumission de l'île; mais il les avait congédiés en leur disant qu'ils faisaient comme les méchants qui saluaient le roi des Juifs et lui donnaient un soufflet. Puis il avait lancé l'excommunication sur les rebelles, et envoyé auprès de Charles d'Anjou le cardinal Gérard de Parme, muni de pleins pouvoirs pour agir de concert avec lui.

Tout dépendait du courage de Messine. Cette ville opulente et voluptueuse résisterait-elle au coup de main que Charles allait tenter? Donnerait-elle au reste de l'île le temps d'organiser la résistance, et à des secours peut-être celui d'arriver? Merveilleusement située entre deux mers, tournée vers l'orient, et appuyée sur la base de hautes et pittoresques montagnes, elle avait un port que protégeait au nord le promontoire Pélaure, et mieux encore au midi la pointe recourbée de San-Ranieri. Ses nombreuses galères, des poutres flottantes liées l'une à l'autre par des chaînes, et une bonne garnison dans l'église de San-Salvadore, située à l'extrémité de San-Ranieri, achevèrent de la mettre à l'abri de ce côté. Sur terre, la plaine qui s'ouvre dans une certaine largeur du côté du midi offrait à l'ennemi des chances plus favorables d'attaque. Les habitants, pour lui ôter au moins tout poste avantageux, détruisirent de leurs mains

les maisons de campagne qui s'y trouvaient, et arrachèrent les bosquets de myrtes, de lauriers, de jasmins, d'orangers, dont l'atmosphère était embaumée dans cette belle saison. Premier sacrifice, qui les montrait capables d'en faire d'autres encore.

Il importait aux Messinois de connaître les forces que Charles rassemblait de l'autre côté du Phare à Catona en Calabre. Un frère mineur, Bartholomeo da Piazza, passa hardiment sur le continent à Catona, et marcha droit à la tente de Charles d'Anjou. « Que viens-» tu me dire de la part de mes traîtres? lui demanda le » roi. — Je ne suis point un traître, répondit le moine, » et je ne viens point envoyé par des traîtres. Je suis ici » pour dire à ceux de mon ordre, s'il en est quelques-» uns avec toi, de ne pas venir avec des intentions » mauvaises contre le peuple chrétien de l'île. Ce qu'il » fait, il le fait justement. Dieu t'avait donné un peuple » innocent à gouverner; tu l'as livré à des loups et à » des chiens. Il s'est plaint, tu es resté sourd à ses prié-» res; mais Dieu l'a entendu maintenant, et, comme un » autre Pharaon, tu as perdu ton royaume. N'espère » plus le recouvrer. Messine à pour se défendre de fortes » murailles et des cœurs encore plus forts. Tous les ha-» bitants ont juré de vivre libres ou de mourir! » Contre son habitude, Charles d'Anjou laissa aller l'audacieux harangueur, et envoya, sur une soixantaine de grosses barques, les comtes de Brienne et de Catanzaro en avant-garde avec cinq cents cavaliers et mille piétons, pour s'emparer de Milazzo, d'où Messine tirait ses vivres, à quelques milles au nord. Balduino Mussone reçut ces

premiers ennemis avec des forces à peu près égales. Mais cette première rencontre ne fut pas heureuse pour les Siciliens encore mal disciplinés et déjà fatigués de la route. Battus, ils se retirèrent dans la ville en laissant un assez grand nombre de morts et de prisonniers.

Un cri de fureur accueillit dans Messine ce premier échec. Le peuple retrempa son courage dans le sang (moyen féroce, mais malheureusement assez ordinaire!) par le massacre de ceux qu'il avait encore oubliés, et qu'il traîna par les rues de la ville jusqu'à la mer. L'incapacité ou le malheur de Balduino Mussone parut presque trahison. On le déposa pour confier la défense de la ville à Alaimo de Lentini. C'était, on se le rappelle, un des nobles qui avaient fait, avant l'explosion du 31 mars, de sourdes menées contre Charles d'Anjou, et probablement entretenu des relations avec Jean de Procida et la cour d'Aragon. Brave et habile, excité surtout par l'ambitieuse Maccalda Scaletta, qui espérait reprendre, sous un nouveau maître, tout ce qu'elle avait perdu sous l'ancien, il était le meilleur et le plus déterminé capitaine que Messine pût mettre à la tête de la défense. Sa femme, hardie et de stature virile, donnant alors à l'ambition tout ce qu'elle avait donné autrefois aux plaisirs, prit, sous des habits de chevalier, le commandement de Taormina. Lui-même disciplina et dirigea l'ardeur de Messine, qui fit alors des exploits plus dignes de la cause qui lui mettait les armes à la main.

Après le débarquement de l'avant-garde, il fallait s'attendre à recevoir toute l'armée angevine par terre. Alaimo fit réparer les fortifications du midi, qui étaient

les plus exposées. Toute la population s'y porta avec enthousiasme; hommes faits, vieillards, femmes, enfants, tout courut aux murailles. Les gentillesdames, qui d'ordinaire ne sortaient que vêtues de robes de brocart et montées sur des palefrois empanachés, les jeunes filles élevées dans le luxe et la mollesse d'une grande cité commerçante, donnèrent l'exemple de se mêler aux travailleurs, pieds nus, la robe retroussée jusqu'aux genoux, portant les pierres et les fascines pour les aider, et le pain et le vin pour restaurer leurs forces. « Oh! c'était grand'pitié, dit une chanson encore popu- » laire aujourd'hui, de voir les dames échevelées porter » la chaux et la pierre. » En peu de temps les anciens murs furent réparés, de nouveaux s'élevèrent, fortifiés encore de fossés et de palissades, tandis que la ville reçut du reste de la Sicile, par les sentiers des monts Pélaures, des quantités d'armes et de vivres. Il était temps : le 25 juillet, Charles d'Anjou, avec toute son armée, prit terre à quatre milles au sud, près de l'abbaye de Sainte-Marie-de-Roccamodore, espérant attirer encore les rebelles et leur faire éprouver un second échec.

Alaimo ne se laissa point prendre au piége, et garda toutes ses ressources pour la défense de la ville. Force fut à Charles d'Anjou, après avoir tout détruit sur son passage, renversé les maisons et arraché les arbres et les vignes, de venir camper au sud de la ville. Il prit son gîte lui-même au monastère des frères prêcheurs, sur les bords du rivage. Un premier conseil fut tenu par les capitaines pour décider si l'on commencerait brus-

quement par un assaut général, ou si l'on ferait un siége en règle. La plupart penchaient pour le premier parti : il n'était nécessaire de combattre, disaient-ils, mais seulement de tuer cette ribaudaille. Charles d'Anjou, contre son ordinaire, se prononça avec la minorité pour le parti le moins prompt. Messine était une riche proie ; prise d'assaut, ses richesses revenaient à tous les vainqueurs. Le roi aimait mieux la resserrer peu à peu et la réduire pour avoir seul les profits de la reddition de la place.

Après avoir escarmouché pour saisir quelques postes avantageux, les assiégeants attaquèrent, le 6 août, le monastère de San-Salvadore, véritable clef du port. La jeunesse qui y tenait garnison soutint vigoureusement l'assaut jusqu'à l'arrivée d'Alaimo de Lentini, qui, avec des troupes fraîches, rejeta les assaillants dans leur camp. Cette attaque avait dévoilé le plan de l'ennemi, qui était de resserrer peu à peu la place pour l'étouffer. La population, divisée en petites compagnies, fit désormais jour et nuit des patrouilles sur les murailles et hors de la ville, aux approches qu'elle occupait encore. Les femmes enrôlées elles-mêmes firent bravement le service. La petite colline della Capperina, qui commandait la ville au sud-ouest, et où Alaimo avait placé des archers derrière des fossés et des remparts, fut ainsi l'objet de luttes continuelles. Déjà Alaimo l'avait reprise une fois sur les Français, qui s'en étaient emparés à la faveur d'une forte pluie. Une nuit les assaillants, profitant de l'obscurité, gravirent la colline et pénétrèrent encore dans les retranchements. Ce fut une patrouille de Siciliennes qui donna l'alarme. L'une de ces femmes,

Clarentia, sonna les cloches de l'église la plus voisine à toute volée; quelques autres coururent prêter main-forte aux défenseurs, et parmi elles une certaine Dina, brandissant une lourde pierre, renversa l'un des assaillants. Toute la ville fut bientôt sur pied aux cris de « *Alla cap-* » *perina il nemico!* » Alaimo accourut, et, au milieu de ce combat de nuit plein de trouble et d'ardeur, plusieurs affirmèrent avoir vu planer au-dessus de la ville, dans ses vêtements blancs, la vierge Marie, patrone de la cité, tandis que des flèches parties on ne sait d'où transperçaient les assaillants. Une église élevée en l'honneur de sainte Marie de la Victoire a au moins consacré longtemps cette tradition.

Il y avait déjà beaucoup de sang répandu de part et d'autre. Le cardinal Gérard de Parme, soit de son propre mouvement, soit à la sollicitation des Siciliens ou de Charles d'Anjou, crut le moment venu d'intervenir. Il fut reçu avec les plus grandes marques de respect par les habitants. Alaimo lui présenta dans la cathédrale les clefs de la ville, et le bâton de commandement en signe de soumission à l'Église. Mais l'accord cessa dès qu'on en vint à traiter des conditions de paix. Le cardinal, d'après les instructions qu'il avait reçues du roi, ne voulait point entendre parler d'un traité qui ne pouvait, disait-il, intervenir entre un monarque et ses sujets. Charles était prêt à recevoir Messine en grâce; elle pouvait compter sur sa clémence et sa magnanimité; mais il lui fallait, pour satisfaire au sang versé de ses compatriotes, la punition des plus coupables. Alaimo demandait, au contraire, un traité en forme qui mît la Sicile

à l'abri du retour de la tyrannie. Pour terminer, celui-ci offrit de remettre la ville entre les mains de sa sainte mère l'Église. — « Eh bien! reprit le cardinal, je la ré» signe en son nom à Charles d'Anjou. — Au roi! s'écria » alors Alaimo d'une voix tonnante, s'il faut en croire » le chroniqueur, au roi, jamais! plutôt mourir tous » que de reprendre ce joug odieux! » Quelques capitaines du peuple ajoutèrent même de plus audacieuses paroles. « Loin de nous, dirent-ils, ces cœurs de » pierre et ces langues insidieuses. Nous offrons au sei» gneur Martin la belle Sicile, et il la dédaigne; le vicaire » du Christ se fait l'entremetteur de l'Angevin. Ah! qu'il » craigne la vengeance de Dieu. Toi, cardinal, retourne » à celui qui t'a envoyé, et dis-lui que ni les loups ni » les renards n'entreront dans Messine! » Et celui qui avait été reçu en triomphateur s'échappa de la cité presque au péril de sa vie.

Les nouvelles qu'il avait du roi d'Aragon auraient peut-être engagé Charles d'Anjou à en finir pacifiquement avec Messine, si cela n'avait pas dû trop coûter à son orgueil. En apprenant le départ de la flotte aragonaise de Port-Fangos, il s'était écrié : « Je vous l'avais » bien dit, que l'Aragonais était un misérable! » Le débarquement de don Pèdre d'Aragon sur la côte africaine à Collo, rade assez bien abritée au nord de Constantine, ne le rassura pas plus. L'Aragonais, il est vrai, parlant déjà de la conquête de toute la Barbarie, envoya Guillaume de Castelnau et Pierre de Gueralt, ses serviteurs, prier le pape Martin IV de lui accorder, pour sa sainte expédition, les dîmes de son royaume et l'autorisation

d'y faire prêcher la croisade. Mais c'était peut-être une ruse, ou seulement le dépit de ne point voir la Sicile se déclarer encore pour lui. La flotte et l'armée aragonaises à Collo n'étaient d'ailleurs, par un bon vent, qu'à quatre jours de Palerme, c'est-à-dire de moitié plus près de la Sicile que sur les côtes d'Aragon.

Les Siciliens, déjà fort embarrassés d'eux-mêmes, se chargèrent enfin de brusquer le dénoûment. Nous l'avons vu, la Sicile avait, dans le premier moment d'enthousiasme, rêvé la liberté sous la suzeraineté commode du saint-siége. La royale Palerme elle-même n'avait point voulu dominer sur le reste de l'île. Les hommes du peuple qui s'étaient mis à la tête du mouvement pensaient à une confédération des villes siciliennes semblable à celle des villes lombardes au temps des empereurs allemands de la maison de Souabe. Mais le désordre avait bientôt éclaté dans l'île et même au sein des villes, en dépit et peut-être à cause des conseils locaux de gouvernement, qui restaient sans autorité. Peu à peu les barons, d'abord laissés en dehors du mouvement, reprirent partout, comme à Messine, la tête des affaires. On commençait à se lasser de l'anarchie. Toujours unie sous un gouvernement monarchique, l'île sentait que ce morcellement en petites républiques n'était point fait pour elle. Enfin le débarquement de Charles d'Anjou, le danger de Messine, malgré son héroïque résistance, agissaient sur les esprits.

Un jour du mois d'août, trois mois à peine après les Vêpres, le parlement palermitain était assemblé dans l'église de Sainte-Marie-de-l'Amiral, monument élevé du

temps des rois normands. L'inquiétude et le malaise général pesaient sur la délibération, quand on vint annoncer qu'un navire battu par la tempête avait jeté dans le port des députés envoyés par le roi d'Aragon au saint-père. La curiosité du roi d'Aragon, plus encore peut-être que le mauvais temps, avait poussé là Guillaume de Castelnau et Pierre de Gueralt. Leur présence produisit l'effet d'une inspiration soudaine. Un vieillard d'obscure condition se fit le premier, dans le parlement, l'interprète du sentiment de tous, et proposa d'offrir la couronne au roi d'Aragon, puisqu'il se trouvait à Collo, à même de porter secours à la Sicile. Il demandait pour toute condition la garantie des coutumes et franchises du temps du bon roi Guillaume. La proposition fut accueillie avec des applaudissements; et une ambassade, composée de quatre barons et de quatre bourgeois, à la tête de laquelle se trouva Niccolo Cappolo, fut immédiatement envoyée à Collo.

« Sire, s'écria le chef de l'ambassade, prosterné, » quatre jours après son départ, devant le roi d'Ara- » gon, sire, nous sommes de la terre orpheline de Si- » cile, abandonnée de Dieu, de tout seigneur et de toute » puissance céleste. Nous périrons, hommes, femmes et » enfants, nous périrons tous si vous ne nous secourez. » Ayez pitié de nous au nom de la passion que Notre- » Seigneur a soufferte sur la croix pour le genre humain. » La Sicile vous appartient du chef de votre noble épouse, » seule descendante de cette illustre dynastie normande » qui nous a délivrés des Sarrazins. C'est à vous de nous » rendre encore le service de nous délivrer d'oppres-

» seurs pires que les infidèles. » Le roi releva les députés avec des paroles bienveillantes, mais il demanda à réfléchir quelques jours à une si importante affaire. Dans l'intervalle, les ambassadeurs envoyés au pape Martin IV, à Montefiascone, Guillaume de Castelnau et Gueralt, revinrent avec une réponse défavorable. « Pourquoi le roi, » avait dit le saint-père, ne nous a-t-il pas communiqué » ses projets quand il était en Catalogne? Il n'aura rien » de nous, ni argent ni croisade. » Des députés de Messine, toujours assiégée, arrivèrent également, vêtus de deuil et avec de pleins pouvoirs de la ville et de plusieurs autres pour traiter avec le roi d'Aragon. L'invitation était pressante, unanime. Le pape avait perdu une belle occasion de détourner l'expédition suspendue sur la Sicile, ou au moins d'attirer sur son chef, convaincu de fourberie, une universelle réprobation. Don Pèdre réunit le conseil de ses *ricos ombres*, qu'il avait l'habitude de toujours consulter.

Plusieurs pressaient le roi de ne point compromettre par ambition les bonnes relations qu'il avait avec le roi de France, et de se contenter de ce qu'il possédait. D'autres, au contraire, conjurèrent don Pèdre d'avoir pitié du peuple de Sicile. « Croyez, disaient-ils, que » tout ceci vient de Dieu. S'il avait voulu que vous fissiez » conquête en Barbarie, il aurait inspiré au pape l'idée » de vous seconder. C'est la volonté de Dieu que vous » alliez délivrer ce peuple; nous vous suivrons, et, s'il » le faut, nous périrons pour la gloire de Dieu, pour » votre honneur et pour la restauration de l'île. » Il n'est pas besoin de dire à quel avis se rangea l'Aragonais.

Mais, fidèle jusqu'au dernier moment à son rôle, il s'écria devant tous ses barons, quand il eut donné l'ordre de s'embarquer : « Seigneur, vrai Dieu, maître et souverain » de toutes choses, vous savez que mon intention était » de rester ici et de mourir à votre service. Vous en avez » disposé autrement. C'est encore en votre honneur et » pour vous servir que j'entreprends ce nouveau voyage. » Eh bien, partons sous votre garde, ô Dieu ! et sous » celle de madame sainte Marie et de toute la cour cé- » leste ; partons pour la Sicile ! »

Le 30 août la ville de Trapani était dans l'allégresse : la première de toute la Sicile, elle recevait dans ses murs le roi d'Aragon. Les barons siciliens escortaient le roi à travers les rues en tenant sur quatre lances au-dessus de sa tête une draperie de soie et d'or. « Les dames et da- » moiselles, dit le chroniqueur Muntaner, dansaient au- » devant de lui en criant : Bon et pieux seigneur, que » Dieu t'accorde la victoire et nous délivre des Fran- » çais ! » Quand Palerme en eut la nouvelle, les habitants envoyèrent plusieurs barons avec des présents pour lui et de l'argent pour ses troupes. Don Pèdre ne voulut rien accepter, disant qu'il avait assez apporté avec lui ; et il se dirigea sur la capitale. Les habitants l'attendaient à quatre milles de la ville. Son entrée fut un véritable triomphe. Les cris des soldats, ceux des habitants, le retentissement des trompettes, cymbales et nacaires arrivaient, dit la chronique sicilienne, jusque sur les hauteurs de Montréal. Le surlendemain don Pèdre demanda aux barons, cavaliers et représentants des villes assemblés si c'était bien par le conseil véritable et

unanime de tous que la couronne de Sicile lui avait été offerte; et, sur leur réponse affirmative, il accorda à son nouveau royaume, par promesse verbale et diplôme écrit, les franchises et coutumes du temps du bon roi Guillaume. La solennelle cérémonie du couronnement termina régulièrement cette transmission de la couronne de Sicile commencée par une explosion inattendue du peuple et menée à bonne fin par la politique de la noblesse de Sicile.

Charles d'Anjou pouvait maintenant se voir pris entre une ville assiégée et le reste de la Sicile soulevé et conduit par l'armée du roi d'Aragon; la flotte de don Pèdre allait être même bientôt en mesure de lui disputer le passage du Phare et de lui interdire peut-être le retour. Le 14 septembre il ordonna un assaut général par terre et par mer.

A l'entrée du golfe, une grosse galère à l'épreuve du feu, chargée de beaucoup d'hommes et de machines, et lancée à toutes voiles et à toutes rames, devait rompre les chaînes et faire une trouée pour le reste de la flotte angevine. Mais Alaimo avait encore embarrassé la passe de plus fortes entraves, et tenait rangées derrière quatorze galères avec de bons équipages et de redoutables engins. La proue du navire napolitain lancé en avant s'embarrassa dans les poutres et les filets au lieu de les briser. En voulant la dégager, l'équipage fit pencher le navire en avant et prêta le flanc aux attaques de l'ennemi, qui le cribla de flèches et le couvrit de feu grégeois. Le vent, jusque-là favorable aux vaisseaux assaillants, tourna contre eux tout à coup, et acheva de

faire manquer l'attaque de ce côté. Les Messinois purent disposer de toutes leurs forces sur terre.

Au moyen âge, l'art des siéges était trop peu avancé pour venir à bout d'une place résolue à se bien défendre. Ni les flèches des assaillants ne purent éloigner les défenseurs des créneaux, ni leurs machines faire brèche aux murailles; les plus hardis n'osèrent tenter l'escalade avec des échelles. Les machines des assiégés, l'huile et la poix bouillante, le feu grégeois en eurent raison. La lutte dura cependant toute la journée. Les machines fracassées, les armes rompues, les cadavres mutilés ou brûlés jonchaient le pied des murailles. Charles d'Anjou, de l'église de Sainte-Marie, contemplait avec rage tant de bravoure et tant d'efforts inutiles; les projectiles d'un mangoneau arrivèrent jusqu'à lui, et il eût été tué sur la place sans le dévouement de deux chevaliers qui tombèrent écharpés en se plaçant devant lui. A la nuit tombante, il sonna la retraite, qui fut accueillie du haut des murailles par un étourdissant cri de joie.

Le siége de la conscience d'Alaimo de Lentini ne fut pas plus heureux. Vainement Charles d'Anjou lui envoya un blanc-seing, promettant, outre les dignités qu'il pourrait demander, dix mille onces d'or comptant et deux cents de revenu, offrant le pardon à tous les Messinois, à l'exception de six pour l'exemple. « Loin de moi, ré-
» pondit Alaimo, de devenir un scandale pour mes frères,
» et de rien machiner contre Messine. Si nous sommes
» libres, ce sera un bonheur pour moi de vivre avec eux,
» et, s'il nous faut tous mourir, ce ne sera pas du moins
» sans gloire! »

Charles d'Anjou n'avait plus qu'à pourvoir à la retraite et au salut de son armée. Don Pèdre avait fait publier par toute la Sicile que tout homme âgé de quinze à soixante ans se rendît à Palerme sous quinze jours avec ses armes et son pain pour un mois. En attendant, deux mille Almogavares, les uns à cheval, d'autres à pied avec un petit chariot chargé de pain et d'herbe, entrèrent à Messine comme pour donner un gage du futur et prompt secours du roi d'Aragon. Ils avaient fait en trois jours le chemin qu'on fait ordinairement en six, avaient franchi les monts Pélaures par d'étroits sentiers, et pénétré de nuit dans la ville sans être aperçus des ennemis, par le poste de la Capperina, où les femmes avaient construit un mur dont on montre encore les débris. Le lendemain, les gens de Messine en voyant ces soldats noirs, mal vêtus, les espardilles aux pieds, les antipares aux jambes, des bonnets en filet sur la tête avec une simple épée, disaient : « Quels sont ces gens » qui vont nus, sans chausses, sans dague et sans écu? » Nous n'avons pas grand'chose à espérer, si toutes les » troupes du roi d'Aragon sont semblables à celle-ci. » Le jour même, les Almogavares fondirent par une porte sur l'armée ennemie. Bondissant comme des tigres sur les chevaliers français, ils se glissaient entre l'homme et l'écu, et les égorgeaient à plaisir. Ils en tuèrent ainsi un millier, et reçurent le soir les chaudes félicitations de toute la ville émerveillée.

Quelques jours après, le roi d'Aragon envoya à Charles d'Anjou une déclaration de guerre plus régulière par deux nobles chevaliers catalans, Gueralt et Ximo-

nès de Luna, et un juge de Barcelone, Guillaume Aymerich. Malade de la fièvre, Charles était étendu sur un lit de brocart. Il ordonna au chef de l'ambassade de parler, sans vouloir regarder la lettre que lui adressait son ennemi. « Roi Charles, dit Gueralt, notre sire d'Aragon te » somme de vider immédiatement, toi et ton armée, la » terre qui est à lui et à ses enfants, et que tu as trop » longtemps occupée. » — « Ce n'est ni sa terre ni la » mienne, interrompit brusquement le roi, mais celle de » l'Église romaine, de qui je la tiens. » Puis il les renvoya auprès des habitants de Messine pour s'entendre avec eux au sujet d'une trêve qui permettrait de traiter de la paix. Dans l'intervalle il délibéra avec ses capitaines. Quelques-uns proposèrent d'aller par terre et par mer au-devant de l'armée et de la flotte aragonaises. Il valait mieux, disaient-ils, affronter l'ennemi et le frapper par un coup audacieux, que de l'attendre dans une position aussi difficile avec le risque d'être entouré par terre et par mer et affamé. Pandolfo, comte d'Acerra, avoua qu'on ne pouvait sans imprudence attendre l'ennemi devant Messine; mais c'était une raison, dit-il, pour repasser le détroit, mettre en sûreté la flotte et l'armée sur la côte napolitaine, et les y préparer à une campagne nouvelle et plus heureuse. Affronter l'ennemi n'était point l'affaire d'une armée déjà décimée par la guerre et en partie découragée. C'était tout risquer sur le sort d'une bataille, et peut-être laisser derrière soi en feu la Calabre, déjà prête à éclater. Mieux valait paraître reculer un instant pour ressaisir bientôt plus victorieusement la fortune.

Charles d'Anjou écouta sans rien dire ses conseillers. Quand les envoyés mal reçus par les Messinois, comme il s'y attendait, revinrent : « N'est-ce pas étrange, » leur dit-il, que votre maître ait osé intervenir comme » un séducteur dans une affaire qui ne regardait que moi » et mes sujets, et notre sainte mère l'Église? Tous ceux » qu'il avait autrefois pour ami, le pape, le roi de France, » les autres rois de la terre, il les a tournés contre lui. » Allez dire à lui et à son peuple, que si je sors de ma » terre, ce ne sera pas par crainte, mais pour aller me » venger d'eux sur la terre même de Catalogne. » Dernier espoir de l'ambition impuissante qui se console des revers présents par l'image de succès futurs, ou vaine menace destinée seulement à cacher une faiblesse! Une sortie des Messinois et des Almogavares pendant la nuit, au cri de Au camp! au camp! démentit ces dernières paroles. Un poste placé près de l'église de Saint-Augustin fut enlevé; le roi, qui avait pris domicile dans la villa de l'archevêque, faillit lui-même être surpris. Il fallut tout son sang-froid et son courage pour empêcher quelque désastre. L'offensive passait déjà des assiégeants aux assiégés.

Le lendemain, à la tombée du jour, Charles d'Anjou, avec une partie de sa suite, repassa le détroit et prit terre de l'autre côté du Phare à Catona, pour surveiller lui-même le retour de son armée. Dès l'aube, les habitants de Messine aperçurent les approches méridionales de a ville et les pentes des collines dégarnies de troupes. Une partie était embarquée, d'autres s'occupaient du départ, et quelques-unes veillaient pour protéger

l'opération. Après avoir été reconnaître timidement l'endroit où était le camp et où se trouvaient encore quelques tentes, les plus hardis des Messinois et les Almogavares opérèrent une battue à travers la campagne, et firent main basse sur des tentes, du vin, des viandes, des provisions, des équipements et quelques richesses abandonnées soit par hâte, soit exprès pour arrêter la poursuite. Messine était délivrée!

Deux jours après, le nouveau roi approchait de cette ville. Après des jours d'épreuve, l'aurore d'un nouveau règne est partout saluée avec joie; les populations méridionales ajoutent à ce sentiment ordinaire leur exaltation fébrile. Les Messinois se précipitèrent au-devant de don Pèdre. Aux cris de: Longue vie à notre roi! poussés par tous: « C'est l'œuvre de Dieu, répondit don » Pèdre; rendons-lui grâce, et que son nom soit béni! » A part l'amour que je dois à mon pays natal, c'est le » Phare qui est le plus près de mon cœur. Je remettrai » à votre fidélité et pour votre bonheur la noble reine » Constance et ses enfants, mais toutes les fois qu'il s'a- » gira de vous protéger, je m'en chargerai moi-même » comme aujourd'hui. » Ces premiers instants d'effusion ne furent pas exempts cependant, chez le roi et les nouveaux sujets, de quelques fâcheux pressentiments, s'il faut en croire le récit de Barthélemy de Néocastro.

Le soir de cet heureux jour, don Pèdre encore hors de la ville, à ce qu'il raconte, admirait, d'une église de Notre-Dame située au penchant d'une colline, le magnifique spectacle qu'offraient à ses pieds Messine, le Phare, la mer, les côtes de la Calabre, et au loin la fumée des

îles Lipari. Un vieillard pauvrement vêtu l'aborda : « Grand prince, lui dit-il, ne dédaignez pas d'écouter un » homme couvert de la cape des chevriers de l'Etna. » J'aimais votre beau-père, le roi Manfred d'heureuse » mémoire. Proscrit et dépouillé à cause de lui, j'ai vi- » sité les royaumes chrétiens et barbares. Mais, regret- » tant, hélas ! ma femme, mes enfants et la patrie, j'ai » voulu revoir la Sicile, j'y suis rentré furtivement, et » j'y ai vécu longtemps avec les bergers, changeant de » retraite dans les gorges et dans les bois. Votre bien- » venue m'a délivré de cette vie misérable, c'est pour- » quoi je veux, en échange de ce bienfait, vous donner » un conseil. Ne vous fiez pas à ce peuple sur lequel vous » allez régner; vous n'avez pas encore vu son double » visage. Prenez garde à cet Alaimo, proscrit autrefois » par Manfred, rappelé, enrichi par l'Angevin et main- » tenant votre appui; prenez garde surtout à sa femme » Maccalda, c'est le conseil que je vous conjure de n'ou- » blier jamais. — Ami, reprit le roi d'Aragon, qui es- » tu, et d'où, pour vouloir m'indisposer contre mon » peuple? — Je suis Vitalis de Vitali de Messine, » répondit ce noble Sicilien si longtemps victime des révolutions de son pays.

Peu d'instants après, don Pèdre reposait dans la maison où il devait passer la nuit, lorsque Maccalda elle-même se présenta. « Seigneur, lui dit-elle, je suis Mac- » calda, femme d'Alaimo de Lentini. Comme tous les » Siciliens, j'ai attendu ta venue avec impatience, et » suis accourue pour te saluer; mais j'arrive la dernière; » tous les logis sont pris, je viens te demander l'hospi-

» talité d'une nuit. » Étrange encore plutôt que belle dans son costume demi-féminin, demi-guerrier, cette femme accompagnait ses paroles rapides et caressantes de regards où se peignaient plus que le dévouement d'une nouvelle sujette. Le roi, après quelques gracieux compliments, voulait lui céder son logis et se mettre en quête d'un autre gîte; mais la dame s'assit, heureuse de rester avec son nouveau roi. Ce fut en vain que don Pèdre, au bout de quelque temps, demanda à son majordome s'il n'était pas l'heure d'aller se reposer, Maccalda ne bougea point, et le roi se résigna à deviser avec cette visiteuse obstinée. « Madame, que craignez-vous » le plus? lui dit-il. — La chute de mon mari. — Qu'ai- » mez-vous le plus? — Ce que j'aime n'est pas à moi. » Le roi appela quelques-uns de ses familiers. « Nous al- » lons, leur dit-il, passer la nuit à causer; » puis se tournant vers Maccalda, il se mit à lui raconter ce qu'il y avait, disait-il, de plus secret dans sa vie, c'est-à-dire sa généalogie, les prodiges qui avaient annoncé et accompagné sa naissance, son mariage avec Constance, sans oublier les circonstances astrologiques et les constellations favorables. « Quel âge avez-vous? interrompit Maccalda après ce long récit. — Quarante-trois ans. — Et la reine? — Trente-sept. » Le fils de don Jayme le Conquérant allait continuer, mais ses paupières se fermèrent de fatigue, et la tête de Maccalda retomba sur sa poitrine. Le lendemain, le roi et la dame regardaient encore ensemble le magnifique panorama que doraient à leurs pieds les premiers rayons du soleil; mais Maccalda avait reçu un affront qu'elle ne devait pas oublier. Plût

à Dieu, ajoute naïvement à ce récit le chroniqueur Neocastro, que le roi eût bu dans la coupe qu'on lui avait présentée !

Une victoire dissipa ces premiers nuages et inaugura triomphalement le séjour de don Pèdre à Messine. Sa flotte était à peine entrée dans le port en même temps que lui dans la ville : « Don Jayme, dit-il à son fils, » ordonnez à votre amiral de prendre la mer avec ses » galères et de poursuivre ou de disperser les navires » angevins qui fuient. » L'escadre aragonaise était faible en comparaison de la flotte de Charles d'Anjou. Les habitants de Messine cherchèrent à dissuader leur nouveau roi d'exposer ainsi ses forces sans nécessité. Mais il persista en leur assurant qu'ils reconnaîtraient bientôt la puissance de Dieu.

Le surlendemain, les Messinois n'étaient cependant pas rassurés quand ils virent revenir une flotte plus nombreuse que celle qui était partie. « Seigneur, disaient-ils » au roi d'Aragon dans son palais, c'est la flotte du roi » Charles qui revient bien plus considérable, après s'être » emparée de vos galères. » Le roi prit un cheval, sortit de son palais, et se dirigea sur le port en s'efforçant de rassurer la population effrayée. « Dieu, leur disait-il, » qui m'a conduit jusqu'ici, ne m'abandonnera pas, » non plus que vous. » Il était à peine arrivé à la fontaine d'or qu'un vaisseau armé et pavoisé des armes du roi d'Aragon apparut. L'amiral don Curtada, qui le montait, débarqua et dit au roi : « Seigneur, voilà » vos galères, elles vous amènent celles de l'ennemi ; » Nicotéra est prise, et il a péri plus de deux cents che-

» valiers français. » A ces mots, don Pèdre descendit de cheval et s'agenouilla. Chacun suivit son exemple, et tous entonnèrent ensemble le *Salve, Regina*. Les galères aragonaises, gonfanons déployés, traînant leurs prises à la remorque et laissant pendre dans l'eau les étendards ennemis, entraient alors dans le port. « Ce » fut, ajoute le chroniqueur Muntaner, une joie comme » jamais on n'en avait vu. On eût dit que le ciel et » la terre étaient confondus : au milieu des cris d'al- » légresse, on entendait les louanges de Dieu, de Ma- » dame sainte Marie et de toute la cour céleste. Quand » le roi surtout rentra dans son palais, les gens de mer » et les gens de terre l'acclamèrent avec une telle » force, vous pouvez m'en croire, qu'on les entendit de » la Calabre. »

La Sicile était au moins par là mise à l'abri d'une surprise. Une nouvelle dynastie et une nouvelle domination y commençaient. Elles ne devaient pas être non plus exemptes d'orages. Mais cette île était pour toujours arrachée à la domination française. C'est le résultat qu'on avait surtout cherché par le massacre de Palerme et la belle défense de Messine, que nous avons racontée. Il est inutile d'ajouter que Jean de Procida, qui avait été dans le secret des desseins du roi don Pèdre, fut surpris, comme tous les autres, par l'événement. On ne le voit pendant tout ce temps ni auprès des Siciliens ni auprès de don Pèdre. Il n'en eut pas moins l'honneur d'accompagner la reine lorsqu'elle vint prendre à son tour possession du trône de son père; et, quand don Pèdre laissa à la fille de Manfred le gouvernement des

Siciliens, dont elle fut adorée, Procida devint son plus intime conseiller, sous le titre de chancelier du royaume ; récompense qui convenait à cet habile homme, mais que n'eût pas recherchée le héros qu'on a quelquefois voulu voir en lui.

FIN DES VÊPRES SICILIENNES.

Digitized by Google

DEUXIÈME ÉPISODE.

NICOLAS RIENZI,

OU

ROME AU QUATORZIÈME SIÈCLE.

1347-1353.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER.

ROME. — LE TRIOMPHE DE PÉTRARQUE.

Le *Rione* ou quartier de la Regola, sur la rive gauche du Tibre, à Rome, regarde Transtevère de la pointe nord de l'île Saint-Bartolomée au château Saint-Ange. Il part du classique mont Capitolin pour aboutir à l'ancien pont Saint-Esprit, c'est-à-dire qu'il s'étend de Rome ancienne à Rome moderne. Là est né, dans les premières années du quatorzième siècle, Nicolas Gabrini, plus connu sous le nom populaire de Colà di Rienzi ou Rienzo, diminutif de Laurenzo. On montre à Rome, sous le nom de maison de Rienzi, un palais demi-ruiné, qui n'a jamais rien eu de commun avec notre personnage. Il est né sur la grève, près des moulins, dit son biographe, et non loin de la synagogue, par conséquent au bas du Ghetto, au milieu de ces basses et sales échoppes de pêcheurs que baignait alors l'eau du fleuve, et à l'ombre de quelqu'une de ces tours fortifiées d'où les barons romains prélevaient des droits de passage sur la navigation du Tibre. Le père de Rienzi tenait une petite auberge dans ce quartier popu-

leux ; sa mère lavait le linge des riches sur la grève et même leur portait de l'eau.

On racontait plus tard une aventure qui tendait à donner au tribun une origine plus élevée, sinon plus pure. C'était lors du couronnement de l'empereur Henri VII de Luxembourg, dont l'arrivée en Italie avait été saluée avec tant d'enthousiasme par le poëte Dante, et qui était mort sitôt de la *malaria* probablement ou du poison, assurent les historiens allemands. Le césar germanique avait promis de rester dans Transtevère, c'est-à-dire dans la ville pontificale, et de ne pas mettre le pied sur la rive gauche, dans la ville des barons. Néanmoins ce jeune empereur et un de ses compagnons se promenaient imprudemment au milieu des monuments de la rive qui leur était interdite, lorsque le bruit de leur présence se répandit tout à coup. Ils n'eurent que le temps de se cacher, assure-t-on, chez le cabaretier Gabrini, alors récemment marié, et y échappèrent à toutes les recherches. C'est de la tendresse passagère de cet hôte illustre que la mère de Rienzi racontait plus tard à une de ses amies tenir son fils chéri, Colà.

Quoi qu'on pense de cette légende toute populaire, Colà tenait de la nature une mine avantageuse et un extérieur plein de noblesse. Ses traits mobiles reproduisaient toutes les impressions de son âme. Il avait dans les yeux et dans le sourire quelque chose de fantastique qui frappait tout d'abord. Quoique grand et robuste en apparence, il était d'une complexion fort délicate, comme on le voyait à la transparence de son teint et comme le prouvaient mieux encore de fréquents évanouissements.

Sa parole, assure Pétrarque, était éloquente, sa diction pure, sa voix fraîche et sonore d'un charme tout particulier. Il avait l'action passionnée, les images hardies, et savait revêtir sa pensée d'expressions et de tournures antiques, sans manquer cependant d'adresse et souvent d'une ironie amère. Il entraînait, parce qu'il parlait en improvisateur, d'abondance.

Né au quatorzième siècle, Nicolas Rienzi est le plus étonnant produit de cette époque de transition où les commencements de la renaissance éveillaient les esprits, tandis que le désarroi religieux, déterminé par la translation du saint-siége à Avignon, exaltait les croyances jusqu'au plus étrange mysticisme. Son éducation s'était faite sous cette double influence. Confié, à cause de la vivacité précoce de son intelligence, à un de ses parents prêtre à Anagni, il avait eu une instruction demi-profane et demi-sacrée. L'antiquité classique qu'on commençait à cultiver avec l'ardeur qu'on apporte aux choses nouvelles et la théologie encore toute-puissante s'étaient partagé son esprit. Son biographe italien nous dit, en effet, qu'il devint de bonne heure bon grammairien, bon rhétoricien et meilleur théologien, et, s'il nous assure qu'il lisait avec autant de facilité que de zèle Salluste, Tite-Live, Cicéron, Sénèque et Boëce, nous voyons par ses discours et par ses lettres, nourris de citations de la Bible et des Pères, qu'il n'avait pas négligé les livres saints. Il ne serait pas même impossible qu'il tînt déjà de son éducation quelques-unes de ces idées hardies qui l'éloignèrent souvent de l'orthodoxie, en même temps que ses souvenirs classiques

le jetèrent si loin des routes battues de la politique de l'époque. C'était en effet en Italie que deux illuminés, Jean de Parme et Joachim de Flore, au treizième siècle, avaient laissé les plus graves ferments d'innovations et de rêveries religieuses, avec peine étouffés par le pape Jean XXII. Le séjour des papes à Avignon n'était pas peu fait pour les entretenir. Mainte âme passionnée ou mécontente y invoquait encore le *Saint-Esprit* comme un régénérateur qui allait purger et renouveler les temps. Colà ne dut-il pas dès lors le germe de ses mystiques et symboliques inspirations à quelque *patarin* ou *fraticelle?* C'est ce qu'on ne pourrait pas au moins nier absolument.

La ville dans laquelle Rienzi était né, et où il était revenu bientôt jeune homme, avait tout pour entretenir ces dispositions de mystique et d'antiquaire, qui éclatent dans toute sa vie. Il habitait au pied du Capitole et dans le Rione, que traversait la grande rue du Saint-Esprit, c'est-à-dire comme au point de jonction des temps anciens et des temps nouveaux. Son imagination fut frappée plus que tout autre des merveilles ruinées de Rome païenne et des miracles naissants de Rome chrétienne; et son âme, aisément impressionnable à toutes les grandes choses, s'éprit, mais d'une ardeur un peu chimérique et singulièrement confuse, pour le bien et pour le beau; riche mais incomplète nature, assez facile à rencontrer en Italie, qui fait les artistes et qui compromet les politiques!

Rien de plus curieux alors que cette Rome demi-ruinée et demi-naissante, où les barons et les prélats puisaient comme dans une carrière pour bâtir leurs palais, leurs

lourdes tours ou leurs églises, et où l'ex-peuple-roi se creusait comme des tanières dans les souterrains de ses vieux temples et de ses anciens portiques. Sur la place du mont Capitolin, point le plus peuplé de la ville, où se tenait encore le marché public, transporté plus tard à la place Navone, le château du *Sénateur,* lourd édifice du siècle précédent, d'où on haranguait le peuple, se dressait en face du temple encore debout de Jupiter Tonnant et près du *Tabularium* qui renfermait autrefois les archives et le trésor des Romains. En descendant le *Clivo Capitolino* à l'orient, non loin des ruines ioniennes et corinthiennes des temples de Saturne et de la Concorde, le bel arc de Septime Sévère, transformé en forteresse, était surmonté pour plus de sûreté, comme bien d'autres monuments alors, d'une épaisse tour dont il reste encore quelques débris.

Dans le Forum, aujourd'hui le *Campo Vaccino,* la multitude des temples, arcs, cirques et basiliques, érigés au siècle précédent en un véritable système de forteresse par les Frangipani, portaient la récente marque de l'arrêt de destruction rendu par le rude sénateur Brancaleone contre ce repaire de brigandage. L'énorme trouée faite du haut en bas du merveilleux édifice du Colisée montrait qu'on ne s'était arrêté que devant l'immensité de la tâche; mais le beau temple de Rome et de la Paix, dont une médaille nous a conservé les admirables proportions, l'arc de Titus, appelé au moyen âge l'arc des Sept-Lanternes, et celui de Constantin, avaient déjà beaucoup plus souffert.

Mais ce qui frappait plus que ces demi-ruines, c'é-

tait le bizarre amalgame de monuments chrétiens et païens et d'ornementation sainte et profane qu'on rencontrait partout; comme si le christianisme s'était enté là sur le paganisme même. On ne voyait pas seulement avec étonnement la croix chrétienne inscrite dans la basilique, cette vieille enceinte de la justice et de la spéculation romaines. De vieux temples avaient été transformés en églises, sans avoir rien perdu de leur caractère païen. On reconnaissait dans l'église de Sainte-Marie en Cosmedin le temple de la Pudicité d'Aurélien. Les bas-reliefs païens du Panthéon annonçaient assez mal le culte d'un seul Dieu qui régnait maintenant dans ses murs. On retrouvait les débris du temple de Rome et de Vénus dans l'église de Sainte-Françoise Romaine; et, au pied de la roche Tarpéienne, des ruines de la prison Mamertine peut-être était sortie Sainte-Marie de la Miséricorde. Contraste plus étrange encore! Les deux colonnes Trajane et Antonine servaient de clochers à deux couvents; sous la voûte des principaux arcs de triomphe, vous auriez vu sur deux poutres disposées en diagonale la croix du Sauveur ou la statue de la Mère de Dieu figurer assez singulièrement au milieu de bas-reliefs tout profanes et guerriers. Enfin la vieille basilique de Saint-Pierre du Vatican, dont les splendeurs dues au génie de Michel-Ange n'ont pas remplacé depuis le vénérable caractère, montrait avec orgueil dans son vestibule la colossale pomme de pin dorée et les deux paons de bronze dont parle Dante!

Ce mélange de choses disparates se retrouvait dans la mémoire et dans les pensées des Romains de ce temps.

État républicain et empire, souvenirs politiques et religieux, légendes chrétiennes et païennes, temps anciens et nouveaux se côtoyaient, se confondaient dans ces catacombes du passé, comme souvent dans un cénotaphe aux bas-reliefs mythologiques les cendres d'un guerrier touchaient les reliques d'un saint! Si vous demandiez à un Romain du temps quel était le premier des papes, il vous répondait sans hésiter que c'était Romulus. Empereur et pontife, c'était tout un dans ses souvenirs; l'*imperator pontifex maximus* régnait encore en maître dans son imagination. Ainsi, à l'en croire, c'était la sibylle de Tibur qui avait ordonné à l'empereur Auguste d'élever cet autel vénéré, où l'on voyait la sainte Vierge avec l'enfant Jésus assise sur un trône, dans la vénérable église de Sainte-Marie-Ara-Cœli, sur le Capitole. On racontait bien d'autres merveilles encore de la statue équestre de Marc-Aurèle, qui s'élevait devant l'église de Saint-Jean de Latran, et qu'on a prise longtemps pour celle de Constantin. C'était, selon la légende, lorsqu'un puissant roi d'Orient assiégeait la ville éternelle. Un guerrier de renom se présente au sénat et aux consuls. Il a le moyen de délivrer la ville. On lui promet tout ce qu'il désire. Il ordonne aux Romains de veiller sur les murailles; pour lui, il monte sur un cheval sans selle avec une faux comme un paysan. Il avait remarqué que le chef de l'armée ennemie venait chaque nuit au pied d'un arbre, et qu'une chouette qu'il effrayait de ses pas s'enfuyait alors en criant. Une nuit, il s'élance au cri de l'oiseau, de bonne augure cette fois, saisit le roi, l'enlève, et ordonne aux siens de se précipiter sur l'armée

ennemie sans chef et sans ordre de bataille. Le sénat compta à l'adroit chevalier trente mille sesterces, et lui fit élever une statue équestre en souvenir du salut de Rome; on voyait encore étendue la main qui saisit le barbare, et les Romains consentaient à reconnaître dans la crinière du cheval la chouette de bonne augure.

L'état politique de Rome n'était pas moins fait pour troubler les esprits. La cité sainte n'appartenait plus à personne, et elle ne s'appartenait pas à elle-même. Ce n'était plus ni la Rome des empereurs ni la Rome des papes; et ce n'était pas non plus Rome républicaine. Dante avait fait vainement pleurer jour et nuit, au milieu du jardin désolé de l'Italie, cette veuve, cette délaissée des césars allemands, qui n'avait plus l'honneur de couronner ses conquérants. Les peines du purgatoire, dont le poëte avait menacé l'empereur Henri VII de Luxembourg pour le punir de son oubli, n'effrayaient point ses successeurs. C'était bien vainement que Pétrarque, de son côté, reprochait aux papes dans ses lettres éloquentes d'avoir abandonné la sainte colline du Vatican et les reliques des martyrs pour Avignon, cette boueuse ville de la Gaule.

Sans empereur et sans pape, Rome n'avait pas su, comme quelques autres villes de la péninsule, se donner un gouvernement indépendant et régulier. Le temps avait laissé aussi chez elle les éléments d'une constitution; mais la mobilité des événements ne les avait jamais laissé mûrir. Un et quelquefois deux sénateurs étaient revêtus ordinairement du pouvoir exécutif; mais l'élection à cette magistrature était laissée au hasard ou à la

violence, et sa durée se bornait à une année, à six mois, quelquefois à moins encore. Le nombre, les attributions, le personnel du conseil des *prieurs* ou *consuls* chargés d'assister le sénateur, variaient davantage; et le *parlement public* ou assemblée générale de tout le peuple, avec ses capitaines de quartier ou *caporioni*, était une coutume encore plus irrégulière et désordonnée, s'il était possible. Ajoutez-y les tentatives faites tantôt par l'empereur, tantôt par le pape pour recouvrer leur autorité, les révolutions que le peuple, par suite du malaise, apportait presque annuellement dans les coutumes, en confiant brusquement tous les pouvoirs tantôt à un podestat, tantôt à un capitaine du peuple presque toujours étrangers, et vous aurez une idée approximative de la vie politique de Rome pendant près de deux siècles.

Les vrais maîtres de la ville alors, c'étaient les princes ou les barons cantonnés dans leurs châteaux forts, aux environs ou dans les ruines des palais à l'intérieur. Près de Rome, en Toscane, la noblesse avait été chassée des villes, et privée, par le fait même de son origine, de l'exercice de tout pouvoir. A Rome elle se partageait ou se disputait les différents quartiers de la ville. La vieille et célèbre famille gibeline des Colonna dominait dans le nord, de la place Saint-Marcello, aux Saints-Apôtres sur le Quirinal; le mausolée d'Auguste, à l'entrée du Tibre dans Rome, avait été longtemps sa principale forteresse. Le vieil Étienne Colonna, longtemps exilé, était le patriarche de cette famille; il comptait, sans ses bâtards, sept fils, dont cinq cardinaux et deux chevaliers de renom, et six filles bien mariées, ou pour

le moins abbesses. Il avait par son premier né, nommé aussi Étienne, de nombreux petits-fils, tous chevaliers. Ce vieillard avait quatre-vingts ans en 1343, et il méritait que Pétrarque dît qu'il restait jeune tandis que tout vieillissait autour de lui.

La nouvelle famille des Orsini commandait le Tibre de Campo-di-Fiore à l'église Saint-Pierre, et occupait à la fois le théâtre de Pompée sur la rive gauche et le môle d'Adrien, aujourd'hui le château Saint-Ange, sur la droite. Moins puissants, les Savelli avaient au sud une partie de l'Aventin avec le théâtre de Marcellus; et les Conti, cette fameuse tour (Torre dei Conti) élevée sur le Forum de Jules César, et qui, selon Pétrarque, n'avait point sa pareille au monde pour la hauteur et la solidité. Dans les environs de la ville, c'est-à-dire dans la campagne romaine et sur le patrimoine de saint Pierre, d'autres barons, possesseurs de petites villes ou de châteaux forts, n'étaient pas moins bien pourvus. Le principal était celui qu'on appelait le préfet de la ville, en possession d'un titre alors vain, mais des villes de Viterbe, de Toscanella, de Corneto et de Civita-Vecchia, qui valaient beaucoup mieux.

Triste domination, à en croire Pétrarque, que celle de cette noblesse. Quand les barons étaient en paix les uns avec les autres, chose rare, ils s'entendaient pour tyranniser les citoyens ou les serfs, et détrousser les voyageurs et les pèlerins. Nulle femme, disait-on, n'y était sûre chez elle, nul pèlerin à l'autel. « Rome, écrivait » Pétrarque au pape, c'est le repaire des démons, la » sentine de tous les forfaits, l'enfer des vivants prédit

» par David. Dans la campagne, ajoutait-il, c'est pis » encore : le berger conduit armé son troupeau dans » la plaine, craignant plus les brigands que les loups; » et, pour être prêt à se défendre, c'est avec la lance » que le laboureur excite les bœufs qui traînent sa » charrue. »

Aussi la plus grande partie de la ville, les collines surtout, moins celle du Capitole, était déserte. Le nombre des habitants était tombé peut-être à 30,000; les pèlerins ne venaient plus; les ruines des nouvelles églises s'ajoutaient aux vieilles ruines des temples. Saint-Jean de Latran était sans toit; quarante-quatre églises sans prêtres, onze entièrement détruites, et le reste comptait seulement un ou deux desservants pour le culte du Seigneur. Une seconde antiquité allait être ensevelie à Rome sous un nouveau monceau de ruines, quand Rienzi, frappé plus que tout autre par ces anciennes gloires et ces misères présentes, évoqua pour la sauver le fantôme d'un gouvernement, qui avait fait aussi dans un temps sa gloire et sa puissance. Car la ville éternelle avait eu jusque-là le privilége unique de changer seulement de grandeur à chaque phase de son histoire.

Les révolutions politiques sont plus souvent qu'on ne le croit l'effet de révolutions intellectuelles. C'est au moins le cas de celle que nous allons raconter. Le tribun Rienzi est l'œuvre de Pétrarque, et le rétablissement de la république romaine, au milieu du quatorzième siècle, le résultat du triomphe du poëte en l'année 1341.

Rien de plus naturel. Pétrarque, le premier des modernes qui ait déterminé le retour des esprits à l'étude

de la littérature de l'antiquité, avait, chemin faisant, ravivé tous les vieux souvenirs de la grandeur républicaine de Rome. Il les avait restitués surtout, dans toute leur puissance, au courant populaire, en les retrempant aux sources de la langue italienne que Dante venait de faire jaillir de sa verge magique. Le poëte avait fixé son séjour dans la charmante solitude de Vaucluse. Mais si son cœur était là, sa pensée était toujours à Rome, comme le prouvait encore le poëme d'*Africa* auquel il travaillait alors. C'était là sa véritable patrie. Avant même d'aller pour la première fois à Rome, en 1334, tout préoccupé de cette grande image, il se comparait à Sénèque dans la villa où Scipion avait vécu en exil et ordonné de déposer ses restes. « Si Sénèque, cet Espa-
» gnol, dit-il, fut si ému au tombeau de Scipion, qu'é-
» prouverai-je, moi, fils de l'Italie, à Rome, au tombeau
» de tant de grands hommes et de tant de grandes cho-
» ses! » Son enthousiasme fut plus grand encore après son pèlerinage, ainsi qu'il l'écrit au cardinal Jean Colonna : « La renommée fait tort ordinairement à la réalité,
» dit-il; mais ici c'est le contraire, la réalité accroît en-
» core la renommée; en vérité, Rome est plus grande,
» ses ruines sont plus imposantes que je ne croyais. Je
» ne m'étonne point maintenant que le monde ait été
» soumis à cette ville, mais qu'il l'ait été si tard. » Aussi lorsqu'il reçut, le 23 août 1340, deux lettres, l'une du sénat romain, l'autre de l'université de Paris, qui l'invitaient à recevoir la couronne poétique, Pétrarque n'hésita pas : « A Paris, écrivit-il au cardinal Giovanni Co-
» lonna, il n'y a jamais eu de poëte couronné, je serais

» le premier; cette nouveauté me pique, et je me por-
» terais volontiers de ce côté-là. Mais la vénération que
» j'ai pour Rome, où les plus grands poëtes ont été cou-
» ronnés, fait pencher la balance de l'autre côté. Je
» regarde cette grande ville comme ma patrie, et à ce
» titre je dois la préférer. »

Pétrarque se rendit donc d'abord auprès du roi de Naples, Robert, prince de la maison d'Anjou, grand admirateur de Virgile, auquel il faisait élever un tombeau au Pausilippe, et le plus lettré des rois de ce temps. Lui seul, disait le poëte, était capable de juger de son talent et de sa science. Là, en effet, après trois jours de lectures de poésies latines et italiennes, et d'une discussion savante par-devant la cour napolitaine, le juge couronné déclara Pétrarque digne du laurier poétique, et lui fit don de sa robe royale pour le jour de son triomphe à Rome.

Ce fut le comte d'Anguillara, un des gendres d'Étienne Colonna, l'ami et le protecteur du poëte, alors sénateur, qui organisa la fête. Elle était fixée au jour de Pâques, 8 avril. Huit bourgeois avec des couronnes de différentes fleurs, allèrent au-devant de Pétrarque hors de Rome, et l'introduisirent dans la ville à travers la foule, qui portait des branches de laurier. Le sénateur l'attendait au Capitole avec douze jeunes gens vêtus d'écarlate, et des premières familles. A son arrivée, ils récitèrent plusieurs de ses poésies, choisies parmi les plus avantageuses pour le peuple romain. Un héraut appela ensuite le poëte à haute voix. Pétrarque s'avança devant le sénateur, et déclama un sonnet qui paraphrasait un vers de Virgile et se terminait par ces mots : Vive le

peuple romain! vive le sénateur! que Dieu les maintienne en liberté! Enfin comme le poëte se précipitait à genoux devant le sénateur, celui-ci lui posa sur la tête la couronne de laurier, au milieu des cris mille fois répétés de: Vive le Capitole et le poëte! L'enthousiasme était au comble. Étienne Colonna, un des fils ou des petits-fils du chef de l'illustre famille, trouva à peine des oreilles pour entendre louer dans un sonnet les mérites du récipiendaire. Le peuple n'écoutait plus que ses cris; il se dispersa au milieu d'une émotion inaccoutumée, tandis qu'un banquet réunit le sénateur, les barons les plus lettrés, quelques gros bourgeois et le poëte.

C'était en effet une journée plus mémorable encore dans la vie du peuple romain que dans celle du poëte. Pétrarque n'avait que faire de ce diplôme de poëte et maître ès arts, avec plein pouvoir de chanter et d'écrire sur toutes choses et en tous lieux, de discuter, d'expliquer les anciens, et, Dieu aidant, de composer des poëmes et des histoires, le tout orné de son portrait et de la classique couronne de laurier, de myrte et de lierre. Mais le peuple romain avait vécu une journée en possession de lui-même. C'était lui qu'on avait célébré en fêtant Pétrarque; car, après tout, Rome avait inspiré le héros de la solennité; et chacun le sentait si bien qu'aux cris de Vive le poëte! on avait mêlé ceux de Vive le Capitole!

Vive le Capitole! c'est-à-dire la glorieuse colline où la fortune de Rome avait commencé, où les oracles de sa brillante destinée s'étaient fait entendre, où avaient été tenues les grandes assises du monde entier soumis à ses

lois. Un pareil cri n'avait pu sortir de la poitrine du peuple romain sans l'émouvoir jusque dans ses profondeurs. Ce n'eût été cependant qu'un cri sans écho, un jour sans lendemain, si le sentiment qui les avait fait naître n'eût été bientôt entretenu, alimenté, exalté, par le fils du cabaretier et de la lavandière des quais du Tibre.

Digitized by Google

CHAPITRE DEUXIÈME.

RIENZI, TRIBUN DE LA RÉPUBLIQUE ROMAINE.

Colà Rienzi avait vingt-huit ans quand le triomphe du poëte Pétrarque détermina sa vocation politique. Il avait fait un assez heureux mariage, puisqu'il était en possession de quelque fortune. Sa profession de notaire ou d'assesseur près les tribunaux romains semblait le ranger parmi les caractères solides et les citoyens établis et paisibles. Cependant les qualités et les défauts qu'il apportait dans l'exercice de ses fonctions témoignaient de l'exaltation de son esprit en même temps que de la générosité de son cœur, et annonçaient une destinée encore promise aux aventures. On l'appelait et il aimait à se nommer lui-même le consul des orphelins, des veuves et des pauvres. Un malheur de famille d'ailleurs, la mort d'un de ses frères tué par un baron romain, sans qu'il eût réussi à en obtenir satisfaction, avait tourné son amour pour les petits en une haine violente contre les grands; sentiment qui ne pouvait guère le laisser en repos dans une ville dominée, tyrannisée même par la noblesse.

Il est impossible de savoir si Rienzi entra en relations avec Pétrarque pendant le séjour de celui-ci à Rome. Il est certain cependant que la présence du poëte fit toute une révolution dans la pensée et la conduite du notaire romain. On le savait jusque-là souvent distrait de ses occupations juridiques par ses habitudes poétiques et littéraires. Il était connu comme l'un des plus versés dans la connaissance de l'antiquité, comme le plus habile à déchiffrer, à expliquer les nombreuses inscriptions dont les ruines de Rome étaient couvertes; on l'avait souvent suivi, admiré, quand il racontait l'usage, la destination de tous ces monuments muets pour d'autres, mais qu'il savait faire parler. Ce fut à cette époque seulement, néanmoins, qu'il mit son savoir historique et épigraphique au service de ses passions politiques, et qu'il s'efforça de faire d'une effervescence toute poétique une révolution.

Depuis ce temps, la moindre médaille, la plus courte inscription lui était un thème à déclamation sur l'état présent de Rome et sur les événements du jour; et il faut dire que la situation, les excès de la noblesse lui faisaient beau jeu. Dans ces solennités du passé, il entraînait le peuple de ruine en ruine, du mont Aventin au Forum, du palais des césars aux tombeaux des martyrs; car il ne répudiait aucune gloire, il faisait vibrer toutes les cordes de l'histoire de l'ancienne Rome; et dans ses discours, sous l'antiquaire, on sentait le mystique: « Où sont les héros, où sont les apôtres? disait-il. O Dieu, que sont devenus tous ces grands hommes? Ne reverra-t-on plus de vrais Romains, ne retrouverons-

nous plus de chrétiens véritables? La justice, la foi, sont-elles exilées pour jamais? »

L'émotion tous les jours plus grande du peuple commença à faire réfléchir les barons romains, qu'on accusait de la détresse et des malheurs de Rome. Ils ne pouvaient songer à faire intervenir l'empereur, moyen assez usité en pareil cas; deux prétendants, Louis de Bavière et Charles de Moravie, se disputaient alors la pourpre. En 1343, le vieil Étienne Colonna et quelques autres nobles romains envoyés à Avignon supplièrent en vain Clément VI de venir pacifier Rome par sa présence. L'année suivante, les désordres continuant, le peuple perdit patience et se souleva. Le sénateur, un Orsini ou un Colonna, fut chassé; treize *bonshommes* (buoni uomini) installés au Capitole et revêtus de la toute-puissance. C'était un mouvement guelfe; Rienzi y participa sans doute, mais sans le conduire cependant. Le nouveau gouvernement résolut d'envoyer une ambasssade au pape à Avignon, et Rienzi obtint d'en faire partie.

C'est le premier acte réellement public de la vie de Colà Rienzi. Pétrarque, qui était alors dans le nord de l'Italie, se joignit à lui. La poésie et l'éloquence tentèrent de ramener la papauté à Rome. Elles n'y épargnèrent rien, il faut l'avouer. Pétrarque présenta au pape un beau poëme latin, où Rome, sous la figure d'une épouse affligée, implorait le retour de l'époux. Rienzi dépeignit les malheurs de Rome privée de ses deux yeux : le pontificat et l'empire; rien n'y fit. Clément VI, comme la plupart des papes d'Avignon, élu sous le patronage des rois de France, était un prince tout mon-

dain. On accusait une certaine comtesse de Turenne de le gouverner et de dispenser à son gré les bénéfices de la chrétienté. Comment quitter d'ailleurs cette ville où Clément VI faisait justement construire le pont de pierre qui unit longtemps les deux rives du Rhône, et ce délicieux palais dont il élevait la façade actuelle, la grande chapelle, les terrasses supérieures, et dont il ornait de si belles peintures la salle du consistoire? Comment quitter tout cela, et surtout cette douce population d'Avignon, pour Rome ruinée et turbulente!

L'ambassadeur romain, loin de rien obtenir, courut un grand danger. La liberté de sa harangue, qui n'avait pas épargné les seigneurs romains, avait indisposé le cardinal Colonna. Chassé du palais pontifical, il fut réduit presque à mendier son pain; car le nouveau gouvernement romain n'avait pas de quoi payer ses ambassadeurs. Il tomba malade, et dans un tel dénûment qu'il faillit être transporté à l'hôpital. Il fallait cependant faire quelque chose pour Rome; Rienzi avait eu l'heureuse idée de demander au moins, pour l'année 1350, le renouvellement du jubilé, fête qui flattait l'orgueil et satisfaisait l'avidité du peuple romain. Le pape désira revoir le hardi harangueur, lui accorda le jubilé demandé, et comme preuve de sa bienveillance particulière, le nomma lui-même vicaire apostolique avec un bénéfice qui lui permit de subsister honorablement. En attendant l'arrivée du pape, Aymeric, cardinal de Sainte-Marie, devait le représenter comme légat à Rome, et un Colonna et un Orsini étaient nommés sénateurs pour rétablir l'ordre dans la ville au nom du saint-père.

Rienzi passa du découragement à l'exaltation, comme le prouve la lettre qu'il écrivit aux Romains: « Que Rome, » s'écrie-t-il, dépose les lugubres vêtements de la veuve » et revête la pourpre des fiançailles. Collines, tremblez » d'allégresse, et vous, vallées, retentissez de cris de » joie. Célébrez dans vos chants, ô Romains! le nom » de Jésus-Christ et celui de son successeur, qui va vous » être rendu. Élevez-lui dans l'amphithéâtre ou sur le » Capitole une statue. Cicéron, César, Métellus, à qui » vos ancêtres en ont élevé, n'ont cueilli que des lauriers » teints de sang; le pape, d'un mot, va ramener la paix » parmi nous. » Illusion qui fut de peu de durée!... Le légat du pape, Aymeric, ne s'occupa que de percevoir les deniers de saint Pierre. La noblesse, sous la protection des nouveaux sénateurs, et avec la connivence des consuls et des notaires, continua le cours de ses tyrannies. Nicolas, qui avait place dans le conseil comme notaire apostolique, s'éleva avec force contre ceux qui empoisonnaient, disait-il, les bienfaits du pape, et prit en toute occasion le peuple sous sa défense. Un jour il s'emporta en pleine assemblée : « Vous n'êtes point » des citoyens romains, s'écria-t-il, car vous laissez » couler le sang du peuple. » Mais un certain André Colonna, camerlingue, se leva et frappa l'audacieux au visage; et un des greffiers, le voyant atterré sous cette attaque violente, poursuivit d'un long persiflage le consul des veuves et des orphelins. Ce fut la dernière fois que Nicolas parut au conseil. Sa haine contre la noblesse était au comble; il ne comptait plus sur la grosse bourgeoisie, les *buoni uomini*, qui lui paraissait complice

de la noblesse. Il alla droit au petit peuple (*popolo minuto*), et tenta une révolution.

Rienzi était tout à fait un improvisateur, un artiste comme il en faut pour saisir les imaginations italiennes. Il avait le secret d'émouvoir le peuple. Mais il fallait rendre durables les impressions que laissait son ardente parole, et ce n'était point chose aisée à une époque où le peuple ne savait point lire, et où d'ailleurs l'imprimerie n'était pas encore parvenue à fixer et à multiplier la pensée. Rienzi employa un moyen alors assez en usage en Italie principalement, et dont les procédés employés encore par nos bateleurs dans les fêtes et les foires de village peuvent nous donner quelque idée. Il parla aux yeux à l'aide de grandes peintures allégoriques rapidement exécutées, et qui nous font connaître assez fidèlement son imagination mystique et son genre d'éloquence tribunitienne.

La première fois qu'il convoqua le peuple à une de ces théâtrales représentations de l'art oratoire, c'était au Capitole, un jour de marché. La fresque, rapidement ébauchée sur la muraille, représentait une mer agitée. Au milieu était un vaisseau sans mâts et sans voiles, prêt à sombrer, et sur le pont une femme en deuil, les cheveux épars et les bras tendus vers le ciel. Pour qu'on ne s'y trompât point, une légende que le vent semblait déployer portait le nom de Rome. Près du vaisseau en péril, on en voyait quatre autres tout à fait naufragés, portant chacun une femme morte. C'étaient Babylone, Carthage, Troie et Jérusalem. A gauche du tableau, sur une petite île, était assise, dans la posture de la dou-

leur, l'Italie, femme belle et éplorée aussi, qui se plaignait de n'être plus appelée par Rome du doux nom de sœur. A droite, sur deux autres îles, les quatre vertus cardinales se lamentaient d'être exilées de la capitale de la chrétienté, si l'on en croyait du moins les vers des légendes qui semblaient s'échapper de leurs bouches entr'ouvertes. Dans le fond, les nobles romains sous la figure de lions et de loups, les magistrats et les légistes sous celle de griffons et de renards, les adultères, les homicides et les voleurs sous celle de singes, de pourceaux et de boucs, agitaient de leur souffle les flots qui menaçaient de submerger aussi le vaisseau qui portait la malheureuse Rome. Enfin, en haut de la fresque, au milieu du ciel entr'ouvert, apparaissait le Père éternel dans toute sa majesté; deux glaives sortaient de sa bouche, comme au jour du jugement dernier, selon l'Apocalypse, et les apôtres Pierre et Paul étaient à ses côtés, seul espoir de Rome en péril!

On comprend quel riche thème de déclamation Rienzi avait à développer devant ses auditeurs. Le peuple y venait chaque jour, car l'orateur ne se lassait pas, et, quand il avait bien compris, il revenait encore méditer seul et s'enflammer devant cette allégorie brûlante encore des paroles de la veille.

Un autre jour, c'était dans l'église de Saint-Jean de Latran, alors presque abandonnée. La table de bronze sur laquelle était gravée la fameuse *loi royale*, en vertu de laquelle, disait-on, le sénat avait décerné l'empire à l'empereur Vespasien, s'y trouvait alors et servait d'autel. Nul avant Rienzi n'avait encore pu déchiffrer cette

célèbre inscription. L'orateur l'avait recouverte de riches tapis, fait représenter au-dessus le souvenir de cet événement mémorable, dressé une tribune au milieu de l'église, et invité la noblesse et tous les ordres de la ville à venir l'entendre. Car, dans l'anarchie du moment, il n'y avait plus ni autorité civile ni religieuse. Les églises, pour la plupart abandonnées, servaient à tous les usages, et le moindre citoyen pouvait, s'il était soutenu de quelques partisans, faire acte d'autorité. L'église était pleine ; Colà apparut vêtu d'une longue robe blanche, la tête couverte d'une barrette en forme de couronne, traversée sur le devant par la pointe d'une épée d'argent. On s'étonnait ; il montra le tableau, et fit découvrir la table de bronze, témoin authentique de la puissance dont le sénat et le peuple s'étaient volontairement dépouillés. « Ces droits, dit-il, en vertu desquels vous commandiez » au monde, ils sont encore entre vos mains, si vous » savez vous en servir. Mais vous laissez tout dépérir. » La paix n'habite plus parmi vous, vos champs ne sont » pas cultivés, et cependant voici que le jubilé appro- » che. Que diront les pèlerins, quand vous n'aurez que » des pierres à leur offrir pour toute nourriture ? »

La noblesse elle-même ménageait l'orateur, soit par crainte, soit par dédain ; il était admis à la table même des plus redoutables barons, qui aimaient à l'entendre. Lui ne les ménageait pas pour cela : « Quand je serai » empereur, disait-il un jour chez les Colonna, je vous » ferai tous pendre. » Il fallait agir cependant, la plèbe était agitée et ne pouvait plus être longtemps contenue. Une dernière peinture assembla le peuple devant l'église

de Saint-Angiolo in Peschiera, bâtie dans l'ancien portique d'Octavie. Un vaste incendie consumait le monde, enveloppant de ses flammes les peuples et les rois. Le feu respectait encore à peine à droite une femme vénérable; à gauche, du haut d'une église, saint Pierre et saint Paul imploraient le Seigneur pour la malheureuse. Et, du milieu d'une troupe de faucons, se détachait une blanche colombe, qui remettait une couronne de myrte à un petit oiseau pour l'aller poser en signe de salut sur la tête de celle que le feu devait épargner.

Rienzi ne craignit point d'interpréter publiquement cette allégorie en sa faveur comme un véritable illuminé qu'il était. C'était le Saint-Esprit qui l'avait choisi lui-même, faible créature, sur l'intercession de saint Pierre et de saint Paul, pour ramener la justice dans Rome, et sauver ainsi et régénérer la ville éternelle, d'où devait venir encore le salut du monde. Quelques-uns en rirent; mais le plus grand nombre était déjà dans l'attente de quelque chose d'extraordinaire. Plusieurs jours après, un écriteau sur la porte de chaque église annonça aux Romains que dans peu de temps ils reverraient leur ancienne constitution. Le tribun ne négligeait point les moyens plus pratiques. La nuit, sur le mont Aventin, il rassemblait ceux dont il était sûr, leur faisait part de ses projets, les liait par de solennels serments. Pour donner une couleur légitime à son entreprise, ou peut-être de bonne foi, il fréquentait ostensiblement le vicaire du pape Raymond d'Orvieto, il l'assurait qu'il n'agissait que pour le plus grand bien de l'Église; et celui-ci, soit

trompé par un plus habile que lui, soit dans l'espoir de tirer parti de ce qui serait fait contre la noblesse, autorisait souvent ces étranges scènes de sa présence. Enfin Colà Rienzi convoqua le peuple au Capitole pour le 20 mai de l'année 1347, le jour de la Pentecôte, c'est-à-dire sous l'invocation du Saint-Esprit.

Étienne Colonna, le plus redoutable des barons, était à Corneto avec les milices pour veiller à l'entrée d'un convoi de provisions. Les deux sénateurs, Pietro Colonna et Roberto Orsini, étaient connus pour leur faiblesse. Rienzi avait entendu trente messes la nuit à l'église de Saint-Angiolo. Il en sortit à midi tout armé, la tête seulement découverte, avec vingt-cinq conjurés. On portait devant lui trois gonfalons. Celui du milieu représentait une femme assise sur un lion, un globe d'une main, une palme de l'autre; saint Pierre et saint Paul étaient représentés sur les deux autres. Rienzi ne parla pas beaucoup cette fois; il se contenta de dire que, pour l'amour du pape et le salut du peuple, il était prêt à courir tous les dangers, et donna lecture des lois qui devaient assurer désormais le bonheur de Rome.

Ce n'était point une constitution, mais comme un programme de gouvernement, comme le sommaire des remèdes à apporter aux maux du peuple romain et des réformes propres à réaliser ce qu'il appelait le bon état, *il buono stato*. Le décret était conçu en ces termes :

1° Tout homicide sera puni de mort, quel qu'il soit.
2° Tout procès sera jugé dans le plus bref délai.
3° Les édifices ne seront plus abattus; ils deviendront

la propriété de la ville, qui pourra les faire réparer et les louer au profit du peuple romain.

4° On entretiendra dans chaque quartier vingt-cinq cavaliers et cent hommes de pied pour la garde et la sûreté de la ville.

5° On entretiendra dans chaque port de mer un bâtiment garde-côte pour la protection des commerçants.

6° Tout noble ou seigneur sera tenu de remettre au peuple romain les ponts, forts ou châteaux qu'il possède, et n'en détiendra plus désormais.

7° Les deniers provenant des impôts sur le sel et sur les feux, les droits sur les ports et sur les rivières qui étaient afférents à la chambre apostolique, passeront à la chambre romaine pour être affectés au bien public.

8° La noblesse sera chargée de garder les grands chemins ; il lui est interdit de donner asile aux malfaiteurs, sous peine d'amende.

9° Les pauvres monastères seront entretenus sur les fonds publics.

10° Des greniers seront bâtis dans chaque quartier, et approvisionnés par l'État pour les besoins du peuple.

11° Cent livres seront allouées à la famille de tout soldat tué au service, et cent florins si c'est un cavalier.

12° Les villes et villages du duché de Rome seront gouvernés par le peuple.

13° L'État, sur les fonds de la chambre romaine, pourvoira au sort des veuves et des orphelins.

C'était une révolution complète. Le saint-siége était dépouillé du pouvoir qu'il avait exercé depuis plu-

sieurs siècles, et la noblesse des priviléges qu'elle avait usurpés depuis cinquante ans. La propriété de la ville de Rome, le gouvernement des environs, étaient restitués au peuple. Tout se faisait à son profit; le programme ne se contentait pas de faire disparaître des abus déplorables, de pourvoir à la sûreté publique, il enlevait à la papauté, à la noblesse ce qu'elles regardaient comme leur propriété pour venir au secours de la misère publique. Point n'est besoin de dire si Rienzi fut applaudi; il avait eu soin de ne pas organiser lui-même le pouvoir qui devait réaliser ce *bon état*, ce qu'on appellerait aujourd'hui cette utopie. Le peuple s'en chargea, et conféra par acclamation à l'orateur de pleins pouvoirs (*mero et libero' mperio*). On voulait lui donner le titre de *rector;* il préféra le nom plus populaire de tribun, pour indiquer que sa puissance venait du peuple, et qu'elle serait employée à son profit. On ne songea pas même à fixer les attributions, la durée de cette magistrature extraordinaire. Rienzi, continuant à ménager le saint-siége, demanda seulement qu'on lui adjoignît le vicaire apostolique, qui ne refusa pas ce périlleux mais peut-être utile honneur; et, après qu'on en eut chassé les sénateurs, le nouveau gouvernement fut installé au Capitole. Le tout s'accomplit avec une telle facilité et une telle promptitude que le tribun put attribuer le succès à l'intervention et à la protection du Saint-Esprit.

Pour avoir été élevé si vite, le pouvoir de Rienzi, soutenu par l'enthousiasme du peuple, n'en fut pas d'abord moins fort. Etienne Colonna revint en toute hâte le surlendemain, et, sur la place Saint-Marcello, ne cacha

point son mécontentement. A l'ordre expédié par Rienzi de quitter la ville, il répondit qu'il irait bientôt jeter ce maître fou par les fenêtres du Capitole. Mais Rienzi fit sonner le beffroi, le peuple s'assembla en armes, et le plus fier des barons romains, obligé de céder, s'enfuit à Palestrine. Le lendemain, ordre fut intimé à toute la noblesse de quitter la ville et de se retirer dans ses châteaux. Tous les barons obéirent. Ce n'était pas assez : la constitution avait chargé la noblesse romaine de la protection et de la sûreté des routes; elle en faisait le premier instrument de la puissance populaire. Rienzi somma par un licteur tous les nobles d'avoir à venir prêter hommage au peuple romain. Jean, fils d'Étienne Colonna, se présenta le premier au Capitole, dans l'intention de braver cette nouvelle et insolente autorité. Mais la foule, amassée sur la place, lui imposa tellement qu'il jura de respecter le peuple, de protéger les routes, de secourir la veuve et l'orphelin, et de paraître en armes à la première sommation du tribun; les Savelli, les Orsini, les Gaëtani, d'autres encore après lui en firent bientôt autant.

Rien ne gênait plus le nouveau pouvoir. Il se donna libre carrière. Nicolas ne signa plus ses actes qu'avec ces mots : « Nicolas, par la grâce du Seigneur Jésus, sé-
» vère et clément tribun de liberté, de paix et de justice,
» et libérateur illustre de la sainte république romaine. »
Les mêmes mots étaient gravés sur les monnaies frappées en son nom. Il prit pour armes un soleil d'or, d'où s'échappaient sept rayons, terminés chacun par une étoile d'argent sur un champ d'azur. Mais en même

temps il fut assez adroit pour faire confirmer, à quelques réserves près, son élection par le pape Clément VI, heureux que le nouveau maître de Rome eût demandé sa confirmation. Il restitua aux églises, aux monastères ce qui leur avait été arraché. S'il fit exécuter, sans acception de personne, un religieux, un noble de la famille des Gaëtani, il défendit toute tromperie dans l'industrie et le commerce, et établit une police exacte, au profit du menu peuple, sur la vente des objets de première nécessité; travaillant du reste nuit et jour, comme l'assure le biographe, qui ne lui est cependant point favorable, et connaissant par lui-même de toutes les sortes d'affaires.

Son plus grand souci était de faire régner la paix dans le peuple, afin que, toujours uni, il restât fort contre la noblesse, son ennemie.

Il rassembla un jour au Capitole tous ses partisans. C'était alors presque tout le peuple, il l'exhorta dans un discours pathétique à la paix et à la conciliation : chacun dans cette ère nouvelle devait oublier ses inimitiés, faire le sacrifice de ses haines sur l'autel de la liberté nouvelle. Le tribun était entraînant; son cœur parlait; au milieu des larmes, des milliers de citoyens se pardonnèrent, les plus vieilles inimitiés s'éteignirent tout à coup. Les Romains prirent l'engagement d'abjurer toute haine, de s'aimer comme des frères; rivalités, querelles, meurtres, adultères, séductions, parjures, faux serments, ils promirent de renoncer à tout ce qui divise les hommes et trouble la société, et ils jurèrent de cultiver la justice et d'aimer toujours Dieu. Admirable crédulité du

cœur humain, auquel un moyen d'enthousiasme persuade que tout est facile !

Les anciens tribunaux ne parurent plus dignes de maintenir cette belle paix. Le tribun crut que l'honnêteté et la simplicité du cœur feraient mieux. Sous la présidence de deux gonfaloniers, deux tribunaux de paix furent établis, auxquels il nomma des hommes simples, mais d'une probité reconnue. Ils rendaient la justice sous la protection de la bannière de Saint-Paul, où l'on avait représenté une épée nue et une palme, symbole de victoire. La jurisprudence qu'on leur imposa fut simple. La peine du talion tint lieu de tout code. La procédure était celle-ci : admis devant le tribunal, les plaignants juraient préalablement de se réconcilier ; puis, après que l'offensé avait rendu à l'offenseur injure pour injure, blessure pour blessure, tous deux étaient renvoyés dos à dos. Le chroniqueur nous parle d'un homme qui, dans un instant de colère, ayant arraché l'œil à un de ses voisins, accourut de lui-même et le premier sur les marches du Capitole pour offrir réparation. Mais en vain offrit-il le visage à son ennemi ; celui-ci ému jusqu'aux larmes refusa de se venger ; et une lutte de générosité qui dura quelque temps se termina par une complète réconciliation.

Le gouvernement se simplifia aussi singulièrement. Bien des péages, taxes et impôts pesaient sur le pauvre peuple ; Rienzi les abolit. La taxe sur les ponts, celles sur le vin et le pain y passèrent. Le tribun chercha, il est vrai, à compenser ces pertes en faisant rendre davantage à l'impôt du sel, qui n'était pas encore impopulaire,

et à l'impôt foncier; car il fallait entretenir une force armée, et tenir au profit du peuple de bien graves engagements, dont l'échéance ne pourrait manquer d'arriver tôt ou tard.

Tout cela était bien un peu marqué au coin d'un esprit chimérique, et quelques-uns s'avisaient de penser que c'était un peu trop beau pour pouvoir durer. Néanmoins les prémices du nouveau gouvernement étaient favorables. Les difficultés n'apparaissaient pas encore. Les nobles étaient tenus dans la terreur; un Colonna et un Orsini même avaient été emprisonnés. Le calme et la joie succédaient dans la ville à un désordre endémique. Au dehors, le métayer retournait aux travaux des champs; les marchands des autres villes italiennes s'aventuraient sur les routes de Rome, et les tombeaux des saints étaient visités de nouveau par les pèlerins. Les ambassadeurs félicitaient le tribun de la sécurité dont on jouissait au centre de la Péninsule. La manière extraordinaire, presque miraculeuse dont ce changement s'était accompli ajoutait encore à la renommée du tribun et du peuple romain. Quel événement en effet plus étrange dans les annales de Rome au moyen âge? Cette ville turbulente, rebelle aux papes et aux empereurs, ce peuple *duræ cervicis*, disait saint Bernard, il obéissait à une voix aimée. La noblesse romaine, que les Grégoire VII et les Innocent III n'avaient pu dompter, le fils d'un aubergiste de Rome et d'une lavandière la faisait trembler. Son seul talisman, c'étaient les quatre lettres sacramentelles de la vieille république romaine S. P. Q. R.; sa seule protection, c'était le Saint-Esprit. Et sous l'invo-

cation du passé et de l'avenir, ce magicien croyait pouvoir recommencer les temps; fondateur d'une ère nouvelle, il datait hardiment de l'*an Ier de la république délivrée* (*liberatæ reipublicæ primo anno*).

Toute la péninsule italienne, et ce n'est pas trop dire, l'Europe en furent frappées d'étonnement; car Rome avait au moyen âge encore plus qu'aujourd'hui le don d'intéresser le monde à ses révolutions. Était-ce une puissance nouvelle qui allait s'élever? Quelques-uns l'espéraient, d'autres le craignaient encore plus. En Italie, toutes les républiques, Florence, Venise, Sienne, Arezzo, Pistoie, etc., saluaient Rome comme une sœur aînée qu'elles croyaient depuis longtemps perdue. La royauté napolitaine, les petites tyrannies de Milan, de Mantoue, de Ferrare, de Bologne, etc., sentaient que c'était un puissant secours apporté à l'élément démocratique dans la Péninsule. Le reste de l'Europe crut avec effroi à la résurrection d'une nouvelle Rome républicaine et chrétienne. Quelle puissance se disputaient maintenant, en Allemagne, les prétendants à l'empire, si le peuple romain se couronnait lui-même du diadème des césars? Et quel sort attendait les voluptueux papes d'Avignon si une révolution morale commençait à Rome, sur la cendre encore chaude des martyrs, et sous l'invocation du Saint-Esprit, qui servait alors de drapeau à ceux qui rêvaient de régénérer la société et l'Église elle-même!

« Comme l'Italie s'est réveillée tout à coup, s'é-
» criait plus tard Pétrarque, et quelle crainte le nom
» romain a répandue dans les pays les plus éloignés! J'é-
» tais alors en Gaule, je sais ce que j'ai vu et entendu de

» la part même des plus puissants. Ils le nieront peut-
» être aujourd'hui, mais tout alors était dans la terreur,
» tant il faut compter encore avec le nom romain. »
Citoyen de Rome par adoption, le poëte partagea l'enthousiasme et les espérances des Romains. Il crut que le tribun avait proposé, avec la république, une grande et profitable question au monde, et dont l'heureuse solution devait être le commencement d'un siècle d'or (*questionem magnam atqte utilem mundo quæ ad aurei seculi initium via est*). Il écrivit à Nicolas une longue lettre pour être lue au peuple romain sur la place du Capitole.

Ce fut le 28 juillet 1347 que le peuple en masse écouta les encourageantes paroles du poëte qu'il avait couronné six années auparavant à la même place. « La liberté, disait-
» il, ce doux bien qu'on n'apprécie qu'après l'avoir perdu,
» la liberté est maintenant au milieu de vous. Jouissez-en
» avec joie et modération, remerciez celui qui vous l'a
» donnée, remerciez Dieu qui a encore une fois pensé à
» la plus sainte de toutes les villes, et n'a pas voulu voir
» plus longtemps esclave celle à qui il a donné la domi-
» nation de l'univers. Rappelez-vous votre servitude pas-
» sée, et que votre liberté présente vous soit plus chère
» que la vie; s'il vous fallait un jour choisir entre l'une
» et l'autre, que tous ceux qui ont une goutte de sang
» romain dans les veines soient prêts à mourir libres plu-
» tôt que de vivre esclaves. Honorez surtout, honorez
» votre tribun comme un envoyé de Dieu, comme un
» présent du ciel, et risquez votre vie pour la sienne.
» Il pouvait vivre dans la servitude avec vous, ou choi-
» sir l'exil volontaire comme tant d'autres; il a préféré

» le danger, la mort peut-être pour vous délivrer. Et » vous, citoyens romains, abjurez toute inimitié, rivali- » sez de vertu, de patience, d'amour les uns pour les » autres et de haine contre les tyrans! »

Au tribun lui-même, le poëte avait adressé une ode plus belle encore que cette lettre, et qui montre combien ces événements extraordinaires avaient fait naître d'espérances.

« Noble esprit, disait Pétrarque en parlant du tribun, qui gouvernes ce corps qu'habite pendant son pèlerinage un maître sage et courageux, puisque tu as saisi cette verge glorieuse dont tu châties Rome et la ramènes dans sa voie antique, c'est à toi que je m'adresse. Car je ne vois pas ailleurs un seul rayon de la vertu éclipsée dans ce monde, ni personne qui ait honte de mal faire. Je ne savais vraiment ce qu'attendait l'Italie, qui ne sentait point ses propres blessures, la vieille, la lâche et la paresseuse qu'elle était! Dormira-t-elle donc toujours, me disais-je, ou quelqu'un ne viendra-t-il pas enfin qui l'éveille? Je la saisirais volontiers par les cheveux!

» Non, je n'espérais pas que jamais elle secouât son indigne sommeil, malgré tous nos cris, tant je la voyais affaissée, tant elle dormait profondément. Mais ce n'est pas en vain qu'elle a été remise à ton bras, pour que tu la secoues fortement et la relèves, cette Rome notre tête. Mets hardiment ta main dans sa vénérable chevelure et parmi ses tresses en désordre, et arrache l'indifférente à sa torpeur. Moi qui jour et nuit pleure sa misère, c'est en toi que je mets presque toute ma

confiance. Si jamais le peuple de Mars, pour son honneur, ouvre les yeux, ce sera grâce à toi.

» Ces vieux murs que le monde révère et aime encore, et devant lesquels il tremble au souvenir des temps passés, ces pierres que foulèrent autrefois ceux qui seront glorieux tant que vivra le monde, tout ce que la même mort menace, c'est de toi que tout attend la vie maintenant. Grand Scipion et toi fidèle Brutus, quelle joie pour vous quand vous apprendrez que votre œuvre est remise en de bonnes mains! Et toi Fabricius, combien tressaillera ta grande âme en disant : « Ma Rome deviendra belle encore!

» Seigneur, si tu t'inquiètes des maux des hommes, les esprits qui habitent tes demeures, après avoir laissé leurs dépouilles à la terre, te supplient de mettre fin à ces discordes, qui ôtent toute confiance et font fermer à chacun la porte de sa maison. Vois, les cloches qui n'ont été élevées si haut que pour louer ton nom ne s'ébranlent plus que pour donner le signal de la guerre; des femmes éplorées, des enfants sans défense et des vieillards à qui la vie est à charge, des moines noirs, gris et blancs, crient vers toi : « Seigneur, Seigneur, viens à notre aide.

» Souvent le destin traverse les grandes entreprises. Il aime à contrarier les âmes généreuses. Depuis plus de mille ans déjà, Rome est veuve des grands esprits qui l'ont élevée à son ancienne gloire. Mais toi, la carrière t'a été ouverte comme à aucun homme auparavant. Aussi c'est de toi que Rome attend tout. Tu seras son père; car l'autre plus haut placé s'occupe d'autres

soins. Quelle gloire quand Rome te dira : Les autres m'ont protégée dans ma jeunesse et dans ma force ; toi, c'est dans ma vieillesse que tu m'as sauvée !

» Va donc, ô ma Canzone, trouver au Capitole le chevalier qu'honore l'Italie entière, parce qu'il pense plus aux autres qu'à lui-même, et dis-lui : « Un homme » qui ne t'a pas encore vu de près, et qui t'aime sur ta » seule renommée, te rappelle que Rome, à chaque » instant, de ses sept collines, tourne vers toi ses yeux » mouillés de larmes. »

Admirable poésie, mais plus grande illusion encore, et que le poëte nous révèle dans sa dernière strophe. Pétrarque n'avait pas vu de près le tribun. Il le contemplait seulement, de sa solitude de Vaucluse, dans l'auréole de son triomphe momentané. S'il l'avait pu toucher de près, il aurait déjà craint pour lui le voisinage de la roche Tarpéienne.

CHAPITRE TROISIÈME.

RIENZI, CHEVALIER DU SAINT-ESPRIT. — LA SAINTE ITALIE.

Dante a dit que la noblesse est un riche et splendide manteau dont il faut que les descendants allongent sans cesse l'étoffe, s'ils ne veulent pas que les ciseaux du temps le raccourcissent. Cela est vrai des peuples comme des familles. Il faut cependant que les hommes et les nations songent qu'il s'agit de tisser de l'étoffe nouvelle et non pas seulement de tirer sur l'ancienne, car dans le second cas, ils déchirent le riche manteau au lieu de l'allonger. C'est ce danger que le peuple romain, réveillé tout à coup au nom de son ancienne gloire, avait alors à craindre.

Nicolas Rienzi pouvait jouer un grand et utile rôle au milieu de l'Italie anarchique du quatorzième siècle. Réunir en un seul faisceau tous ces petits États ennemis, tous ces gouvernements disparates, réaliser ce que n'avaient jamais pu ni l'empire, ni la papauté, cela eût été digne du peuple romain, et c'était déjà une œuvre passablement difficile. Rienzi l'entrevit et la tenta. Au mois

de juillet, des messagers aux baguettes d'argent, aux armes de Rome, du pape et du tribun, allèrent inviter les princes et les villes, au nom de la paix et de la justice, à envoyer une députation à Rome pour y réunir un congrès. La pacification, l'union de la Péninsule en était le but. Les messagers furent reçus avec enthousiasme par le peuple des villes et des campagnes. La foule s'agenouillait devant eux en leur baisant les mains. La plupart des républiques, Spolète, Pérouse, Pistoie, envoyèrent des présents et des soldats à Rome en signe de fraternité. Florence, qui avait été invitée à se joindre à Rome comme une sœur à une sœur, répondit favorablement. Gaëte envoya six mille sequins avec sa soumission entière et complète. Parmi les petits tyrans des villes italiennes, qui devaient être moins favorables à un mouvement démocratique, Luchino Visconti de Milan donna au tribun le conseil, qui rentrait assez dans ses desseins, de mater la noblesse d'une main ferme; et les Scala à Ferrare, les Pepoli à Bologne, les Malatesta à Rimini, d'autres encore ailleurs promirent d'envoyer des députés au moins pour voir les choses de près. Ce qui étonna le plus, ce fut de voir la reine de Naples, Jeanne, et le roi de Hongrie, Louis, que le crime récent de la première sur son mari avait mis aux prises, soumettre leur cause au « tribun de liberté, de paix et de » justice. »

La soumission réelle du territoire de Rome, réclamée par le tribun au nom du peuple, faisait déjà de la nouvelle république une puissance respectable, et en mesure de peser de quelque poids dans les affaires italien-

nes. Plusieurs villes du domaine pontifical, Corneto, Rieti, Todi, Narni, etc., avaient plus volontiers reconnu le tribun qu'elles n'eussent peut-être fait le pape lui-même. Un seigneur seul entre les autres, le préfet de Vico, soutenu secrètement par le gérant pontifical du patrimoine de saint Pierre, refusait de se soumettre avec les villes de Viterbe, Toscanella et autres dont il s'était emparé. Rienzi, à la fin de juin, conduisit contre lui une armée de huit mille hommes, tant de chevaliers de bonne volonté des États romains, que de soldats des nouvelles milices romaines sous leur *caporioni;* et le préfet fut serré de si près, qu'il promit de rendre deux châteaux, de jurer obéissance au peuple romain, et se livra lui-même comme otage et garant de ses serments.

Malheureusement, ce petit succès commença à exalter la tête du tribun et l'imagination même du peuple. Quand l'armée victorieuse rentra dans la ville en triomphe, le 22 juillet, sous les couronnes de laurier et sous les fleurs que lui jetaient les habitants, Rienzi déclara, « au nom » de Dieu et du Saint-Esprit, la ville de Rome remise en » possession de tous les droits, priviléges et domaines » dont ses précédents tyrans, quels qu'ils fussent, l'a- » vaient à différentes époques et injustement dépouillée. » Quelle était la portée de cette vague et ambitieuse déclaration? Était-ce de la domination du centre de l'Italie, des États romains qu'il s'agissait? La chose était réalisable, et se réalisa assez promptement : Ceri, Tivoli, Porto, Civita-Vecchia, Anagni, presque toutes les villes de la campagne romaine, de la côte maritime et de la Sabine, firent leur soumission au tribun et au peuple romain.

Mais l'un et l'autre ne portaient plus là seulement leur ambition, quoiqu'il y eût déjà suffisamment de quoi exciter les susceptibilités du pontife d'Avignon.

Rienzi enivrait les Romains, et s'enivrait lui-même de fêtes et de parades guerrières et mystiques qui donnaient le vertige à toutes les têtes. C'était une vieille coutume que le jour de la Saint-Jean le sénateur fît un présent à la basilique de Saint-Pierre. Le tribun s'en chargea cette fois comme premier magistrat, et accomplit cette cérémonie avec un appareil inusité. La milice romaine ouvrait la marche, son préfet en tête, suivie des officiaux, magistrats, camerlingues, notaires, greffiers et syndics dans leurs habits de cérémonie. Un bourgeois, Jean di Allo, couvert d'une cape d'argent brodée d'or, et escorté des capitaines des quatorze quartiers, portait le présent renfermé dans une châsse dorée. Les trompettes de la ville étaient derrière lui, précédant le corps des chevaliers et des bannerets avec leurs bannières. Le tribun fermait la marche au milieu de ses cinquante gardes armés de pertuisanes et recouverts de fourrures. Un certain Buccio di Jubileo portait devant lui une épée nue, et deux hommes jetaient de l'argent au peuple et faisaient largesse tout comme pour un empereur. Le tribun lui-même était monté sur un cheval blanc, et vêtu d'une robe blanche brochée d'or et recouverte d'une cape de velours vert et aurore fourrée d'hermine. Il tenait une verge d'acier poli au bout de laquelle était un globe d'argent surmonté d'une croix d'or où l'on avait gravé ces mots : Dieu et le Saint-Esprit. Le clergé vint en grande pompe recevoir le tribun, qui déposa lui-même

son présent sur l'autel, et il le reconduisit de même en chantant sur le perron de la vénérable basilique.

Au 1er août, fête de tout temps aimée de la population romaine, ce fut bien autre chose. Les députés venus de toute l'Italie étaient présents, et on s'attendait à quelque chose. Depuis longtemps Rienzi avait informé Sa Sainteté et les différents souverains « de la grâce excel- » lente et du don précieux que le père des lumières, le » jour de la Pentecôte, avait fait descendre sur les Ro- » mains pour les illuminer par un rayon de sa splen- » deur, et leur faire embrasser sa liberté dans l'union » du baiser de paix et de justice. » C'était le moment de révéler le sens, l'étendue de cette intervention du Saint-Esprit en faveur du peuple romain, et de faire connaître les nouveaux droits divins de la république romaine. Les députés de l'Italie, les principaux citoyens du peuple attendaient, dans la galerie ou *loggia* que Boniface avait fait récemment bâtir au palais de Latran, du côté du nord. Rienzi avait annoncé lui-même qu'il ferait et dirait des choses agréables à Dieu et aux hommes. La veille, il avait pris un bain dans la cuve de porphyre, où, disait-on, Constantin avait été baptisé par le pape Sylvestre II, puis passé la nuit dans la chapelle de Saint-Jean, que Sixte III avait ornée de colonnes de porphyre. On raconte que pendant la nuit le dais qu'il y avait fait dresser, et sous lequel il avait couché, s'était abattu; mais ce triste présage ne l'avait pas arrêté.

Le grand jour commença par une messe du Saint-Esprit, et notre tribun prit ensuite dévotement et en présence de tous une nouvelle dignité : celle de chevalier de

la troisième personne de la Trinité. Le préfet de Vico, récemment soumis, lui ceignit l'épée, et deux autres nobles lui chaussèrent les éperons. La cérémonie achevée enfin, le chevalier du Saint-Esprit monta sur la galerie de Saint-Boniface accompagné de toute l'assistance, et en vertu de ses nouveaux pouvoirs, lut devant le peuple la proclamation suivante :

« A l'honneur et gloire du souverain Dieu le Père, le » Fils et le Saint-Esprit, des bienheureux apôtres Pierre » et Paul, et de saint Jean, dans le temple duquel nous » avons reçu le grade militaire de chevalier au sortir de » la cuve du très-saint empereur Constantin, et, sous le » symbole éclatant du Saint-Esprit, dont nous, indigne, » sommes serviteur et soldat ; à l'honneur et révérence » de l'Église romaine notre mère, à l'accroissement de » la ville de Rome, de la sainte Italie et de toute la » chrétienté, Nous, Nicolas, sévère et clément, libéra- » teur de Rome, zélateur de l'Italie, ami du monde » et tribun auguste, soldat nouveau du Saint-Esprit, » voulant et désirant étendre à Rome et à l'Italie le don » du Saint-Esprit et, autant qu'il est en nous, imiter la » liberté des anciens Romains, Nous avons reconnu que » le peuple romain a encore les mêmes droits d'auto- » rité, de puissance et de juridiction sur toute la terre, » qu'il a eus dès le commencement et dans le temps de » sa plus haute élévation, et nous révoquons expressé- » ment tous les priviléges usurpés au préjudice de cette » autorité, puissance et juridiction. En vertu donc de » cette autorité, et pour ne point nous montrer ingrat » aux dons du Saint-Esprit et aux faveurs du sacré peu-

» ple romain, nous déclarons, décrétons et promulguons
» dans la meilleure forme que nous pouvons et devons
» que la ville de Rome, capitale du monde et la base
» du christianisme, et chacune des villes d'Italie sont
» libres et demeurent telles pour l'avenir, et que nous
» faisons et déclarons citoyens romains tous les peuples
» et habitants desdites villes, entendant qu'ils jouissent
» dès à présent de la liberté romaine.

» En vertu de la même autorité et de la grâce de
» Dieu, du Saint-Esprit et du peuple romain, Nous dé-
» clarons et promulguons que le choix de l'empereur,
» et la juridiction et domination sur tout le saint em-
» pire appartiennent de plein droit à la ville de Rome
» et à l'Italie. En conséquence, Nous citons par-devant
» nous les électeurs, princes, ducs ou comtes qui pré-
» tendent juridiction, puissance ou autorité dans l'em-
» pire, et particulièrement les très-illustres princes Louis
» de Bavière et Charles de Moravie, se disant empereurs
» ou élus tels, en faute de quoi nous procéderons contre
» eux comme contumaces. »

Quelques-uns ajoutent même, bien que cela ne soit point prouvé, qu'au troisième paragraphe de la proclamation, Rienzi somma le pape Clément IV de venir justifier à Rome les causes de son absence. Le tribun aurait enfin mis le comble à son délire en montrant de sa nouvelle épée les quatre points cardinaux, et en répétant quatre fois : « Ceci est à moi. » Telle que nous la possédons, la proclamation était suffisamment ambitieuse et imprudente. Elle ne tendait pas seulement à soustraire Rome au pape, l'Italie à l'empire d'Allema-

gne, elle substituait à ces prétentions détrônées celles de la république romaine. Beaucoup étaient saisis de stupéfaction, d'autres d'enthousiasme. Le vicaire apostolique Raymond, évêque d'Orviète et collègue de Rienzi, fit pour la première fois acte d'opposition, et voulut lire une protestation; mais sur l'ordre de Rienzi, des trompettes couvrirent sa voix. Les députés et la foule étaient pressés d'ailleurs de prendre part aux festins et aux réjouissances offerts par le tribun. Des tables dressées sur les places publiques attendaient le peuple, et le cheval de Marc-Aurèle jetait le vin par les naseaux dans son bassin de marbre. Dans la grande salle du palais de Latran, les députés de l'Italie s'assirent à d'abondantes tables. Rienzi, la tête ceinte d'une couronne surmontée d'une colombe tenant une branche d'olivier, et son collègue l'évêque d'Orviète prirent place seuls sur la table de marbre qui ne servait qu'aux papes. Dans la partie neuve du palais, la femme du chevalier, magnifiquement parée, entourée de dames d'honneur comme une princesse, traita grand nombre de nobles dames qui avaient été invitées à la cérémonie.

Le lendemain, 2 août, la distribution aux députés des villes des drapeaux, qui devaient constater leur alliance avec Rome, eut lieu sur la place de l'église d'Ara-Cœli, près du Capitole. La ville de Pérouse reçut la bannière de Constantin avec un aigle blanc sur champ de gueule; celle de Sienne, la bannière de liberté; celle de Pise, la bannière des apôtres Pierre et Paul, etc., etc. Le député de Florence refusa, il est vrai, la bannière de l'Italie et de la foi chrétienne, de crainte de mettre sa répu-

blique par ce seul fait dans une sorte de dépendance de la ville de Rome. C'était encore un petit échec pour le tribun. Mais l'ambassade qu'il reçut le 4 en effaça complétement le souvenir de sa mémoire.

Les procureurs et les avocats du roi Louis de Hongrie et de la reine Jeanne de Naples, accompagnés d'une nombreuse ambassade et porteurs de magnifiques présents, plaidèrent ce jour-là la cause de leurs maîtres devant le tribun. Rienzi, siégeant dans tout l'appareil de sa grandeur, avait dans sa main droite la pomme d'or surmontée d'une croix d'argent: « Je jugerai, dit-il avant » de prêter l'oreille, je jugerai le monde avec justice et » les peuples avec équité. » Après avoir écouté les deux parties, il différa de prononcer sa sentence. Son but était d'attendre une occasion plus favorable pour adjuger le royaume de Naples à la chambre romaine.

Mais comme il commençait à se repaître de ces ambitieux projets, le pape le rappela le premier à la réalité. Le vice-recteur du patrimoine de saint Pierre lui remit un monitoire dans lequel le pontife se plaignait que Nicolas Rienzi, prétendu tribun du peuple, se fût emparé des villes et châteaux appartenant au bienheureux apôtre, eût usurpé dans l'église de Saint-Jean de Latran les priviléges du pape lui-même, et par une plus grande outrecuidance encore cité devant son tribunal la bien aimée fille du saint-siége, Jeanne de Naples, et son très-cher fils Charles de Moravie, roi des Romains. Si Nicolas voulait rentrer dans des bornes légitimes et se contenter du gouvernement civil de la ville, le pape était prêt à lui laisser ce pouvoir; mais s'il en était autrement, il le

menaçait de le priver du titre de recteur ou de tout autre titre par lui usurpé, et en cas de résistance, de l'y contraindre par une accusation d'hérésie et une interdiction jetée sur la ville éternelle.

Le tribun crut répondre à cette rude attaque à la fête de l'Assomption de la Vierge, le 15 août, par une représentation théâtrale. Ce jour-là, c'était la coutume de transporter processionnellement l'image du Sauveur de Saint-Jean de Latran à Sainte-Marie Majeure, et de la ramener après une station à sa place accoutumée. La procession se fit avec plus de solennité qu'à l'ordinaire, et la cérémonie fut rehaussée encore par un épisode tout nouveau : le couronnement du chevalier du Saint-Esprit.

Le peuple remplissait le Capitole. Rienzi était entouré du vicaire, de l'évêque d'Ostie et des curés des principales églises de Rome, qui tenaient lieu et place du pape et des cardinaux; tout près de lui était un homme très-pauvrement vêtu avec une épée à la main. Chacun des sept principaux curés de Rome avait à la main une couronne particulière tressée de branches arrachées aux arbustes qui croissaient sur l'arc de triomphe de Constantin; elles représentaient chacune un des dons du Saint-Esprit. Le prieur de Saint-Jean de Latran mit le premier sur la tête du tribun une couronne de chêne, symbole du courage. Mais aussitôt l'homme aux pauvres vêtements et à l'épée nue se leva et prit la couronne de la tête de Rienzi pour le rappeler à l'humilité. Le prieur de l'église Saint-Pierre tendit à son tour une couronne de lierre, symbole de piété; celui de Saint-Paul hors des murs,

une de myrte, symbole de justice; celui de Sainte-Marie Majeure, une d'olivier, symbole de modestie; celui de Saint-Laurent, une de laurier, etc.; chacune d'elles fut enlevée à son tour par le pauvre en haillons, qui semblait remplir le rôle des insulteurs publics derrière le char de triomphe dans l'ancienne Rome. Enfin celui qui avait fait Rienzi chevalier s'avança et lui mit sur la tête une couronne d'or avec une pomme d'argent et une croix en prononçant ces mots : « Tribun auguste, reçois » et exerce les dons du Saint-Esprit au nom du peuple » romain, et donne-nous la justice et la paix. » Le pauvre se leva encore, mais l'archevêque de Naples, qui était présent, lui arrêta la main, et le fils de l'aubergiste et de la lavandière garda toute la journée cette couronne faite à l'image de celle des césars.

Quel était le sens de cette cérémonie symbolique? Il est difficile de le dire aujourd'hui, et les spectateurs ainsi que les acteurs eux-mêmes n'avaient qu'une conscience bien vague et bien confuse de ce qu'ils faisaient. Cependant l'empereur et le pape ne pouvaient guère s'y méprendre; la prétention de les remplacer dans leur autorité temporelle et spirituelle se faisait jour. A une époque où les deux vieilles institutions du moyen âge paraissaient déchoir, où partout l'État féodal et l'Église hiérarchique étaient menacés, l'apparition du chevalier du Saint-Esprit au milieu de Rome démocratique était une effrayante nouveauté. On savait quelles idées hardies s'étaient déjà cachées sous le nom de ce principe régénérateur. La septuple couronne du Saint-Esprit descendue avec ses dons sur la tête d'un obscur enfant

de Rome allait-elle éclipser celle du successeur des césars et du successeur des apôtres? Était-ce l'avénement des temps nouveaux?

Rienzi le crut. Il convoqua le soir du même jour à Rome, pour les fêtes de Pâques de l'année suivante, les ambassadeurs de l'Italie, à l'effet de procéder à l'élection d'un empereur; il promulgua de nouvelles lois, en vertu desquelles l'entrée de l'Italie était interdite à tout empereur, roi, prince ou marquis, et les noms de Guelfe et de Gibelin interdits dans toute la Péninsule comme pernicieux et nuisibles à la paix de la chrétienté. Le soir, dans l'ivresse du triomphe, il osa se comparer à Jésus-Christ : « A trente-trois ans, dit-il, le Christ a été » couronné au ciel pour avoir vaincu les puissances in- » fernales et délivré les âmes; moi, au même âge, pour » avoir chassé les tyrans et délivré le peuple, j'ai été » couronné au Capitole. » C'était le paroxysme de l'infatuation. Le nouveau révélateur se mettait au-dessus de l'ancien. Ce fut le signe de sa chute.

A la même heure, un pauvre moine, Fra Guglielmo, un de ses partisans, était agenouillé dans un coin de l'église Sainte-Marie Majeure et versait des larmes abondantes. Un serviteur du tribun qui se trouvait là lui en demanda la cause : « Aujourd'hui, répondit-il, ton maître » est tombé du ciel. Comment est-il devenu si orgueil- » leux et si ingrat envers le Très-Haut, qu'il ambitionne » les récompenses de la terre et qu'il ose se comparer à » son Créateur? Va dire à ton maître qu'il lui faudra » bien des larmes de repentir pour effacer ce péché. »

Les difficultés commençaient en effet. Nicolas avait pu

enflammer les imaginations, provoquer l'enthousiasme. Il s'agissait de savoir s'il saurait faire face à ses ennemis et défendre son œuvre. Le pape, ne se bornant plus à des remontrances, avait rappelé son vicaire apostolique, Raymond, et commençait à exciter en dessous main les nobles des environs, surtout les Gaëtani. La république de Florence n'envoyait point de secours à Rome, malgré ses promesses. Les Orsini et les Colonna, quoique ennemis des Gaëtani, hésitaient à se prononcer, soit par mauvais dessein, soit pour se faire marchander. Le chevalier du Saint-Esprit tenta de se tirer d'affaire par une inspiration qu'on n'attendait pas de lui.

Sous prétexte d'une conférence politique, il attira au Capitole les principaux membres de la famille des Colonna et des Orsini. C'était le 14 septembre. Après un copieux festin, on parla d'affaires, on débattit les conditions d'une alliance contre les Gaëtani. Le vieil Étienne Colonna se montrait récalcitrant; l'entretien s'échauffait. Tout à coup le tribun donna un signal; des gardes appostés entrèrent dans la salle, saisirent les convives et les jetèrent en prison. C'était, outre le vieux Colonna, Jean, son fils, quatre Orsini et deux Savelli. Le lendemain matin, un frère mineur visita chacun d'eux dans la prison pour les préparer à la mort. Le péristyle du palais du tribun fut tendu de rouge et de blanc, et le beffroi convoqua le peuple sur le Capitole. Cette façon de procéder n'avait rien d'extraordinaire alors dans la Péninsule; on surprenait ses ennemis par tous les moyens possibles, on s'en défaisait en masse. C'était l'histoire de chaque jour. Les partis vivaient de la proscription les

uns des autres. L'intention de Rienzi n'était peut-être pas si criminelle. Son dessein sans doute était d'obtenir des nobles par la terreur ce qu'il désirait.

Quoi qu'il en soit, des bourgeois vinrent faire des représentations, et le peuple, au Capitole, réclama le vieux Colonna, qui était très-populaire. Rome n'avait pas encore vu, comme Milan, Florence, Pise, ces fréquents retours des choses, ces trahisons, ces proscriptions, ces scènes sanglantes qui avaient endurci le peuple de ces villes. Nicolas termina par une comédie ce qu'il avait commencé comme un drame. Au milieu de l'attente générale, il monta tout à coup à la tribune, et prit pour texte ces paroles : « Remettez-nous nos » offenses comme nous les remettons à ceux qui nous » ont offensés; » puis, après les avoir paraphrasées, il parla de ses prisonniers. Il avoua qu'ils étaient bien coupables, et qu'ils avaient mérité la colère du peuple. Mais ils étaient pleins de repentir, ils demandaient à prêter serment de fidélité à la sainte Église et au peuple. Il prenait donc leur défense, et, non content de demander leur grâce, il leur accordait l'anneau, le manteau d'hermine, qu'il leur fit remettre aussitôt, et les anciennes dignités romaines de patrice et de consul, qu'ils revêtirent également. Tous assistèrent ensuite dans la chapelle du Capitole, où étaient la tête et l'étendard du bienheureux saint Georges, à une messe de réconciliation, et parurent, en communiant à la même table, oublier ce qui s'était passé.

Tout, hélas! dans cette malheureuse journée, le drame et la comédie, était autant de fautes. La trahison ne

paraissait à personne un moyen digne du tribun de justice et de liberté. Une clémence tardive n'effaçait point le crime de l'intention aux yeux de ceux qui avaient pris tout au sérieux. Parmi les autres, il en était qui regrettaient d'avoir vu le tribun abandonner une chose si bien commencée. « Le tribun, dit le doux Pétrarque lui-même, » pouvait anéantir d'un coup tous les ennemis de la li- » berté, et il a laissé échapper cette occasion que la » fortune avait enviée aux césars. Il a oublié qu'il s'ap- » pelait sévère pour se rappeler seulement qu'il se nom- » mait clément. » Les plus raisonnables voyaient bien que, loin de s'être attaché les barons, Rienzi se les était aliénés pour jamais.

Quand Rienzi lui-même n'aurait pas senti quel coup avait reçu son autorité dans cette journée, les événements le lui auraient appris. Un de ses envoyés à Avignon fut attaqué au passage de la Durance; on lui arracha ses lettres, on lui rompit sa baguette sur la tête, en le renvoyant dire à Rome que la même réception attendait tous ses messagers. A la cour du pape, on informait déjà contre l'hérétique. Le tribun se mit pour la première fois sur la défensive dans une lettre écrite à Rinaldo Orsini, archidiacre, un des familiers du pape. Après avoir expliqué à sa manière toute l'affaire du 14 septembre, il revenait sur tous les chefs d'accusation portés contre lui. Rien de plus frivole, selon lui. « Nous » avons pris un bain, dit-il, dans l'urne de porphyre » où Constantin s'était baigné. Je réponds qu'il y entra » païen, et qu'un chrétien chaste et dévot peut bien y » recevoir l'ablution; j'ajoute que le corps de Jésus-

» Christ que nous recevons si souvent est d'un bien » autre prix qu'une urne de porphyre. Nous ne croyons » pas non plus avoir fait un grand mal de manger à une » table où on avait joué aux dés, et qui n'en était pas » moins vénérée. Si j'ai cité Louis de Bavière à Rome, » je ne l'ai point pour cela reconnu empereur, et c'est » avec l'Italie que je repousse Charles de Moravie, fils » de celui qui a fait tant de mal à l'Italie. Quant à ce » qu'on nous reproche du glaive à deux tranchants, c'est » tout à fait faux. Tout ce que nous avons fait a toujours » eu pour but le service du saint-père et celui de l'Église. » S'il plaît, du reste, à Sa Sainteté que je sois éloigné » du pouvoir, je suis prêt à quitter le gouvernement de » de Rome et à me conformer à sa volonté. Il n'est pas » besoin pour cela que le pape fatigue la curie d'un » procès et fasse retentir le monde de ses foudres; un » simple messager suffira. Car je ne m'appuie point sur » l'or, mais sur le Seigneur; je ne mets point ma con- » fiance dans le mensonge, mais dans la vérité; je ne » compte pas sur la force des soldats, mais sur les » prières des pauvres, des Romains, des pèlerins et des » églises. »

En même temps le chevalier du Saint-Esprit rendait des ordonnances destinées évidemment à faire la cour au saint-siége. Il menaçait ceux qui ne se remettraient point en grâce avec Dieu au moins une fois l'an, par la confession et la communion, de la perte du tiers de leurs biens. Il interdisait aux notaires de dresser des testaments sans s'être préalablement informés si le testateur avait rempli ses derniers devoirs religieux. S'il

portait au saint-siége quelque coup détourné, c'était pour le plus grand bien de la chrétienté : témoin ce décret où il ordonnait des prières au Saint-Esprit pour qu'il lui plût d'ouvrir et de remplir le cœur du souverain pontife et des cardinaux, afin qu'ils préfèrent enfin le séjour de la ville sauvée à celui d'Avignon, « ville privée des reliques des saints et peut-être de leurs vertus. »

Rien ne désarma le pape d'Avignon. Le 2 octobre, il nomma légat en Italie le cardinal Bertrand de Theux, avec plein pouvoir de procéder par toutes les voies de droit, spirituelles et temporelles, contre le tribun ; et il lui adjoignit Guichard de Cambornio, son neveu, comme capitaine des troupes appelées à appuyer les sentences du saint-siége. C'était donner à tous les ennemis de Rienzi un chef, un point d'appui. Les Colonna, les Orsini, de leurs forteresses de Palestrina et de Marino, commencèrent à courir la campagne de Rome pour couper les vivres au peuple, et Rinaldo Orsini, passant le Tibre, réduisit en cendres la petite ville de Nepi. On était en automne, c'était le temps de la vendange, le peuple romain courait le danger de faire de grandes pertes. Rienzi, résolu cette fois à faire quelque chose avant l'arrivée du cardinal, appela aux armes le peuple et ses alliés, et rassembla une armée de vingt mille hommes. C'était une force assez imposante ; les barons reculèrent. Rienzi reporta les ravages sur le territoire des ennemis, arriva jusqu'au pied des collines d'Albano, et mit le siége devant le château même des Orsini.

Sur ces entrefaites, le légat Bertrand fit de sa personne son entrée dans la ville de Rome ; il se présenta comme

médiateur et manda le tribun. Enflé de ses premiers succès, celui-ci, qui avait déjà fait construire deux tours de bois et amassé tous les matériaux nécessaires pour forcer les Orsini dans leur repaire, ne résista pas au désir d'aller braver le cardinal. Après avoir fait noyer dans une petite rivière deux chiens qu'il appelait Jordano et Rinaldo Orsini, il leva le siége, rentra triomphalement à Rome, passa sur son armure la dalmatique impériale, conservée dans la sacristie de l'église Saint-Pierre, et, la couronne en tête et le sceptre dans la main, demanda impérieusement au légat ce que lui voulait le pape. Étonné, Bertrand de Theux hésitait ; le tribun, sans lui donner le temps de se remettre, lui tourna le dos, et le lendemain lui intima ordre de quitter la ville. Rienzi mettait désormais son salut dans l'audace. Pour imposer à ses ennemis, il crut qu'il fallait monter encore plus haut, et ne craignit plus de dévoiler tous ses desseins, sans songer qu'il ne s'assurait par là qu'une chute plus profonde.

Un premier décret, s'appuyant sur ce que l'Église et la ville de Rome ne faisaient qu'un et étaient inséparablement liées l'une à l'autre, somma tout serviteur romain de Dieu et de l'Église, quel qu'il fût, d'avoir à rentrer dans la ville de Rome, sous peine d'être privé de ses fonctions ecclésiastiques. Le pape Clément VI ne pouvait se méprendre sur les intentions du tribun. Un second décret que deux docteurs devaient porter à toutes les villes d'Italie convoqua tous les députés de la Péninsule pour la Pentecôte de l'année prochaine à Rome, à l'effet de procéder au choix d'un empereur italien :

« C'est pour que tous les Italiens, disait-il, comme frères » et fils du peuple romain, participent aux dons et à la » grâce du Saint-Esprit, que nous avons fait citoyens de » Rome tous et chaque citoyen des villes de la sainte » Italie. En conséquence, dans la prochaine élection, » nous avons résolu que le choix serait fait par vingt- » quatre voix électorales, dont un tiers appartiendra à » Rome et les deux autres tiers au reste de la Péninsule. » Mais pour que l'antique union entre tous les seigneurs » et les cités soit renouvelée, et que la sainte Italie ne » relève plus que d'elle-même, nous arrêtons, sous l'in- » spiration du Saint-Esprit, qui a regardé l'Italie en » pitié, que l'empereur désigné soit un Italien, dont l'o- » rigine et le sang soient une garantie de dévouement. »

Ainsi les dernières conséquences de l'ambition et des principes de Rienzi étaient : la soumission du pape au peuple romain et la substitution d'un empereur italien à un empereur allemand. Ce n'était pas l'œuvre seulement du tribun ou de Rome, mais de toute la Péninsule. L'unité, la nationalité de l'Italie, brisée, foulée aux pieds par l'invasion successive de tant de barbares, et méconnue par les désordres et les rivalités des Italiens eux-mêmes, renaissaient sous l'invocation du Saint-Esprit. La république, l'empire, ces deux formes de gouvernement qui se confondaient dans le souvenir des Romains, trouvaient place dans la constitution régénérée de la Péninsule. La république assurait l'indépendance de chaque cité italienne, la liberté de chaque citoyen ; l'union de tous et la nationalité commune avaient leur symbole dans un empereur choisi par toute l'Italie et pris dans

le plus pur sang romain. Si le projet était à coup sûr chimérique, il faut avouer que le monstre était composé d'éléments tout nationaux, et réellement fournis par le pays et les temps où Rienzi vivait, et que, si l'imagination a souvent grande part dans la destinée de certains peuples, cette chimère était bien faite pour exalter celui à qui Rienzi s'adressait.

Les nouveaux messagers du tribun furent assez bien reçus dans les villes, quoique celles de Toscane refusassent de contracter l'alliance proposée, par crainte de se donner Rienzi même pour maître, et de se soumettre ainsi à Rome. Pétrarque apporta encore au tribun le secours d'une poésie idyllique. Deux bergers, fils de Rome, devisaient en traversant le pont Milvius sur le sort de leur malheureuse mère; ils représentaient les deux nobles familles des Orsini et des Colonna. L'un voulait l'abandonner à sa triste destinée, l'autre proposait, pour la guérir de ses maux, des remèdes assez inefficaces, quand ils apprennent que le plus jeune de leurs frères, jusque-là méprisé des autres, a rendu tout à coup à leur mère la santé, la force et le bonheur, et que celle-ci les renie pour ses fils. C'était l'apologie du peuple romain.

Mais il ne s'agissait plus maintenant de poésie ni d'idylle. Le légat, Bertrand de Theux, s'était retiré à Monte-Fiascone, et y avait conclu au nom du pape une étroite alliance avec les Colonna, les Orsini, les Gaëtani, les Frangipani, et quelques autres encore. Il voulait attaquer Rome ou au moins l'affamer. Le tribun fit un appel à tous ses partisans dans la ville et hors la

ville, aussi bien aux barons qu'aux citoyens et aux paysans. Le moment critique approchait. Parmi les barons, le préfet, Jean de Vico, qui depuis sa soumission avait joué un rôle assez ambigu, répondit à l'appel, et entra en ville avec cent cavaliers et un convoi de blé. Mais des bruits de trahison circulaient. De Vico était descendu dans les auberges et s'y était cantonné, au lieu d'aller trouver le tribun dès son arrivée. Le 12 novembre, Rienzi prit vigoureusement l'initiative. Il invita le préfet de Vico, son fils, quelques autres nobles à un festin, les retint prisonniers, et fit désarmer tous les soldats, dont il distribua aux siens les chevaux et les armes. Il se trouva prêt quand les ennemis, au nombre de huit cents chevaux et de quatre mille piétons, après avoir pillé la petite ville et le monastère de Grotta-Ferrata, l'église de Saint-Laurent hors les murs et celle de Saint-Étienne, vinrent camper à quatre milles de Rome, près d'un lieu qu'on appelait *il Monumento*, le cimetière, en face la porte Saint-Laurent.

Le tribun ne négligea point ses moyens ordinaires de soutenir l'enthousiasme des Romains. Le 18 novembre, il raconta au peuple que saint Martin, fils aussi d'un tribun, et son patron, lui avait promis la victoire; puis, le 20, il rassembla, dès la pointe du jour, au Capitole tous ceux qui étaient en armes, dont cent chevaliers. « C'est le jour, s'écria-t-il; le pape Boniface m'est ap-
» paru cette nuit; il m'a annoncé qu'il y aurait aujour-
» d'hui une bataille, et qu'il serait amplement vengé
» des injures que les Colonna ont fait souffrir à lui et à
» l'Église. Il leur avait accordé quarante ans de répit;

» le terme est arrivé. Voyez, ils ont choisi pour camp » un endroit qu'on appelle le cimetière, et c'est aujour- » d'hui le jour de saint Colombin, qui glorifiera la co- » lombe de notre drapeau. En avant! Lorenzo, mon » fils, marchera à mes côtés, il sera mon bouclier contre » les traîtres et le défenseur de votre liberté. » Là-dessus, il divisa son armée en trois corps, en partagea le commandement avec deux Orsini qui lui étaient restés fidèles, et se dirigea vers la porte Saint-Laurent au cri de Saint-Esprit chevalier!

L'armée des barons s'était mise en marche au milieu de la nuit et approchait. Le vieil Étienne Colonna lui-même, son fils du même nom que lui, et son petit-fils Jean, des Orsini, des Frangipani, etc., conduisaient la troupe vers la même porte par une pluie violente et un froid assez vif. Ils comptaient la surprendre à l'aide des intelligences qu'ils croyaient avoir dans la ville. Quand ils furent en vue des murailles, Étienne Colonna, le fils, s'avança vers la porte accompagné de deux écuyers, et appela la sentinelle par son nom en disant : « Je suis citoyen romain, ami du bon État. » Les gardes avaient été changés. « Celui que vous appelez n'est » point ici, reprit la sentinelle, la cloche du Capitole va » vous répondre. Au reste, si vous voulez entrer, voici » les clefs; ouvrez si vous osez. » Et il jeta les clefs par-dessus le mur. Le coup était manqué; Étienne Colonna se retira pour délibérer avec les siens. On résolut de défiler au moins devant la ville pour braver l'ennemi. Les barons se formèrent en trois corps, l'infanterie en tête, marchèrent en bataille jusqu'à la porte avec un

grand bruit de trompettes, et rabattirent ensuite sur la droite pour faire retraite. Les Romains, transportés par les paroles et par la présence du tribun, frémissaient en dedans; et quelques-uns voulaient ouvrir pour faire une sortie et venger ce qu'on regardait dans les guerres d'Italie comme une insulte. Les plus prudents retenaient les autres. Au milieu de la dispute, la porte s'ouvre tout à coup. Les deux premiers corps des assaillants étaient déjà passés; le troisième, dont les barons formaient l'arrière-garde, défilait alors. Jean Colonna, qui s'était aventuré le plus près de la muraille, croit que ses partisans sont aux mains avec ceux de Rienzi, et pousse son cheval, la lance en avant, dans la porte et jusque dans la rue où les Romains sont amassés.

La vue de l'homme d'armes produit d'abord son effet accoutumé sur le peuple, qui recule épouvanté. Jean Colonna, enhardi, va droit à la bannière du tribun, qui est renversé dans le tumulte de la fuite. « Grand Dieu! » s'écrie Rienzi, me trahirais-tu? » Cependant les Romains, ne se voyant poursuivis que par un seul cavalier, se retournent bientôt, assaillent de toutes parts l'imprudent Colonna et le forcent à reculer. Jean, bon chevalier, aurait peut-être résisté assez de temps pour qu'on le secourût; mais, en reculant par la porte pour faire tête aux ennemis, son cheval, blessé et indocile, se dresse de toute sa hauteur et le renverse dans un fossé. Les Romains se précipitent sur lui pour l'achever; déjà les barons sont revenus, le père du malheureux Jean Colonna en tête. Le combat s'engage, Étienne Colonna couvre le premier son fils de son corps. Mais, atteint aussitôt

d'une énorme pierre lancée du haut des murailles, il tombe à côté de lui; et bientôt après, Pierre-Agapet Colonna, Pandolphe de Belvedère, et douze des plus nobles de l'armée, qui avaient volé aux côtés de leur chef, tombent également. L'armée entière, démoralisée, s'enfuit en voyant la masse des Romains sortir en furie par la porte Saint-Laurent.

C'était une belle victoire. Le vieux Colonna, qui survivait à son fils et à son petit-fils, en mourut de douleur, en s'écriant qu'il préférait la mort au joug d'un serf. Le tribun alla rendre grâce à Notre-Dame de Ara-Cœli, et fit remarquer au peuple que le nombre des sept Colonna tués dans la bataille répondait aux sept couronnes qu'il avait reçues en mémoire des sept dons du Saint-Esprit. Mais il fallait profiter de la terreur et du découragement de la noblesse pour recueillir les fruits du premier succès. Malheureusement, une sorte de prostration de volonté et de forces suivait ordinairement les accès d'exaltation du tribun. Il semble même que cela ait été chez lui le résultat d'un défaut de constitution physique; car il était alors plus que jamais sujet à de fréquentes défaillances, et plus long encore que de coutume à se remettre. D'ailleurs le succès encourageait plus le tribun aux fêtes qu'à l'action. Le lendemain il se transporta avec son fils sur le champ de bataille à l'endroit où étaient tombés Étienne et Jean, qu'il avait à peine voulu laisser ensevelir; cent chevaliers l'accompagnaient. Arrivé là, il répandit sur la tête du jeune Laurenzo un peu de terre détrempée d'eau et de sang en lui disant : « Tu seras le chevalier de la victoire; » et

après ce baptême, il ordonna à chaque chevalier de frapper de son épée nue leur nouveau compagnon. Cette cérémonie, qu'on trouva moitié odieuse et moitié ridicule, achevée, le tribun resta plusieurs jours dans l'inaction, comme dans l'attente d'un de ces secours d'en haut sur lesquels il comptait aisément.

Il faut l'ajouter aussi, l'activité de Rienzi était entravée par d'assez graves difficultés. L'emprisonnement du préfet de Vico, le massacre des Colonna et la dureté que Colà avait montrée envers les parents des morts lui avaient aliéné les quelques nobles qui tenaient encore pour lui. Il avait promis à la milice romaine une solde qu'il ne pouvait acquitter qu'en mettant sur le peuple un nouvel impôt; et, si la milice refusait de marcher avant d'avoir été soldée, le peuple, qui commençait à reprocher à son tribun son luxe, ses festins, ses parades, son orgueil même, ne voulait pas entendre parler de payer de nouvelles taxes. Au milieu de ces difficultés, le tribun restait inactif; n'osant même plus comme autrefois convoquer les Romains sur le forum, il s'entourait seulement de la plus basse populace, ce qui le faisait accuser par les uns de fierté, par les autres et par Pétrarque lui-même de préférer l'appui des méchants à celui des bons.

Le légat ne perdit pas de temps. Au moment où le mécontentement du peuple commençait, il fit répandre dans Rome un manifeste terrible adressé par le pape au peuple romain. Le saint-père y rappelait toutes les usurpations de Nicolas sur la papauté et sur l'empire, y revendiquait fièrement tous ses droits, et terminait en des

termes qui annonçaient d'avance l'emploi de la dernière raison pontificale, l'excommunication : « Tel que le petit » d'un âne sauvage qui se croit né libre, disait-il, parce » qu'il n'a pas appris à obéir, le nommé Colà a voulu, » comme Lucifer, s'élever sur le trône de son orgueil, » renverser la primauté de l'Église et troubler la face de » la terre. Fils du diable, ennemi de la justice, bête » féroce sur le front de laquelle l'anathème est écrit, il » n'a pas craint de blasphémer contre l'Église universelle » et contre la ville de Rome, et de vomir contre la foi » plusieurs discours pleins d'hérésie et de schismes. » C'est pourquoi nous vous avertissons, Romains, et » vous requérons, nous vous enjoignons et vous or- » donnons, par l'affection paternelle que nous avons » pour vous, d'abandonner et de ne point conseiller » même ou aider le susdit Nicolas; voulons que vous » le regardiez comme une couleuvre qui rampe dans » la noirceur, comme un chien qui porte sa dent enra- » gée partout, comme une brebis galeuse qui gâte le » troupeau, et que vous persistiez dans la déférence et » le dévouement que vous devez à l'Église, et exécutiez » ses ordres avec humilité et empressement. » Le légat avait reçu en outre la bulle d'excommunication contre Rienzi, celle d'interdit contre la ville, et enfin de l'argent pour rendre le courage aux barons, qui reparurent en effet sous les murs de Rome, et commencèrent à lui faire souffrir la faim.

La menace de la disette et de l'interdit, du manque du pain du corps et de celui de l'âme, était ce qu'il y avait de plus propre à amortir l'enthousiasme du peuple ro-

main et son dévouement au tribun. L'imagination superstitieuse de Colà lui-même n'était pas sans inquiétude sous le poids de l'excommunication, et ses discours n'avaient plus beaucoup de prise sur des ventres affamés. Il commençait à le sentir et laissait passer les jours sans résolution, et les nuits sans sommeil. Il l'avoue lui-même, son audace fit place à d'incroyables faiblesses. Chaque nuit il croyait sentir trembler sous lui le palais du Capitole. La plus petite circonstance lui était un sujet de terreur. Une chouette qui vint se placer plusieurs nuits de suite sur les créneaux du Capitole l'effraya de son cri rauque et sinistre. Il la fit vainement chasser, elle revint chaque soir à la même place. Le 3 décembre le légat lança enfin l'excommunication.

Rienzi ne voulut pas tomber au moins sans essayer de résister. Ce qui le paralysait, c'est qu'il ne pouvait obtenir de son conseil une augmentation de la taxe du sel et la nomination d'un capitaine de la guerre. Le 7 il convoqua les différents quartiers de Rome à l'effet de faire élire dans chacun trois conseillers nouveaux; il espérait changer ainsi la majorité du conseil, qui lui était hostile. Le scrutin tourna contre lui. Il n'y avait pas à se méprendre sur cette condamnation. Rienzi essaya de se sauver encore en revenant sur ses pas. Le 10, devant la foule au Capitole, il reprit publiquement pour collègue Raymond de Viterbe, qu'il avait autrefois évincé, retira la sommation aux empereurs allemands et à la reine de Naplès, renonça aux prétentions du peuple romain sur le patrimoine de saint Pierre, et promit de se conduire d'après les instructions que le pape avait don-

nées au légat. Cette reculade fut accueillie par les murmures de ses ennemis et de ses partisans. La moindre circonstance pouvait maintenant le perdre.

Rome servait alors de passage à un certain nombre de gens de guerre qui traversaient l'Italie pour se rendre dans le royaume de Naples, où le roi Louis de Hongrie leur avait donné rendez-vous. Nicolas comptait encore pour se relever sur les événements que l'arrivée de ce prince pouvait susciter en Italie. Ennemi de la reine Jeanne qu'il avait condamnée, il espérait en l'appui des Hongrois et favorisait le passage de ces gens de guerre. Ce fut là qu'il trouva sa perte. Parmi les aventuriers que l'approche de la guerre amenait en Italie se trouvait un certain Pépin d'Altamurra, comte de Minorbino, sorte de condottiere chargé de rassembler des soldats qu'il devait conduire aussi contre la reine. Rienzi, malgré ses projets, avait banni cet homme de Rome pour avoir commis quelques dégâts à Terracine. Le légat le recueillit à Montefiascone et ourdit avec lui, les Colonna et les Savelli la perte du tribun.

Le 15 décembre, une affiche placardée par les Savelli à la porte du château Saint-Ange excita le peuple à se débarrasser du tribun excommunié. Rienzi la fit déchirer, et somma les Savelli de comparaître eux-mêmes devant son tribunal. Mais le soir les cris de Mort au tribun retentirent. Altamurra s'était fortifié dans Saint-Sauveur in Pesoli et dans les ruines du cirque Flaminius avec cent cinquante cavaliers. Depuis qu'il était au pouvoir, le tribun n'avait jamais rencontré une pareille résistance dans la ville. Le lendemain, dès le

matin, le beffroi appela les citoyens aux armes; mais ils n'y répondirent point. Chacun songea à sa sûreté personnelle et se fortifia dans son quartier. Un régiment de milices seulement qui se trouvait là marcha contre l'arc Saint-Sauveur, perdit son capitaine et recula. Rienzi avait pourtant encore quelques soldats; le peuple enfin se rassemblait au Capitole. Encore un miracle d'éloquence, et rien n'était perdu peut-être. Mais Rienzi était de ces natures qui ont toujours besoin du succès. Il parla, mais pour rappeler ses bienfaits, pour se plaindre. Il pleura, tous ceux qui étaient présents pleurèrent avec lui; mais lorsqu'il les pria de reprendre ce pouvoir qu'ils lui avaient confié sept mois auparavant, nul ne réclama. On l'accompagna seulement, ainsi que sa femme cachée sous l'habit d'un moine, jusqu'au château Saint-Ange, par un dernier respect peut-être pour de nobles mais impuissantes illusions dont on avait sondé tout le vide.

Le lendemain, le légat prit possession du Capitole, et les barons revinrent par chaque porte ouverte. Le tribun fut déclaré hérétique, sacrilége, et pendu en effigie sur le Capitole; son gouvernement fut aboli, et deux sénateurs, un Orsini et un Savelli, furent nommés à sa place. La défaite de Rienzi avait été si prompte, qu'il ne voulut point cependant abandonner Rome sans une dernière tentative. Il eut encore une fois recours aux moyens qui lui avaient autrefois si bien réussi auprès du peuple. Sur le portique de l'église Sainte-Madeleine, une dernière peinture représenta un ange qui tenait de la main droite une épée, de la gauche une croix surmontée d'une colombe, et foulait aux pieds des basilics,

des serpents et des dragons. Mais les peintures allégoriques n'étaient plus de mise. Le peuple se rappelait que pendant un mois il avait souffert de la faim. Quelques gamins des rues salirent de boue le tableau emblématique, et Rienzi disparut tout à fait de Rome après cette dernière épreuve de son impuissance.

Digitized by Google

CHAPITRE QUATRIÈME.

RIENZI PROSCRIT. — LES FRATICELLES.

Nicolas était condamné maintenant à une vie plus dure encore que celle qui attendait si fréquemment dans les villes italiennes les bannis, les *fuorusciti*. Ce n'était pas seulement les misères de Dante exilé qui l'attendaient, il était de plus excommunié, anathème. « Dieu vient de » prouver, avait écrit le pape à toutes les puissances » italiennes et allemandes, qu'il résiste aux superbes et » donne sa grâce aux humbles. Il a brisé les cornes » orgueilleuses de Nicolas, tombé maintenant de ce tri- » bunal auguste qu'il avait usurpé. » A qui le proscrit pouvait-il demander asile? Empereur, pape, noblesse, peuple, en Italie il avait mis toutes les puissances contre lui. Sa position était d'autant plus triste, qu'il était comme tous les exilés, ne se contentait point de se soustraire à ses ennemis, et cherchait dans l'exil ce que Dante appelle « l'instrument du retour ».

Il le demanda d'abord à ceux qui ne reconnaissaient ni pape ni empereur, ni princes ni peuple, puisque tous

le rejetaient, à un de ces *condottieri* qui commençaient à faire fortune en Italie, et qui pour de l'argent se chargeaient de toutes les besognes. L'Allemand Werner d'Urslingen, que les Italiens appelaient le duc *Guarnieri*, était alors aux environs de Rome. C'était un des plus hardis de ces capitaines d'aventure. Il s'intitulait l'*ennemi de Dieu et de la miséricorde.* Quelques années auparavant, il avait rassemblé tous les mercenaires et les bandits de la Péninsule, et mis à rançon douze grandes villes; puis, malgré les forces considérables réunies en Lombardie par les Visconti, les Scala et les d'Este, seigneurs de cette contrée, il avait emporté au delà des Alpes les dépouilles de l'Italie. Le mystique tribun proposa à cette espèce de brigand de faire avec lui une tentative sur Rome. Le gouvernement du légat pontifical et les vengeances de la noblesse avaient bientôt fait regretter Rienzi par une partie du peuple. Avec un peu de résolution et quelques soldats, on pouvait renverser ce gouvernement peu solide encore.

Le duc Guarnieri et le tribun se montrèrent dans la campagne de Rome. S'ils eussent attaqué sur-le-champ, ils auraient peut-être réussi dans leur projet. Mais le légat eut le temps de prendre quelques mesures avec la noblesse et de faire venir les milices de Florence, de Sienne et de Pérouse, particulièrement ennemies du condottiere. Rienzi manqua d'ailleurs de ce qui devait être l'âme d'une entreprise faite avec un pareil compagnon. Il avait fait rassembler par quelques amis l'argent nécessaire; mais un de ses agents, qui avait été chargé de l'apporter, s'enfuit avec le tout, et le condottiere,

voyant la ville bien gardée et point d'argent assuré, s'éloigna pour de meilleures occasions et se dirigea vers le royaume de Naples, où elles ne manquaient pas.

Le seul service que rendit le condottiere à Rienzi fut de le déposer en passant sain et sauf dans les solitudes les plus sauvages et les plus abruptes des Apennins, dans les gorges du monte Velino et du Morrone, au milieu des Abruzzes. Les soldats avaient fait défaut au tribun, il s'adressa aux ermites. Là vivaient justement, dans l'attente et dans la contemplation, quelques pauvres moines faits pour s'entendre avec le mystique chevalier du Saint-Esprit. C'étaient des dissidents de l'ordre de Saint-François, qui avaient pris à la lettre les instructions de leur maître, malgré les réformes pratiques que les papes Nicolas III et Boniface VIII leur avaient fait subir. On les appelait *spirituels* ou *fraticelles*. Ils réalisaient en effet les pauvres en esprit et la fraternité. Persuadés que la sécularisation et les richesses étaient la cause de la décadence et de la dépravation de l'Église, ils ne voulaient rien posséder en propre, même la pitance du lendemain, par horreur de la propriété, et ils vivaient de l'aumône de chaque jour. Un certain Joachim de Flore, qui avait vécu un siècle auparavant, était l'objet particulier de leur culte, et ils se nourrissaient surtout des prophéties qu'il avait laissées et dont ils attendaient l'accomplissement. Selon ce saint homme, mort en 1202, le monde devait passer par trois états : l'état charnel, qui s'était écoulé depuis la création jusqu'à la venue du Christ ; l'état sacerdotal, depuis le Christ jusqu'à saint François ; enfin l'état monacal, dont saint François avait annoncé

l'approche. Ce troisième âge devait accomplir toutes les promesses. Tout symbole était condamné à disparaître; on ne vivrait plus que selon l'esprit, et le monde se rajeunirait dans une réformation complète de l'Église, dans une fraternité et une pauvreté universelles. Il va sans dire que dans cette mystique philosophie de l'histoire les papes qui avaient réformé ou poursuivi les franciscains, et la voluptueuse cour d'Avignon étaient condamnés.

La fin de l'année 1348 et le commencement de l'année 1349 étaient bien faits pour confirmer dans leurs visions les fraticelles des Abruzzes et pour les faire partager aux imaginations facilement impressionnables. C'est alors que se répandit d'Asie en Italie et de là en Europe cette fameuse peste noire dite de Florence, dont, comme parle notre Froissart, « bien la tierce partie du monde mourut. » A Venise, on compta en quelques mois cent mille morts; à Florence, trois habitants périssaient sur cinq. Au milieu de ces désastres, les âmes perdaient tout ressort; en général, elles se réfugiaient dans un égoïsme honteux ou dans une folle licence; mais quelques-unes ne trouvaient de repos que dans l'exaltation même du mysticisme. Le fléau commençait à peine à perdre de sa force, que des secousses souterraines ébranlèrent d'un bout à l'autre le sol de la Péninsule en septembre 1349. A Rome, entre autres, des monuments entiers disparurent. La tour et le toit de Saint-Paul-hors-les-murs s'effondrèrent; Saint-Jean de Latran et Sainte-Marie-Majeure furent endommagés; la partie la plus élevée de la tour de Conti tomba par terre.

C'était une croyance généralement répandue que le sol de Rome n'était jamais secoué sans qu'un grand événement suivît de près. Imaginez l'effervescence que durent produire toutes ces catastrophes sur des âmes déjà prédisposées, et jetez au milieu de ce foyer d'exaltation mystique et de chimériques espérances une imagination ardente, un esprit ambitieux et rêveur, Rienzi, en un mot. Ce fut comme de l'huile bouillante sur un incendie. Colà ne se contentait pas de partager les aumônes des moines, leurs prières, leur lit de paille, il se nourrissait de leurs extases, il les enflammait de ses mystiques et ambitieux désirs. Tous s'échauffaient, s'exaltaient mutuellement dans leur retraite du mont Mayella au bruit de tout ce qui se passait, commenté encore par une ambition pleine de regrets et d'espérance. Quelque chose d'extraordinaire devait sortir de là.

Au commencement de l'année 1350, un ermite vénéré dans toute la contrée, Fra Angelo, se présente à Nicolas Rienzi et se jette à ses pieds : « Tu as assez fait péni-
» tence, lui dit-il, dans la retraite ; maintenant songe
» au salut de tous. Les temps approchent, la rénovation
» du monde par les *spirituels* va commencer. C'est ce
» que Dieu a annoncé en déchaînant la mortalité et les
» tremblements de terre pour punir les peuples et leurs
» pasteurs qui n'ont point fait pénitence. Maintenant la
» paix et l'union vont régner non-seulement entre les
» chrétiens, mais entre les chrétiens et les sarrasins,
» que la grâce du Saint-Esprit illuminera sous un seul et
» même pasteur. Pour accomplir cette œuvre, deux
» hommes ont été élus : l'empereur Charles IV et le

» chevalier du Saint-Esprit, Nicolas; l'empereur pour
» l'action, et toi pour le conseil. Pars donc, et va trou-
» ver l'empereur, qui te recevra comme l'envoyé de
» Dieu. La terreur se répandra parmi les mauvais pas-
» teurs, ils fuiront de tous côtés, le pape mourra, et à
» sa place un pauvre, un second saint François viendra
» porter secours à l'Église. C'est ainsi que Rome repren-
» dra sa splendeur à l'ombre de l'empire et du saint-
» siége, et qu'en l'honneur du Saint-Esprit s'élèvera une
» église nommée Jérusalem, où seront réunis avec les
» chrétiens les infidèles même d'Égypte. »

Bien qu'il y eût là de quoi flatter l'ambition et le mysticisme de Rienzi, notre tribun hésitait à croire Fra Angelo. La conduite qu'il avait tenue autrefois envers Charles IV ne le portait pas à penser que Dieu pût les unir maintenant tous les deux dans une œuvre commune, et il craignait d'aller se mettre bénévolement entre les mains d'un ennemi. Mais le frère lui montrait les prophéties de Joachim de Flore, celles de Merlin, celles qui avaient été apportées à saint Cyrille au mont Carmel par un ange sur des tables d'argent. Tout concordait pour une imagination amoureuse de l'extraordinaire et pour un caractère entreprenant.

C'était d'ailleurs l'époque du jubilé que l'éloquence même de Rienzi avait obtenu du pape d'Avignon; et, depuis le jour de Noël de l'année 1349, les pèlerins se succédaient en foule aux saintes basiliques, de Saint-Pierre à Saint-Paul et à Saint-Jean de Latran. Jusqu'à Pâques, déjà douze cent mille chrétiens étaient venus obtenir le pardon séculaire, et la foule croissait tous

les jours. Les auberges, les maisons même des Romains ne suffisaient plus; les pèlerins campaient sur les places et dans les rues, s'arrachant les aliments avariés que leur vendaient les Romains après leur avoir interdit d'apporter leurs provisions. Quand on exposait le saint-suaire surtout, la foule se ruait encore plus épaisse : en un jour, dans l'église de Saint-Pierre, douze personnes furent étouffées. Cet empressement et surtout la joie des cœurs débarrassés du poids de la pénitence au retour, n'était-ce pas aussi autant de signes? Le monde ne se retrempait-il pas déjà aux sources vives de la foi? Rienzi n'y tint pas : il alla aussi faire son jubilé, pour puiser à Rome le courage de se rendre auprès de l'empereur Charles IV.

Il est probable qu'au milieu des masses entassées dans Rome Rienzi ne se contenta pas de faire ses dévotions aux saints apôtres. Le peuple romain n'était pas parfaitement content du légat, Annibal de Ceccano, qui avait réduit de huit jours à un, au grand dommage des marchands romains, le séjour obligatoire des pèlerins dans la ville éternelle. Colà eut belle à rafraîchir ses anciennes relations, à entretenir le mécontentement et à parler de ses nouveaux projets. Le cardinal, selon sa coutume, faisait un jour sa visite aux églises, quand deux flèches tirées d'une fenêtre grillée de la rue du Saint-Esprit percèrent son chapeau. On ne trouva personne dans la maison, dont les portes furent enfoncées; mais le légat soupçonna Rienzi de complicité dans l'entreprise et demanda au plus vite au pape un remplaçant. Ce n'était pas cependant le moment de tenter quelque chose à

Rome. Le peuple était tout entier au gain que lui procurait le jubilé, dans lequel il voyait surtout une spéculation, et il ne l'aurait pas voulu voir dérangée même par le plus aimé de ses tribuns.

La cour de Prague, où résidait l'empereur Charles IV, vit arriver le proscrit au mois de juillet de l'année 1350. Il alla droit et plein de confiance se jeter aux pieds de celui qu'il avait ajourné devant son tribunal au Capitole trois années auparavant. « Auguste empereur, lui dit-il, » vous voyez à vos genoux ce Nicolas Rienzi auquel » Dieu a fait la grâce de gouverner Rome en paix, jus- » tice et liberté. Mon autorité s'étendait dans la Campa- » nie, sur les côtes et jusque dans la Toscane. J'ai » refréné l'orgueil des seigneurs, j'ai purgé les campa- » gnes de brigands, j'ai vengé les crimes. Mais je suis » un homme fragile, un misérable ver de terre, et j'ai » succombé. Enorgueilli par la verge dont la droite du » Tout-Puissant avait armé ma main, j'ai perdu le ciel » de vue et le souvenir de ma bassesse. Les fumées de » la coupe enchanteresse du pouvoir ont monté à mon » cerveau, et le bras du Très-Haut m'a précipité dans » l'abîme. Je viens avec confiance m'abriter à l'ombre » de votre bouclier contre mes persécuteurs. L'épée de » l'empereur doit abattre les tyrans, et les corbeaux » prennent la fuite devant l'aigle. » L'empereur, étonné, lui promit le pardon, puisqu'il s'était confié à lui, et consentit à écouter ses projets.

Sauf la couleur mystique, ce n'était rien de bien nouveau : Rienzi proposait à l'empereur de venir se faire couronner à Rome, il s'engageait à lui frayer le chemin

jusqu'à l'église Saint-Pierre. Les Romains le désiraient, disait-il, et l'attendaient. Comme Dante au commencement du siècle, comme Pétrarque bientôt après, Rienzi offrait à l'empereur avec la couronne la monarchie universelle et la suprématie de l'État sur l'Église. Après une longue lutte, l'empire avait été vaincu par le sacerdoce. Le temps de la vengeance était arrivé, disait-il; il fallait rétablir le saint-siége à Rome, mais soumettre les clefs au glaive et réformer l'Église, c'est-à-dire subordonner le spirituel au temporel et rappeler le sacerdoce à sa pauvreté; car toute puissance vient de l'empereur et le monde des âmes et des corps appartient à César. Charles IV n'avait qu'à vouloir, les prophéties étaient pour lui. La protection du Saint-Esprit ne lui manquerait pas; dans quinze années il n'y aurait plus au monde qu'un pasteur et qu'une croyance, et l'empereur, Nicolas et le pape seraient l'image de la Trinité sur la terre. Il est difficile de savoir comment cette nouvelle constitution de la société aurait assuré le règne de l'esprit et la chute de la matière rêvés par les *fraticelles*. Le proscrit n'en offrait pas moins son fils en otage, et demandait seulement quelques soldats pour passer les Alpes et préparer les voies au couronnement de l'empereur et au renouvellement du monde.

L'empereur Charles IV était l'homme le moins disposé à se laisser entraîner dans des entreprises hasardeuses et chimériques. C'était un prince positif, un esprit très-pratique. Il était attaché au pape Clément VI et à l'Église, qui l'avaient toujours et puissamment soutenu dans sa lutte contre son rival, Louis de Bavière. Il savait au

juste ce que valait alors en Italie l'autorité impériale, et il n'était pas du tout disposé à compromettre follement le peu qu'elle était encore au delà des Alpes. Il pria le tribun de lui transmettre par écrit ce qu'il avait entendu, et comme ses discours sentaient un peu l'hérésie, il le confia provisoirement à l'archevêque de Prague en lui recommandant de le surveiller de près.

L'écrit du tribun et les fréquentes conversations qu'il eut avec les docteurs allemands et bohémiens, attirés par sa renommée et les charmes de sa conversation, le compromirent encore davantage. Pour déterminer Charles IV en sa faveur, il parla pour la première fois du bruit qui courait sur sa naissance et qui le faisait fils de Henri VII. Il fit connaître ces prophéties plus ou moins orthodoxes qui l'érigeaient en précurseur, en saint Jean-Baptiste d'un nouveau Christ incarné dans l'empereur; il dépeignit avec une grande vivacité le luxe mondain de la cour d'Avignon, la misère, l'anarchie à laquelle le gouvernement ecclésiastique avait réduit Rome et le centre de l'Italie. C'était Dieu, disait-il, qui avait fait naître frères Charles IV et Nicolas, pour les associer dans la même œuvre de régénération et de salut.

L'empereur Charles IV, qui se piquait d'être bon grammairien et bon théologien, ne dédaigna point de discuter avec le tribun, et il le fit même par écrit, en politique prudent et en fidèle enfant de l'Église. Il le rappelait à la modestie et à l'humilité, en lui faisant observer que beaucoup se croyaient grands en esprit et en intelligence qui élevaient seulement leurs pensées sur

les colonnes de leur orgueil et de leur vanité, puis il prenait contre le fraticelle la défense de l'orthodoxie : « Tu crois des choses, lui dit-il, qui mènent au ren- » versement du chef de la sainte Église et annoncent » une nouvelle révélation du Saint-Esprit; mais Pierre a » reçu les clefs de Dieu même, c'est à Dieu seul à juger » et à punir son successeur. Le Saint-Esprit est descendu » sur les apôtres une fois pour toutes; il illumine inces- » samment leurs successeurs de ses inspirations, et je » n'ai point connaissance dans l'Écriture de la promesse » d'une nouvelle et particulière communication du Saint- » Esprit. » Pour ce qui était de la naissance de Rienzi, il n'en voulait rien savoir, tous les hommes étant après tout les créatures de Dieu et les enfants d'Adam. Il plaignait le sort de Rome et de l'Italie, mais il savait que la puissance impériale ne pouvait s'y relever sans un miracle qu'il n'attendait pas de Dieu. La fin de la lettre était moins agréable encore pour le tribun. Elle lui annonçait que par amour pour son salut et pour celui des autres, et parce qu'il nourrissait de mauvaises doctrines et semait de mauvais grain, on le retenait en prison pour qu'il s'y recueillît en paix et rentrât sous le bouclier de la croyance chrétienne.

Rienzi protesta par une apologie empreinte encore d'une exaltation plus grande, et qu'expliquent aisément le ressentiment et l'ennui même d'une étroite captivité; car il est des imaginations que la solitude excite et allume davantage, bien loin de les apaiser. Il prit la défense de toutes les prophéties des fraticelles, de Joachim de Flore et de Cyrillus. « L'empereur, dit-il, demande

» un miracle ; il est devant lui et ne veut pas le voir : » c'est l'empire relevé par un homme de rien. Mais » saint François lui-même ou un autre du même esprit, » *dont il attend la venue*, apparaîtrait encore, qu'il » serait traité comme un visionnaire et un ignorant par » les princes de l'Église. Et cependant Jésus-Christ » aime tant la pauvreté, qu'il a pris pour soutiens de » l'Église ceux qui prêchent en son nom. C'est pour- » quoi saint François ressuscitera lui-même de son tom- » beau, et à sa voix le pape et les cardinaux seront si » effrayés qu'ils jetteront hors du vaisseau de saint Pierre » le poids de leurs vices, pour qu'il arrive au port ; et » toute chair périra pour revivre en esprit. » En soutenant tout cela, Colà ne se défendait pas moins de l'accusation d'hérésie. Les prophéties ne soumettaient pas, selon lui, l'homme à la fatalité, Dieu pouvant disposer et annoncer même d'avance les choses sans enchaîner la liberté humaine. Quant au Saint-Esprit, il n'avait jamais parlé d'une nouvelle incarnation de ce principe, mais de sa diffusion sur toute créature et toute chair pour l'édification et le renouvellement de la surface de la terre. Après tout, il ne cherchait point son propre intérêt : dégoûté des grandeurs humaines, il ne demandait qu'à voir ses promesses accomplies, et à mourir ensuite chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

Rienzi n'était déjà plus à la disposition de l'empereur. En fils soumis de l'Église, Charles IV l'avait remis comme un hérétique entre ses mains, et le pape avait chargé l'archevêque de Prague lui-même d'informer contre l'ancien tribun. Heureusement pour lui, ce prince de l'Église

n'était pas seulement un habile homme d'État, et un dévoué partisan du saint-siége; c'était un esprit lettré, qui avait du goût pour ceux qui lui ressemblaient, et un cœur généreux et paternel qui compatissait aisément aux faiblesses humaines. Il n'avait point de motifs particuliers de haine contre Rienzi, comme aurait pu en avoir un des cardinaux de la sainte Église romaine. Il fit transporter son prisonnier dans un de ses châteaux à Radnitz sur l'Elbe, et l'y traita affectueusement. Rienzi était bien nourri, il avait du feu jour et nuit; il recevait des visites, pouvait correspondre avec ses amis de Rome et des Abruzzes; et comme ses défaillances devenaient plus fréquentes et plus longues, l'archevêque avait mis près de lui un ecclésiastique chargé d'en avoir soin dans ces pénibles moments. L'archevêque voulut faire davantage encore pour l'âme de son prisonnier.

Chargé d'instruire par correspondance, avec une cour dont il ne partageait point les ressentiments, le procès du malheureux, il ne dissimula pas seulement les chefs d'accusation qu'il était seul à connaître; il s'efforça de faire revenir Rienzi sur ses opinions les plus dangereuses, d'obtenir de ses paroles et de ses actes des explications, des éclaircissements qui atténuaient ses fautes vis-à-vis du saint-siége. Vieillard généreux et adroit, il obtint plus, en effet, de cette imagination ardente et faible qu'elle ne croyait concéder. Dans les lettres ou mémoires qu'il adressait à l'archevêque de sa prison, le tribun accusait encore le gouvernement du saint-siége à Rome de tout le mal. « C'est le pape, disait-il, qui, en aban-
» donnant son troupeau, en soutenant les loups qui

» le dévoraient, l'avait forcé, lui, homme obscur, à » prendre sur ses épaules le lourd fardeau du gouver- » nement. » Mais il se défendait d'avoir osé citer Clément devant son tribunal, plus encore d'avoir voulu transférer aux Italiens le droit d'élire l'empereur. Chose étrange et qui peint déjà la moralité de la politique italienne, il aimait mieux se vanter d'avoir voulu ainsi attirer à Rome tous les tyrans de l'Italie pour les prendre et s'en débarrasser d'un seul coup de filet. Ce dont il s'accusait volontiers, c'était du péché d'orgueil. Dans un jour d'éblouissement, il l'avouait, il avait osé se comparer au Christ lui-même, et c'est pour cela que Dieu l'avait précipité dans l'abîme. Mais sa pénitence de trente-trois mois était accomplie, et Dieu l'avait envoyé maintenant vers l'empereur pour qu'il devînt l'instrument de sa puissance. Il fallait qu'il fût à Rome avant le 15 septembre, le jour de la fête de la Croix, et il s'engageait à éteindre les factions des guelfes et des gibelins, et à réunir tous les croyants en un seul corps et en une seule âme sous la bannière de la croix victorieuse.

C'était surtout à ces mystiques idées, comme aux plus dangereuses pour lui, que l'archevêque de Prague s'efforçait de faire renoncer Nicolas. Il lui reprochait, dans ses réponses, d'avoir gâté justement ses heureux commencements en se disant inspiré du Saint-Esprit, en se faisant son chevalier ; il regrettait que maintenant encore il se mît bénévolement en péril sur la foi de Joachim de Flore et de la légende de Cyrille. Rienzi, mené de concessions en concessions par l'adroit et bienveillant archevêque, fit enfin des rétractations et une soumission

presque complète. Il soutenait, il est vrai, que l'inspiration du diable ne pouvait pas avoir rendu un homme obscur capable de rétablir la paix et la justice de Dieu à Rome, sans verser une goutte de sang; mais il ne prétendait plus posséder le Saint-Esprit, il avait seulement été choisi par lui pour réunir les Romains et pour le servir. Quant aux prophéties, elles n'avaient plus suscité, mais seulement encouragé ses entreprises. « Au reste, » que lui voulait-on? disait-il; c'est à celui-là de le juger » qui l'a élevé au gouvernement de Rome et qui l'en a » précipité. L'empereur lui-même lui garantit la vie » sauve; le jubilé lui a remis ses vieux péchés comme » aux autres hommes. Sa foi est pure, le Tout-Puissant » sait qu'il est un fidèle chrétien, qu'il ne s'éloigne point » de la doctrine apostolique et évangélique, et qu'il est » un fidèle serviteur de la sainte vierge Marie. Il est prêt » à en témoigner devant le pape lui-même; qu'on le » conduise à son tribunal. Il sait que le pape a soif de » son sang, mais il n'en est que plus pressé d'aller au- » devant de sa justice. »

C'était ce que l'archevêque de Prague avait désiré obtenir de son prisonnier. Rienzi fut atteint cependant d'un découragement profond quand il apprit qu'il allait être transféré à Avignon pour subir un jugement définitif. Jusque-là il avait conservé encore quelque espoir. Il avait écrit à plusieurs de ses partisans à Rome, entre autres à don Bartolomeo, abbé du cloître de Saint-Boniface, et au chancelier de la ville; il leur avait recommandé de ne point ajouter foi aux mauvaises nouvelles qu'on pouvait répandre sur sa personne. Il promettait

de reparaître bientôt, avec l'aide du Saint-Esprit. Les deux lettres qu'il écrivit avant de partir pour Avignon sont bien autrement tristes : l'une était à son fils et l'autre à Fra Angelo, l'ermite des Abruzzes. C'est comme le testament d'un mourant : Rienzi ne renonce point aux rêves qu'il avait faits pour le monde, mais il n'attend plus rien pour lui.

« Sois béni, Laurent, dit-il à son fils; rappelle-toi de » saint Alexis, de Jean, des sept fils de Simforosa et de » plusieurs autres de tes concitoyens. Ils ont méprisé le » monde; dans leur pauvreté, ils se sont mis au-dessus » de la richesse, et dans leur humilité, au-dessus de la » gloire, et cette victoire leur a mérité une récompense » éternelle. Tu le vois, mon fils, le monde court à » sa ruine, ne t'y précipite pas avec lui; attache-toi » avec humilité et patience à ton Dieu, pour que je » puisse te revoir et que tu me retrouves dans sa grâce. » Oublie-moi, comme ont fait les saints dont je t'ai » parlé, car là où je suis, tout est pour le mieux, puisque » je suis avec Dieu. Celui qui a instruit ton père saura » t'instruire. Je te donne pour père Fra Angelo; il te » montrera le chemin du Seigneur; obéis-lui cent fois » plus qu'à moi-même, et que le Seigneur Dieu soit » avec toi. »

« Satan, écrit-il à Fra Angelo, a obscurci l'intelligence » de ceux à qui j'ai révélé les divines prophéties, et » c'est pourquoi j'ai été mis sous les verrous. J'avais » pensé d'abord que les prières de mes frères détourne- » raient de moi ce calice d'amertume, mais je vois » bien maintenant que mes maux sont l'accomplissement

» d'une prophétie; c'est ce qui fait ma force dans ma
» faiblesse, mon courage dans mes défaillances, et ma
» consolation dans mes douleurs. Aussi je baise les ver-
» rous et les serrures de ma prison, et je trempe de
» mes larmes les cendres de mon foyer. Le Seigneur a
» ébranlé les fondements de la terre, des villes ont été
» englouties, les montagnes se sont fendues, et le cœur
» des hommes, dans son endurcissement, ne s'est pas
» ouvert. Mais mon âme ne s'abîme pas dans la douleur;
» car j'espère qu'après ce nouveau déluge la colombe
» reviendra dans l'arche avec la branche d'olivier. —
» Aussi, chers frères, ne vous occupez point de moi.
» Je serai livré au pape, qui a soif de ma vie, comme
» j'ai soif de la Jérusalem céleste; songez à vous, ca-
» chez-vous et priez Dieu pour mes péchés. Ma femme,
» l'étoile de ma maison, a déjà pris le voile dans l'ordre
» de Sainte-Claire, avec ses deux chères filles. Mon fils,
» je te le confie, Fra Angelo, pour le conduire loin des
» dangers du monde, à la vraie lumière. C'est le seul
» legs que je te laisse. Pour quelques armes, joyaux,
» bijoux, déposés en un lieu caché dans les Abruzzes,
» biens dont mon fils n'a pas besoin, fais-les vendre,
» ô mon père; et si un frère va en pèlerinage à la Terre-
» Sainte, qu'il fasse élever avec le produit une chapelle
» où puisse reposer mon âme en paix; si les infidèles
» l'en empêchent, qu'il partage cet argent entre les pau-
» vres prêtres ou les chrétiens de Jérusalem. »

Noble et tendre âme après tout, comme on le voit dans ces lignes. Placé sur la limite de deux mondes et broyé entre eux, Rienzi était bien un fils du moyen âge

par la foi ; mais son esprit, trempé aux sources de l'antiquité, devançait le temps. Son âme, déchirée par ce duel intérieur, ne pouvait se détacher de sa sainte mère l'Église, ni étreindre assez fortement l'épouse de ses ardents désirs : la liberté moderne ! Comme les foudres de son éloquence étaient suivies d'évanouissement, un jour il se dressait comme un lion dans sa force, et le lendemain il retombait doux comme un enfant. Pour mettre d'accord son esprit et son cœur, son imagination rêveuse et hardie tenta un compromis entre les temps anciens et les temps à venir. C'était le Saint-Esprit, l'espoir de tous les illuminés et de tous les visionnaires de ce temps, qui devait servir de trait d'union. Chevalier de son nouveau Dieu, il crut à son rêve, et ne fut pas le seul. Arrivé à cette hauteur, la terre lui parut petite ; il pensa pouvoir la prendre dans sa main, le vertige le saisit, il tomba ; et brisé par sa chute, mais étendant la main encore, il demandait à reposer son âme fatiguée au pied de la divine croix !

Ce fut au mois d'août de l'année 1351 que Rienzi fut amené à Avignon. « Celui qui avait gouverné le peuple » romain, dit Pétrarque, marchait, triste et abattu, entre » deux truands ; mais le peuple accourait au-devant pour » voir l'homme qui avait été l'objet de tant d'acclama- » tions et de fêtes. » L'empereur Charles IV l'avait recommandé à la bienveillance de la cour pontificale ; grâce à la généreuse adresse de l'archevêque de Prague, il n'arrivait point devant ses nouveaux juges prévenu d'hérésie, mais seulement de désobéissance au saint-siége dans l'exercice de son pouvoir à Rome. La commission de

trois cardinaux, constituée pour le juger, ne lui montra cependant point la bienveillance qu'il avait trouvée à Prague. On le jeta dans la tour d'Avignon, tenu au pied par une chaîne rivée à la muraille.

La procédure fut prompte et secrète à la cour pontificale. Il n'en est rien resté; on sait seulement qu'on n'accorda pas même un avocat à l'accusé. Pétrarque exhala tout bas quelques plaintes : « L'accusation se » trompe d'objet, dit-il; ce n'est point le commence- » ment de Rienzi qu'il faut poursuivre, mais sa fin : la » manière dont il est monté au pouvoir n'est point cou- » pable, mais celle dont il en est descendu. Il n'aurait » pas dû s'enfuir du Capitole, mais y mourir. » Il adressa une lettre à quelques citoyens romains pour qu'ils intervinssent en faveur de leur tribun, mais il n'osa pas même la signer. Nicolas, abandonné de tous, fut reconnu coupable et condamné à mort.

Disons-le tout de suite à la gloire du moyen âge, qui n'était point si barbare qu'on a souvent voulu le faire : le tribun fut sauvé par le lettré. La Provence, séjour favori des anciens troubadours et du plus grand d'entre eux, Pétrarque, était peut-être alors le pays d'Europe le plus cultivé et le plus affolé de poésie. Pétrarque va jusqu'à s'en plaindre : « Juristes, médecins, artisans, » laboureurs, tous négligeaient, dit-il, leur profession » pour faire des vers, et il était assiégé de leurs mis- » sives. » Nicolas n'avait point fait de vers; mais c'était aussi un lettré, un poëte à sa manière : c'était l'érudition qui avait commencé sa fortune. C'était elle qui l'avait élevé au pouvoir. Les habitants d'Avignon ne

voulurent point que chez eux un lettré, un poëte portât sa tête sur le billot; ils prièrent, ils menacèrent en sa faveur. Ils se fussent révoltés plutôt que de permettre l'exécution. Les papes ne savaient rien refuser aux Avignonais. Rienzi fut retenu seulement dans une prison courtoise; on lui laissa ses livres, entre autres la Bible et Tite-Live, et on le nourrit même de la cuisine du pontife.

Les anciens ont souvent fait honneur aux Syracusains, vainqueurs d'Athènes, d'avoir donné la liberté à ceux de leurs prisonniers qui savaient leur réciter des vers d'Euripide : on est heureux de retrouver dans l'histoire de Provence au moyen âge ce souvenir, digne des plus beaux temps de l'ancienne Grèce !

Digitized by Google

CHAPITRE CINQUIÈME.

RIENZI SÉNATEUR. — LE CARDINAL ALBORNOZ.

Un peu plus de deux années après que Colà Rienzi avait presque miraculeusement échappé à la mort, deux cavaliers de mine tout à fait différente, mais qui n'avaient ni l'un ni l'autre le costume militaire, traversaient les Apennins; escortés d'une petite mais bonne troupe de soldats mercenaires de toute nation, ils avaient la ville de Rome pour but de leur expédition.

L'un, déjà assez âgé, au teint olivâtre, à la mine dure et sévère, était le cardinal de la sainte Église romaine, Ægidius Albornoz. La bulle dont il était muni indiquait assez ce qu'il allait faire dans la Péninsule et à Rome. Étouffer l'hérésie, comprimer la licence, restaurer l'honneur du sacerdoce, relever la majesté du culte divin, imposer silence à la discorde et procurer le salut des âmes; annihiler les alliances, confédérations et ligues formées contre l'Église romaine; forcer à la restitution les usurpateurs et les injustes détenteurs des biens de cette Église; restaurer enfin son au-

torité à Rome et en Italie, tel était le but de sa mission; et des pleins pouvoirs lui avaient été donnés pour l'accomplir. L'autre, plus jeune, et avec un visage empreint d'un charme tout particulier, malgré des traces visibles de fatigues et de chagrin, était Rienzi lui-même. La lettre de recommandation qui lui avait été délivrée par le pape pour le vicaire de Rome était beaucoup moins explicite que la bulle du cardinal-légat Alboruoz : « Nous avons cru à propos, disait cette lettre, » de relever des censures ecclésiastiques notre bien-aimé » fils, le noble Nicolas Rienzi, chevalier romain, nous » l'avons fait absoudre et l'avons mis en liberté, et le » renvoyons diligemment à Rome. Nous espérons que » ce qu'il a souffert lui aura rendu la raison, et qu'ayant » déposé ses visions fanatiques, nous pourrons par son » influence et son industrie venir facilement à bout des » conseils des malintentionnés. » Cela n'était point très-clair, mais en revanche l'ancien tribun était parti d'Avignon avec de grandes promesses. Pour prix des services et de l'aide qu'on attendait de lui, dans l'œuvre de la restauration pontificale à Rome et en Italie, on lui destinait la dignité de *sénateur,* à la seule condition qu'il restât toujours fidèle à l'Église, et défendît ses droits jusqu'à la mort.

C'était le nouveau pape Innocent VI, élu le 18 décembre 1352, qui avait uni dans une entreprise commune, et avec des instructions aussi disparates, deux hommes si différents. Pontife vertueux, dans une ville où il était difficile de l'être, il s'était montré dès les premiers jours de son pontificat préoccupé de l'état de l'Italie et

de Rome, et avait exprimé la conviction que le rétablissement de l'autorité pontificale était le seul moyen d'y porter remède. Vainement Pétrarque, qu'il avait consulté à ce sujet, lui avait-il répondu, plutôt en amateur de l'antiquité qu'en vrai politique, qu'il fallait partager le pouvoir entre la noblesse et le peuple, comme autrefois sous la république il l'avait été entre les patriciens et les plébéiens. Innocent VI savait de science certaine que les Colonna et les Orsini n'étaient point des Fabius, et que les Voléro n'étaient pas communs dans la populace romaine du quatorzième siècle.

Mais cette restauration de l'autorité du saint-siége à Rome était justement ce qu'il y avait de difficile. Depuis le départ de Rienzi, l'anarchie avait encore empiré, s'il est possible. Les vicaires pontificaux n'y avaient plus aucune espèce d'autorité; le peuple et la noblesse d'une part, puis les nobles entre eux, les Colonna et les Orsini, se disputaient le pouvoir au milieu de scènes sanglantes. Un bourgeois, Giovanni Cerroni, qui avait été proclamé sénateur par le peuple, malgré les nobles, en avril 1352, avait été obligé de donner sa démission et de s'enfuir en septembre. Un Orsini et un Colonna, décorés du titre de « lieutenants du peuple romain » en 1353, avaient été ensuite, au milieu d'une émeute, et aux cris de : *Popolo, popolo!* l'un lapidé aux pieds d'une statue de la Vierge, l'autre chassé. Alors, au milieu d'un désordre sans nom, les Savelli avaient tiré l'épée contre les Colonna ordinairement leurs alliés, les Orsini contre les Orsini; le peuple avait poignardé à droite et à gauche, et le préfet de Vico avait broché sur

le tout et excité les uns contre les autres pour s'emparer du pouvoir. Enfin, un bourgeois, un *popolare,* du nom de Baroncelli, notaire au sénat comme Rienzi, et autrefois grand partisan du tribun, s'était emparé du Capitole le jour de la fête de la Croix, 14 septembre 1353, et y avait arboré le drapeau blanc au cri de liberté! Moins éloquent mais plus pratique que Rienzi, il avait remis en vigueur une partie de ses lois, pris le titre de « second tribun de la ville et illustre consul romain, » reçu le serment des capitaines de quartier ou *caporioni,* et il promettait de finir comme Rienzi avait commencé.

Le pape Innocent VI avait depuis longtemps deviné dans Albornoz l'homme dont il avait besoin pour dompter la noblesse romaine. Cet ancien archevêque de Tolède avait commandé à la bataille de Tarifa gagnée sur les Maures, et quitté les intrigues de la cour du roi de Castille pour offrir ses services au saint-siége; il savait à fond tout ce que la vie des camps et la vie des cours, les batailles et les intrigues pouvaient apprendre à cette époque. Il était bien fait pour dompter tous ces petits brigands du patrimoine de saint Pierre et de la Romagne, tous ces maîtres en astuce et en violence qui faisaient des États de l'Église un vrai coupe-gorge. Mais il fallait quelqu'un pour gagner le peuple de Rome, plus indocile encore et plus inconstant; car on craignait que l'entreprise de Baroncelli ne vînt à s'affermir. C'était pour prévenir justement cette éventualité qu'Innocent VI avait tout à coup pensé à délivrer Rienzi et à l'envoyer à Rome. Le premier tribun, pensait-il, serait seul capable de renverser le second.

Pauvre Rienzi! sa joie et sa confiance furent sans mesure quand on le tira presque du tombeau pour le mettre sur la route de Rome. Il ne comprit pas quelle froide cruauté il y avait à l'engager dans cette affaire avec un pareil compagnon. Il croyait encore n'avoir qu'à paraître pour revoir Rome et l'Italie à ses pieds. A Florence seulement il commença à réfléchir. Les républicains de cette ville rendirent au légat dans leurs murs les honneurs d'un souverain. Les magistrats en personnes le reçurent sous un dais de soie brodé d'or, au bruit de toutes les cloches, et laissèrent Rienzi confondu dans la foule de ses serviteurs. Rien d'étonnant! Albornoz marchait flanqué de trois vaillants chevaliers, ses parents; on savait que la petite armée pontificale était soldée par lui, et par conséquent à sa disposition. Les Florentins au contraire voyaient Nicolas presque dénué de tout; ils n'étaient point disposés à relever maintenant celui dont ils avaient redouté pour leur indépendance la puissance tribunitienne. A mesure que la petite armée pontificale s'approchait de Rome, l'illusion de Rienzi se dissipait; les partisans de l'Église venaient se grouper autour d'Albornoz, et lui restait toujours seul.

Quand on arriva dans la campagne romaine à Montefiascone, c'est-à-dire tout près du théâtre de ses succès, Rienzi reprit cependant courage. Baroncelli ne tenait guère ses promesses; revêtu d'un pouvoir presque absolu à Rome, il tyrannisait le peuple sans savoir le défendre de la noblesse. Le peuple romain, après avoir subi tant de fortunes contraires, en était encore venu à

désirer un changement quelconque. Qui saurait profiter de ces dispositions, Albornoz ou Rienzi? Le succès appartenait au plus habile. Albornoz, pour faire sa cour au peuple de Rome et contre-balancer le crédit du tribun, se mit en devoir d'attaquer la noblesse des environs; il s'en prit d'abord au préfet de Vico, qui occupait alors dix villes des États et des meilleures, comme Orviete, Corneto, Civita-Vecchia, Narni et Toscanella. Le préfet et Baroncelli crurent parer le coup en s'alliant contre le cardinal; mais cette union perdit le second tribun de Rome sans sauver le préfet. Le peuple, en décembre 1353, accusa son tribun de trahison pour son alliance avec le plus dangereux des nobles, et le massacra au milieu d'une émeute. Le préfet, renfermé dans Viterbe, crut d'abord pouvoir braver le légat, qui était venu, disait-il, avec une cinquantaine de prêtres qu'un de ses hommes battrait aisément. Mais Albornoz lui montra bientôt que ses prêtres valaient mieux que ses truands; avec les secours des milices de Florence et de Pérouse, il emporta Orviete et Toscanella en trois mois.

C'était plus que n'en avaient fait depuis longtemps tous les gouverneurs de Rome. Les Romains reconnaissants envoyèrent une ambassade à Albornoz pour faire leur soumission au saint-siége et demander un sénateur de sa main. Le vicaire du pape à Rome les avait poussés à cette démarche. La solution désirée par tous semblait donc s'offrir comme d'elle-même. Rienzi, qui avait servi dans les troupes d'Albornoz, espérait que celui-ci allait tenir ses promesses. Quelques Romains mêmes avaient

exprimé le désir du retour de leur tribun. Mais tout s'était accompli sans Rienzi, qui n'avait guère servi que d'appât. Le cardinal félicita le peuple romain de son heureux retour à l'obéissance pontificale, et leur donna pour sénateur un certain Guidone dell' Isola. Le futur sénateur éconduit n'était plus qu'un hôte dangereux. Le cardinal ordonna à Rienzi de se retirer à Pérouse, en lui assurant quelque argent pour son entretien; et, augmenté des milices romaines, il alla mettre le siége devant Orviete pour forcer le préfet de Vico dans son repaire.

L'amour-propre blessé jette souvent les gens faibles dans des extrêmes et hors de leur caractère. Trompé par l'habileté d'Albornoz, qui avait rendu inutile le prestige de son nom, Rienzi résolut de lutter avec lui sur le terrain de la politique et de la guerre. Il ignorait qu'on ne réussit qu'avec ses qualités et ses défauts, et qu'on ne fait jamais bien de forcer son talent. Il ne pensait manquer que de soldats et d'argent, et crut justement trouver ce dont il avait besoin, grâce à l'amitié de deux personnages dont il fit connaissance à Pérouse.

C'étaient deux frères du nom d'Arimbald et de Bretonne, l'un juriste et l'autre banquier. Rienzi avait conquis leur amitié et leur confiance par le charme qu'il savait exercer sur ceux qui l'approchaient et les couleurs dont il savait embellir tous ses projets. Ils avaient justement pour frère un des condottieri les plus redoutés alors de l'Italie, le célèbre Provençal Montreal ou Fra Moreale, comme l'appelaient les Italiens, parce qu'il avait été autrefois commandeur de l'ordre de Saint-Jean. Resté

en Italie après l'expédition du roi Louis de Hongrie, il avait formé le noyau de cette célèbre grande compagnie, qui mit pendant assez longtemps toute la Péninsule à contribution. Déjà très-puissant, il avait levé sur des villes, telles que Sienne, Florence, Pérouse, de fortes sommes d'argent que ses deux frères faisaient valoir dans le commerce de banque. Tous les trois étaient à l'affût de toute aventure qui pouvait leur assurer aisément quelque bonne aubaine.

La proposition que fit tout à coup Rienzi à Arimbald et à Bretonne de partager avec eux le pouvoir à Rome, s'ils voulaient l'aider à rentrer dans cette ville, leur plut singulièrement. Autorité et profits, l'ancien tribun leur promettait tout, et faisait encore plus briller à leurs yeux la gloire de relever la majesté du nom romain. Un peu d'argent et quelques soldats, disait-il, suffiraient. A cette époque, en Italie, on pouvait tout croire, parce que tout était possible, en effet, pour quelque temps. Arimbald et Bretonne écrivirent donc à leur frère la lettre suivante : « Très-honoré frère, nous avons plus » gagné en un jour que vous n'avez fait dans toute votre » vie. Nous avons acquis la seigneurie de Rome que » nous promet Nicolas Rienzi, chevalier, tribun et séna- » teur de Rome, que tout le peuple est venu visiter avec » adoration. Je crois que vous approuverez notre des- » sein. Nous avons besoin d'argent pour commencer, » et, sous votre bon plaisir, nous avons retiré des mar- » chands quatre mille ducats que nous emploierons à » lever une armée petite mais leste, avec laquelle nous » marcherons sur Rome. »

Le condottiere était un homme plus pratique que ses deux frères; il n'approuva pas beaucoup l'entreprise; mais, accoutumé à beaucoup tenter, il laissa faire. « Votre projet me paraît grand, leur répondit-il, mais » je ne le comprends pas bien. Je le désapprouve sans » m'en rendre parfaitement raison. Faites cependant, » mais faites bien; surtout prenez garde que les quatre » mille ducats ne soient perdus. Si vous rencontrez » quelque obstacle, écrivez-moi. Je volerai à votre se- » cours avec deux ou trois mille hommes. Gardez bien » le secret surtout, c'est le point le plus important de » votre affaire. » C'était bien là une de ces entreprises aventureuses comme l'Italie en voyait tous les jours. Elle réussit. Il se trouvait justement en passage à Pérouse sept ou huit cents cavaliers sans emploi que Malatesta, seigneur de Rimini, venait de congédier. Rienzi les prit à sa solde pour deux mois, et leur paya un mois à l'avance. Il pouvait maintenant parler haut au cardinal, il parla. « Guidone dell' Isola était trop faible, disait-il, pour comprimer les factions des Orsini et des Colonna qui commençaient à remuer; lui, était encore au service du saint-siége, et avait seul les moyens de lui être utile. Mais il fallait lui donner un titre qui lui permît d'agir, et qui d'ailleurs lui était dû. » Albornoz venait d'achever la soumission du préfet de Viterbe; il avait besoin de s'éloigner pour soumettre maintenant la Romagne; il remit à Rienzi le diplôme de sénateur, et lui donna carte blanche, sûr de pouvoir toujours reprendre Rome, puisqu'il était maître de la campagne, ou comptant même sur la dernière expérience de Rienzi pour assurer d'autant mieux la ville au saint-siége.

Digitized by Google

Ce fut le 1er août, l'anniversaire du jour où il avait été fait chevalier du Saint-Esprit, que Rienzi choisit pour rentrer dans Rome. Il ne négligea point, comme autrefois, la mise en scène. Il s'équipa magnifiquement, ainsi que sa maison; monté sur un beau cheval blanc, il était recouvert d'un manteau d'écarlate fourré d'hermine, broché d'or, et portait des éperons d'or. Ses partisans, car il en avait encore, coururent au-devant de lui jusqu'au Monte-Mario; des arcs de triomphe avaient été élevés, des tapis tendus, des fleurs jetées à profusion dans les rues par où il devait passer : « Béni soit le libé-
» rateur qui vient à nous! » criait le peuple. Arrivé au Capitole, Colà fit entendre au peuple cette voix jadis tant aimée. « Après sept ans d'exil, dit-il du haut du perron,
» la volonté du Très-Haut me ramène dans ma patrie; le
» pape m'a nommé sénateur, mais je n'ignore pas que,
» pour valider mon élection, le concours du peuple
» m'est nécessaire, et je demande sa confirmation. Je
» viens rétablir le bon ordre anéanti depuis mon départ;
» je viens relever la majesté de la république, que les
» seigneurs foulent aux pieds. » Après ce discours, qui n'était point complétement celui d'un serviteur très-obéissant du saint-siége, il créa Bretonne général des milices, Arimbald grand gonfalonier, et envoya des messagers annoncer aux villes d'Italie cette prompte restauration.

Ce qu'il y avait de plus étonnant en Italie que la promptitude de pareils succès, c'était l'enthousiasme ou la terreur qu'ils faisaient naître. Le peuple romain célébra sa joie dans des fêtes pleines de délire; les

nobles effrayés sortirent de la ville et se fortifièrent de nouveau dans leurs châteaux des environs. Le sénateur se laissa prendre aisément aussi à ces apparences de succès durable, quoique les avertissements ne lui aient point manqué : « Si vous réfléchissez, mon fils, lui écrivait » le pape, sur la dureté des temps passés et sur votre » bonheur présent, vous trouverez des motifs de vous » dévouer de plus en plus au service de Dieu, de le louer » et de le remercier de ses grâces. Né dans le plus bas » étage, il vous a donné le commandement sur les têtes » les plus élevées, et, ce qui doit vous toucher par- » dessus tout, lorsque la fumée de la grandeur vous » avait enivré au point de vous méconnaître vous-même, » il vous a châtié en vous tenant longtemps sous le fouet ; » il vous a préservé de la mort, et enfin, contre l'attente » de tout le monde, il vous a relevé au comble de la » grandeur sous les ailes de l'Église votre mère. Ayez tou- » jours ces réflexions sous les yeux. » Rienzi parut obtempérer à ces sages conseils en écartelant ses anciennes armes des clefs de Saint-Pierre mises au-dessus des lettres sacramentelles : S. P. Q. R. Malheureusement il n'avait pas gagné en expérience politique ; l'exil ne lui avait rien appris, et il avait de moins la ferveur de la foi en lui-même, et l'attrait de la jeunesse et des débuts.

Le peuple avait remarqué que le sénateur était au physique bien différent du tribun. Sa longue captivité et le régime succulent de la cour d'Avignon l'avaient rendu gros et pesant ; son visage était enflammé, sa parole plus lourde et plutôt colérique qu'entraînante ; un éclat tout sensuel remplaçait l'éclair autrefois fantastique de

ses yeux. Il avait conservé pour les plaisirs de la table un goût assez prononcé. Dans l'exercice du pouvoir, ses résolutions étaient comme autrefois variables, inconstantes, passant de l'exaltation au découragement. Seulement on remarquait que le malheur avait aigri son caractère, desséché ses sentiments généreux. Il aimait maintenant le pouvoir d'un amour égoïste, non point tant pour les autres que pour lui. Désenchanté de ses rêves, trompé par de plus habiles, il était disposé à prendre les sentiments droits et honnêtes pour de la faiblesse, la tromperie et l'ingratitude pour de l'habileté, la cruauté pour l'autorité, et, comme tous ceux qui forcent leur nature, il était déloyal, astucieux ou cruel, mal à propos et à contre-temps.

Trop fidèle à ses haines, ce fut contre les Colonna qu'il fit d'abord l'épreuve de son pouvoir ou plutôt de son impuissance. Deux messagers qu'il avait envoyés à leur château de Palestrine pour leur demander l'hommage, lui avaient été renvoyés cruellement mutilés, rançonnés. Rienzi, avec ses mercenaires et les milices romaines, marcha contre Palestrine. Arrivé à Tivoli, un premier embarras l'arrêta. Le premier mois des mercenaires était expiré; ils refusaient d'aller plus loin si Rienzi ne les payait point.

L'historien Tite-Live vint encore au secours du sénateur qui n'avait pas d'argent. Il prit à part Arimbald et Bretonne : « Notre naissance et nos dignités, leur dit-
» il en leur rappelant les paroles d'un consul romain
» dans un semblable embarras, nous constituent les chefs
» de la république; c'est à nous de donner l'exemple; que

» chacun se taxe selon ses facultés, et le soldat sera » payé. » Ce n'était point là-dessus que les deux frères avaient compté; ils déboursèrent néanmoins cent florins. Entraînés par cet exemple, les habitants de Tivoli, ennemis des Colonna, se saignèrent aussi et s'armèrent. Rienzi arriva en vue de Palestrine, qui ne pouvait guère être forcée que par la faim. Mais là, Rienzi, qui n'était pas un tacticien habile, ne put couper les vivres au château par les hauteurs; les mercenaires et les milices de Tivoli se prirent de querelle. L'entreprise traînait en longueur, au grand désavantage du tribun, quand le soin de son autorité le rappela tout à coup à Rome.

Le condottiere Montreal n'avait pas prétendu prêter son argent sur la garantie de l'historien Tite-Live. Il était arrivé à Rome la menace à la bouche, et n'épargnait guère le sénateur. Ce Montreal était un personnage qu'il ne faisait pas bon avoir contre soi. La plupart des capitaines de l'Italie s'étaient mis sous ses ordres; il se trouvait à la tête d'une sorte de république militaire et mobile; toutes les villes de la Toscane tremblaient devant lui. Rançonner Rome, s'y emparer du pouvoir peut-être, eût bien fait son affaire. On ne sait si Albornoz, alors dans la Romagne, ne poussait point le redoutable homme de guerre à cette démarche. Rienzi, effrayé, fit retenir prisonniers, avant de quitter son camp, Arimbald et Bretonne; et, arrivé à Rome, saisit Montreal encore sans défiance ainsi que quarante de ses officiers, et les jeta en prison. Les condottieri avaient plus d'un crime sur la conscience. Montreal fut mis en jugement pour ses méfaits sur les territoires des villes toscanes,

et condamné à mort. Rienzi n'en fit pas cette fois une comédie comme avec les Colonna, sous son tribunat. Du même coup, il se débarrassait d'un homme dangereux, payait sa dette, gagnait l'argent que son créancier avait apporté, et méritait la reconnaissance des villes de Toscane. Le condottiere obtint seulement, comme chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, d'être dispensé de la question; et il marcha bravement au supplice. « Romains, » s'écria-t-il, devant le billot, c'est ma richesse et votre » pauvreté qui décident de mes jours. » Et comme l'exécuteur lui tâtait le cou, il ordonna à son chirurgien de faire une marque à la jointure des vertèbres; et la tête roula du premier coup.

Cette exécution déplut cependant à Rome. « Pouvez-» vous, citoyens, disait Rienzi au peuple le lendemain, » regretter un scélérat qui ravageait les campagnes, pil-» lait les villes et vous traînait en esclavage? Il voulait » se saisir de l'autorité, et ne la souhaitait que pour vous » piller impunément. C'est la miséricorde de Dieu qui » l'a livré entre nos mains, et nous a rendus maîtres de » son argent, de ses armes et de ses chevaux, pour le » plus grand avantage de la république. » Néanmoins, il n'osa faire exécuter également Arimbald et Bretonne. Il sentait qu'il avait un crime sur la conscience, et un crime qui ne lui rapportait pas autant qu'il avait cru. Montreal, en effet, était loin d'avoir apporté avec lui tout ce qu'il possédait; et sur ce qu'il trouva, Rienzi fut obligé de dédommager les villes de Florence et de Sienne pillées par le condottiere, et de payer les mercenaires, qui ne voulaient pas rester à son service après cette

Digitized by Google

trahison. Le sénateur, pour tout couvrir d'un succès, envoya au moins contre la forteresse de Palestrine, avec l'argent qui restait, un assez bon capitaine, Riccardo, de la famille des Annibaleschi. Celui-ci connaissait parfaitement le pays; il posta ses troupes à Castiglione, à Frascati, à Tivoli, et occupa toutes les avenues du château. Le temps seul cependant pouvait amener la reddition de Palestrine; or, le temps était le plus grand ennemi de Rienzi. En attendant qu'un succès l'affermît, il lui fallait ménager le saint-siége et surtout lui assurer le recouvrement intégral des impôts ordinaires, comme signe de soumission. Rienzi rétablit d'abord l'impôt sur le vin. Cela suffit pour démasquer le nouveau sénateur.

Quoi! c'est pour cela qu'était revenu celui qui avait autrefois promis l'assistance de l'État aux pauvres et aux orphelins? On murmura. L'un de ceux qui manifesta le plus haut son opinion fut exécuté sur-le-champ; le reste paya, mais le mécontentement devenant plus intense, Rienzi fit succéder les exécutions aux exécutions. Rome n'avait plus un tribun ni un sénateur, mais un tyran. Colà, le bien-aimé des Romains, ne donnait plus au peuple pour spectacle que des supplices. Renfermé presque toujours au Capitole et soigneusement gardé par des sicaires, il oubliait ses craintes et ses embarras dans de longues orgies d'où il sortait plus craintif et plus cruel qu'auparavant. La nuit surtout, ses rêves étaient agités; le palais du Capitole commençait à trembler comme autrefois sous lui pendant son sommeil. Le jour, quand il osait sortir, c'était comme autrefois C. Gracchus, en habits de deuil, en faisant porter devant lui des emblè-

mes d'un lugubre symbolisme. Et cependant le cardinal Albornoz était revenu près de Rome, à Montefiascone, comme le basilic qui a fasciné sa proie et n'a plus qu'à l'attendre.

Avant de tomber, Colà se rattacha encore à une de ces romanesques espérances ou de ces duperies bien faites pour tenter une imagination crédule et à bout. Un bourgeois de Sienne, natif de France, du nom de Jeannot, en italien Giannino, à la naissance duquel se rattachaient certaines circonstances mystérieuses, joua le principal rôle dans cette dernière mystification. C'était un honnête artisan, qui, après une jeunesse assez vagabonde, était venu s'établir de Châlons-sur-Marne à Sienne, et y avait fait une assez grosse fortune dans l'*art de la laine,* comme on s'exprimait en Italie. Quelque dupe ou quelque imposteur fit croire à Rienzi que ce Giannino n'était autre que Jean Ier, fils posthume de Louis le Hutin, roi de France ; on l'avait cru mort quelques mois après sa naissance, assurait-on, mais ses oncles l'avaient remplacé par un enfant mort et fait disparaître, par des motifs faciles à concevoir. Il y avait là aux yeux du monde une injustice à réparer, aux yeux de Rienzi une grande affaire à exploiter.

Le sénateur fit mander le bourgeois de Sienne le 2 octobre au Capitole. Giannino fut à peine arrivé au palais, que Rienzi se jeta à ses pieds et le salua du nom de roi de France. L'artisan déclina d'abord les honneurs et les avances que lui faisait le sénateur ; mais bientôt il se laissa persuader par l'éloquence de Rienzi et la perspective de remonter sur un trône usurpé. Bref, le

fils bâtard de l'empereur Henri VII et le fils posthume du roi Louis le Hutin crurent bientôt tenir le monde. La petite fortune faite dans l'art de la laine fut consacrée à reconquérir un trône. Rienzi présenta le nouveau roi de France au peuple romain comme son allié, et, dans un aveuglement difficile à concevoir, l'adressa, avec une lettre qui contenait ses réclamations contre l'usurpateur Philippe VI de Valois, au légat Albornoz. La soumission des Colonna, auprès d'un trône à rendre à son légitime possesseur et de l'alliance du roi très-chrétien à s'assurer, ne paraissait plus à Rienzi que d'un intérêt médiocre. Il lâcha la proie pour l'ombre et rappela son capitaine Riccardo, dont il était d'ailleurs jaloux. Ce fut sa fin.

Rienzi était devenu à Rome ridicule ou odieux. Le mécontentement ne demandait plus pour éclater qu'une occasion et un chef. L'augmentation de l'impôt du sel et la présence de Riccardo furieux de sa disgrâce suffirent. Le 8 octobre 1354, à la pointe du jour, Rienzi fut réveillé par des cris effrayants poussés sur le Capitole : « Vive le peuple ! mort au tribun ! » La foule était venue particulièrement des quartiers des Colonna, de Saint-Angelo et de la Grève; les soldats chargés de garder la ville étaient à sa tête. On cherchait à enfoncer la porte d'entrée du palais. Rienzi espéra d'abord que les autres quartiers viendraient à son secours ; rien ne bougea. Il vit bientôt les juges, les notaires, les gardes, les serviteurs quitter la maison menacée, et se convainquit que toutes les issues étaient gardées. Dans cette extrémité, il parut sur le balcon tout armé et le drapeau de la ville à la main, demandant à parler ; les cris de

mort redoublèrent ; les pierres, les flèches, dont une le blessa à la main, le forcèrent à rentrer. Il n'avait plus qu'un serviteur, Lucciollo, qui songeait à le livrer. Pendant que la porte résistait encore, il résolut d'attendre les furieux l'épée à la main et de vendre chèrement sa vie. Mais, pour en finir plus vite, le peuple mit le feu à la porte, l'incendie gagna bientôt la galerie supérieure, qui tomba avec fracas, et au moment décisif Rienzi perdit tout son courage.

La foule se ruait avec furie sur le perron et dans les escaliers. Au lieu de l'attendre de pied ferme, Rienzi, dans un coin retiré du palais, déposa son armure, se noircit le visage, se coupa la barbe et se couvrit de haillons ; puis, chargeant un matelas sur son épaule pour mieux cacher encore son visage, il se précipita dans les escaliers au milieu de ceux qui montaient en criant : Sus au traître là-haut ! *Suso a gliu traditore!* Il parvint ainsi jusqu'au perron au milieu des brandons enflammés qui tombaient, lorsqu'un homme le saisit par le bras et lui cria d'une voix terrible : « Arrête, Rienzi ! » Un bracelet d'or qu'il avait gardé l'avait trahi. Il lâcha le matelas, et se livra sans proférer une parole. La foule furieuse l'entraîna jusqu'au bas du perron devant le lion de marbre, à la place où l'on exécutait les criminels. Là cependant aucun de ces furieux n'osait porter la main sur lui. Ils le regardaient avec un stupide étonnement. Ces yeux d'où avaient jailli autrefois tant d'éclairs d'enthousiasme étaient fixes et hagards ; cette bouche d'où s'étaient échappés des flots d'éloquence était contractée par la terreur. C'était là leur ancienne idole. Enfin un

certain Cecco del Vecchio lui donna de son épée au travers du corps ; un Treja, notaire au sénat, lui coupa la tête, et chacun à l'envi trempa son épée ou son poignard dans son sang. De là on prit le tronc séparé de la tête, on le traîna jusqu'à la place Saint-Marcello, près de la demeure des Colonna, et on le pendit à un gibet. Le cadavre resta trois jours exposé à toutes les avanies ; et le quatrième, dernière avanie à cette époque, on laissa les juifs le détacher et le brûler hors la ville, comme si ce n'était pas celui d'un chrétien !

Rienzi fit encore le malheur du pauvre artisan de Sienne, qui, après avoir été exploité comme un imposteur utile par quelques princes, finit prisonnier dans le royaume de Naples sous le nom du *re Giannino*. La dernière tentative du tribun ne servit qu'au cardinal Albornoz, qui rentra peu de temps après dans Rome lasse de ses agitations, et y prépara le retour du pape et la soumission des États de l'Église. Exemple frappant de la périlleuse impuissance de l'imagination toute seule en face de l'intelligence pratique et de la résolution dans les affaires humaines !

FIN DE NICOLAS RIENZI.

Digitized by Google

Digitized by Google

TROISIÈME ÉPISODE.

PRISE DE ROME

PAR LES SOLDATS DU CONNÉTABLE DE BOURBON

OU

LA CHUTE DE L'ITALIE AU SEIZIÈME SIÈCLE.

1527.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER.

UNE CONSPIRATION POUR L'INDÉPENDANCE ITALIENNE. — LE CHANCELIER MORONE ET LE MARQUIS DE PESCAIRE.

1525.

En l'année 1525, on pouvait prévoir déjà que le seizième siècle, si avantageux à l'Italie pour les lettres et les arts, serait funeste à l'indépendance de ce beau pays. Incapables de protéger les frontières de la Péninsule contre les étrangers, les *barbares*, qu'ils avaient d'ailleurs introduits chez eux, les souverains italiens se contentaient depuis longtemps d'opposer l'un à l'autre leurs ennemis, Français, Allemands ou Espagnols, pour rester libres au milieu de leurs querelles, quand la célèbre bataille de Pavie, gagnée par Charles-Quint sur François Ier, vint déranger brusquement ce système de bascule, fort savant et fort habile s'il n'avait été aussi dangereux.

La victoire du puissant souverain qui réunissait l'empire d'Allemagne à la royauté espagnole était si complète, l'humiliation de la France, dont le roi avait été

fait prisonnier, si profonde, que l'Italie semblait condamnée sans retour à passer bientôt tout entière sous la domination du premier, comme il était arrivé déjà au royaume de Naples. Les plus habiles généraux du vainqueur, le vice-roi de Naples, de Lannoy, le marquis de Pescaire et le connétable de Bourbon, occupaient non-seulement la Lombardie, mais plusieurs points du centre, dans la Toscane et dans les États de l'Église, et s'y conduisaient en maîtres absolus. Ils faisaient vivre leurs troupes, qu'ils ne payaient point, aux dépens du pays, arrachaient d'énormes sommes aux souverains par la promesse de les délivrer de ces garnisaires, et ne laissaient pas moins les villes et les campagnes à la discrétion du soldat. Qui pouvait conjurer maintenant cette catastrophe? François Sforza, descendant sans héritier de l'illustre condottiere du même nom, n'avait à opposer à la prise de possession définitive de son duché de Milan par l'empereur qu'un âge avancé, une volonté faible et une santé fortement éprouvée. Rudement frappée par le bon roi Louis XII et plus encore par la merveilleuse fortune maritime du Portugal, la république de Venise demandait seulement, dans son égoïsme honteux, qu'on ne violât pas son territoire. Enfin le pape Clément VII, bien que maître de la république de Florence en même temps que des États romains, comme chef et héritier des Médicis, semblait lié sans retour, par la politique servile de ses prédécesseurs Léon X et Adrien VII, à la grandeur menaçante de la maison d'Autriche; et c'était à un pape, descendant de Cosme, le *Père de la patrie*, qu'il paraissait réservé de conduire comme cha-

pelain de l'empereur les obsèques de l'indépendance italienne.

La vive et intelligente nation qui venait de tirer du tombeau de l'antiquité entr'ouvert une nouvelle vie pour les lettres et les arts pouvait-elle cependant succomber sans tenter un dernier effort? Quoi! tant de magnifiques dons de l'intelligence aboutiraient à une fin si déplorable, et tout cet éclat servirait seulement à illuminer une chute! Les facultés de l'esprit ne tiennent-elles donc point à celles du cœur, et le caractère est-il en raison inverse de l'intelligence? Déjà l'universel écrivain de Florence, Machiavel, abandonne les traces de Lucien pour étudier à la suite de Tite-Live comment les États grandissent et tombent; celui qui avait amusé la cour des cardinaux avec ses comédies, essaye aujourd'hui de ramener ses compatriotes à la discipline militaire dans un traité sur l'art de la guerre, et l'auteur du *Prince* paraît renier même ces malheureuses doctrines, qui ont si mal réussi à sa patrie, dans les instructions graves et solides qu'il médite maintenant pour un ambassadeur italien. Le duc François-Marie d'Urbin, qui manie la plume et l'épée, qui pratique les livres et les fauconneaux, n'aura-t-il aussi rien retiré du commerce des héros romains? Et la main puissante qui élève dans les airs le dôme de Saint-Pierre ne peut-elle pas entourer une ville de fortifications savantes et diriger la défense d'une place, comme le génie patriotique d'Archimède appliquait les problèmes de la mécanique à la destruction de ceux qui assiégeaient Syracuse sa patrie? Pour son salut enfin, l'Italie ne rencontrera-t-elle point ce

glorieux concours de génies et de dévouements qui sauve les nations en même temps qu'il les élève?

Avant de disparaître pour trois siècles du nombre des nations libres, les Italiens firent ce dernier retour sur eux-mêmes : ils eurent un instant l'intention d'égaler leur volonté à leur génie et d'arracher aux mains des soldats de Charles-Quint une reine déjà enchaînée. Malheureusement ils portèrent dans ce généreux mouvement leurs défauts de prédilection. Au lieu d'agir à ciel ouvert, ils conspirèrent. Quand ils se résolurent trop tard à la guerre, ils s'y jetèrent avec leurs préoccupations d'artistes. Au lieu d'un soulèvement national et d'une guerre à outrance, on eut donc une savante intrigue et une tactique de cabinet qui amenèrent au pied du Vatican ces soldats de toute nation enrôlés par les généraux de l'empereur : Espagnols, Allemands, Suisses, mercenaires sans foi et sans loi, avides avant tout de butin. Horrible catastrophe au milieu de laquelle fut saccagée à la fois la capitale des arts et celle de la religion chrétienne, comme s'il fallait que l'Italie succombât aussi au seizième siècle, comme autrefois l'empire romain, par les mains des hommes les plus barbares, dans ce qu'elle avait de plus accompli et de plus auguste!

L'auteur et l'âme de la conspiration qui fut tramée d'abord pour soustraire l'Italie aux conséquences désastreuses de la bataille de Pavie et l'arracher à l'oppression de la soldatesque de Charles-Quint, fut un certain Jérôme Morone, chancelier et ministre du duc de Milan, François II Sforza. C'était, dit l'historien Guicciardini, une

vaste intelligence, un esprit fertile en ressources, un homme éloquent, actif, ferme et rompu aux affaires. Malheureusement il se plaisait aux voies détournées et souterraines; il ne comptait que sur l'intrigue, il ne fuyait point la fraude; et, bien qu'il connût les hommes et les choses, il mettait à se servir des moyens et des personnages, qu'il avait une fois fait entrer dans ses dangereuses machinations, une promptitude et une confiance qui pouvaient faire échouer les plus habiles combinaisons.

Le chancelier Morone vit d'abord mieux que personne le parti qu'on pouvait tirer de la situation, si désavantageuse qu'elle parût au premier aspect. L'empereur, que sa victoire dispensait désormais de tout ménagement, retardait plus que jamais de délivrer à François Sforza le brevet d'investiture ducale qui devait légitimer son autorité; et par là, il faisait craindre de plus en plus aux Lombards de passer, comme il en avait été déjà question, sous l'autorité directe de l'archiduc Ferdinand, son propre frère. Le pape Clément VII commençait à comprendre qu'il était dupe de son dévouement à l'empereur, et que le pape n'était pas moins menacé dans sa personne que le souverain. En Europe même, tous ceux qui tenaient encore à leur indépendance : Henri VIII, dont la politique consistait à conserver la balance égale entre les maisons de France et d'Autriche; les Suisses, effrayés à leur tour pour la liberté de leurs chères montagnes, sentaient que le moment était venu de mettre un terme à la puissance menaçante de Charles-Quint. Mais il fallait d'abord rele-

Digitized by Google

ver la France, pour avoir un appui contre un adversaire que tout le monde avait contribué à grandir.

Sur le conseil de son chancelier, François Sforza offrit à la reine mère Louise de Savoie, régente de France pendant la captivité de son fils, de recommencer en son nom la guerre contre les Impériaux si elle voulait s'engager à renoncer d'avance à toute prétention sur le Milanais et sur le royaume de Naples et à envoyer cinq cents lances et de l'argent au delà des Alpes. Encouragé par la réponse favorable de Louise de Savoie, le pape Clément VII commença à fermer ses oreilles aux conseils de Nicolas Schomberg, dominicain allemand tout dévoué à l'empereur, qui venait justement de lui faire signer avec les généraux espagnols un traité fort désavantageux. Il reporta toute sa confiance sur Jean-Matthieu Giberti, Génois fort attaché à la cause italienne, et sous son inspiration, il engagea le roi d'Angleterre à agir généreusement en faveur de François Ier, il poussa la régente de France à rejeter avec fermeté toute condition honteuse; assurant même celle-ci que l'accord de toute l'Europe et l'appui effectif des Italiens pourraient forcer l'empereur à remettre son fils en liberté, si elle voulait seulement de son côté reconnaître et garantir la liberté de l'Italie.

Il y avait là tous les éléments d'une ligue formidable contre l'empereur, et jusqu'alors la politique italienne se montrait habile et sage. Mais le plan ne parut point complet à Morone s'il ne s'y mêlait une belle et bonne trahison, et il se mit en devoir de machiner cette pièce essentielle de toute grande campagne diplomatique et

militaire à cette époque. Or, il lui parut justement que le marquis de Pescaire, chef de la redoutable infanterie espagnole en Italie, était dans une position à lui offrir ce qu'il cherchait. Depuis la victoire de Pavie, à laquelle il avait le plus contribué par sa résolution et son sang-froid, Pescaire paraissait victime de l'ingratitude de son maître. De Lannoy lui avait subrepticement enlevé la mission de conduire le roi François Ier à Madrid, et ravi ainsi tout l'honneur de la prise. Dans les négociations alors pendantes entre la France et l'Espagne, on ne parlait de rien moins à Madrid, pour récompenser les services du connétable de Bourbon, que de relever pour lui l'ancien royaume de Provence. L'empereur, au contraire, refusait de confirmer à Pescaire le comté de Carpi, dont il s'était emparé aussitôt après la bataille. Aussi ce général ne se faisait pas faute de montrer son dépit. Il avait écrit à Charles-Quint pour lui dénoncer ce qu'il appelait l'enlèvement furtif du roi par de Lannoy, comme un manque de confiance offensant pour sa personne. Il accusait hautement auprès de lui ce personnage, non-seulement d'avoir fait dans la bataille les plus mauvaises dispositions, auxquelles lui seul avait porté remède, mais encore d'avoir perdu la tête et le cœur au milieu du combat, et d'avoir jeté deux fois le cri de : Sauve qui peut ! Il offrait de prouver ces allégations les armes à la main, selon les vieilles coutumes ; et ce qu'il écrivait à Charles-Quint, il le répétait tout haut en Italie, avec des commentaires qui n'étaient pas toujours très-respectueux pour Sa Majesté Impériale.

Le chancelier Morone entra dans les sentiments de

cette âme ambitieuse et blessée, les envenima encore par ses condoléances et ses flatteries, et s'imagina bientôt pouvoir gagner ce caractère emporté et ces passions ardentes à la cause italienne. Il ne s'agissait que de lui offrir un prix digne de son ambition et du service qu'on songeait à lui demander. Or, si l'on voulait chasser aussi les Espagnols du royaume de Naples, il fallait mettre cette partie de l'Italie entre des mains sûres, nationales, s'il était possible, et capables de la défendre. Le dataire de la cour de Rome, Giberti, âme patriotique et ardente, mais esprit un peu chimérique, poussait, il est vrai, le pape à revendiquer ce royaume, comme un bénéfice du saint-siége, et en méditait la conquête pour former ainsi avec Rome et Florence un faisceau de puissance qui eût assuré l'indépendance et l'unité de l'Italie. Mais Morone sentait qu'un pareil rôle était au-dessus des forces de la papauté. Le marquis de Pescaire, au contraire, grand homme de guerre, avait une bonne armée qui lui appartenait plutôt qu'à l'empereur Charles-Quint. Il l'avait composée, dressée, disciplinée lui-même; il connaissait chaque soldat par son nom. Il n'était heureux et fier que lorsqu'il marchait à la tête de ces redoutables fantassins, de larges chaussures aux pieds, la plume flottante sur son chapeau, et l'épée nue dans les deux mains. De leur côté, ceux-ci lui étaient complétement dévoués, parce qu'il leur permettait tout après la victoire, quand ils s'étaient bien comportés pendant l'action. Cet homme avait, il est vrai, le caractère et tous les préjugés d'un Espagnol; il détestait les Italiens, qu'il regardait comme lâches et inconstants; il

affectait de ne jamais parler que le castillan, bien qu'il connût l'italien. Cependant il était né en Italie, où sa famille, celle des Avalos, était établie dans le royaume de Naples depuis près d'un siècle; il avait épousé une Italienne, Victoria Colonna, qui était alors une des muses les plus célèbres et les plus goûtées de l'Italie, et qui l'aimait passionnément, comme elle le lui prouva bien même après sa mort. On pouvait espérer que toutes ces circonstances ne seraient pas sans influence sur sa conduite. Enfin l'offre d'une couronne ne devait pas être une légère tentation pour un homme ambitieux et blessé qui avait demandé son congé à Charles-Quint afin de « pouvoir terminer ses jours dans un coin de la terre » loin de la guerre et de tout soupçon. »

Après avoir sondé le pape et Giberti, qui ne l'encouragea pas beaucoup, Morone se chargea de cette négociation délicate auprès du marquis de Pescaire. A la première occasion qu'il jugea favorable, il prit courage, fit promettre au marquis de tenir toujours secret ce qu'il allait lui confier, et commença, en guise de préambule, par une peinture assez fidèle de la situation politique de l'Europe.

L'empereur Charles-Quint, dit-il, en abusant de la victoire de Pescaire, en a compromis tous les résultats et tourné tout le monde contre lui. Le pape Clément VII, le premier, poussé à bout par les mépris et les exigences de la cour de Madrid, comprend qu'il est de sa dignité de père de tous les chrétiens de reprendre son indépendance trop longtemps aliénée en Italie, et de poursuivre au dehors la délivrance d'un prince chré-

tien cher à l'Église. Le cardinal Wolsey, ministre du roi Henri VIII, que l'empereur croyait aussi ne plus devoir ménager, a tout à fait détaché son maître de l'alliance autrichienne, et est disposé à conclure avec la France une ligue destinée à assurer l'indépendance de l'Europe. La délivrance de l'Italie en est la première condition, et tout se prépare déjà pour atteindre ce but. Le pape, avec l'argent de Rome et de Florence, négocie pour prendre à sa solde la flotte du Génois André Doria, le premier marin de l'époque, et pour faire descendre des Alpes vingt mille Suisses, comme défenseurs du saint-siége. La république de Venise, lasse de payer les contributions de guerre exigées par Charles-Quint, peut à moins de frais s'attacher une armée bien disciplinée de mille lances, six cents chevau-légers et dix mille fantassins, sous le commandement de François-Marie, duc d'Urbin. Enfin, François Sforza, en possession de Milan et de sa citadelle, et n'ayant d'ailleurs affaire qu'à une armée affaiblie, trouverait des ressources dans l'amour des Lombards pour lui et dans leur haine contre l'étranger.

Le pape, cependant, l'âme de cette politique nouvelle, continua Morone, veut éviter une longue effusion de sang et assurer le bonheur de l'Italie en réconciliant tous ses enfants. Le marquis de Pescaire est Italien par naissance, Italien par mariage; l'enchaînement seul des circonstances, et de funestes malentendus, lui ont fait traiter ses compatriotes en ennemis. Le pape veut récompenser dignement son mérite méconnu, et les services qu'il lui a personnellement rendus contre les Fran-

çais; il lui offre le royaume de Naples, où il trouvera pour lui-même une ample consolation de l'ingratitude de son maître, et un établissement solide pour ses soldats mal payés. Ce n'est point une trahison qu'on demande de son noble cœur, mais un retour à la fidélité qu'il doit à l'Italie, sa vraie maîtresse et souveraine. Ainsi, comme sa femme Victoria Colonna est l'ornement de la Péninsule, lui en fera le salut, et tous deux passeront à la postérité comme ils auront été sur le trône, couronnés d'une gloire pure et immortelle!

En écoutant la parole vive, insinuante, enflammée de Morone, mille pensées contraires traversèrent l'esprit du marquis de Pescaire. Les considérations politiques du chancelier étaient spécieuses, l'offre brillante et inattendue, la vengeance douce et avantageuse; d'un autre côté, le mépris et la défiance de l'Espagnol pour l'Italien, la tentative faite sur son honneur et sa fidélité faisaient bouillonner son sang. Le désir de connaître à fond tout ce que pouvait cacher une pareille proposition, l'emporta dans le cœur du soldat, qui n'était pas dépourvu non plus de sa part d'astuce. « Cela est » bien grave, dit-il, ce que vous dites; et ce qui ne » l'est pas moins, c'est que vous le disiez à moi. » Puis il ajouta qu'il avait en effet sujet de se plaindre de l'empereur, mais que le plus légitime mécontentement ne lui ferait rien faire contre l'honneur. « Si je devais, dit-il, » me détacher de l'empereur, ce serait de telle sorte » que le meilleur chevalier ne trouvât rien à y redire; » et je ne le ferais que pour montrer à Sa Majesté qu'elle » devait faire plus état de moi que de ceux qu'elle me

» préfère. » Ces mots appelaient une plus ample confidence; Morone se laissa entraîner. Il fit observer à Pescaire que Sa Sainteté ne lui demandait rien contre l'honneur; suzeraine du royaume de Naples, elle pouvait en donner l'investiture à qui bon lui semblait. Pescaire, né Napolitain, relevait du pape avant de relever de Charles-Quint, qui n'était à Naples que le vassal du pape. N'était-ce point assez? Clément VII, comme pontife, le délierait de son serment de fidélité à l'empereur. Ce qu'on lui demandait était d'ailleurs fort peu de chose: qu'il partît pour Naples avec les troupes espagnoles les plus dévouées, et dispersât les autres, mercenaires allemands indignes de sa pitié, dans quelques places du Milanais où il serait facile de leur faire mettre bas les armes, cela suffirait; le pape, Venise et les Lombards se chargeaient du reste. Quoiqu'on ne sache pas tous les détails de l'entrevue, il paraît probable que Pescaire, après avoir tout entendu, ne laissa pas partir Morone sans lui laisser concevoir quelque espérance d'accord et de réussite.

Il est certain au moins que le chancelier crut avoir déjà cause gagnée. Sur les assurances qu'il donna, toute la diplomatie déjà dressée contre l'empereur fut mise en campagne. Les plénipotentiaires et les courriers se croisèrent de Rome et de Venise à Paris et à Londres. L'auditeur apostolique, Jérôme Ghinucci, fut échangé contre l'évêque de Bath, entre Henri VIII et Clément VII. La reine régente de France, Louise de Savoie, depuis longtemps pressentie, accrédita auprès de la république de Venise, le comte Louis de Canossa, évêque de Bayeux,

un des plus habiles négociateurs parmi les Italiens attachés à la France, et auprès du saint-siége, Alberto Pio, comte de Carpi, son frère. L'évêque de Veruli, Ennius Philonardus, nonce du pape en Suisse, fut chargé d'une manière explicite d'y lever des soldats. Il y avait longtemps qu'on n'avait signalé une pareille activité en Italie. Un frisson électrique semblait courir tout le long de la Péninsule. Morone, qui tenait les fils de toute cette grande intrigue, se croyait au moment de réussir : Giberti lui-même, le conseiller du pape, prenant confiance, s'écriait qu'il voyait « le monde se changer, et l'Italie pas- » ser d'un abîme de misère au faîte de la gloire. »

L'attitude du marquis de Pescaire laissait cependant quelque chose à désirer. Il avait de fréquentes entrevues avec Morone, et même avec le duc de Milan, François Sforza, mais il opposait toujours à leurs instances quelques nouveaux scrupules qui faisaient traîner les choses en longueur. Poussé enfin par le Romain Menteboni, confident de Giberti, il envoya à Rome le Génois Dominique Sauli prier le pape de consulter des jurisconsultes et des canonistes, pour décider entre ses devoirs envers l'empereur et ceux envers le pape, et mettre d'accord sa conscience avec son honneur ; et il fallut, sous des noms supposés, saisir de la question le cardinal Accolti et le jurisconsulte Angelo Cési. L'ardent Morone perdait patience ; croyant facile de venir à bout du petit nombre de soldats impériaux encore en Lombardie, il parlait de faire arrêter le marquis avec ses principaux capitaines, lorsqu'un incident vint tout à coup jeter la terreur parmi les conjurés.

Au commencement du mois de juillet, Sigismond Santio, secrétaire du comte de Carpi, expédié de Rome pour faire approuver les traités par la cour de France, fut attaqué sur le territoire de Brescia par des voleurs et tué. On pensa aussitôt à Rome que la cour de Madrid avait eu vent de ce qui se préparait en Italie, et avait fait faire le coup pour avoir les preuves de la conspiration. De quelle part venait la trahison? Le pape, le plus compromis, soupçonnait tout le monde. En première ligne, il accusait Pescaire; mais Giberti n'y voulait point croire : « L'empereur, disait-il, ne pouvait donner au mar-
» quis un royaume pour prix de ce qu'il avait fait pour
» lui; celui-ci voudrait-il saisir cette occasion de rentrer
» en grâce, mais ce serait un péché de supposer une si
» basse pensée dans une âme aussi noble. » Tout au plus accordait-il qu'il avait été obligé, pour sa sûreté, de donner des avis à sa cour déjà avertie par d'autres. On aimait mieux accuser soit Antonio de Leyva, gouverneur de Pavie, qui surveillait Pescaire, soit la duchesse d'Alençon, qui, chargée de traiter en Espagne de la délivrance de son frère, François Ier, aurait commis quelques indiscrétions pour obtenir, par la crainte du soulèvement de l'Italie, de meilleures conditions.

Le véritable traître était le marquis de Pescaire. Celui qui, à la prise d'une ville, faisait passer au fil de l'épée tous les soldats italiens, et exprimait souvent le regret d'être né dans la Péninsule, n'avait jamais oublié la haine qu'il nourrissait, en bon Espagnol, contre ses prétendus compatriotes. Bien qu'époux de la belle et poétique Victoria Colonna, il ne partageait point cet en-

thousiasme littéraire qui avait révélé aux Italiens le sentiment un peu factice encore, il est vrai, du patriotisme. S'il y avait place dans cette âme de soldat pour quelque idéal, c'était pour le vieux roman de la fidélité fière, inébranlable et résignée du Cid à son ingrat souverain. Le jeu d'ailleurs n'avait pas tardé à lui paraître dangereux; mis entre deux trahisons, il s'était décidé à donner une dernière preuve de fidélité à son souverain en lui sacrifiant son honneur. Il avait donc instruit Charles-Quint de la conspiration par un certain Jean-Baptiste Castaldo; et, sur l'ordre qu'il en avait reçu de Madrid, il continuait, en vassal obéissant, à conspirer avec les Italiens pour achever de les compromettre et pouvoir les convaincre tous.

Au mois d'août, l'arrivée d'un émissaire de l'empereur, Lopez de Hurtado, rendit pour leur malheur toute confiance aux conjurés. Il remit au marquis de Pescaire le brevet de capitaine général, à François Sforza celui d'investiture, aux conditions convenues depuis longtemps, et au protonotaire Caraccioli l'ordre de traiter de la paix avec la république de Venise. La cour de Madrid craignait donc qu'un soulèvement en Italie ne vînt compromettre le succès de ses négociations avec la France; elle voulait désarmer par des concessions le ressentiment de son général, aussi bien que celui de ses ennemis. François Sforza, qui devait payer son brevet cinq cent mille ducats; le saint-siége, que la cour de Madrid semblait mettre en dehors de ses ménagements, n'étaient d'ailleurs point satisfaits de ces concessions. Le marquis de Pescaire, en feignant aussi de ne se point

contenter de son brevet de capitaine général, acheva d'aveugler les Italiens.

Décidé à tout risquer, le chancelier Morone pressa Pescaire de disperser ses troupes dans différentes places de la Lombardie pour qu'on pût commencer. Une maladie de François Sforza, assez grave pour mettre sa vie en danger, fournit encore au marquis de Pescaire un prétexte de retard et les moyens même d'assurer le succès de sa trahison. En cas de mort de Sforza, le duché, selon la coutume, devait faire retour à son seigneur suzerain l'empereur. Comme capitaine général, Pescaire ne put se dispenser, sans se compromettre, non-seulement de tenir ses troupes rassemblées, mais d'en lever encore de nouvelles en vue de cet événement; mais il promit à Morone d'employer ces nouveaux soldats pour la bonne cause, et parut donner un gage aux conjurés, en retirant des places du saint-siége les garnisons qui avaient excité les plaintes du pontife. Clément VII, de son côté, tomba dans un autre piége; trompé par l'empereur, qui lui demanda une dispense pour épouser une princesse de Portugal, il retarda encore l'explosion, dans l'espoir d'obtenir en retour quelque chose de la cour de Madrid.

Au mois de septembre, François Sforza se rétablit et reprit tous ses projets. Il n'y avait plus moyen de remettre un soulèvement qu'on préparait depuis six mois. Le marquis de Pescaire, tombé malade lui-même à son tour, ne pouvait objecter une circonstance qui, au contraire, lui permettait de se laisser surprendre au gré des conjurés. Il fallait d'ailleurs se hâter; des officiers espa-

Digitized by Google

gnols s'apercevaient des intrigues formées autour d'eux, et le plus menacé de tous, Antonio de Leyva, gouverneur de Pavie, menaçait publiquement de faire massacrer Morone, auquel ses compatriotes portaient une haine particulière. Le marquis de Pescaire avait reçu récemment de l'empereur de pleins pouvoirs pour agir selon les circonstances; il résolut d'en finir.

Retenu au lit à Novare, loin de ses troupes groupées autour de Pavie, il était dans une position assez désavantageuse pour frapper un coup décisif. Il fit venir tout à coup quelques troupes du Piémont et du marquisat de Saluces, et manda auprès de lui le chancelier Morone pour aviser aux dernières mesures, et Antonio de Leyva en secret pour surprendre le premier. Tout dépendait de la confiance du chancelier Morone. A la cour de François Sforza, on s'opposa à son départ; lui-même balança; il avait dit une fois à l'historien Guicciardini qu'il ne connaissiat pas d'homme plus perfide et plus méchant que Pescaire. Mais le marquis avait promis à Morone toute sûreté dans la lettre qu'il lui avait écrite; enfin la délivrance de l'Italie, préparée avec tant de peine et de si longue main, dépendait peut-être de cette visite. Morone arriva à Novare, le 14 octobre, auprès du malade; une conversation détaillée eut lieu entre eux sur la dispersion des soldats espagnols et le plan de campagne des alliés. Le chancelier se retirait plein d'espoir avec les dernières instructions du traître, lorsqu'il fut arrêté par Antonio de Leyva, placé par Pescaire derrière une tapisserie. Le lendemain on commençait avec éclat le procès du chancelier, et on arrachait de lui l'aveu de la culpabilité du duc de Milan.

C'était tout ce qu'avait voulu Pescaire. Il somma aussitôt Sforza, sous peine de le déclarer déchu comme traître de son fief, de lui livrer Crémone et les citadelles de Lecco et de Pizzighittone, pour s'assurer du passage de l'Adda. Le malheureux, frappé comme d'un coup de foudre et privé d'ailleurs du meilleur de ses conseillers, céda sur ce premier point sans résistance. Les exigences de Pescaire augmentèrent; il demanda à entrer dans la ville de Milan, et l'obtint encore. Lorsqu'il exigea cependant la remise des châteaux de Crémone et de Milan, celle du secrétaire du duc, Riccio, et de celui de Morone, Sforza reprit courage. Il refusa de se dessaisir sans l'ordre de son suzerain de ces deux châteaux, qu'il tenait au nom et par la volonté de l'empereur, et répondit qu'il gardait ses deux conseillers pour établir son innocence devant Charles-Quint. Pescaire, furieux, exigea le serment de fidélité à l'empereur des habitants de Milan, qui n'obéirent qu'avec répugnance, et fit commencer contre les deux châteaux les travaux de siége, avec défense au duc de les empêcher jusqu'au retour des instructions qu'il demandait à l'empereur.

François Sforza avait encore dans le château de Milan huit cents hommes d'élite; il comprit qu'on voulait porter le dernier coup à l'Italie dans sa personne. Le cœur du glorieux condottiere qui avait conquis au prix de son sang le duché de Milan, battit encore une fois dans son dernier descendant. Il ne voulut pas que la Péninsule succombât sous une ignoble trahison; elle méritait une plus digne fin. Il fit entrer en toute hâte autant de vivres

qu'il put dans la citadelle, et, quand les Espagnols voulurent mettre la main aux tranchées, il ordonna de tirer le canon sur les travailleurs. L'Italie du moyen âge passait de sa dernière conspiration occulte à sa dernière guerre ouverte pour l'indépendance.

CHAPITRE DEUXIÈME.

LA DIPLOMATIE ET LA TACTIQUE ITALIENNES. — LE PAPE CLÉMENT VII ET FRANÇOIS-MARIE DUC D'URBIN.

1526.

Les détails du procès de Morone, qui compromettaient tous les ennemis de Charles-Quint, et le siége du château de Milan, poussé avec vigueur malgré la résistance de François Sforza, faisaient une nécessité aux Italiens de la guerre ouverte, s'ils ne voulaient point laisser périr l'Italie tout d'un coup. La mort du marquis de Pescaire, enlevé presque aussitôt après les derniers événements à la haine de l'Italie et à l'amour de sa femme, Victoria Colonna, était faite encore pour les encourager ; elle laissait les troupes impériales presque sans direction, et pouvait passer dans la Péninsule pour un châtiment du ciel. Malheureusement, après l'emprisonnement du chancelier Morone, toute la conduite politique de cette grande affaire retomba sur le pape Clément VII.

On avait beaucoup compté en Italie sur le caractère et l'habileté de ce pontife; c'était à ses conseils comme

cardinal qu'on avait attribué tout ce qui avait été bien et résolûment conduit sous le pontificat de Léon X. Mais on s'était déjà aperçu que Jules de Médicis était un de ces hommes du second rang, prudents et habiles sous une direction supérieure, mais qui perdent tous leurs moyens quand ils ont à supporter tout le poids de la responsabilité. Caractère très-faible et esprit fort délié, il avait les défauts et les qualités les plus propres à mettre à nu tout ce que la politique italienne avait alors de faux dans ses principes et de désastreux dans ses conséquences. Placé entre les deux partis que représentaient dans ses conseils l'Allemand Schomberg et l'Italien Giberti, et n'ayant jamais le courage de s'arrêter résolûment et franchement à l'un d'eux et à en courir tous les risques, il mettait toute son habileté à se tenir toujours comme à la portée de l'un et de l'autre, afin, selon l'occurrence, d'en éviter les dangers ou d'en recueillir les bénéfices. Avait-il pris un parti, il s'effrayait au premier obstacle, et, sans l'abandonner complétement, reprenait en sous-œuvre la politique opposée, avec laquelle il n'avait jamais complétement rompu. Aussi, flottant sans cesse entre des projets opposés, défaisant d'un côté ce qu'il faisait de l'autre, inspirant de la méfiance à tous sans rassurer personne, n'offrant aucune garantie à ceux qu'il voulait favoriser et prêtant le flanc à ceux qu'il attaquait, on le vit donner, à force de subtilité, dans les piéges les plus grossiers, et, pour avoir voulu trop raffiner, tomber dans un abîme de maux.

Les deux points capitaux pour les États italiens étaient : 1° de conclure avec la France cette alliance longtemps

préparée, qui leur assurait le concours des Suisses; 2° de rattacher à la ligue italienne le dernier des princes italiens, le duc de Ferrare, qui hésitait à cause de la revendication faite sur lui par le pape des villes de Reggio et de Rubbiera. La reine régente Louise de Savoie, pour en finir, promettait, outre les cinq cents lances, quarante mille ducats par mois pour solder les Suisses; et Venise, qui mettait déjà ses flottes et ses armées en mouvement, répondait du duc de Ferrare, si le pape voulait renoncer à Reggio. Clément VII n'avait qu'à vouloir. Mais sur ces entrefaites le commandeur de Herrera, arrivé d'Espagne récemment, promit, de la part de son maître, de laisser à Sforza son duché et de restituer au pape Reggio et Rubbiera s'ils consentaient à ne pas signer l'alliance française. Ces conditions n'étaient pas satisfaisantes, parce que le commandeur feignait de tenir ses instructions de Charles-Quint, avant l'arrivée de la nouvelle du complot de Morone. Le pape cependant prit prétexte de ces avances pour retarder la conclusion de la ligue, et s'engagea vis-à-vis de l'empereur à ne rien faire pendant l'espace de deux mois.

C'était tout ce que voulait Charles-Quint. Il imposa pendant ce temps à François Ier le désastreux traité de Madrid, en février 1526; puis, quand le pape voulut conclure, il ajouta aux propositions du commandeur de Herrera quelques restrictions qui en changeaient singulièrement la portée. Il ne consentit à conserver à François Sforza son duché que s'il n'était pas reconnu coupable; et il désigna, en cas de mort ou de déchéance de celui-ci, le connétable de Bourbon pour son successeur.

Quant à Reggio et à Rubbiera, il ne l'accorda au pape que si le duc de Ferrare était déchargé par lui de toutes amendes et peines encourues par sa conduite précédente. Mettre la Lombardie entre les mains du connétable de Bourbon, irréconciliable ennemi de François Ier, c'était la laisser entre les mains des Espagnols; décharger le duc de Ferrare des cent mille ducats auxquels il avait été condamné, c'était faire une proposition très-peu agréable au pape, qui passait pour fort besogneux et fort avide. Clément VII, trompé, engagea François Ier à ne point exécuter le traité de Madrid, et offrit enfin sans arrière-pensée au roi l'appui de toute l'Italie. Mais une bonne occasion avait été perdue.

Le 17 mai, à Cognac, fut signée, entre le roi de France, le pape, la république de Venise et le duc de Milan, cette sainte ligue, dont le but était la délivrance de l'Italie et la liberté des enfants de François Ier. Il n'y avait plus qu'à agir. Le duc François-Marie d'Urbin, à la tête de six mille hommes de troupes vénitiennes, était arrivé déjà sur l'Adda; Guido de Rongoni, général du pape, avec un même nombre de soldats, s'approchait du Pô; Vitello-Vitelli, chef des troupes florentines, et le fameux Jean de Médicis, cousin du pape, sorte de condottiere fort habile, rassemblaient des troupes encore plus nombreuses. Un secours de dix mille Suisses, soldés par la cour de France, allait passer les monts. Sur mer André Doria avait enfin reçu du pape l'ordre, avec ses huit galères, treize galères de la république de Venise et douze vaisseaux que la France s'était engagée à appareiller à Marseille et à Toulon, de couper les communications entre l'Italie et l'Espagne.

Digitized by Google

Il y avait longtemps que l'Italie n'avait fait un effort aussi grand et aussi unanime. Les Italiens se prirent à espérer le retour de leurs beaux jours. Cette fois il ne s'agissait plus, croyaient-ils, de la rivalité de deux princes étrangers, mais des intérêts mêmes de l'Italie. Le roi de France se contentait en Italie de la possession de la ville d'Asti et de la suzeraineté sur la ville de Gênes. Le pape était convenu de nommer le nouveau souverain de Naples avec l'agrément des confédérés. « Si Venise, » disait son ambassadeur à Rome, Foscari, fait alliance » avec le roi François, c'est pour son propre bien et » pour celui de l'Italie, non parce qu'elle aime les Fran- » çais. » — « Cette fois, disait encore Giberti, en pleine » faveur alors auprès de Clément VII, il ne s'agit pas » d'une petite vengeance, d'un point d'honneur, d'une » seule ville; cette guerre va décider de la délivrance » ou de l'esclavage de l'Italie entière; » et, plein d'espoir dans la réussite de ses projets, il ajoutait : « Nos des- » cendants regretteront de n'avoir pas vécu de notre » temps pour prendre part à une si grande entreprise, » et pour en recueillir l'honneur. Nous serons seuls » peut-être, mais la gloire n'en sera que plus grande et » le fruit d'autant plus doux. » Un nouvel envoyé de l'empereur, Hugues de Moncade, tomba à Rome au milieu de cette effervescence avec des propositions nouvelles. Assisté de l'ambassadeur espagnol duc de Sessa, il mit le pape en plein consistoire entre la paix et la guerre; Clément VII se contenta d'exprimer le regret d'avoir été obligé, par la dureté des ministres de l'empereur, de prendre de nouveaux engagements pour son salut; et

l'ambassadeur et l'envoyé espagnols sortirent de la capitale de la chrétienté.

C'était en Lombardie, et surtout à Milan, qu'il fallait frapper les Espagnols. Les habitants exaspérés n'attendaient que l'arrivée de l'armée de la ligue pour se déclarer. Outre les cinq mille ducats que le duché payait par jour, les Lombards étaient obligés de loger, d'héberger, de nourrir tous les soldats et de leur fournir l'argent de poche qu'ils pouvaient désirer. Déjà à Milan les marchands et les artisans, organisés sous des capitaines de quartier, venaient de former une société secrète, par laquelle tous les voisins s'engageaient à se réunir au premier appel et à se défendre ouvertement les uns les autres. Il en résultait presque chaque jour des rixes si sérieuses entre les soldats et les habitants, que les capitaines espagnols ne promettaient pas à Charles-Quint de tenir ainsi bien longtemps.

Malheureusement le commandement des forces de a ligue n'était pas en de très-bonnes mains. Avec François-Marie, duc d'Urbin, dont nous allons parler, le marquis de Mantoue, sans beaucoup d'expérience, Vitello-Vitelli, honnête bourgeois florentin, Jean de Médicis, homme de main résolu et hardi, vrai condottiere, à la tête de ses terribles bandes noires, étaient les principaux capitaines italiens. Mais on n'avait pas réglé la question de subordination entre eux; seulement tous cédaient par déférence le premier rang à François-Marie, duc d'Urbin, parce qu'il commandait l'armée la plus considérable; et tout reposait sur lui.

Or, ce général avait gagné sa réputation d'homme de

guerre auprès des Italiens, moins par ses exploits que par un grand et fréquent étalage de savoir historique et de science militaire. Il possédait parfaitement l'histoire des guerres de Tite-Live et savait sur le bout du doigt les détails stratégiques des dernières campagnes faites en Italie. Il avait étudié la castramétation, l'art de choisir un lieu, de s'y asseoir, de s'y fortifier dans la meilleure position pour attaquer et pour se défendre. Mais son talent ne consistait qu'à disposer les choses selon des règles apprises et des exemples autorisés. Espèce de pédant dans son métier, il s'arrêtait aux prolégomènes de la guerre, qu'il prenait pour la guerre même. Il ne se serait jamais laissé surprendre par l'ennemi, mais il l'aurait surpris moins encore par crainte d'enfreindre les règles; général merveilleusement approprié au génie politique de la république de Venise, attentive avant tout à ne rien compromettre, au risque de ne rien faire.

Établi sur l'Oglio, le savant capitaine ne voulut point passer l'Adda et marcher sur Milan avant que l'armée du pape eût elle-même passé le Pô au-dessous de Crémone pour appuyer son mouvement en avant. Il n'avait pas grande confiance dans les milices italiennes, qui avaient, il est vrai, depuis longtemps perdu l'esprit et les habitudes militaires. Cependant on aurait pu profiter d'un premier enthousiasme et des dispositions non équivoques des habitants de Milan. Antonio de Leyva et le marquis de Guasto, neveu de Pescaire qu'il avait remplacé, ne montrèrent point la même hésitation. Les dispositions hostiles des habitants de Milan étaient surtout à craindre. Le 17 juin, en faisant tuer trois hommes du

peuple, coupables d'avoir manqué de respect au gouvernement espagnol, ils se ménagèrent une émeute, après avoir pris toutes leurs dispositions pour la vaincre et la réprimer à leur aise. Le peuple s'empara d'abord de la *Corte-Vecchia*, où siégeait le tribunal criminel, et de la tour de la cathédrale; mais bientôt il fut entouré, criblé de balles par les soldats, disposés sur les maisons crénelées ainsi que dans tous les postes favorables. L'infanterie espagnole, qui avait quitté le siége du château pour envahir les faubourgs, acheva la défaite des Milanais en les cernant de tous côtés. Ils furent trop heureux d'échapper au massacre et au pillage en livrant leurs armes et en consentant à l'éloignement de tous les capitaines de quartier qui les avaient commandés.

Les circonstances réparèrent heureusement à Lodi ce premier échec de la guerre d'indépendance. Un certain Louis Vistarini, gentilhomme lodésan au service de l'empereur, avec sept cents Italiens, se lassa d'être témoin et complice des horreurs que son capitaine, un Calabrais du nom de Fabrice Maramoldo, permettait à ses soldats dans cette ville, comme Leyva aux Espagnols à Milan. Il fit prévenir le duc d'Urbin de se tenir prêt, saisit, dans la nuit du 24 juin, la tour d'un bastion où il y avait seulement six hommes de garde, et introduisit par une poterne Malatesta Baglione, un des lieutenants d'Urbin, avec trois mille fantassins. Maramoldo, surpris, fit retraite dans la citadelle et demanda du secours à Milan. Le marquis de Guasto vint en effet avec quelques chevau-légers et deux mille hommes d'infanterie, et commença le combat au milieu de la ville. Mais le duc

d'Urbin, moins prudent cette fois, passa l'Oglio avec toutes ses forces et arriva sur l'Adda. Guasto craignit d'avoir affaire à une armée supérieure, il battit en retraite, et laissa Lodi au pouvoir des Italiens. Maramoldo lui-même, n'espérant pas pouvoir défendre la citadelle, rentra, favorisé par quelques corps de cavalerie détachés, dans la ville de Milan.

La réunion des armées pontificale et vénitienne, maîtresses de la ligne de l'Adda, eut lieu deux jours après. Le lieutenant général de l'armée du saint-siége, François Guicciardini l'historien, proposa de marcher droit sur la capitale de la Lombardie. Les Italiens pouvaient disposer de plus de vingt mille fantassins, d'une bonne artillerie et d'une cavalerie assez nombreuse. Le duc d'Urbin voulut attendre l'arrivée des Suisses, qu'un certain châtelain de Mus, espèce de brigand qui portait le nom des Médicis, et l'évêque de Lodi s'étaient chargés de lever et d'amener. En vain on lui objecta que le premier ne songeait probablement qu'à s'approprier l'argent de la ligue et que l'autre avait trop peu d'influence en Suisse pour hâter l'expédition; le prudent général mit huit jours à faire les seize milles qui séparaient Lodi de San-Martino, en appuyant sur la droite pour rallier les Suisses à la descente des montagnes. Le 6 juillet, à la vérité, comme il n'était plus qu'à une distance de trois milles de Milan, il fut rejoint par cinq cents Suisses; mais le même jour aussi le connétable de Bourbon, débarqué depuis quelque temps à Gênes, entra dans Milan avec huit cents Espagnols et cent mille ducats.

Le lendemain, en revanche, François-Marie, qui ne

connaissait point cette dernière circonstance, sortit résolûment de son camp et arriva en une étape sous les murs de Milan. Il eût été selon les règles maintenant de débloquer et de ravitailler le château où était serré de près depuis longtemps François Sforza ; mais cette fois, hardi à contre-temps, le chef de la ligue marcha sur les faubourgs des portes Romaine et Tosa, dont les murs étaient en assez mauvais état et les fossés comblés sur plusieurs points. Il pensait que les Impériaux n'essayeraient même point de les défendre et qu'ils se borneraient à se maintenir dans la ville, si même ils ne l'abandonnaient pas. Surpris de voir ses arquebusiers vigoureusement reçus par les Espagnols, occupés à se retrancher, il fit approcher à une portée de trait trois pièces de canon, qui ne produisirent pas beaucoup d'effet, et ordonna un assaut où il perdit quarante hommes et un grand nombre de blessés. Cela n'était pas encourageant pour un homme peu habitué aux traits d'audace. Au milieu de la nuit, Urbin fit tout à coup partir son artillerie et ses munitions, ordonna aux troupes vénitiennes de se mettre en retraite, et engagea les chefs de l'armée pontificale à en faire autant. En vain Guicciardini le conjura de rester et de persévérer dans son entreprise, il répondit que la levée du siége de Parme par Prosper Colonna dans la dernière guerre n'avait pas empêché ce général de conquérir bientôt tout le duché de Milan, et il recula assez en désordre, non-seulement jusqu'à San-Martino, mais jusqu'à Marignan, son avant-dernier campement; de sorte que ses ennemis altérèrent assez méchamment pour lui le mot de César : *Veni, vidi..., fugi!*

Cette inqualifiable retraite fut surtout ressentie par les habitants de Milan et les défenseurs de la citadelle. Les souffrances des Milanais devinrent telles que les Espagnols étaient obligés de lier leurs hôtes pour les empêcher d'émigrer ou de se précipiter du haut des toits sur le pavé. Quelques notables se jetèrent aux pieds du connétable de Bourbon, et le conjurèrent de soustraire aux mauvais traitements de ses soldats un pays dont la possession lui était peut-être destinée. Le connétable, attribuant tout au défaut d'argent, leur demanda trente mille ducats pour pouvoir éloigner tous ses soldats de la ville, et, après avoir reçu la somme, il n'en envoya que la moitié dans les faubourgs. Dans la citadelle, Sforza, pendant la nuit du 17 juillet, fit sortir trois cents bouches inutiles, qui traversèrent sans difficulté les lignes des Espagnols et vinrent implorer le duc d'Urbin à Marignan de secourir le château, s'il ne voulait pas le voir capituler bientôt.

Celui-ci venait de recevoir cinq mille Suisses, conduits par le châtelain de Mus. Il aurait bien voulu attendre encore cinq mille autres Suisses que la France avait promis de lever pour son propre compte, mais les réclamations des autres capitaines furent telles cette fois, qu'il fut obligé d'y céder. Le 18, il partit de Marignan, et, après avoir fait huit milles en quatre jours, il vint prendre une position de forte assiette à trois milles de Milan, dans un endroit appelé l'Ambra. Le sommet du triangle que formait son camp était à l'abbaye de Casaretto, la base adossée au Lambro, l'un des côtés au Naviglio, l'autre menaçait les murailles de la ville entre les

portes Renza et Tosa, et était à portée du château. Mais il s'agissait moins de s'établir dans une forte assiette que d'attaquer un ennemi qui se tenait sur la défensive. Le 23, les capitaines italiens demandèrent énergiquement à marcher contre les lignes espagnoles pour porter secours à François Sforza; le duc d'Urbin traîna tellement la délibération, qu'on dut remettre la décision au lendemain. Le châtelain de Mus ce jour-là se joignit aux instances des autres; mais comme François-Marie opposait encore à leurs demandes de nouvelles raisons stratégiques, on apprit que Sforza, qui n'avait plus de vivres que pour quelques heures, venait de capituler et avait obtenu de sortir libre avec sa garnison, sans préjudice de ses droits.

Une ligue a besoin de succès pour vivre; tout revers est ordinairement entre alliés un sujet d'accusations réciproques et une menace de dissolution. On ne manqua pas à l'armée d'accuser du dernier malheur la prudence exagérée du duc d'Urbin. Celui-ci répliqua qu'on l'avait entraîné malgré lui sous les murs de Milan, et qu'il regardait la reddition du château comme un embarras de moins et l'événement le plus favorable à la campagne; puis il demanda, ou à ne plus se mêler désormais que de l'armée vénitienne, ou à avoir le commandement absolu de toute l'armée de la ligue. Cette dernière prétention était d'autant plus inadmissible qu'à la cour pontificale on n'avait pas grande confiance en Urbin. Clément VII se rappelait l'avoir fait dépouiller, sous Léon X, de son duché d'Urbin et du comté de Montefeltro, que la république de Florence possédait même

encore. On accusait déjà le ressentiment du duc de n'être pas étranger aux incompréhensibles lenteurs du général; comment lui confier maintenant tout le sort de la guerre? La république de Venise comprit elle-même l'inadmissibilité des prétentions de son général, et lui dépêcha le sénateur Louis Pisani, qui l'y fit renoncer. Mais, ce qui fut aussi fâcheux, la question du commandement ne fut pas encore réglée définitivement, et les forces des alliés restèrent, comme devant, sans direction ferme et certaine.

Il en résulta dans la conduite de la guerre un singulier désarroi du côté des Italiens. Fortement établi à l'Ambra, le duc d'Urbin commença le siége régulier de Milan, et détacha Malatesta Baglione, avec trois cents hommes d'armes, autant de chevau-légers et cinq mille hommes, contre la ville de Crémone, occupée aussi, moins la citadelle, par les Espagnols : double entreprise fort contraire à toutes les règles de l'art que celle de poursuivre deux siéges à la fois! D'un autre côté, le pape, voyant que rien ne se décidait sur ce point, voulut aussi faire quelque chose. Il envoya le Français Pierre Novarro, avec seize galères et quatre galions, Doria, avec les flottes vénitiennes et pontificales, bloquer le port de Gênes, priant en outre le duc d'Urbin de lui envoyer quatre mille hommes pour entourer la ville par terre. C'étaient trois siéges à la fois. Quoiqu'il eût reçu un renfort de six mille Suisses, le général de la ligue répondit qu'il ne détacherait pas un homme de son armée avant d'avoir fini au moins son siége de Crémone, et pour se donner au moins cette satisfaction, il marcha de sa

personne contre cette ville à la fin d'août avec un renfort qui portait ses forces disponibles à onze mille hommes. Mais il fit en vain, de la citadelle dont il était maître, diriger, vers la porte Saint-Luc et vers le Pô, deux parallèles réunies par de larges tranchées. Malgré toute sa science et le nombre de ses troupes, les seize cents hommes de la garnison espagnole prolongèrent la défense pendant la plus grande partie du mois de septembre.

Tout traînait en longueur à Crémone, à Milan, à Gênes. Le pape Clément VII commença à retomber dans ses tergiversations ordinaires. Il voyait Hugues de Moncade, retiré, depuis sa sortie de Rome, dans les domaines de la famille gibeline des Colonna, faire des armements sur la frontière du royaume de Naples. Si la longueur de la guerre permettait enfin à Charles-Quint de faire arriver ses flottes par la mer et ses troupes par les Alpes, il pourrait bien payer cher cette guerre de l'indépendance. Clément VII faisait ces réflexions quand Vespasien Colonna, jeune homme qu'il aimait passionnément, quoique fils de Prosper Colonna, son ennemi le plus irréconciliable, vint lui offrir, de la part de sa famille, l'abandon d'Anagni et le passage de leurs troupes dans le royaume de Naples, s'il voulait leur accorder la sécurité de leurs places, le pardon du passé et le retrait du monitoire lancé contre le cardinal Prosper. Le pape crut trouver là un moyen d'affaiblir Hugues de Moncade et de montrer sa bonne volonté aux Impériaux. Il accepta, et, par mesure d'économie aussi bien que pour montrer son désir de la paix, il licencia la plus grande partie des

troupes qu'il avait sous la main à Rome, et distribua le reste dans les villes voisines.

On lui avait tendu seulement un de ces piéges grossiers qui faisaient de la diplomatie au seizième siècle l'art de tromper. Quelque temps après, le 20 septembre, le pape apprit de bon matin qu'une troupe armée s'était saisie de la porte Saint-Jean de Latran et pénétrait sans résistance dans la ville. C'étaient le cardinal Pompée Colonna, son fils Vespasien et l'ambassadeur d'Espagne, Hugues de Moncade, avec huit mille paysans qu'ils menaient comme au pillage. Les Romains, mécontents de l'administration et de l'économie même du pape, se mirent aux fenêtres ou sur leurs portes pour voir défiler ces troupes, qui d'abord occupèrent la place des Saints-Apôtres, puis marchèrent par le pont Sixte sur Saint-Pierre et le Vatican. Clément VII, revêtu de ses ornements pontificaux, voulait attendre dans tout l'appareil de sa dignité ce Prosper Colonna, auquel il avait enlevé le pontificat et qui avait terminé plus d'une querelle l'épée à la main. Mais à la vue des ennemis déjà dans le Borgo-Vecchio, les cardinaux craignirent une scène semblable à celle qui s'était passée entre Boniface VIII et Sciarra Colonna. Ils entraînèrent le pape au château Saint-Ange, dont ils fermèrent les portes, abandonnant aux pillards le palais du pape, l'église Saint-Pierre et les maisons des cardinaux ennemis des Colonna. Le pire fut que le pape Clément VII n'avait pas pour vingt-quatre heures de vivres au château; Hugues de Moncade en profita pour lui imposer une sorte de capitulation aux termes de laquelle

le pape rappelait ses troupes de Lombardie, la flotte d'André Doria du golfe de Gênes, et s'engageait, au nom de ses alliés, à une trêve de quatre mois; juste le délai dont Charles-Quint avait encore besoin pour sortir d'embarras.

La nouvelle de cette malencontreuse trêve arriva au camp des alliés le 24 septembre, le lendemain du jour où Crémone avait capitulé, et la veille de celui où le marquis de Saluces arrivait avec les cinq cents lances françaises depuis si longtemps promises, et de plus quatre mille hommes d'infanterie. Guicciardini offrit de feindre pendant deux ou trois jours encore qu'il n'avait point reçu de nouvelles de Rome, pour qu'on tentât au moins un dernier effort contre la ville de Milan; mais le duc d'Urbin refusa, moins par honneur que par timidité, et ramena ses troupes le 7 octobre de l'autre côté du Pô, vers Plaisance, tandis que l'amiral André Doria sortit avec ses galères du golfe de Gênes. Quinze jours à peine après ce double mouvement, qui faisait perdre tout le terrain qu'on avait gagné, le vice-roi de Lannoy, avec une flotte de quarante vaisseaux, appareillait dans le port de Carthagène en Espagne, et derrière les Alpes, un capitaine bien connu dans ce pays, le redoutable George Frondsberg de Mindelheim, rassemblait une armée allemande.

On ne peut s'empêcher d'admirer avec quelle habileté et quel dévouement l'empereur Charles-Quint fut souvent obéi, parfois même deviné par ses généraux. Le vice-roi de Lannoy avait tout fait en France pour obtenir de François Ier l'exécution du traité de Madrid.

On l'avait vu prier à genoux et avec larmes ce roi auquel il avait rendu de grands services, et refuser les riches présents destinés à adoucir les rigueurs d'un refus. Après avoir perdu toute espérance de paix, il mit une ardeur égale à lever des troupes en Espagne, à diriger trois mille hommes d'infanterie allemande, qui étaient à Perpignan, sur Carthagène, et à rassembler dans ce dernier port les vaisseaux de guerre et ceux de transport nécessaires pour réparer en Italie les conséquences de l'infidélité de François Ier. En Allemagne, George Frondsberg n'attendit pas les ordres de l'empereur quand il apprit la triste position des Impériaux à Milan par son fils, qui servait sous le connétable. Laisser là les rimes, dans lesquelles il se plaisait à célébrer ses anciens exploits, reprendre l'épée qui pendait à la muraille et engager les bijoux de sa femme pour se procurer les premiers fonds, fut pour le vieux guerrier l'affaire d'un instant. Au son rauque de la trompe et au roulement du tambour qui publièrent le ban de guerre par les villes et les villages de l'Autriche et de la Souabe, les soldats répondirent presque aussi vite à l'appel de leur capitaine. Il ne leur garantissait qu'un demi-mois de solde; mais il leur promettait la victoire et plus de butin qu'on n'en avait rapporté jusque-là d'Italie; car il s'agissait cette fois, publiait-il, de venger l'honneur de l'empereur et l'oppression de l'Allemagne sur le seigneur pape, dont le nom n'était alors, comme on sait, rien moins que populaire au delà des Alpes.

Entre ces deux menaces suspendues sur l'Italie, les négociations de Clément VII et les opérations du duc

d'Urbin furent plus embarrassées que jamais. Le pape n'était guère disposé à observer une trêve qui lui avait été indignement extorquée, et il avait fort à cœur de se venger des Colonna ; mais le jeu devenait d'autant plus dangereux que le châtiment pouvait être plus prompt et plus terrible. Un jour, prenant une demi-mesure, il ordonnait à Jean de Médicis de rester avec quatre mille hommes en Lombardie, comme au service du roi de France ; le lendemain il envoyait un ambassadeur à l'empereur pour traiter, il voulait même s'embarquer lui-même et aller à Madrid terminer la paix en personne. Un peu plus tard, il renvoyait Doria dans le golfe de Gênes, et donnait ordre à Vitello-Vitelli, à la tête des troupes florentines, de marcher sur les fiefs des Colonna et d'y mettre tout à feu et à sang, croyant satisfaire au moins sa vengeance, sans pour cela rompre complétement avec l'empereur. De son côté, le duc d'Urbin, flottant entre le désir de garder la descente des Alpes et de prendre Milan, passa tout le mois d'octobre, malgré les impatiences du fougueux Jean de Médicis, à transporter ses campements autour de la ville de Milan, de Monza à Marignan, et de Marignan à Biagrasso pour revenir enfin sur l'Adda.

Le vice-roi de Lannoy et le capitaine allemand George Frondsberg, allaient au contraire directement au but. Arrivé avec quatorze ou quinze mille lansquenets au commencement de novembre à Botzen, Frondsberg avait devant lui deux chemins, l'un à l'ouest du lac de Garde, facile, assez large pour une armée, mais long et fermé par la position de la Rocca d'Anfo ; l'autre.

non gardé, plus court, mais au milieu des précipices de la masse du Tonal et à peine suffisant pour un homme. Il choisit ce dernier. Les Allemands commencèrent leur ascension le 17 novembre, à travers plusieurs pieds de neige, avec quelques chevaux seulement, dont la plupart roulèrent dans les ravins avec les hommes qui les menaient. Les plus agiles furent obligés, aux passages les plus difficiles, de faire pour les autres, avec leurs lances, des ponts et des parapets; plusieurs fois on porta à bras le vieux Frondsberg, vainqueur dans cent combats, qui ne pouvait regarder sans vertige les abîmes ouverts à ses pieds. Le 20, l'armée descendit enfin la dernière colline dans le territoire de Brescia, et ramassa sur sa route tout le bétail, qu'elle chassa devant elle pour son entretien. Parti à peu près vers le même temps de Carthagène, malgré la mauvaise saison, avec trente-deux vaisseaux et sept mille hommes de vieilles troupes, le vice-roi, assailli en route par une affreuse tempête, vit deux vaisseaux sombrer, en perdit de vue cinq autres, et relâcha pour se refaire au golfe de San-Fiorenzo en Corse; mais il envoya à temps l'investiture impériale de Modène et de Reggio au duc de Ferrare, dont le pape perdit décidément l'alliance pour avoir encore trop tardé.

L'amiral André Doria essaya au moins de disputer le passage à la flotte espagnole avec seize galères. Il l'attaqua près du cap Porto-Fino, lui coula un vaisseau et en endommagea deux autres; mais à la faveur de la tempête, qui dispersa les combattants, de Lannoy arriva avec quelques galères à San-Stephano, d'où il envoya

assurer le pape de ses bonnes intentions, et rallia bientôt dans les parages de la Sardaigne et de la Sicile le reste de la flotte, qu'il ramena saine et sauve vers le port de Gaëte. Dans la Lombardie, le duc d'Urbin avait pris une bonne position sur l'Adda entre Frondsberg et Milan, pour empêcher la jonction des Allemands avec le connétable. Rien ne pouvait mieux aller à Frondsberg, qui se dirigea sans aucun obstacle entre l'Oglio et le Mincio, sur le Pô. Urbin, un peu plus tard, leva le camp avec six cents hommes, des chevau-légers et sept à huit mille piétons, et se mit à sa poursuite, mais seulement pour le harceler, lui couper les vivres et enlever ses traîneurs. Dans la riche campagne entourée de rivières qu'on appelle le *Serraglio* de Mantoue, l'affaire fut un peu plus chaude. Frondsberg s'apprêtait à passer le Mincio par Governolo pour atteindre le Pô, quand Jean de Médicis, pour l'enfermer dans l'angle formé par les deux cours d'eau, se jeta hardiment en tête du pont, tandis qu'Urbin pressait l'arrière-garde allemande. La tactique était habile. Mais la veille même, le duc de Ferrare avait envoyé à Frondsberg quatre fauconneaux. A la seconde décharge, Jean de Médicis fut atteint à la cuisse et mis hors de combat. Il mourait quelques jours après, le 30 décembre, tandis que Frondsberg passait le Pô sans obstacle, remontait sa rive droite, et, arrivé près de Plaisance, c'est-à-dire sur le territoire pontifical, écrivait au connétable de Bourbon : « Nous sommes arrivés ici à travers les hautes montagnes et les profondes rivières, malgré la faim et les ennemis; maintenant que faut-il faire? »

De Lannoy, à la même époque, voyait enfin toutes ses troupes débarquées à Gaëte, et, sans perdre de temps, entrait aussi de son côté sur le territoire pontifical. Ce fut en voyant les Allemands au nord et les Espagnols au midi que Rome comprit combien elle allait payer cher la diplomatie de Clément VII et la tactique de François-Marie d'Urbin !

Digitized by Google

CHAPITRE TROISIÈME.

LES ARMÉES ESPAGNOLES ET ALLEMANDES.
— LE CONNÉTABLE DE BOURBON ET LE CAPITAINE FRONDSBERG.
PRISE ET SAC DE ROME.

1527.

Au commencement de l'année 1527, le pape Clément VII voyait se former un orage terrible qui ne menaçait pas seulement l'Italie, mais Rome et sa personne sacrée même. Dans un siècle où la papauté était l'objet d'attaques de toute nature, il ne pouvait guère espérer que les scrupules religieux arrêteraient le souverain qui, au titre de roi très-catholique, joignait la couronne du saint-empire romain. Dans un rescrit lancé au mois de septembre, Charles-Quint s'était étonné de voir un pape verser, pour un intérêt politique, le sang chrétien; il avait déclaré tout à fait contraire à la doctrine évangélique cet emploi des armes temporelles par le père de l'Église, tournant ainsi contre Clément VII en deçà des Alpes les doctrines mêmes qu'il prétendait combattre au delà. Comment se refuserait-il à faire usage de ses armées, aux portes de Rome, lorsque la politique

pontificale avait récemment opposé les plus puissants obstacles aux progrès de son ambition?

Instruit par l'expérience, Clément VII n'avait plus que le choix entre une soumission complète et prompte, ou une résistance désespérée. Il ne sut point encore se décider et se tenir à l'une ou à l'autre. Résolu d'abord à combattre, il envoya Renzo de Ceri, mis à la tête des bandes noires, et Vitello Vitelli au-devant du vice-roi de Lannoy, qu'ils surprirent à Frosinone, le dernier jour de janvier, et obligèrent de se retirer en désordre à Ceperano, sur le territoire de Naples. Ce premier succès l'encouragea; il donna ordre à Renzo de Ceri d'entrer avec six mille hommes dans les Abruzzes, et à Vitello de marcher sur la ville de Naples, tandis que Navarro la bloquerait par mer. Le mouvement réussit. Aquila et Tagliacozzo tombèrent aux mains de Ceri. Le vice-roi de Lannoy recula devant Vitello jusque sous les murs de Gaëte; et Navarro s'empara, après bombardement, de Castellamare et de Torre-del-Græco, postes avancés de la place.

Au nord, les choses n'allèrent pas aussi bien. Le connétable avait, à force d'argent, arraché ses troupes de Milan, passé le Pô le 30 janvier, tandis que le duc d'Urbin malade était à Casal-Maggiore auprès de sa femme, et enfin opéré sa jonction le 12 février à Firenzuola avec les troupes de Frondsberg. Le pape ne s'en inquiéta pas beaucoup d'abord, espérant que le duc d'Urbin et le marquis de Saluces parviendraient bien à arrêter une armée qui marchait assez difficilement sans provisions et sans vivres dans un pays ennemi. Mais

Urbin avait conçu un fort savant plan de campagne. Comparant dans ses souvenirs classiques le connétable de Bourbon au Carthaginois Annibal, il s'était mis en tête d'en venir à bout à la façon de Fabius *Cunctator*, en temporisant. Il avait donc ordonné au marquis de Saluces de reculer devant les Impériaux sans accepter le combat, en laissant seulement des garnisons suffisantes pour défendre les villes, tandis que lui-même suivrait Bourbon toujours à une distance de vingt-cinq milles sans l'attaquer, mais en se grossissant au fur et à mesure des troupes qu'il retirerait de leurs garnisons. Comptait-il contraindre ainsi le connétable de Bourbon à s'enfoncer dans le midi de la Péninsule, où il l'aurait acculé? Il ne s'expliquait point là-dessus, mais il laissait entrevoir l'arrière-pensée de ne point s'éloigner trop du territoire de la république de Venise, qu'il était chargé de défendre. En vain Guicciardini, soupçonnant qu'Urbin marchandait peut-être ses services pour se faire restituer Montefeltro, voulut obtenir du pape ce sacrifice, qui aurait peut-être modifié les plans du nouveau Fabius. Dans cette guerre nationale, chacun ne pensait qu'à soi. Aussi tous ne tardèrent-ils pas à être punis comme ils le méritaient.

Le connétable de Bourbon, qui marchait entre deux armées avec une cohue affamée et obligée de s'étendre démesurément pour vivre, arriva sans combattre, le 7 mars, et en pillant sur son chemin tous les villages, à San-Giovanni, dans le Bolonais. C'étaient l'ex-chancelier Morone, devenu le fidèle conseiller de Bourbon depuis qu'il en avait racheté sa grâce, et le duc de Fer-

rare, disait-on, qui avaient conseillé au connétable cette marche rapide sur le centre de l'Italie. L'orage, et un un orage terrible, menaçait évidemment Florence ou Rome, c'est-à-dire Clément VII. Pour qui connaissait cette armée en marche, il y avait de quoi trembler. Malgré l'imminence du péril, Urbin continuait son système de défense ; l'argent et les secours de France n'arrivaient pas ; les armées du pape mêmes, victorieuses au midi, commençaient à se mutiner et à se débander faute de paye, et parce qu'il n'y avait guère alors d'armée sans mutinerie. Clément VII tomba tout à coup dans l'abattement. Il se crut trahi ; et, profitant de ses derniers succès dans le royaume de Naples, il offrit et obtint par la trêve du 12 mars de payer soixante mille ducats, de restituer les places napolitaines prises et de réintégrer Pompée Colonna dans sa dignité de cardinal, à condition que le vice-roi viendrait à Rome pour la sûreté de la ville et du pontife. Il s'agissait seulement de savoir, comme lors de la trêve de l'année dernière avec les Colonna, si de Lannoy était de bonne foi et, dans ce cas même, s'il n'était pas trop tard.

Ce n'était point une armée dont on disposait à son aise que les vingt-cinq mille hommes, lansquenets allemands, piétons espagnols, chevau-légers et bannis italiens que menait ou plutôt qui menaient le connétable de Bourbon. Huit mois de paye étaient encore dus aux Espagnols qu'on avait tirés avec tant de peine de Milan ; les Italiens qui s'étaient joints à eux n'avaient point demandé de solde. Les uns et les autres, connaissant les embarras de l'empereur, se résignaient à ne pas être

payés, mais, en revanche, il ne fallait point leur parler de discipline ni réprimer leurs excès, si l'on ne voulait entendre retentir le cri menaçant : De l'argent ! de l'argent ! Ils prétendaient entrer dans les conseils de leurs chefs, et, depuis longtemps persuadés que le pape était l'ennemi personnel de l'empereur et l'auteur de cette guerre, c'était sur lui qu'ils voulaient venger leur maître. Seulement ils ne savaient pas encore s'ils attaqueraient Rome ou Florence, bien qu'ils jurassent par le sac de cette dernière ville. A ces dispositions les Allemands ajoutaient un autre sentiment non moins dangereux. La plupart de ces lansquenets avaient été levés parmi ces paysans du midi de la Souabe qui avaient été récemment si profondément travaillés par les prédications des anabaptistes. Le secrétaire de Frondsberg, leur chef, Jacob Ziegler, qui avait fait un long séjour à Rome, attribuait, dans une biographie de Clément VII, à ce pape et à sa cour tous les vices : témoignage sinon de vérité, au moins de l'antipathie nationale de ses compatriotes et des opinions de son maître et de son entourage ! Quel mobile plus puissant que l'avidité même avait-on fait agir pour entraîner si loin des hommes à qui l'on n'avait garanti qu'un demi-mois de solde ? Était-il vrai que Frondsberg leur montrait, pendue à son cou, la chaîne d'or avec laquelle il jurait d'étrangler le pape, si celui-ci tombait sous sa main dans le sac de la *sacrilége Babylone?*

Qu'on se figure l'effet que produisit, au milieu de ces passions violentes et aigries par les privations, la vue d'un envoyé du pape le 16 mars, et le seul bruit qu'une trêve avait été conclue. Ce n'était pas la première fois

qu'un chef avait été tué par ses soldats pour les avoir rappelés à l'obéissance et à la discipline. Une grande agitation eut lieu d'abord dans le quartier des Espagnols. Quoi ! c'était pour cette fin qu'on les avait arrachés aux délices de la ville de Milan et soumis à tant de maux et de fatigues ! Qui leur garantirait maintenant le payement de tout ce qui leur était dû ? Tout échauffés, ils prirent enfin leurs armes, et marchèrent sur la tente du connétable en proférant des menaces de mort. Un gentilhomme qui voulut en défendre l'entrée fut tué, Bourbon n'eut que le temps de s'enfuir ; mais sa tente fut pillée, et quelques jours après un de ses plus beaux vêtements retrouvé dans un fossé.

Les Allemands n'étaient pas plus satisfaits : avoir quitté leur pays, traversé tant de montagnes et tant de fleuves, souffert le froid et la faim pour s'en retourner victimes peut-être d'une tromperie du pontife, ils ne s'y résignaient point volontiers ; mais ils étaient retenus par le respect et la confiance qu'ils avaient dans le vieux Frondsberg leur chef. Le lendemain cependant les Espagnols se présentèrent à leurs quartiers, et leur communiquèrent leur colère avec les deux seuls mots de la langue allemande qu'ils connussent : *Lanz, lanz! Geld, geld!* Frondsberg, averti, fit battre le tambour, former ses troupes en cercle, et se présenta suivi de quelques officiers. Depuis vingt ans il commandait le corps des lansquenets, qui lui donnaient les noms de maître et de père : c'était lui qui avait dressé, discipliné cette arme. On l'aimait, on l'admirait, moins encore pour sa bravoure à l'épreuve que pour les ressources de son

esprit et son dévouement aux siens. Il essaya de trouver, comme il l'avait fait souvent, le chemin du cœur de ses soldats, mais cette fois rien ne réussit : on lui répondit par le cri de : *Geld! geld!* Il voulut se fâcher, et, pour la première fois, ses soldats, ses compagnons dirigèrent leurs lances sur sa poitrine. George Frondsberg était un homme d'une force remarquable que l'âge n'avait point diminuée, et il ne connaissait point la crainte. A cette vue cependant il perdit tout à coup l'usage de la parole, et tomba sur un tambour, frappé d'apoplexie. Il fallut l'emporter. Le lendemain, le duc de Ferrare envoya assez d'argent pour apaiser momentanément les Espagnols; quant aux Allemands, que Frondsberg ne pouvait plus conduire, ils rentrèrent repentants et sombres dans leur devoir, mais plus désireux que jamais de marcher en avant, comme pour venger leur chef, qui mourut peu de temps après.

A la fin de mars, le connétable reprit sa marche vers le midi par Imola et Forli, malgré l'abondance de la neige et la grosseur des torrents. Le 10 avril il tourna subitement à droite vers les montagnes des Apennins pour déboucher par Meldola dans le Val-di-Bagno, c'est-à-dire à portée de l'Arno ou du Tibre, de Florence ou de Rome. Évidemment il obéissait à une force irrésistible qui le poussait. Le pape n'avait gardé pour sa défense que cent chevau-légers et deux mille hommes des bandes noires. Sur ses instances, Saluces et Urbin, dont la trêve était loin d'avoir stimulé la bonne volonté, franchirent les Apennins, mais au-dessus de Bourbon, qu'ils laissèrent en avance sur eux de vingt milles, et de manière

seulement à couvrir la ville de Florence, qui leur avait promis une forte somme. De son côté aussi, le vice-roi alla trouver Bourbon à Pieve à Stefano, pour lui offrir cent mille ducats. Les deux chefs restèrent plusieurs jours en conférence sous les yeux des Impériaux, et à ce qu'il parut dans un excellent accord. Mais le résultat de l'entrevue fut que l'armée ne pouvait rétrograder à moins de deux cent quarante mille ducats.

Si l'on ouvre les lettres adressées par l'empereur Charles-Quint à ses généraux et qu'on songe à l'habitude qu'ils avaient de le deviner et de le prévenir, on se convaincra aisément que Rome était condamnée d'avance. Le même souverain, qui parlait souvent au pape d'extirper l'hérésie luthérienne, recommandait dans le mois de février au vice-roi de Lannoy de ne se laisser tromper par aucune trêve de la part de la cour de Rome : « Nous n'obtiendrons rien, disait-il, de ces gens-» là s'ils ne sont une fois bien étrillés. Il nous faut faire » des courroies avec le cuir d'autrui, c'est-à-dire payer » nos armées avec l'argent des autres ; prenons ce que » nous avons sous la main. Il ne faut pas non plus oublier » Florence, qui a mérité une bonne punition. » L'empereur ne fermait pas d'ailleurs toute voie aux négociations, mais il ne promettait de ratifier qu'au cas où les chances de la guerre ne lui feraient point une position meilleure et ne rendraient pas possible un traité plus avantageux. « Le jeu dure trop longtemps, écrit-il le » même mois à Bourbon, ne négligez rien pour que cela » finisse. » Au mois d'avril, dans une autre lettre à celui-ci, où il ne parle point de la trêve du vice-roi qu'il

connaît cependant : « Je vois, mon cousin, dit-il, que » vous marchez contre Rome. » Il se garde bien de le désapprouver. « C'est là, pense-t-il au contraire, qu'on » pourra parler de trêve ou de paix; » et ce n'est pas à Rourbon qu'il envoie les pleins pouvoirs, pour qu'il ne paraisse pas venir demander la paix, mais bien l'imposer.

Si le vice-roi, homme de cœur et d'honneur pour cette époque, avait traité de bonne foi avec le pape, on voit que l'empereur rendait la conduite de ses agents bien difficile. Quant au connétable, ses intentions étaient plus conformes aux secrets désirs de l'empereur et aux ouvertes convoitises de son armée. Il n'avait encore recueilli de sa trahison que beaucoup de fatigues, de déceptions et de mépris. En Espagne, un noble castillan avait juré de mettre le feu à sa maison si l'empereur l'y amenait à sa suite. Bourbon savait que ses soldats espagnols le raillaient souvent entre eux, comme un amant malheureux qui manquerait la conquête du Milanais, comme il avait manqué celle de la reine Éléonore, épouse maintenant de François Ier. Pour les Allemands mêmes il n'était qu'un aventurier. Prince sans famille, grand seigneur sans vassaux et sans suzerain, général sans autorité, ayant pour soldats des Allemands, des Espagnols et des Italiens, des luthériens et des catholiques, qui avaient juré de le suivre ou plutôt de le conduire, *fût-ce à tous les diables*, il n'avait pas plus de Dieu que de patrie. Ambition aigrie, cœur ulcéré, il ne poucait forcer la faveur de Charles-Quint qu'en chargeant sa conscience d'une de ces commissions dont chacun repousse la responsabilité. Il lui fallait étouffer sa propre

honte sous un forfait et faire taire le mépris des autres par un de ces actes qui glacent les cœurs ou confondent les imaginations.

L'effroi commençait à gagner la ville de Rome. Il était venu dernièrement de Sienne un vieillard pâle, maigre, marchand nu-pieds et de grande dévotion, Simon Baptista, qui partageait avec les pauvres le pain de sa mendicité et qui était en grande vénération auprès du peuple. Il se prit à parcourir les rues, l'œil hagard, les cheveux hérissés, déchirant ses haillons avec ces cris : Malheur à toi, Rome ! malheur à toi, pontife Clément ! Il fallut le jeter en prison. Mais l'imagination frappée du peuple se plaisait à tourner les moindres accidents en sinistres pronostics. On avait remarqué qu'un orage terrible avait éclaté le jour où le vice-roi de Lannoy était entré en grande pompe à Rome pour signer la trêve. Depuis, le Tibre avait débordé et inondé une partie de la ville. Enfin on se racontait à voix basse que, dans l'église de Sainte-Marie Trapontine, la madone avait levé le bras sur lequel elle tient l'enfant Jésus, et que la couronne de celui-ci, tombée à terre, s'était brisée en mille morceaux. Clément VII, seul rassuré encore par un message pacifique de Bourbon, avait licencié le reste de ses troupes, quand Bourbon partit d'Arezzo, et reprit tout à coup, le 26 avril, cette route directe de Rome qui depuis plusieurs siècles lui avait amené alternativement tant de bandes armées et tant de troupes de pèlerins.

La seule ressource du pape, après tant de tergiversations et tant de fautes, était maintenant dans un abandon complet, et sa meilleure défense peut-être était son

prestige. Clément VII reprit les armes aussi inconsidérément alors qu'il les avait posées deux mois auparavant. Il envoya un courrier aux généraux qui étaient sous les murs de Florence pour renouer la ligue et demander du secours ; il mit en vente trois chapeaux de cardinaux, expédient qu'il avait jusque-là toujours refusé d'employer ; il chargea Renzo de Ceri de la défense de Rome et fit un appel à la bourse et aux bras du peuple romain. Ces mesures désespérées eurent peu de succès. Le duc d'Urbin, qui venait d'obtenir de Florence la restitution des deux principaux forts du Montefeltro, détacha seulement Guido de Rongone avec quelques cavaliers sur le chemin de Pérouse, soutenant que lui-même arriverait toujours à temps avec le reste de l'armée. A Rome, il n'y eut pas dans un pareil moment grande enchère sur les chapeaux de cardinaux. L'homme le plus riche de la ville, un certain Dominique de Massimo, offrit cent écus pour sa part de contribution. Renzo de Ceri ne trouva dans les boutiques des artisans, les écuries des cardinaux et des grands et la lie du peuple, que trois mille hommes mal armés à ajouter à quelques Suisses et à quelques bourgeois volontaires. On ne se pressa même guère aux murs et aux retranchements du Borgo. Le mauvais vouloir qu'avait excité l'administration de Clément VII était grand et les partisans secrets de l'empereur nombreux.

Le connétable, parti au contraire sans provisions et sans artillerie, fit une diligence extraordinaire. Nourri à travers le territoire de Sienne par le gouverneur de cette ville gibeline, il arrive aux bords de la rivière della Paglia ;

elle était grossie par la pluie; il rompt la force du courant en envoyant la cavalerie en aval, et en disposant l'infanterie par pelotons de quarante hommes qui se soutenaient et se serraient étroitement les uns les autres. Le 2 mai il est à Viterbe, le 4 il saccage chemin faisant Montefiascone et Ronciglione, qui lui refusaient des vivres, et le 5 il arrive sur les hauteurs de Monte-Mario, devant la partie de Rome qui comprend sur la rive droite le Vatican, le château Saint-Ange, le Borgo et Transtevère. Sommé par un trompette d'ouvrir les portes aux troupes impériales en route pour Naples, Clément VII fait répondre à ce singulier messager de se retirer s'il ne voulait point qu'on lui envoyât une balle à travers le corps. C'était tout ce que demandait Bourbon.

On pouvait dire encore au seizième siècle, comme au quatrième, quand les Goths et les Vandales étaient sous les murs de Rome, que la barbarie même était aux portes de la civilisation. Depuis bientôt quatre-vingts ans que la capitale de la chrétienté était sortie des misères et des ruines auxquelles le grand schisme[1] l'avait condamnée, la restauration de la papauté et la renaissance des arts s'étaient rencontrées comme pour la relever et l'embellir; et elle commençait à briller de ces splendeurs qui devaient faire de la ville moderne et vivante la rivale même de la ville morte que les mêmes murs renferment.

La population, tombée à trente mille âmes, était remontée alors à Rome au delà de cent mille, tant l'éclat

[1] Voir dans notre Histoire de Rienzi l'état de Rome au quatorzième siècle.

et le mouvement de la cour pontificale y avaient ramené la vie. Ce n'était plus, il est vrai, pour elle la brillante époque de Jules II, de Léon X, de Bramante, de Michel-Ange et de Raphaël. La basilique de Saint-Pierre interrompue attendait la coupole dont devait la surmonter la vieillesse de Michel-Ange, le vestibule du Bernin et la façade de Charles Maderne. Dans les bâtiments suspendus aussi du Vatican, on ne voyait plus de merveilleuses pages en cours d'exécution, depuis que Michel-Ange avait terminé aux voûtes de la chapelle Sixtine les grandes scènes de l'Ancien Testament, et que Raphaël avait conquis ces *chambres* célèbres qui portent son nom, aux dépens de fresques antérieures parmi lesquelles une voûte du Pérugin seule avait trouvé grâce. Cependant les cardinaux et les riches Romains continuaient à élever ces villas et ces palais qui font l'ornement des rues, des places et des faubourgs de Rome; et, comme nous l'apprennent les mémoires si curieux de Benvenuto Cellini, tous les élèves de Raphaël, Rosso, Penni le Fattore et Jules Romain, trouvaient encore des commandes pour les petites églises, les gros banquiers et les grands seigneurs. Enfin Rome, malgré les préoccupations politiques du moment, était encore la ville de l'Italie et peut-être de l'Europe où se trouvaient les trésors des églises les plus riches, les palais les plus somptueux, les arts les mieux cultivés, le luxe le plus élégant et la vie la plus aisée, la plus bruyante et la plus enviée.

En contemplant Rome des hauteurs du Monte-Mario, les soldats du connétable de Bourbon durent éprouver le même sentiment que les chevaliers de la première

croisade devant Constantinople, c'est-à-dire le désir immense, irrésistible de se rendre maîtres le plus tôt possible de toutes ces richesses. Nous avons déjà essayé de faire connaître ces bandes turbulentes et avides, ces Espagnols au teint basané, à la taille grêle et nerveuse, recouverts d'une saie étroite de couleurs variées et d'un manteau sombre, coiffés d'un petit béret, et armés d'escopettes et de longues rapières; ces Allemands, grands, blonds et robustes, aux vêtements lâches, la tête et la poitrine couvertes de fer, armés de longues lances ou de larges épées. A eux s'étaient joints des chevau-légers sous Philibert de Châlons, prince d'Orange, exilé français comme Bourbon, de l'infanterie calabraise sous Fabrice Maramoldo, enfin une foule de déserteurs de l'armée de la ligue, de soldats licenciés du pape, de bandits et de vagabonds sous une espèce de condottiere, Louis de Gonzague, connu sous le nom de Rodomont. Tout cela arrivait en désordre sans chaussures et les vêtements usés, ayant faim et ayant soif, mais plus avide encore d'argent et d'or, maugréant et jurant en toute langue, et menaçant Rome et ses habitants des vices et des convoitises de toutes les nations.

Il faut voir dans les pamphlets d'un aventurier allemand, le chevalier de Hutten, qui avait vu Rome et qui certainement se fût trouvé parmi les compagnons de Frondsberg s'il n'était mort trois ans auparavant, ce que pensaient les Allemands, par exemple, de la capitale de la chrétienté et du saint-siége. « Dans ce caravansérail, » dit-il, au milieu de son célèbre morceau de la *Triade*, « où l'on trouve des hommes de toute nation,

» des monnaies de tout genre, des conversations de » toute langue, où l'on ne rencontre que des courtisans, » des prêtres et des scribes, où l'on erre au milieu des » lieux saints, des vieilles ruines et des lieux suspects; » il est impossible de conserver la foi aux choses sain- » tes, la fidélité aux serments et la santé. On y travaille » à trois choses qu'on ne termine jamais : la sanctifica- » tion des âmes, la restauration des églises, la croisade » contre le Turc. La vraie trinité de Rome, » selon lui, « c'est l'orgueil, l'avarice et la luxure; ses citoyens » Judas, Simon et le Gomorrhéen. » Dans sa *Doléance et exhortation contre les papes*, il refuse de reconnaître la capitale de la chrétienté dans « cette ville où se croisent » en plein jour avec les cardinaux et les moines, les » femmes à vendre et les spadassins à louer, et où les » chars, les chevaux, les mules et les ânes menaçent » d'écraser le pauvre pèlerin. L'Église, ce n'est pas » pour lui cette tourbe de prêtres et de clercs de toutes » couleurs et de tous habits, ces archevêques, ces évê- » ques et ces prieurs, ces avocats, ces auditeurs, ces » notaires, ces procurateurs, ces scribes et ces tabel- » lions couverts de martre et de zibeline, parés de ru- » bans et amollis dans la ouate, qui tondent le troupeau » au lieu de le faire paître, et qui renchérissent tous les » jours le royaume du ciel pour se procurer les jouis- » sances de la terre; et cet homme que douze valets » portent sur une litière dorée quand il donne sa béné- » diction, n'est pas, selon lui, le chef de la chrétienté[1]. »

[1] Voir notre biographie de Hutten, *Histoire du temps de la réforme*, 1 vol., chez Hachette.

Pour ces bandes espagnoles habituées à suivre partout leurs chefs, et plus dévouées à leur souverain qu'à l'Église, pour ces Italiens exilés ou vagabonds, liés par des haines séculaires de parti à la faction gibeline, tous infectés peut-être sinon des mêmes doctrines, au moins des mêmes sentiments, le fanatisme politique les rendait aussi peu scrupuleux et non moins à craindre. Ainsi fut accompli ce que Hutten avait proposé six années auparavant à l'empereur avec ces mots : « Nous avons assez » de chevaliers et de piétons, assez d'armures et de » chevaux de guerre, assez de lances et d'épées. Mais » c'est à toi de donner l'ordre et d'être notre capitaine. » En avant, puissant empereur, il est temps, fais dé- » ployer les ailes de tes aigles. Nous avons pour nous la » force et la bonne cause. Sus aux Romains, Dieu est » avec nous ! »

Le connétable de Bourbon avait des pensées plus politiques que la tourbe militaire qui le suivait, comme le prouve ce qu'il faisait dire alors par son confesseur à Charles-Quint. Ce n'était pas pour gorger ses soldats d'argent et de plaisir, ni pour désoler la ville éternelle qu'il était venu sous les murs de Rome. Il espérait rester assez maître de ses soldats pour arrêter à temps le désordre, après avoir arraché par la crainte les sommes dont il avait besoin. En possession alors de Rome et de la papauté qu'il aurait prises et ménagées, il faisait couronner son nouveau maître Charles-Quint au Vatican, et de ses propres mains préparait la restauration de l'empire germanique. L'empereur n'avait plus ensuite, disait-il, qu'à lui confier, à lui Bourbon, la Lom-

bardie, c'est-à-dire la clef des Alpes; et Rome devenait enfin, comme on l'avait plusieurs fois rêvé au moyen âge, la capitale du saint-empire romain germanique. Charles-Quint, tout-puissant, prévenait le schisme de l'hérésie allemande, menaçait la France par les Pyrénées, le Rhin et les Alpes, et réalisait la monarchie universelle. Tel était le langage que Bourbon faisait tenir à l'empereur. Quelques-uns ont cru aussi que, pensant davantage à lui-même, il espérait, par la prise de Rome et l'occupation de la Lombardie, s'assurer dans la Péninsule une position d'où il se ferait marchander par François et par Charles-Quint, et obtiendrait de l'un ou de l'autre, au pied des Alpes, un établissement indépendant qui maintiendrait entre eux l'équilibre.

Quoi qu'il en soit, c'était une entreprise audacieuse pour une armée de trente-cinq mille hommes à peu près, sans artillerie, sans machines de siége et sans provisions, d'emporter une ville comme Rome. Il fallait réussir du premier coup ou périr, car l'armée de la ligue ne pouvait manquer d'arriver bientôt sur les derrières des assiégeants, qui, entre elle, la ville et la faim, risquaient fort d'être détruits. Mais la réputation de Renzo de Ceri, qui dirigeait la défense, était usurpée; les tranchées et les remparts n'étaient pas en bon état, et on ne pouvait avoir eu le temps de les réparer suffisamment. La ville renfermait un grand nombre de partisans de l'empereur, de gibelins qui ne redoutaient pas l'entrée des Impériaux. Chez les autres, l'égoïsme était si aveugle, que plusieurs nobles et riches Romains ne s'occupaient que de se barricader dans leurs quartiers et dans leurs mai-

sons, et débauchaient, dans leur propre intérêt, les défenseurs recrutés pour les murailles en leur promettant plus d'argent. Bourbon résolut de donner l'assaut le lendemain même de son arrivée, c'est-à-dire le 6 mai 1527.

Rome, traversée, comme on sait, du nord au sud par le Tibre, se composait alors comme aujourd'hui de trois parties. Sur la rive gauche du Tibre, la *ville* proprement dite au milieu des ruines, et sur l'emplacement et dans les limites murées de l'ancienne; sur la rive gauche *Transtevere,* qui occupe une partie de la colline du Janicule jointe à la ville depuis les empereurs par des murs; et au nord de Transtevere sur la colline du Vatican, le *Borgo* ou la cité Léonine que le pape Léon IV, au neuvième siècle seulement, protégea contre les Sarrasins par une muraille qui, partant du château Saint-Ange, aboutissait au Janicule. Mais à cette époque, bien que les deux rives communiquassent par les trois ponts Saint-Ange, Sixte et Quattro-Capi, et que l'enceinte des murailles fût continue, cependant les herses de chaque pont, les fossés et les murailles qui séparaient encore le Janicule du Vatican, faisaient de Rome comme trois villes séparées qu'on pouvait défendre séparément ou qui pouvaient se menacer l'une l'autre, comme cela avait eu lieu souvent au moyen âge. Bourbon n'avait pas le choix; Rome était de l'autre côté du Tibre; Transtevere offrait une trop grande étendue de murailles et était de plus difficile accès. Dans le Borgo et au Vatican étaient d'ailleurs et le pape qu'il voulait pour otage, et les richesses qu'il convoitait comme garantie de solde, ou même comme butin de ses troupes. Il fut donc décidé

que tout l'effort de l'attaque serait dirigé sur l'angle de muraille qui renferme Saint-Pierre et le Vatican.

Avant l'aube, tout était préparé. Les soldats de Bourbon, campés dans les vignes, avaient passé la nuit à fourbir leurs armes et à faire des échelles avec de l'osier et des échalas qui servaient de clôture aux jardins. Les Allemands avaient à droite l'attaque de la porte San-Spirito, les Espagnols à gauche celle de la porte Pertusa, tout à fait derrière l'église Saint-Pierre. Pour faire diversion, la plus grande partie des Italiens devaient se porter sur la porte Saint-Pancrace, qui donne dans Transtevere, et d'autres faire mine de menacer la rive gauche par le pont Milvius. Bourbon avait parcouru tous les groupes sans leur cacher le danger, mais en leur vantant aussi la récompense. Après s'être séparée, selon l'ordre de bataille, l'armée s'ébranla au petit jour, favorisée par un brouillard épais qui enveloppait toute la campagne, en chantant en plusieurs langues le même refrain :

Silence à vous, César, Annibal et Scipion.
Vive la gloire de Bourbon !

Au dernier moment, à force de promesses et d'indulgences, le pape avait jeté sur les murailles du Borgo et les créneaux de Saint-Ange une partie des milices des quartiers sous leurs *caporioni*, pour servir les canons, coulevrines et fauconneaux. Armés de mousquets, les gardes suisses les dirigeaient et leur donnaient courage. Ils reçurent les Espagnols et les Allemands avec une grêle de projectiles; le petit nombre d'assaillants qui

arriva dès cette première tentative jusqu'au pied des murs, fut précipité en bas à coups de haches, de pierres ou de pertuisanes. Bourbon monté sur son cheval, et couvert de son armure, ramena les assaillants en jurant qu'il ferait tirer par l'arrière-garde sur ceux qui fuyaient comme sur des ennemis. Ils se succédèrent sans se lasser pendant deux heures, malgré une grande perte d'hommes. Au bout de ce temps, cependant, un boulet de gros calibre vint prendre la tête des Espagnols qui avançaient, et emporta deux enseignes avec un officier. Les Espagnols reculèrent.

C'était devant les murailles qui couvraient le Campo-Santo. Bourbon se trouvait là; il mit pied à terre, saisit une échelle de la main d'un soldat, et marcha droit à la muraille au milieu du brouillard. Les Espagnols se précipitèrent autour de lui. Dans le moment même se trouvait sur cette partie du rempart le célèbre sculpteur Benvenuto Cellini, aussi adroit à manier l'arquebuse et l'épée que le ciseau. Il venait d'arriver là pour tirer en passant un bon coup; car il était engagé comme tant d'autres à la défense particulière de la maison d'un riche citoyen, Alessandro del Bene. Embusqué avec trois autres derrière les créneaux, il dirigea leurs arquebuses sur le groupe le plus serré d'assaillants, et avisa lui-même, dit-il, un personnage qui dominait tous les autres, bien que l'épaisseur du brouillard et de la poussière l'empêchât de distinguer s'il était à cheval ou à pied. Une grande confusion suivit cette décharge parmi les Espagnols. Quand Benvenuto Cellini apprit que Bourbon à la même heure avait été mortellement atteint

d'une balle dans le flanc, il en conclut que c'était ce grand personnage qu'il avait mis au bout de son arquebuse dans le brouillard[1]. Il est certain que le connétable, mis hors de combat devant ce rempart, n'eut que le temps de recommander qu'on couvrît son corps d'un manteau pour cacher sa mort à ses ennemis et à ses amis et ne point compromettre l'assaut.

Ce coup, plus malheureux pour les Romains que pour les Impériaux, puisqu'il enlevait à ceux-ci le seul chef capable de les contenir, n'arrêta rien en effet. Les corps d'assaillants les plus éloignés du lieu de la scène l'ignorèrent complétement, et continuèrent l'attaque. Le prince d'Orange prit le commandement des Espagnols, et les conduisit, plus furieux que jamais, aux murailles. Le brouillard devenait maintenant de plus en plus épais et gagnait de la campagne la cité Léonine, de sorte que l'artillerie du château Saint-Ange, des bastions et des remparts tirait à peu près au hasard. C'est ce qui perdit

[1] Voir les *Mémoires de Benvenuto Cellini*, c. XVI. — Il est assez difficile de vérifier le fait : quelques relations prétendent que Bourbon fut tué comme il posait son échelle à la muraille, circonstance qui ne s'accorderait pas avec le récit de Cellini ; mais cela peut bien être seulement une figure de rhétorique, car d'autres disent qu'il fut tué seulement lorsqu'il se dirigeait vers la muraille. Plusieurs assurent que Bourbon était à la tête des Allemands quand il reçut le coup mortel, ce qui le mettrait tout à fait hors de portée de l'endroit où se trouvait Cellini. Mais l'histoire de Frondsberg le nie complétement, et la place de Bourbon se trouvait d'ailleurs plutôt au milieu des Espagnols. En somme, les circonstances réelles de la mort de Bourbon paraissent assez favorables à la forfanterie habituelle et peut-être à la bonne foi de l'original et célèbre sculpteur.

les assiégés, qui jusque-là s'étaient bien conduits. Vers huit heures du matin, en effet, le cri : Tue! tue! retentit à leurs oreilles de deux côtés à la fois et en deux langues différentes. Les Espagnols, à la faveur du brouillard, avaient trouvé une brèche mal masquée par une maison et une fausse embrasure de fenêtre ; ils arrivaient, à travers les jardins du Campo-Santo, en criant d'une voix stridente : *Amazza, amazza!* D'un autre côté, vers San-Spirito, un capitaine allemand, Nicolas Seidenstricker, espèce de géant connu de toute l'armée par son énorme glaive de bataille, avait franchi le premier la muraille, un peu moins élevée là qu'ailleurs, et guidait ses compagnons au cri rauque de : *Mord, mord!* Ils avaient perdu plus de mille des leurs et arrivaient tous altérés de sang. Une relation du temps accuse Renzo d'avoir donné le premier le signal de la fuite ; Benvenuto Cellini, au contraire, assure qu'il fit d'abord avec Horace Baglione un mauvais parti à celles des recrues et des milices romaines qui abandonnèrent les murailles en s'enfuyant de tous côtés. Toujours est-il que la garde des Suisses, plus aguerrie, défendit seule le terrain pied à pied jusqu'à la place Saint-Pierre, où elle succomba sous le nombre, quand arrivèrent les autres assaillants à qui les premiers venus avaient ouvert les portes.

On n'avait pas encore eu le temps d'annoncer la catastrophe au pape, en prière avec les cardinaux et une partie de sa suite dans sa chapelle du Vatican, lorsque le bruit du combat vint le lui apprendre. Il ne songea pas cette fois à attendre les barbares. L'assemblée se leva, et, sauf quelques cardinaux du parti de l'empe-

reur, qui croyaient trouver un asile sûr dans leurs palais, tous se dirigèrent vers la galerie de communication élevée par Alexandre VI au-dessus des maisons, pour relier à travers la cité Léonine le Vatican au château Saint-Ange. Ce fut un désordre effroyable dans la galerie. L'historien Paul Jove, qui suivait le pape, releva sa longue robe pour qu'il pût marcher plus vite, et le couvrit de son chapeau et de son manteau violet, de peur que les soldats furieux n'ajustassent d'en bas son rochet blanc. Ceux qui ne purent pas prendre le même chemin, prélats, nobles, courtisans, femmes, soldats, chefs, Renzo lui-même, s'enfuirent, à travers les rues et les places, vers le même asile, poursuivis bientôt à coups de piques et de hallebardes par les vainqueurs. La foule devint si grande aux abords du château, qu'on fut obligé, malgré les cris et au risque d'écraser ceux qui étaient dessous, de laisser tomber la herse du pont-levis pour faire comprendre qu'on avait déjà reçu assez de monde. Les cardinaux Pani, Ermellino, Giberti, celui-là même qui avait conseillé cette guerre nationale, arrivés trop tard et presque renversés par la foule, furent hissés au moyen de cordes dans des paniers jusqu'au-dessus des murailles.

Benvenuto Cellini, poussé avec les autres dans le château Saint-Ange, prétend avoir seul, au milieu de la terreur générale, sauvé le dernier asile de Rome. Quand il arriva, dit-il, sur les fortifications, les bombardiers, immobiles et comme cloués par la terreur à côté de leurs pièces, n'osaient y mettre le feu de crainte de frapper les leurs en même temps que l'ennemi. L'un d'eux, qui voyait sa femme et ses enfants poursuivis par des Espa-

gnols, avait le visage collé à un créneau et se tordait de désespoir en se lamentant. Cellini ajusta lui-même, dit-il, plusieurs sacres et fauconneaux sur les points nécessaires, et fit reculer l'ennemi, qui approchait et pouvait entrer pêle-mêle avec les Romains.

Il est certain que les vainqueurs s'arrêtèrent après avoir assouvi sur cinq ou six mille victimes leur première soif de sang. Vers midi, Allemands et Espagnols étaient réunis en ordre de bataille sur la place Saint-Pierre. On avait apporté dans l'église le corps du connétable de Bourbon, quelques-uns prétendent respirant encore, comme pour lui faire contempler son infernal triomphe. Les troupes victorieuses, mais maîtresses seulement du Borgo, sentaient encore le besoin d'une direction : elles proclamèrent pour succéder à Bourbon le comte de Châlons, prince d'Orange, Français aussi et qui attendait toute sa fortune de Charles-Quint. Bien qu'il fût acclamé de tous, celui-ci était encore bien moins maître de l'armée que Bourbon. Il ordonna aux soldats de se reposer et de se refaire pendant deux heures avec les provisions qu'ils avaient sous la main. Pendant ce temps-là il fit demander au pape, pour éviter, s'il était possible, les horreurs du sac, trois cent mille ducats et Transtevere en gage. Le pape ne savait si c'était une proposition sérieuse ou s'il voulait le tromper. D'ailleurs il espérait encore voir arriver l'armée de la ligue, dont quelques-uns prétendaient du haut des murs de Saint-Ange apercevoir quelques cavaliers. Après des pourparlers dont l'ambassadeur de Portugal fut l'intermédiaire, il refusa : c'en était fait de Rome.

On ne comprend pas comment, parmi tant de gens intéressés à défendre leur vie et leurs biens, il ne s'en soit pas trouvé un pour proposer et faire adopter les moyens de salut qui restaient. Il y avait encore deux villes à défendre et les deux plus considérables, Rome même et Transtevère. On pouvait concentrer d'abord dans Transtevère tous les moyens de défense. Des feux croisés partant du Janicule et du château Saint-Ange auraient singulièrement gêné les Espagnols dans le Borgo. Le pape ou ses généraux, en se transportant en outre par le pont Saint-Ange sur la rive gauche, pouvaient ranimer les habitants et conduire la défense. Transtevère perdu, on pouvait encore, en coupant les ponts Sixte et Quattro-Capi, conserver toute la ville et le château Saint-Ange, dont la résistance donnerait à l'armée de la ligue du temps et du courage. Combien de fois, au moyen âge, n'avait-on pas agi ainsi dans de semblables catastrophes?

Au lieu de cela, on s'enfuit de toutes parts, ou l'on ne chercha qu'à mettre ses biens en sûreté. Les palais Colonna, Acciajoli, Cesarini, Valle, qui appartenaient à des partisans de l'empereur, et les maisons des Allemands et des Espagnols, se remplirent de fugitifs. Parmi ceux qui ne connaissaient point d'impérialistes, les uns, avec leurs femmes, leurs petits enfants et leurs bijoux les plus précieux, sortirent par les portes qu'ils ne croyaient pas menacées, au risque de tomber dans la campagne entre les mains des brigands; les autres se barricadèrent dans leurs maisons, dont ils bouchèrent les fenêtres et les portes, et ne se trouvèrent encore en

sûreté que dans leurs caves avec ce qu'ils possédaient. Il y en eut qui s'enfoncèrent dans les quartiers déserts au milieu des ruines ; plusieurs enfin couraient çà et là sans savoir où et entraient comme par instinct dans les églises, non qu'ils comptassent sur la sûreté du lieu, mais pour y exhaler avec des cris leurs plaintes et leur peur.

Les vainqueurs s'emparèrent du reste de Rome presque sans coup férir, tandis que le capitaine espagnol Mendanez resta avec quelques troupes pour bloquer le château Saint-Ange. Une décharge de mousquets balaya les créneaux de Transtevère, et un madrier défonça la porte qui séparait ce quartier du Borgo, au moment où les Italiens, sous Gonzague le Rodomont, emportaient aussi aisément la porte Saint-Pancrace. Le peu de défenseurs romains qui se trouvaient à ces deux endroits, sans chef et sans ordre, s'enfuirent à toutes jambes vers le pont Sixte, où toute l'armée assiégeante arriva bientôt débouchant à la fois par plusieurs rues, vers cinq heures du soir. On n'avait point utilisé non plus cet obstacle : les portes qui existaient encore à cette époque en étaient à peine fermées ; point de retranchements, point de canons, quelques hommes seulement, qui lâchèrent pied après avoir échangé plusieurs coups d'arquebuse du pont et de la rive opposée. Les premiers soldats qui devaient passer le Tibre n'osaient s'aventurer, craignant quelque embûche. Il n'y avait rien devant eux qu'une ville en proie à la terreur.

Encouragés par ce succès inespéré, les Impériaux crurent même pouvoir en finir d'un coup avec toute résis-

tance; remontant le Tibre par la rive gauche, ils se dirigèrent sur-le-champ vers le pont Saint-Ange pour menacer le château de ce côté. Mais là on avait pris ses précautions : un seigneur romain, Antonio Santa-Croce, chargé de la défense par le pape, avait disposé ses batteries et ses bombardiers. Les assaillants furent vigoureusement reçus cette fois et laissèrent beaucoup de monde sur la place. Benvenuto Cellini, qui avait reçu de Santa-Croce cinq excellentes pièces d'artillerie au sommet du château, à un endroit qu'on appelle l'*Agnolo*, ne contribua pas peu au résultat. Il fallut se résigner à bloquer seulement le château sur cette rive comme sur l'autre.

Rome n'en était pas moins au pouvoir des Impériaux. Les vainqueurs commencèrent d'abord par reconnaître et assurer leur proie, parcourant en bon ordre les rues désertes et mornes, mettant des postes aux portes et occupant les principales places. Il était huit heures du soir. Guido Rongone, qui avait fait toute diligence, arrivait alors avec les chevau-légers et huit cents arquebusiers qui formaient l'avant-garde de l'armée de la ligue. Il ne toucha le ponte Salario que pour être témoin de la catastrophe. Quant au chef de l'armée, au duc d'Urbin, qui s'était toujours fait fort d'arriver à temps, il n'avait pas encore dépassé Pérouse. A minuit, les vainqueurs, ayant pris toutes leurs mesures de sûreté, stationnaient réunis en ordre et sous les armes sur les grandes places Navone, Campo-di-Fiore et Saint-Pierre. Il n'y avait plus rien à leur refuser; un simple retard eût amené de plus grands malheurs encore. Le

signal qu'ils attendaient impatiemment leur fut enfin donné.

Dans une ville livrée à discrétion à ses vainqueurs, le premier moment est terrible, surtout pour les personnes, parce que la passion de la vengeance aiguise et exaspère l'avidité et la concupiscence. Mais ces horreurs, autrefois trop souvent renouvelées, ont le privilége de la monotonie, et ordinairement on a fini quand on a dit que les vainqueurs n'épargnèrent ni les femmes, ni les enfants, ni le sexe, ni l'âge. Le sac de Rome tint cependant, et de la ville qui en fut victime, et de ses vainqueurs, une physionomie particulière et des traits spéciaux qui méritent d'être relevés.

La ville, qui, depuis quatre-vingts ans surtout, s'enrichissait des revenus de presque toute la terre, des offrandes des pèlerins, des tributs des jubilés, et des contributions du péché et des vices de tous les peuples, excitait la cupidité de ses vainqueurs. Ils étaient là d'ailleurs pour se payer largement de tout ce qu'on leur devait et de tout ce qu'on leur avait promis. Allemands et Espagnols, guidés surtout par les Italiens, se précipitèrent aussitôt par bandes à travers les rues désertes et mornes sur les palais somptueux, les églises ou les couvents où ils comptaient faire le plus large butin. Ces édifices étaient justement ceux qu'on avait barricadés et mis en état de défense; mais cette précaution ne fit que rendre la nuit plus terrible. La ville gagnée, les vainqueurs croyaient tout à eux de plein droit; ils châtièrent la plus petite résistance comme un crime. Leur avidité ne pouvait admettre aucun retard et s'irritait du moin-

dre obstacle. Presque partout, pour abréger la résistance, ils employèrent le feu, et Benvenuto Cellini, qui du sommet de Saint-Ange contempla et entendit ces sublimes horreurs, dont il avait été, dit-il en artiste, toujours avide, ajoute que l'imagination est impuissante à se figurer un pareil spectacle quand on ne l'a point vu.

Les Espagnols s'attaquèrent de préférence aux palais, les Allemands aux églises, les uns et les autres aux couvents; les Italiens à tout sans distinction, parce qu'ayant vu depuis longtemps tout de près, ils ne respectaient rien. Les compatriotes des vainqueurs, en résidence alors à Rome, et les Romains de la faction gibeline, se croyant protégés par leur nationalité ou leurs opinions, avaient fait de leurs palais le refuge de leurs amis et le dépôt des richesses des marchands les plus renommés. Mais des brigands romains, qui étaient au courant de tout, en instruisirent les vainqueurs. Ils se sacrifièrent réciproquement leurs compatriotes, et on ne fit aucune distinction de nation ou de parti. Le palais de l'ambassadeur d'Espagne et celui du cardinal gibelin de Sienne furent pillés dans la nuit même; on eut seulement un peu plus d'égards pour les personnes, parce qu'on entra en pourparlers. Mais le sang coula abondamment dans les édifices qu'il fallut forcer. Les Allemands poursuivirent et achevèrent leurs victimes jusque sur les autels, les Espagnols jusque sur les toits et dans les caves des maisons : à ceux-là les calices, les ostensoirs, les croix d'or et d'argent; à ceux-ci les diamants, les bijoux; à tous l'argent qui leur tombait sous la main.

Les Espagnols cessèrent les premiers de tuer pour

faire des prisonniers : ce n'était point par humanité, mais pour se réserver encore des rançons ou arracher à ces malheureux, à force de tortures, le secret de leurs cachettes. Les Allemands, moins rusés, s'irritèrent d'abord qu'on fît grâce à ces païens, comme ils disaient; mais ils finirent par entendre raison. Quand il ne s'agit plus de tuer, ceux-ci cependant devinrent moins terribles. La faim et l'ivrognerie servirent de dérivatif à leurs fureurs. Ils se firent servir bonne chère et bon vin. Portés à la gloutonnerie par le carnage et prenant leur revanche de longs jeûnes, ils engloutissaient, choquaient les coupes et laissaient éclater leur bruyante et colérique gaieté; les Espagnols, sobres comme à l'ordinaire, mais plus âpres à la curée, continuaient à visiter tous les coins, furetaient, interrogeaient, le fer à la main, les prisonniers et les murailles pour leur arracher le secret de leurs trésors. Inutile d'ajouter qu'une passion plus ardente encore et plus brutale chez quelques-uns, et tôt ou tard chez la plupart, entremêlait ces meurtres et ces orgies de scènes hideuses, où l'innocence des filles, la fidélité des femmes et les vœux des nonnes succombaient lâchement sous les menaces, les promesses de grâce ou la violence ivre et armée.

Épisodes repoussants d'un tableau dont les détails perdaient la sublime horreur que lui prêtait celui qui n'en contemplait de haut que l'ensemble! A travers les rues, on voyait, à la lueur des torches, les courses précipitées de ces bandes furibondes ou joyeuses, qui tantôt allaient à l'assaut d'un palais, tantôt revenaient chargées de butin. Des coups de mousquets, de temps

en temps répétés, et le fréquent cliquetis des épées et des hallebardes attestaient encore que toute lutte n'avait pas cessé. Une explosion terrible et une flamme qui s'élevait subitement et illuminait tout un quartier, au milieu de hurlements et de hourras, annonçaient que la porte d'une église, d'un couvent ou d'un palais cédait à la mine. Alors commençait dans la maison de Dieu ou sous les toits des hommes une confusion où il ne se passait plus rien d'humain et où il n'y avait plus rien de sacré. Cris de rage et de terreur, blasphèmes et supplications, chants d'hommes ivres et râles de mourants, éclats libidineux d'une satisfaction bestiale et sanglots étouffés, actions de cannibales et souffrances de martyrs, honteuse lâcheté et extrême héroïsme, tout se mêlait au milieu du sang et des ruines. Un soldat arracha le doigt à sa victime pour en avoir l'anneau; un prêtre se laissa brûler à petit feu pour ne pas dévoiler le secret du trésor de son église. Plusieurs monstres associèrent leur brutalité pour vaincre la pudeur d'une femme; un père poignarda sa fille sans peut-être la soustraire à ces horreurs; une femme y échappa en se précipitant par la fenêtre; une mère défendit sa fille avec désespoir jusqu'à la mort : victimes ou témoins, plusieurs en perdirent pour toujours la parole ou l'esprit. Heureux les vaincus, quand les vainqueurs se disputaient leur proie et, plutôt que de céder, condamnaient tout à périr, hommes et choses, sous les décombres de l'incendie!

Dans ces sanglantes et hideuses saturnales, le jour apporte avec lui cet avantage qu'il est des actes dont

l'homme le moins humain et le plus dépravé n'ose le rendre témoin. Mais les Romains ne gagnèrent pas grand'-chose aux perquisitions et aux privautés plus régulières qui succédèrent à la fougue violente et désordonnée du premier moment. Toutes les maisons subirent à leur tour, sans distinction et sous toutes les formes, l'insolence, les caprices, la joie et toutes les exigences du triomphe. La marquise de Mantoue, dont le fils était parmi les vainqueurs, fut obligée de racheter son palais au prix de cinquante mille ducats, dont dix mille furent, il est vrai, accordés à son fils pour sa part du butin. Les Allemands attaquèrent de jour le palais du cardinal de Sienne, qui avait déjà payé sa rançon la nuit aux Espagnols, et promenèrent sur un âne le cardinal lui-même jusqu'à ce qu'il eût payé de nouveau cinq mille ducats. Ce riche et mauvais citoyen, qui avait offert cent écus pour sa part de contribution, donna pour sa rançon, celle de ses fils et de ses filles, plus de la moitié de sa fortune. Les Allemands aimaient à s'attaquer surtout aux personnes et aux choses de l'Église, plus souvent encore par esprit de folle et grossière dérision que par cupidité. Les Espagnols ne se firent point faute, il est vrai, de suivre leurs compagnons, pour avoir leur part, dans les visites qu'ils firent aux basiliques, même hors des murs; mais ils s'éloignaient par scrupule, car chacun a les siens, quand ceux-ci maltraitaient quelque homme d'église ou faisaient servir à quelque usage profane ce qu'ils dérobaient aux autels.

Seuls, les Allemands transportèrent dans une bière, à travers la ville, avec des chants et après une grotesque

oraison funèbre, le cardinal d'Ara-Cœli, qu'ils auraient même enterré tout vivant, si l'on n'était venu le racheter. Seuls encore ils profanèrent dans une bouffonnerie sacrilége les plus augustes cérémonies de l'Église. C'était en vue du château Saint-Ange; ils s'étaient couverts en grand nombre d'habits et d'ornements sacerdotaux, avaient affublé leurs vivandières des parures des madones et pris des gamins de Rome à travers les rues comme enfants de chœur. Là, figurant les cardinaux, les prêtres, les diacres, les religieuses, etc., et escortés d'hommes armés, ils se formèrent en consistoire, énumérèrent à grand renfort de grossièretés et de quolibets les qualités du futur pape et élurent l'un d'eux, qui, coiffé de la tiare et revêtu du rochet blanc, leur donna en retour sa bénédiction en secouant sur eux une coupe pleine de vin. En bons catholiques cependant, les Espagnols trouvèrent que leurs compagnons avaient été trop loin, et ceux-ci, pour se faire pardonner, faillirent conférer sérieusement la tiare au pauvre illuminé Simon Baptista, pour avoir annoncé la prise de Rome et souffert en prison pour la bonne cause. Mais celui-ci, délivré, n'épargna pas plus ces vainqueurs qu'il n'avait épargné le pape; il les avertit que les richesses des soldats ne profitaient pas plus que celles des prêtres.

Pour être moins sacriléges, les plaisirs des Espagnols n'étaient pas moins funestes aux Romains. Leur récréation, quand ils ne pillaient plus, était le jeu, autre manière d'acquérir du soldat; mais un jeu effréné, comme savent s'y livrer seulement ceux qui sont devenus riches subitement. Ils risquaient cent ducats sur un coup de

dé. On en voyait arriver sur les places les épaules chargées de vases d'or et d'effets précieux, et s'en revenir les mains vides. Peu leur importait après tout : ils retournaient chez leur hôte, et en lui arrachant les dents ou les ongles, en le suspendant aux fenêtres par une corde qu'on menaçait de couper, ils en avaient bientôt tiré soit l'indication d'une nouvelle réserve, soit une somme d'argent que le malheureux était obligé d'emprunter.

Après trois jours et trois nuits de scènes semblables, comme si ce n'était point assez, le cardinal Pompée Colonna arriva avec quelques milliers de paysans qui ne trouvèrent plus guère à enlever que des meubles, des outils, des instruments et du fer. Cependant le spectacle que le cardinal eut sous les yeux lui brisa le cœur ; le démon de la vengeance lui-même se sentit désarmé. Celui qui n'avait jamais pardonné, qui venait se venger encore, ouvrit son palais comme un asile et racheta des mains des barbares tous ceux qu'il put.

L'arrivée du marquis de Mantoue, avec une partie de l'armée de la ligue, à Orvieto, le 11 mai, six jours après la catastrophe, changea un peu la physionomie de la ville. Le prince d'Orange s'établit au Vatican, avec ses officiers, une garde d'Allemands et d'Espagnols, fit rappeler les troupes sous les drapeaux pour garder les postes, commencer les tranchées autour du château Saint-Ange, et essaya de profiter de cette circonstance pour rétablir un peu la discipline dans l'armée et l'ordre dans Rome. Mais beaucoup des soldats, qui ne pensaient pas avoir encore assez abusé, ne vinrent pas ; d'autres menèrent les Romains travailler pour eux aux fossés. Le marquis

de Saluces voulut au moins essayer pendant ce désarroi de délivrer le pape de nuit dans le château Saint-Ange. Il pouvait compter sur Horace Baglione, qui commandait au château, et sur les canons de Cellini, qui ne laissait guère les travailleurs en paix; mais celui qui commandait le détachement chargé de l'attaque nocturne, Frédéric de Bozzolo, se blessa en route en tombant de cheval, et le coup manqua.

Le duc d'Urbin, fidèle à son rôle de *Fabius Cunctator*, mais moins heureux ou plus perfide que son modèle, arriva à son tour le 16 en personne à Orvieto. Une vigoureuse et subite attaque de plus de vingt mille hommes contre une armée indisciplinée, livrée à la débauche et exécrée des Romains, aurait peut-être eu quelque succès. Urbin prétendit qu'il lui fallait le double de soldats pour exécuter un pareil coup, et mit seulement en délibération dans le conseil la délivrance du pape. Clément VII promettait de ne se rendre qu'à la dernière extrémité; en signe de salut, il faisait chaque soir allumer, par Benvenuto Cellini, sur la terrasse de Saint-Ange, trois feux accompagnés de trois coups de canon trois fois répétés. Urbin, fortement établi à la croix de Monte-Mario, regarda quinze nuits durant les signaux sans rien tenter ni pour la délivrance du pape ni pour celle de la ville, et, le 1er juin, il leva son camp pour reculer jusqu'à Monte-Erosi. Fabius Maximus était un traître.

Sa présence avait apporté cependant quelque adoucissement à la position de Rome. Les Impériaux, craignant une attaque, étaient à peu près rentrés dans le devoir

et mettaient quelque frein à leurs caprices, pour ne point pousser la population à donner la main à ceux qui auraient pu devenir leurs libérateurs. Selon quelques-uns même, les Allemands s'opposaient aux mauvais traitements qu'on voulait encore faire subir aux femmes, et, en revanche, les Espagnols empêchaient ceux-ci de profaner les cérémonies du culte. Cependant la prolongation d'une occupation pareille fut singulièrement désastreuse pour les monuments. Au Vatican, le prince d'Orange avait fait des chapelles et des salles basses autant d'écuries et de corps de garde pour ses soldats. D'autres édifices encore furent employés à cet usage. L'ignorance et le fanatisme y commirent autant de mal que la cupidité. Les magnifiques vitraux que nos peintres verriers Claude et Guillaume de Marseille avaient peints au Vatican furent ainsi brisés sans qu'on connût leur valeur. Incapables de distinguer le prix de certains objets travaillés, ceux-ci faisaient fondre des chefs-d'œuvre d'orfévrerie, brisaient des camées, des antiques, des médailles; ceux-là, sous prétexte d'idolâtrie, perçaient ou salissaient un tableau ou une fresque. Il y en eut qui vendirent pour quelques ducats de petits tableaux qui étaient autant de chefs-d'œuvre; d'autres, s'étant aperçus que les livres et les parchemins avaient une valeur, donnèrent à vil prix des éditions et des manuscrits de la Vaticane. Quand on ne put plus rien tirer des vivants, on s'en prit aux morts : on fouilla les châsses, les tombeaux, dont les uns s'appropriaient les trésors et les autres dispersaient les reliques. Ainsi fut profané le tombeau du pape Jules II. Celui qui avait

consacré son énergique pontificat à l'expulsion des barbares fut poursuivi par eux jusque dans ses restes; on arracha un anneau d'or à cette main que Michel-Ange dans sa statue avait représentée si redoutable qu'on ne savait si elle voulait bénir ou maudire.

Clément VII ne pouvait attendre dans le château Saint-Ange qu'une seconde ville morte fût ajoutée à l'ancienne dans l'enceinte de Rome; on ne reconnaissait déjà plus la capitale de la chrétienté, les ambassadeurs l'avaient désertée. A peine les généraux de Charles-Quint osaient-ils s'y aventurer. Le vice-roi de Lannoy y fut vu de si mauvais œil par les soldats qu'il repartit pour Naples. Les savants, les professeurs et les élèves de l'université s'étaient dispersés, les artistes avaient cherché un asile plus favorable aux arts. Les relations de Rome avec la chrétienté, avec le reste de l'Église étaient suspendues; les paysans des environs commençaient à ne plus apporter leurs denrées, et l'on ne célébrait plus le service divin dans les paroisses de la mère de toutes les églises. D'ailleurs, si l'artillerie du château Saint-Ange empêchait l'ennemi d'approcher, les vivres commençaient à s'y épuiser, et il ne pouvait plus être question d'y tenir bien longtemps. Le pape capitula le 6 juin; il s'engagea à laisser entretenir garnison dans ses principales places, à payer quatre cent mille ducats et à rester prisonnier dans le château Saint-Ange, sous la garde de soldats impériaux, jusqu'à l'entier acquittement de la somme; après quoi il irait attendre les ordres de l'empereur à Naples ou à Gaëte.

Restait à trouver l'argent de cette énorme rançon et

à obtenir la sortie des troupes de Rome, deux choses assez difficiles. Clément VII, gardé à vue dans le château par trois compagnies allemandes et trois espagnoles sous le commandement du capitaine Alarçon, paya d'abord cent mille ducats en faisant fondre des vases et des bijoux qu'il avait emportés avec lui; mais le reste fut difficile à rassembler. Les finances pontificales, d'ordinaire fort mal réglées, étaient alors plus en désarroi que jamais; les cardinaux avaient vu leurs palais mis au pillage, et le moment n'était pas bon pour chercher à emprunter. Le pape enfin, ayant appris quelque temps après que le roi de France armait pour sa délivrance, aurait attendu volontiers pour se dispenser de payer une si forte somme. D'autre part, l'armée ne paraissait pas plus vouloir quitter Rome qu'autrefois la ville de Milan. Avec la liberté qui lui était laissée sur les personnes et les choses, elle se plaisait dans cette garnison. Déjà le marquis de Guasto et don Hugues de Moncade, qui voulaient faire entendre raison aux soldats, avaient été obligés de sortir de la ville. Il avait fallu donner aux troupes trois cardinaux en gage de ce qui leur était dû. Personne n'avait plus autorité sur les vainqueurs; ils étaient les vrais maîtres et commençaient même à se disputer au milieu des ruines qu'ils avaient faites. Une fois entre autres, Rome faillit devenir un véritable champ de bataille : les Allemands s'étaient retranchés, avec quelques pièces d'artillerie, dans le Campo-Fiore, et les Espagnols s'apprêtaient à aller leur livrer un assaut lorsque les soldats italiens s'entremirent, et parvinrent à éviter l'effusion du sang.

La peste seule hâta dignement la fin de ce drame, aida le pape à trouver de l'argent, et les soldats à sortir de Rome. La prolongation de la guerre, l'abandon où était laissée la ville, la disette de vivres, les débauches des vainqueurs, les souffrances des vaincus, n'avaient pas tardé à faire naître et à propager une influence épidémique à laquelle le climat de Rome n'est d'ailleurs que trop favorable. Bientôt un ennemi plus cruel et plus prompt que la guerre, plus perfide que la trahison, troubla les joies des oppresseurs et ajouta, s'il était possible, aux misères des opprimés. Une effrayante mortalité se répandit chez les uns et chez les autres. Si c'est là ordinairement un mal terrible, ce fut dans ces circonstances à Rome une catastrophe sans nom et sans pareille. L'absence de toute autorité, le désordre du moment, empêchaient de prendre aucune espèce de mesures de précaution et de salubrité, et plus encore d'organiser quelque système de secours pour les malades. Mais l'état moral contribua encore plus aux ravages du mal. Les passions et les douleurs auxquelles les habitants et les soldats avaient été en proie faisaient de tous des victimes désignées d'avance. Après des scènes inouïes où l'on avait profané ce qu'il y a de plus sacré, méconnu tous les droits et tous les devoirs, confondu toute notion du juste et de l'injuste, il n'y avait pas seulement cette peur irréfléchie du mal et cet égoïsme honteux qui quelquefois l'augmentent; les vainqueurs croyaient voir dans l'épidémie une vengeance des habitants, et ceux-ci une vengeance du ciel. Au lieu du courage qui combat le mal ou de la charité qui le soulage, il n'y avait que la

colère qui s'en prend à tout, et la haine qui savoure la vengeance. Tous aidaient la peste au lieu de se liguer contre elle. En face de la mort, ils se poussaient à l'abîme en continuant la lutte des oppresseurs et des opprimés; et, s'ils s'oubliaient les uns les autres, c'était, ceux-ci pour ne plus songer qu'à jouir d'un jour peut-être sans lendemain, ceux-là pour saluer avec joie une mort qui n'était pour eux que la fin d'une longue torture!

Rarement la mortalité dans une ville arriva à cette proportion : en une nuit la peste enlevait quelquefois tous les soldats qui avaient pris pour caserne le même palais ou le même couvent. Pour se débarrasser plus vite des cadavres, on les jeta dans les égouts ou dans le Tibre, et on ne fit qu'augmenter le mal. Les paysans cessèrent d'apporter des vivres. On ne rencontrait dans les rues que soldats avinés qui bravaient la mort ou que spectres blêmes qui la fuyaient avec effroi. Plusieurs ne se nourrissaient plus que d'herbes ou de racines, d'animaux domestiques ou immondes. Les vainqueurs se virent enfin obligés de lâcher leur proie, de crainte de rester tous ensevelis dans leur triomphe.

Avant de partir ils voulurent cependant s'assurer leur solde que le pape n'avait pas acquittée. Les otages que Clément VII leur avait donnés, les archevêques de Sipontino et de Pise, les évêques de Pistoie et de Vérone, messeigneurs Jacopo Salviati et Lorenzo Ridolfi, parents du pape, furent conduits trois fois au Campo-di-Fiore sous six potences élevées exprès, avec menace de les y pendre s'ils ne rassemblaient les sommes nécessaires.

Ceux-ci promirent, et dépêchèrent des émissaires aux principaux marchands et banquiers de la ville, à Florence même et à Pise. Mais à la troisième fois ils séduisirent ou enivrèrent leurs gardiens pendant la nuit, gagnèrent la campagne, et de là l'armée d'Urbin en Ombrie. Cette évasion porta l'exaspération des soldats au comble : ils visitèrent et fouillèrent toutes les maisons de Rome où les fugitifs pouvaient s'être retirés ; ils menacèrent la ville d'un nouveau massacre. Le pape dans le château Saint-Ange ne fut même pas à l'abri de leurs vociférations. La recrudescence de la peste put seule délivrer Rome de ces furieux en rendant leur terreur plus grande encore que leur colère. Le prince d'Orange était déjà parti pour Sienne, moitié par crainte de l'épidémie, moitié par dégoût de l'indiscipline des troupes ; des bandes entières, allemandes et italiennes, quittèrent enfin la ville et se répandirent dans les campagnes environnantes, où elles pillèrent Narni et Spolète sans en être empêchées par le duc d'Urbin, qui reculait toujours. Il ne resta plus guère dans le château Saint-Ange et dans la ville que le nombre de troupes nécessaires pour la garnison.

Le pape se lassa également dans le château, que n'épargnaient ni la disette ni la peste. Ses serviteurs mouraient ; lui-même et les neuf cardinaux qui restaient avec lui étaient obligés de se nourrir d'âne et de cheval. Il se résigna aux dernières ressources et aux dernières humiliations. Deux forts emprunts à des marchands génois, sept chapeaux de cardinaux vendus, et le plus clair de ses revenus hypothéqué, ne suffisaient point

encore. Il s'adressa, pour sortir d'embarras, à son implacable ennemi, le cardinal Pompée Colonna, en partie l'auteur, ou au moins le complice de tous ces maux. Quand celui-ci arriva au château, le pape le reçut à bras ouverts : ils pleurèrent ensemble sur les malheurs de Rome, sur l'abaissement de l'Italie et de l'Église, et sur leurs funestes et coupables discordes. Après une séance secrète, Pompée partit avec la bénédiction du pape, et s'employa activement à trouver de l'argent et à obtenir de don Francisco Angelis, général des franciscains, et de Verrei de Milhaud, chambellan de Charles-Quint, chargés de ses pleins pouvoirs, une convention plus douce. Le pape dut être remis en effet en liberté, à la condition de demeurer neutre entre Charles-Quint et ses ennemis, dès qu'il aurait payé deux cent mille ducats et donné pour garantie du reste ses deux neveux, Hippolyte et Alexandre. Les otages furent livrés, l'argent commença à arriver. Le général de Charles-Quint, marquis de Guasto, obligé d'ailleurs de se préparer à recevoir l'armée française de Lautrec, rappela, moins quelques hommes pour garder le pape, le reste des soldats de la garnison sous leurs drapeaux, en leur promettant deux écus par tête. Rome entrevoyait la fin de ses douleurs.

La mise en liberté du pape était fixée au 10 décembre. Clément VII, la veille du jour de sa libération, prouva cependant encore que ses malheurs ne l'avaient point guéri des habitudes de sa diplomatie à double jeu. Le 9, il résolut de s'échapper de nuit et de se rendre auprès de l'armée française qui était en marche, malgré la

promesse qu'il avait faite de garder la plus stricte neutralité. Le capitaine Alarçon, qui avait jusque-là fait autour du pape la garde la plus rigoureuse, avait peu à peu diminué ses précautions. Le 9 au soir, le pape se présenta à la porte du château Saint-Ange, comme un exprès envoyé par son propre maître d'hôtel pour lui préparer des logements et des vivres. On le laissa passer couvert d'un grand chapeau et d'un manteau grossier, sous lequel il portait cousus dans ses habits les diamants des principaux ornements pontificaux. Il gagna de là les jardins du Vatican, sortit par une petite porte du mur d'enceinte, et trouva derrière un cheval sur lequel il se rendit seul à Orvieto, où venaient d'arriver Lautrec et l'armée française.

Il laissait Rome, si florissante et si populeuse avant son règne, avec la moitié de ses édifices ruinés et sa population réduite par le fer, la faim, la peste et la fuite à quarante mille âmes : triste image de la désolation de la Péninsule elle-même, et trop certaine annonce de la chute de son indépendance, qui, malgré une dernière armée française, arriva quelques années après !

FIN DE LA PRISE DE ROME.

Digitized by Google

Digitized by Google

QUATRIÈME ÉPISODE.

MASANIELLO ET LE DUC DE GUISE,

OU

NAPLES EN 1647 ET 1648.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER.

LE DUC D'ARCOS, LES ALARBES ET LES LAZZARONI.
— MASANIELLO PÊCHEUR.

Il y a une quinzaine d'années, c'est-à-dire avant les derniers troubles de l'Italie, paraissait au delà des monts un petit livre sous ce titre singulier : *Relation de la vingt-septième révolte de la* TRÈS-FIDÈLE *ville de Naples.* Si c'est là une preuve du tempérament emporté et insurrectionnel de cette population méridionale, c'en est une aussi, à coup sûr, de la maladresse ou des excès des gouvernements qui se sont succédé tant de fois sous ce brûlant climat. De toutes ces révoltes, la plus curieuse et la plus célèbre est sans contredit celle à laquelle Masaniello et le duc de Guise ont donné leur nom au milieu du dix-septième siècle et qui fait le sujet de ce récit.

Il faut dire, pour être juste, que cette fois les monarques espagnols, maîtres alors de ce royaume, et les vice-rois chargés de l'administrer eurent à s'accuser eux-mêmes des événements qui faillirent leur faire perdre cette belle conquête du siècle précédent. Déjà sur le penchant de la ruine qui devait l'atteindre dans moins de cinquante ans, cette grande monarchie, épuisée de bonne

Digitized by Google

heure par l'ambition de Charles-Quint et de Philippe II, ne prolongeait son existence qu'en pressurant les contrées tombées sous sa main. Qu'on ajoute aux exigences que le premier devoir des vice-rois était de satisfaire le désir qu'ils avaient eux-mêmes de s'enrichir pendant leur passage rapide au pouvoir, et l'on se fera aisément une idée du régime ordinaire du royaume de Naples sous la domination espagnole. Plusieurs vice-rois y avaient déjà usé leur autorité et leur vie; la population napolitaine elle-même avait essayé plusieurs fois aussi de secouer ce joug oppresseur et détesté. La nouvelle administration de don Rodrigo Ponce de Léon, duc d'Arcos, nommé à la fin de 1646 à la place de l'amirante de Castille, Enriquez de Cabrera, duc de Medina de Rio-Seco, porta les choses au comble[1].

Connu pour l'opiniâtreté de son caractère et la souplesse de son esprit, le duc d'Arcos avait été choisi, à cause de ces qualités, dans un moment critique. L'Espagne était engagée dans une guerre difficile et coûteuse contre la France; elle pouvait moins que jamais ménager les hommes ou l'argent de ses royaumes, et la cour de Madrid croyait avoir à se plaindre de l'insuffisance ou plutôt de l'humanité du duc de Medina. Le nouveau venu avait donc à réparer ce qu'on appelait l'incapacité d'une administration précédente. Ambitieux de plus, et ne voyant dans sa vice-royauté qu'un moyen de parvenir plus haut, il voulait lui-même se recommander à la cour

[1] Voir l'Histoire de quelques vice-rois précédents et les Habitudes ordinaires de l'administration espagnole dans notre *Histoire d'Italie*, page 420. 1 vol., chez Hachette.

de Madrid par un succès complet. Quels que fussent les besoins de la monarchie espagnole, l'habileté et l'ambition du duc d'Arcos, il paraissait fort difficile de se tirer avec avantage de la situation.

Tous les moyens à l'usage des gouvernements exigeants et besogneux avaient été employés par les vice-rois précédents. Soumis à toutes les sortes d'impôts et d'extorsions, le royaume de Naples ne semblait plus offrir de prise nouvelle. Exciter les haines et les jalousies du clergé contre la noblesse, et du peuple contre l'un et l'autre, pour avoir à discrétion les différentes classes, était un moyen qui commençait à s'user. Les Napolitains de tout rang et de tout état sentaient le besoin de se rapprocher et de se réunir contre le joug étranger; il y avait entre les nobles, le clergé, les bourgeois et même le bas peuple des rapports fréquents, insolites, accompagnés de témoignages d'amitié ou de sourds murmures de haine qui annonçaient comme une explosion prochaine. Les soldats espagnols avaient déjà comme l'instinct du danger; chaque jour ils rentraient dès quatre heures au quartier Saint-Jacques, de crainte d'être attaqués dans les rues. A quoi d'ailleurs l'habile duc d'Arcos pouvait-il toucher encore? Sans rappeler la lourdeur des impôts directs, toutes les consommations étaient taxées depuis longtemps : la viande, le vin, le poisson, la farine. Les anciennes institutions libérales données par Charles-Quint à sa conquête, les *états généraux* de la noblesse, du clergé et des villes pour le royaume, la *corporation* municipale des *élus* des districts (*sédiles*) et des capitaines des quartiers (*ottines*) à Naples,

ne pouvaient même plus servir à légaliser l'arbitraire. Elles avaient perdu tout crédit depuis qu'on voyait seulement en elles des instruments d'oppression. Enfin, au milieu d'une guerre extérieure, il y avait danger de pousser à bout des sujets éloignés et d'une nationalité différente ; et la cour de Madrid savait mieux que personne que les diplomates et même les flottes de la France étaient prêts à profiter de tout pour ébranler la domination espagnole dans la péninsule italienne.

Le duc d'Arcos crut cependant pouvoir jouer avec une situation aussi délicate. Les succès que son extérieur avantageux et sa faconde tout espagnole lui avaient procurés à la cour de Madrid lui donnaient une grande confiance, même dans les affaires. Il croyait aisément qu'il fallait beaucoup risquer pour vaincre. Ce n'était pas un grand guerrier, il n'avait jamais fait la guerre ; mais ce n'était pas pour cela qu'on l'avait envoyé en Italie. Sa mission était toute politique et administrative. Il le savait, et comme il avait beaucoup étudié Machiavel depuis qu'il était passé des plaisirs de cour au gouvernement de l'État, il s'était persuadé que là aussi il suffisait pour réussir de savoir user sans distinction de tous les moyens. En grand seigneur qui sait les moyens de courtiser le peuple au début d'une administration, il commença par poursuivre à outrance les fermiers des impôts, en fit pendre quelques-uns et força les autres à rendre gorge. Le peuple, qui aime toujours à voir punir au moins les auteurs immédiats de sa misère, salua la mesure avec joie. Il n'en fallut pas davantage au duc d'Arcos. Semblable aux fats que la

première apparence de faveur met hors de leur garde, il envoya une partie de ses troupes disputer aux Français les places espagnoles de la Toscane, au risque de dégarnir le royaume lui-même.

Un fait survenu quelque temps après l'encouragea bien davantage encore. C'était le jour où la population napolitaine tout entière, en grande procession, transporte à travers les rues la statue de saint Janvier et la précieuse fiole où se renouvelle tous les premiers de l'an sans faute le miracle annuel de la liquéfaction du sang du bienheureux martyr, patron de la ville de Naples. L'église de la paroisse ou du district de Capuano devait cette fois recevoir le dépôt des précieuses reliques; et, pour le faire dignement, les nobles du district avaient, comme c'était l'habitude, fait de grands préparatifs dans les rues de leur quartier et dans leur église. Malheureusement l'archevêque-cardinal, Ascanio de Filomarino, était alors fort indisposé contre les nobles de ce district, et particulièrement contre le duc de Maddaloni et son frère don Giuseppe Caraffa. Il alla bien, selon le cérémonial convenu, prendre avec son clergé les reliques dans l'église cathédrale de Naples; mais arrivé près du quartier Capuano, il prit une rue détournée pour éviter la place où les nobles avaient fait dresser pour la procession le plus riche reposoir. C'était un affront sanglant. Les nobles accoururent pour protester au nom de la cité avec leur notaire : l'archevêque arracha à celui-ci la protestation des mains et la déchira. Une rixe s'ensuivit pour la plus grande édification des fidèles. Au milieu du tumulte, assure-t-on, Caraffa frappa du pied l'archevê-

que; et, pendant que le clergé s'enfuyait en désordre, les nobles, malgré les réclamations du peuple, restèrent maîtres des reliques et les transportèrent victorieusement dans leur église.

Rien ne pouvait arriver plus à propos pour le duc d'Arcos. La cour de Madrid venait de renouveler avec instance ses demandes d'argent; il fallait en outre payer les troupes envoyées contre les Français. Le moment était favorable, la population n'écoutant plus que ses querelles intestines ravivées par cette dernière et ridicule querelle. Le conseil collatéral, composé mi-partie d'Espagnols et de Napolitains et servant de conseil ou même de contrôle aux vice-rois, fut assemblé pour pourvoir aux nécessités présentes, et proposa une taxe sur les fruits. C'était un impôt abhorré, car les fruits sont à Naples dans l'été presque la seule consommation des classes pauvres. Cet essai avait déjà été tenté par un des prédécesseurs du duc d'Arcos et n'avait pas réussi. Le corps municipal des élus des *sédiles* et des capitaines d'*ottines*, prenant courage, fit quelques représentations, mais inutilement. Rien n'arrêta le nouveau vice-roi, et l'impôt fut affermé comme d'habitude à quelques financiers et crié enfin à son de trompe le 1er janvier 1647.

C'était un triste présent de nouvelle année. La population commença à réclamer à sa manière, en couvrant les coins des rues de pasquinades, de protestations et même de menaces. Elle n'éclata point, on était encore assez loin de la saison des fruits. Cependant les symptômes de mécontentement se succédèrent assez vite. Au mois de février, le carrosse du vice-roi fut tout à coup

entouré d'une foule compacte d'hommes, de femmes et d'enfants du petit peuple qui demandèrent respectueusement encore, mais avec instance, l'abolition de l'impôt. Quelques jours après, le feu prit à une petite échoppe des collecteurs du marché sans qu'on pût découvrir qui l'avait allumé. Au mois de mai, le vaisseau amiral de la flotte espagnole était prêt à mettre à la voile pour emporter le produit de l'impôt des fruits versé d'avance par les fermiers généraux; pendant la nuit du 26, un incendie éclaira tout à coup le golfe de Naples et appela toute la population sur le port : le vaisseau amiral était en feu. Les employés du gouvernement, courant çà et là, exhortèrent vainement les pêcheurs à porter secours au beau navire. Toutes les barques restèrent amarrées; personne du peuple ne voulut sauver quelque chose de ces richesses prélevées sur les besoins du peuple. Évidemment il y avait une sourde conspiration dirigée contre le gouvernement espagnol. Le vice-roi crut que les Napolitains avaient un chef et jeta ses soupçons sur le duc de Maddaloni, prince de Colobrano, riche et ambitieux seigneur, fort aimé du peuple pour la haine qu'il portait aux Espagnols. Il avait fait déjà jeter en prison le frère de Maddaloni, Giuseppe Caraffa, après la scène scandaleuse que celui-ci avait eue avec l'archevêque Filomarino. Il s'assura encore de la personne de Maddaloni et le retint prisonnier, sûr d'ailleurs par cet acte de plaire à l'archevêque en même temps qu'il ôterait peut-être un chef au peuple.

Mais le peuple avait un chef dans son propre sein : le célèbre pêcheur et vendeur de poisson, Thomas

Aniello. C'était un enfant du faubourg populaire de Lavinaro. Né en 1620 de pauvres parents, originaires peut-être de la petite ville d'Amalfi, il avait alors vingt-sept ans. On ne l'avait remarqué pendant longtemps que pour sa belle mine et les bons mots dont il savait assaisonner la vente de sa marchandise. « Voici le mets des dieux, disait-il; quand les princes en demandent, il n'y en a plus; les dieux ont tout dévoré et bien payé. » Mais comme hardi pêcheur et gai poissonnier, on le connaissait dans toutes les maisons grandes et petites de la ville. On aimait à deviser avec lui, et c'était déjà à Naples un personnage jouissant dans son genre d'une sorte de notoriété, lorsqu'une imprudence de sa femme, belle jeune fille de Pouzzoles qu'il avait épousée quelques années auparavant, le jeta subitement dans une voie toute nouvelle. Celle-ci, prise d'une envie assez fréquente chez les femmes et surtout chez les ménagères, voulut introduire en contrebande, à la porte de la ville, quelque provision de farine. Elle était mère et passait assez souvent devant les douaniers avec son nourrisson. Un jour, profitant de cette circonstance, elle se présente ayant dans ses bras un sac de farine emprisonné soigneusement dans des langes d'enfant. La ruse est découverte; la jeune femme est saisie, moquée, maltraitée grossièrement, jetée en prison, et condamnée à une amende de 100 ducats. Le poissonnier vendit, pour délivrer sa femme, tout ce qu'il possédait; les économies de plusieurs années de travail et de bonne conduite y passèrent. C'était la ruine du pauvre et jeune ménage. Dès ce jour, Thomas Aniello fut tout changé.

Il n'allait plus que rarement à la pêche, à peine pour ses besoins particuliers. Il ne criait plus le poisson dans les rues de Naples; mystérieux et amer dans ses paroles, sombre dans son maintien, il se mêlait aux gens inoccupés et mécontents, n'apparaissait que là où il y avait des groupes, parlait, haranguait, laissait éclater sa haine et sa colère, et ne paraissait avoir à cœur que d'exciter ou d'entretenir celles des autres.

Le poissonnier avait justement les qualités extérieures de son nouveau rôle. D'une taille bien prise et au-dessus de la moyenne, le teint fortement bronzé par le soleil, il devait au contraste de ses grands yeux noirs et d'une longue chevelure blonde qui lui descendait en boucles sur les épaules une puissante et romanesque originalité. Ses vêtements, quoique misérables, étaient toujours disposés d'une certaine manière fantastique; son improvisation facile et colorée, abondante en figures et en traits pittoresques, était faite pour entraîner un peuple impressionnable et bouillant. Le souvenir d'un soulèvement excité autrefois par un homme de son nom contre le vice-roi don Pedro de Tolède et un vieil écusson aux armes et à la devise de Charles-Quint pendu à la devanture de sa misérable maison contribuèrent peut-être encore à exalter ses idées et à échauffer son ambition. Toujours est-il que bientôt, dans les faubourgs populeux de la ville, le poissonnier Masaniello, comme on l'appelait familièrement, passa pour le plus hardi frondeur du gouvernement, et fut d'avance salué comme le chef futur du mouvement que chacun prévoyait. On lui attribuait déjà, sans qu'il s'en défendît, l'incendie

de l'échoppe du marché. Il se montra bientôt ouvertement et en plein jour.

On avait coutume alors à Naples de célébrer la fête de la Vierge du Carmel, qui tombait au mois de juillet, par une singulière cérémonie. Sur la grande place du marché, le *largo del Mercato,* devant la vieille et vénérable église et au pied du plus haut clocher de Naples, dédié à la madone, on élevait à cette occasion une grande tour de bois, pour être attaquée et défendue par deux troupes de jeunes garçons armés de cannes et de roseaux, au grand plaisir des bourgeois. La première troupe chargée de l'attaque de la tour était habillée à l'orientale et portait le nom d'*Alarbes;* l'autre, chargée de la défense, gardait le simple costume qui avait valu à la populace napolitaine le nom de Lazares ou *Lazzaroni* qu'elle portait encore, c'est-à-dire le bonnet phrygien et le caleçon rayé. C'était peut-être un souvenir des neuvième et dixième siècles, où Naples ayant aussi à se défendre des incursions arabes, avait été sauvée de ces conquérants par le dévouement du petit peuple.

Ce divertissement était d'ordinaire préparé longtemps à l'avance. On composait les deux troupes; on choisissait les chefs. Cette fois on prit pour commander les *Lazzaroni* Masaniello lui-même, et pour commander les *Alarbes,* un de ses affidés, une sorte d'athlète, Scipion Gannatazzo, surnommé *il Pione.* Ce n'était point sans doute l'effet du hasard. En outre, on s'exerça plus souvent que d'habitude; les troupes furent plus nombreuses; aux jeunes gens de dix-huit ans qu'on prenait d'ordinaire il se mêla des hommes faits. Masaniello,

enfin, au lieu de roseaux, distribua aux troupes des harpons qu'il s'était procurés avec la somme de dix carlins prêtés par son ami, le frère Sarine, cuisinier du couvent des carmes. Le premier dimanche où ces singulières troupes se rassemblèrent sur la place du Marché (23 juin, quinze jours avant la solennité) pour défiler à travers les rues et devant le palais du gouverneur, en guise de parade, la population mécontente était en émoi et les excitait presque de la voix et du geste. Aux cris ordinaires de *Vivent la Vierge du Carmel et le roi d'Espagne!* se joignaient déjà ceux de *A bas l'impôt et vive l'abondance!* Les bandes animées et presque menaçantes, sous leurs chefs, Masaniello et il Pione, arrivèrent ainsi devant le palais du vice-roi. Des seigneurs et des dames de qualité étaient aux balcons pour voir passer ce qu'on regardait d'habitude comme une sorte de mascarade. Mais le défilé n'eut pas lieu comme à l'ordinaire avec des cris de joie et des pasquinades innocentes. Les *Alarbes* et les *Lazzaroni* stationnèrent sur la place, répétèrent les cris qu'ils avaient déjà proférés dans la ville, et y mêlèrent des plaisanteries plus amères et plus provoquantes qu'il n'était de mise. Les seigneurs, pour faire bonne mine, prirent d'abord la chose sur le même ton; mais les deux troupes ajoutèrent aux paroles des gestes tellement indécents, qu'elles forcèrent les seigneurs et les dames à se retirer au milieu des rires et des huées.

Des avis plus menaçants ne manquaient pas au vice-roi. Le père théatin D. Pépé, prédicateur en renom, lui donna connaissance de ce qu'il savait par les con-

fessions populaires. Des rixes fréquentes s'engageaient entre le peuple et les préposés aux octrois. L'*eletto del popolo*, le seul des six élus des *sédiles* qui ne fût pas à la nomination de la noblesse, fut obligé d'intervenir plusieurs fois comme le magistrat ordinairement le plus écouté des petites gens. Dans l'intention de ménager ceux dont il tenait en partie son autorité, il décida que l'impôt serait payé par les paysans qui apportaient les fruits, et non par les consommateurs. Mais en fin de compte, l'effet était le même, la denrée étant vendue plus chère par les paysans aux Napolitains. Le peuple surtout était exaspéré. Gâtée par son beau climat, cette oisive et colérique population ne demandait alors presque tout entière que les rayons du soleil pour vêtement, la voûte du ciel pour abri et les fruits de la terre pour nourriture; et voilà qu'on lui ravissait un des trois bienfaits que Dieu lui avait assurés. Quelques personnes supplièrent le vice-roi d'abolir le malencontreux impôt. Celui-ci, commençant à s'effrayer, n'en était pas éloigné. Mais l'inspecteur général du royaume, don Juan Chacon, fort mécontent d'avoir perdu une partie de ce qu'il venait d'amasser dans sa tournée sur le vaisseau amiral, ainsi que les fermiers de l'impôt, intéressés à son maintien, s'y opposèrent d'un commun accord.

Il fallut s'attendre à une émeute et prendre ses mesures pour la réprimer. Le duc d'Arcos, dans les différents postes de la ville, n'avait que trois mille hommes, composés des gardes espagnole et allemande, et du vieux régiment de Tuttaville. Mais il comptait sur sa politique pour diviser l'émeute et sur les châteaux

forts de la ville pour la contenir. Cette dernière ressource était la meilleure. Outre quelques points fortifiés, tels que la tour du Carmel et Saint-Laurent, trois véritables forteresses, le *Castel-Nuovo* ou château Neuf, bâti par Charles d'Anjou sur le modèle de la Bastille de Paris, le *Castel-del-Ovo* ou château de l'Œuf, élevé par Frédéric II au milieu des ruines d'un palais de Lucullus, et le fort Saint-Elme, citadelle régulière qui était l'œuvre de Charles-Quint, commandaient la ville et se rattachaient au palais du vice-roi, récemment achevé par l'architecte Fontana, comme à un point central. Adossé en effet à l'arsenal qui descendait jusqu'à la mer, et regardant toute la rue de Tolède qui traverse la ville jusqu'à Capo-di-Monte, ce dernier édifice avait immédiatement à sa droite, en tournant le dos à la mer, le Castel-Nuovo; à sa gauche, à peu de distance, le rocher du Castel-del-Ovo rattaché à la ville par une étroite chaussée, et en face, quoique un peu plus loin, mais facile à atteindre par la colline de Pizzo-Falcone, le château Saint-Elme, sur le roc vif qui couronne la hauteur du Pausilippe; ensemble de forteresses qui rendait le vice-roi maître du port et de la mer au midi, du centre de la ville devant lui, des hauteurs à l'ouest, et ne laissait de communications libres à Naples que du côté de la campagne.

Deux jours après la scène grossière qui s'était passée devant le palais, une nouvelle tombée tout à coup au milieu de la ville acheva de monter les têtes. Le peuple de Palerme, en pleine insurrection, avait arraché à son vice-roi l'abolition des impôts. Les Napolitains ne

pouvaient rester en arrière. On était arrivé à cette saison de l'année où le soleil brûlait le sang et faisait ressentir plus vivement encore le besoin et la privation des fruits soumis à la taxe. Des groupes animés se formaient fréquemment dans les rues et sur les places ; des brigands facilès à reconnaître à leur mine, des hommes masqués, couverts de capuchons et de robes de carmes, se montraient partout, parlant et agitant le peuple.

Le poissonnier Masaniello était comme le point de mire de tous. Un soir, deux hommes embusqués sous le porche de l'église de la Vierge du Carmel l'arrêtent, comme il venait de haranguer dans un groupe, avec ces mots : « Que prétends-tu faire, toi ? — Je serai pendu, » répondit-il vivement, ou je ferai l'accommodement de » cette ville. — Beau gaillard que toi pour une telle » affaire ! — Joignez-vous seulement à moi, et avec quel- » ques hommes de votre trempe vous verrez ce que » je saurai faire. » C'étaient Dominico Perrone et Giuseppe Palumbo, l'un contrebandier, l'autre bandit, tous deux hommes dévoués du duc de Maddaloni, qui entretenait de pareils personnages, comme tous les riches seigneurs du temps, pour les œuvres mystérieuses. Ils donnèrent leur foi à Masaniello et se retirèrent. Le lendemain soir, un des hommes encapuchonnés accoste encore Masaniello, le reconduit chez lui, et y reste plusieurs heures. C'était un vieillard de quatre-vingts ans, Giulio Genovino : homme d'ambition et d'intrigue, mêlé à tous les événements du temps, il avait été, sous le populaire vice-roi d'Ossuna, l'*élu* préféré du peuple, puis jeté en prison sous le sévère cardinal vice-roi Borgia ;

moine maintenant, sans avoir dépouillé le vieil homme. il croyait le moment venu, selon l'occasion, de se venger de la sévérité du gouvernement espagnol ou de lui vendre ses services en exploitant son ancienne popularité; car une ambition vieillie n'écoute plus que des calculs égoïstes. Cet homme ne contribua pas peu à apprendre son rôle à Masaniello. Noblesse et clergé, intrigants, on le voit, tous tentaient déjà de s'emparer d'un mouvement que tous prévoyaient.

Le 7 juillet était le dimanche qui précédait celui de la fête solennelle de la Vierge du Carmel. Une dernière revue des *Alarbes* et des *Lazzaroni* devait être passée. On s'attendait à quelque chose. Dès le matin il y avait agitation sur le *Largo del Mercato* et dans les faubourgs les plus populeux de la ville. Les marchands en boutique s'étaient promis de ne point acheter de fruits des paysans; le menu peuple, qui ne s'en passait pas si aisément, et qui trouvait cependant la marchandise trop chère, débattait vivement le prix avec les vendeurs et commençait à crier contre l'impôt. Arrivent quelques paysans de Pouzzoles avec des paniers chargés de figues, fruits fort recherchés. Accostés par les collecteurs du marché, ils refusent de payer; une vive querelle s'engage; la foule y prend bientôt part. On envoie chercher l'*eletto* du peuple, André Naclerio, pour qu'il interpose son autorité. Ce magistrat, choisi par le vice-roi sur trois candidats présentés par le peuple, ne méritait pas beaucoup son nom, et n'était personnellement pas fort aimé. Il condamne les paysans à payer, et menace les récalcitrants des galères. Mais le peuple de la

ville et les gens de la campagne étaient de connivence. Parmi ces derniers se trouvait le beau-frère de Masaniello; au lieu d'obéir, il renverse tout à coup ses paniers de figues, en s'écriant : « Dieu nous donne l'abon-
» dance, et le gouvernement nous la retire. Puisqu'il
» faut perdre, j'aime mieux que les pauvres jouissent
» de mon bien que les maltôtiers. » Comme les enfants se précipitaient sur les fruits, Masaniello paraît lui-même avec sa bande. Il exhorte ceux qui se trouvaient là à jeter les figues à la tête des collecteurs et de l'*élu*, au lieu de les manger, et leur en donne l'exemple, au cri de : *A bas l'impôt!* Ceux-ci sont bientôt assaillis. Masaniello saisit enfin une pierre, et atteint en pleine poitrine l'*élu*, qui s'enfuit avec les collecteurs au milieu d'une grêle de projectiles. C'était le commencement de l'émeute.

Masaniello monte sur une table, et s'écrie d'une voix puissante : « Voici votre chef, Masaniello, que vous
» connaissez bien; je viens vous racheter de la servi-
» tude des gabelles, comme Moïse a sauvé les Juifs de
» la servitude d'Égypte. Je suis pauvre et nu, mais n'est-
» ce pas aussi un pêcheur nommé Pierre qui a fait pas-
» ser Rome de l'esclavage de Satan à la liberté de Jésus-
» Christ? Et moi aussi, pêcheur du golfe, je viens sauver
» Naples et le royaume des exactions du mauvais gou-
» vernement. Que je sois mis en pièces, et mes membres
» cloués aux portes de la ville, si je ne vous tiens point
» ce que je promets. Vive le roi d'Espagne! mort au
» mauvais gouvernement! (Viva il re di Spagna, muoja
» il mal governo!) » L'incendie du bureau de perception

qui était sur la place avec son mobilier et ses registres, donna immédiatement le sens du mouvement; puis, tous ceux qui se trouvaient là, Masaniello en tête, se jetèrent sur le couvent des Carmes, pour s'emparer de la tour du Carmel et propager la révolte. Les frères carmes, prêchés depuis longtemps par le vieux Genovino, et qu'on avait vus d'ailleurs souvent mêlés aux groupes sous leurs capuchons, étaient dans le secret; le couvent, la tour, furent bientôt emportés, et la cloche sonna à toute volée l'insurrection.

Elle s'organisa avec une adresse et une promptitude qui tenaient de l'enchantement, mais qui prouvaient une longue et soigneuse préparation. Des troupes de petits enfants, portant un bâton qui servait de hampe à un chiffon de toile noire, parcoururent d'abord les rues sous la conduite de quelques frères carmes couverts de leurs capuchons. « Ayez pitié, disaient-ils, de ces » pauvres âmes du purgatoire qui gémissent sous un » poids intolérable et vont chercher leur salut. Frères, » ayez pitié de nous; frères, aidez-nous à obtenir » notre délivrance. » Puis apparurent les bandes de Masaniello, *Alarbes* et *Lazzaroni*, ayant au bout de leurs harpons le pain petit et de mauvaise qualité que les boulangers vendaient au poids de vingt-deux onces. Enfin suivit la masse du peuple armée de hallebardes, d'épées, et çà et là d'arquebuses, portées sans doute par des bandits; tous criaient : *Au palais! au palais!* Le vice-roi vit tout à coup déboucher par différentes rues, sur la grande place du palais, avec des plaintes et des vociférations, comme autant de fleuves bruyants

d'hommes, avant d'avoir eu le temps de prendre ses dispositions.

Le prince de Bisignano, mestre de camp général, seigneur fort aimé du peuple, s'était, chemin faisant, joint aux colonnes menaçantes pour intervenir entre le gouvernement et l'émeute. Arrivé avec elles sur la place, il en obtint de pénétrer seul auprès du vice-roi pour lui adresser les demandes du peuple, tandis que les masses stationneraient entre l'immense façade du palais et le couvent de Saint-François-de-Paule, qui se trouvait en face, au pied de la colline de Pizzo-Falcone, à l'endroit où s'élève maintenant la belle mais un peu lourde église bâtie au commencement du dix-huitième siècle. Retiré dans son cabinet avec l'*élu* du peuple, Naclerio, le père Giovanni, général des franciscains, fort respecté de toutes les classes, et quelques seigneurs, le duc d'Arcos, pâle, agité, ne savait que faire, et prenait pour se réconforter un biscuit trempé dans du vin. Il pouvait ordonner à ses soldats de faire feu de toutes les fenêtres du château, et lui-même tenter une sortie à la tête de quelques gentilshommes. Sur les instances du prince de Bisignano, il commanda aux Espagnols et aux Suisses de contenir la foule sans faire usage de leurs armes, et parut au balcon en tâchant de faire entendre ces mots : « Oui, mes enfants, vous aurez tout ce que vous de- » mandez. » Il était trop tard.

La foule qui débouchait par les différentes rues pressait celle qui était sur la place; Masaniello, avec quelques-uns des plus audacieux, est porté jusqu'au pied du grand escalier. Tandis que le vice-roi signait en

toute hâte l'abolition de l'impôt des fruits et la diminution de celui des farines, les soldats espagnols sont renversés dans le vestibule et sur les marches de l'escalier; une colonne d'envahisseurs, portée en avant par ceux qui entrent, monte, se répand dans les appartements en faisant céder tous les obstacles; et les portes volent en éclats. En vain le vice-roi jette par les fenêtres les diplômes d'abolition : rien ne peut plus arrêter le mouvement. Le flot qui monte arrive, avec le bruit des portes brisées, jusqu'au cabinet. Il n'était plus temps de délibérer. Le duc songe à se mettre en sûreté, et s'échappe, avec ceux qui étaient auprès de lui, par un escalier dérobé. Masaniello et les siens arrivent au moment où il venait de disparaître; furieux de n'avoir point rencontré ce qu'ils cherchaient, les envahisseurs se dispersent dans les magnifiques appartements, mettent en pièces tout ce qui tombe sous leur main et jettent les meubles par les fenêtres. Dans la chambre seule du dais, sur l'ordre de Masaniello, et par respect pour le portrait en pied de l'empereur Charles-Quint qui s'y trouvait, ils s'abstiennent de ces excès.

Le vice-roi avait voulu se réfugier au *Castel-Nuovo*, où était déjà la duchesse d'Arcos; mais il trouva le pont qui y menait levé et la herse baissée. Au moment où il rentrait dans le palais par une petite porte pour monter dans un carrosse et chercher un autre asile, des Napolitains le reconnurent et l'entourèrent. Les uns lui baisaient les mains, les autres le menaçaient. Protégé par quelques seigneurs, il parvint d'abord à monter dans sa voiture pour se faire déposer près de là, au couvent de

Saint-François. Mais le cocher ne put fendre la foule, qui devint plus hardie. On cria au duc d'abolir les impôts au lieu de fuir. Le *pione*, qui se trouvait là, s'élança sur le marchepied de la voiture, l'insulta avec de grossières paroles, et, pénétrant à mi-corps par la fenêtre d'une portière, le saisit par la moustache. Le vice-roi prit enfin une poignée de sequins et les jeta par l'autre portière. Les uns crièrent qu'ils ne voulaient point de son or, mais d'autres se précipitèrent avec avidité sur cette proie. Le cocher profita du moment et fouetta ses chevaux, qui déposèrent bientôt le vice-roi au couvent, dont les portes furent promptement barricadées.

On n'eût pas été plus loin peut-être, si, dans ce moment de trouble, un coup de feu parti du palais n'eût tué un homme dans la foule. L'émeute, jusque-là encore contenue, devint alors sanglante. Les soldats qui se trouvaient au palais furent massacrés et jetés par les fenêtres sur la place. Le peuple, furieux, revint et commença à faire le siége du couvent, qui ne pouvait résister longtemps, afin de faire un mauvais parti au vice-roi. Heureusement, l'archevêque-cardinal Filomarino arriva au milieu de ces scènes de désordre. C'était un personnage fort aimé du peuple; on l'entoura avec respect. Il adressa aux assaillants des paroles de paix, et promit d'obtenir tout ce qu'on voudrait du duc d'Arcos s'ils voulaient cesser le combat. On y consentit, et il entra sans être suivi dans le couvent. Après quelques minutes, qui parurent bien longues, il sortit, tenant à la main un papier qu'il agitait en l'air avec des signes de contentement, poussa jusqu'à son carrosse, qui était à l'entrée

de la rue de Tolède, et donna l'ordre de le conduire à la place du Marché pour en faire lecture. La foule suivit d'abord; mais, en voyant le cocher enfiler la rue de Tolède, elle craignit que tout cela n'eût pour but que de gagner du temps et de l'éloigner du couvent de Saint-François. Elle fit arrêter l'archevêque et exigea la lecture du papier : il ne contenait rien autre chose que l'abolition de la taxe des fruits et la diminution de l'impôt des farines; concessions bien insuffisantes maintenant pour désarmer une population presque victorieuse. Les plus animés retournèrent au couvent, dont ils brisèrent les portes; mais ils ne trouvèrent pas le vice-roi, qui avait eu le temps de franchir un mur du couvent des théatins, à Pizzo-Falcone, et qui gagnait déjà le château Saint-Elme. Le duc d'Arcos était sauvé, mais la ville resta au pouvoir de l'insurrection.

La foule, exaspérée, se répandit en effet par la ville, fit main basse sur les soldats isolés, et acheva de soulever tous les faubourgs par le récit de ce qui s'était passé. Masaniello et les meneurs avaient gardé avec eux, comme chef ou comme gage, le prince de Bisignano; ils l'emmenèrent à la place du Carmel, dont ils firent le centre du mouvement, et le conjurèrent de prendre la défense du peuple, qui l'adorait. Assez embarrassé, le prince entra dans l'église, saisit un crucifix, et chercha à apaiser la multitude ou à décliner l'honneur qu'on lui faisait. On ne voulut rien entendre. Bon gré, mal gré il donna des ordres pour occuper la ville et proclama l'abolition de tous les impôts. Les insurgés, divisés en différentes escouades, furent distri-

bués sur les principales places pour éviter toute surprise. Les plus exaspérés eurent la mission de brûler les différents bureaux de perception et de douane, pour que nul n'ignorât l'heureuse mesure; et ils ajoutèrent de leur propre chef aux ordres qu'ils avaient reçus le sac de quelques maisons de financiers connus pour avoir bâti leur fortune sur les exactions du gouvernement. Ce rôle pèsait au prince. Dans un moment où il se vit moins surveillé, il gagna la maison d'un cavalier de ses amis, et, à la nuit tombante, se réfugia au Castel-Nuovo. Sa fuite ne fit que caractériser le mouvement et donner à l'émeute le chef qui lui convenait.

La nuit était close quand on s'aperçut que Bisignano avait quitté la place du Marché. Une partie de la foule, un peu lasse des émotions et des fatigues de la journée, restait atterrée. Mais quatre frères carmes étaient là; l'un d'eux leva son capuchon : c'était le vieux Genovino. Il ranima les courages : « Écoutez, dit-il; peuple révolté » est peuple pendu, s'il ne s'assure la victoire. Il ne » s'agit point d'enlever au roi sa couronne et souverai- » neté de Naples, mais de réformer le mauvais gouver- » nement de ses ministres; ne nous reposons pas avant » de l'avoir obtenu. L'abolition de misérables gabelles » ne peut nous suffire. Demandons à partager avec la » noblesse l'élection des *sédiles;* rentrons dans les droits » et priviléges octroyés par l'empereur Charles-Quint de » bienheureuse mémoire. Un prince vous a abandonnés : » tant mieux; ce n'est pas à la noblesse qu'il faut vous » fier, mais à vous-mêmes. Au lieu d'un prince, prenez » l'un de vous, et il vous conduira à la victoire au cri

» de : Vive le roi d'Espagne et mort au mauvais gouver-
» nement ! »

C'était désigner Masaniello. Celui-ci fut en effet proclamé capitaine général du peuple. La cloche du Carmel, mise en branle à toute volée, et des émissaires envoyés de la place du Marché dans toutes les directions annoncèrent la nouvelle au bruit du tambour et à son de trompe. Elle fut dignement saluée. On enfonça de tous côtés les boutiques des armuriers pour se procurer des armes et des munitions; et les prisons furent ouvertes, excepté celle de l'*Annonciade* et celle de la grande *Vicarie*, par respect pour l'archevêque et pour le roi. L'insurrection était maintenant toute populaire.

Au milieu de la nuit, le duc d'Arcos, rentré à travers mille périls au Castel-Nuovo, put du haut des tours juger de la puissance et de l'étendue de sa défaite. Le tocsin répondait de toutes les églises à la cloche d'alarme du Carmel. Des bandes armées précédées de torches parcouraient les rues avec des cris tels que les Napolitains en savent pousser. On entendait de temps en temps des coups de feu et des cris de rage ou de douleur. Les barques des quais de Chiaja et de Mergelina emportaient furtivement et dans l'ombre des fugitifs. Çà et là se dessinait dans la nuit la flamme rougeâtre des incendies des bureaux de douane ou des maisons désignées d'avance à la haine du peuple. Tout à coup, dans un quartier éloigné de la ville, retentit une épouvantable explosion, suivie d'une flamme pétillante qui s'éleva rapidement et éclaira pendant quelque temps, comme une éruption du Vésuve, ces scènes de désordre. Une bande avait pénétré dans

un magasin à poudre avec les mèches des arquebuses allumées; un baril avait pris feu, et la maison sautait avec ceux qui y avaient pénétré, en ébranlant tout le faubourg. Avant de se mettre en devoir de réparer ses fautes, le duc d'Arcos contempla pendant quelque temps le résultat de son confiant orgueil et de son imprudente sécurité.

Digitized by Google

CHAPITRE DEUXIÈME.

LE PRIVILÉGE DE CHARLES-QUINT. — LES BRIGANDS. — MASANIELLO CAPITAINE GÉNÉRAL.

Le lendemain, lundi, 8 juillet, quand le jour succéda à cette nuit terrible, le *Castel-Nuovo* et le *Largo del Mercato* étaient le centre de réunions et de conseils bien différents. Le vice-roi délibérait sur l'état des choses avec l'inspecteur général, don Juan Chacon, le conseil latéral, présidé par son chef ou régent, Zuffia, homme habile et décidé, et un certain nombre de gentilshommes, de financiers et de fonctionnaires dévoués à l'Espagne. Le gouvernement insurrectionnel s'était, de son côté, constitué au foyer du mouvement. Masaniello, reconnu et obéi décidément comme chef suprême, siégeait dans sa maison, située sur le *Largo del Mercato* même, avec le vieux carme Genovino pour conseiller, *il Pione* pour homme de confiance, Dominico Perrone et Giuseppe Palombo, les deux bandits, pour hommes de main, et un jeune clerc ardent, Marco-Vitale, pour secrétaire.

Des deux parts on se préparait à la lutte. Le vice-roi

avait fait reprendre le palais, dégager et barricader les abords du château. Le régiment de Touttaville s'était posté à Pizzo-Falcone pour conserver les communications avec le château Saint-Elme, dont le commandant pouvait, par des signaux convenus, correspondre avec le palais. Blaise de Fulco, gentilhomme napolitain, occupait, avec soixante fantassins et quelques cavaliers, le poste de Saint-Laurent. Enfin le vice-roi envoya ordre à quelques troupes logées à Pouzzoles et à Torre del Græco de rentrer dans la ville. De son côté, Masaniello avait fait nommer un nouvel élu du peuple, un certain François Arpaja, ancien compagnon d'intrigues de Genovino, pour donner une sorte de couleur légale au mouvement populaire, et commandé à tous les citoyens valides de prendre les armes. Plus de cent mille, dit-on, répondirent à l'appel. Il envoya aussitôt dans les différents quartiers ou *ottines* autant de capitaines qu'il choisit lui-même pour régulariser et diriger les forces dont il pouvait disposer.

On se préparait au combat, et cependant on n'était ni d'une part ni de l'autre décidé encore à pousser les choses à outrance. Le duc d'Arcos n'avait de vivres que pour huit jours dans ses châteaux et pas assez de troupes pour prolonger la résistance. Il fallait au moins qu'il gagnât du temps pour prévenir l'ambassadeur espagnol à Rome et le gouvernement à Madrid. Masaniello et les plus exaltés mêmes prétendaient, de leur côté, rester sur la défensive, et n'avaient point l'intention d'attaquer les châteaux, de crainte de sortir de la légalité. Ils ne protestaient, disaient-ils, que contre les impôts arbi-

traires et les excès des ministres du roi. Pour prouver leur fidélité à Dieu et à l'Espagne, en même temps que leur ferme volonté d'obtenir satisfaction sur leurs griefs, ils exposaient partout l'image de saint Janvier et celle du roi Philippe IV, avec les armes du peuple.

Le vice-roi profita de ces dispositions pour essayer encore de la conciliation : dans la matinée, il fit porter à la place du Marché par quelques seigneurs populaires un édit d'abolition de toute taxe sur les fruits et sur la farine. Ces seigneurs furent assez mal reçus : tout cela avait été obtenu la veille par le droit de l'émeute victorieuse; on demandait maintenant autre chose. Dans tout mouvement de ce genre, il y a d'ordinaire dans les esprits un souvenir, sur les lèvres un mot qui passent pour une panacée et qui servent de drapeau. Autrefois, en France, on demanda longtemps les bonnes coutumes du temps de saint Louis; en Angleterre, celles du roi Édouard le Confesseur. Au dix-septième siècle, le peuple de Naples réclamait le *privilége de Charles-Quint*, c'est-à-dire l'espèce de charte des droits du souverain et du peuple que l'heureux vainqueur avait donnée à sa conquête. Quel était au juste ce privilége? on ne le savait guère. Octroyé pendant les premiers temps de la conquête, il est probable qu'il constituait un état meilleur que l'arbitraire réalisé depuis par les vice-rois. Ce qui est certain, c'est que, depuis que le vieux Genovino l'avait exalté devant le peuple, ce privilége était devenu l'objet des désirs, de l'idolâtrie populaire; et ce fut avec ce cri que les émissaires du duc d'Arcos furent renvoyés.

Ce premier échec ne découragea point le vice-roi.

Où le peuple voyait une garantie, il crut rencontrer justement un moyen de tromperie, et bâtit là-dessus toutes ses intrigues. Il s'agissait, avant tout, d'empêcher l'union de la noblesse, du clergé et du peuple, qui seule pouvait menacer sérieusement la domination espagnole. Ce fut en employant la noblesse et le clergé même comme intermédiaires auprès du peuple que le duc d'Arcos pensa y réussir. Les deux hommes les plus influents et les plus aimés du peuple, et qui pouvaient peut-être faire tourner les troubles au profit de leur ambition, le duc de Maddaloni et le cardinal-archevêque Filomarino, étaient, on le sait, par une chance heureuse pour le vice-roi, d'irréconciliables ennemis; ils se prêtaient par là merveilleusement à ses machinations. Le duc d'Arcos délivra le premier, encore détenu au Château-Neuf depuis l'affaire du vaisseau amiral, le prit en particulier, abjura tous ses soupçons, et le pria d'employer son crédit sur le peuple au service du roi et pour le bien de son pays. Puis, en dessous main il fit prévenir le cardinal, qu'il remerciait de son salut, d'avoir à se défier du duc de Maddaloni, et le conjura de faire tous ses efforts pour empêcher entre le peuple et la noblesse un rapprochement qui serait aussi funeste au clergé napolitain qu'à la domination espagnole. Ces batteries dressées, le disciple de Machiavel attendit.

Le duc de Maddaloni, ravi d'être libre et de faire montre de son importance, parut dans la soirée même du 8 sur la place du Marché, à cheval, avec un puissant seigneur de ses amis. Il fut aussitôt acclamé, entouré, mais interrompu aussi, dès qu'il parla de l'abolition des

taxes, par les cris : *Le privilége de Charles-Quint! le privilége de Charles-Quint!* « Vous l'aurez, dit-il ; je vais » le demander au vice-roi, et je vous l'apporterai de- » main. » Mais, pendant que le peuple, continuant à user de sa victoire, incendiait le palais de l'ex-élu du peuple, Naclerio, et celui du fermier de l'impôt des farines, Geronimo Letitia, le soir, Masaniello reçut dans son humble demeure le père capucin Pépé, frère du cardinal Filomarino : jaloux d'avoir été déjà devancé par Maddaloni, le cardinal faisait offrir ses services. Il obtint aisément crédit auprès de Masaniello, docile comme tous les Napolitains aux gens d'église, et surtout auprès de Genovino, qui devina aisément que l'archevêque était le véritable fondé de pouvoirs du vice-roi. Les capitaines des quartiers et quelques prêtres, rassemblés par Masaniello et Genovino dès le matin, se laissèrent en effet persuader de préférer l'entremise de l'archevêque à celle de Maddaloni ; et le peuple, d'ailleurs toujours en garde contre la noblesse, se trouvait dans ces dispositions, quand, le 9 au matin, le duc de Maddaloni, escorté de deux estafiers, parut sur la place du Marché.

Le malheureux seigneur, qui arrivait plein de confiance, avec son large parchemin, devant Masaniello et ses assesseurs, n'eut pas le temps même d'en commencer la lecture. Les visages étaient soupçonneux et sombres. Masaniello arrêta le duc au moment où il élevait la voix, demanda à voir le parchemin, et le donna à examiner au seul de ses assesseurs qui pût y connaître quelque chose, à Genovino. Ce rusé vieillard était de vieille

date l'ennemi déclaré de la noblesse : il avait deviné, connu peut-être déjà les intentions cachées du duc d'Arcos. Il reconnut bien vite, et n'eut pas de peine à démontrer, grâce à la fraîcheur de l'écriture et à la nouveauté du parchemin, que la pièce était fausse. Maddaloni, bien que noble seigneur, et partant peu habile en ces matières, n'avait pu s'y tromper lui-même. Il n'essaya pas de défendre l'authenticité de la pièce ; il prétendit seulement que cette copie méritait autant de confiance que l'original. Mais il fut violemment interrompu par les cris de : *Trahison! trahison!* Masaniello lui-même l'apostropha rudement du nom de faussaire ; et comme le seigneur répliquait, il le saisit et le jeta à bas de son cheval. La foule allait lui faire même un mauvais parti ; mais Dominico Perrone fit observer qu'il valait mieux le garder pour le juger que d'en faire justice sommaire, et offrit de le garder à la tour du Carmel sous sa propre responsabilité. Ce Dominico Perrone, autrefois capitaine de sbires, puis bandit, était, nous l'avons dit, en relations avec Maddaloni. Le duc obtint de lui d'être mené au poste de la Vicarie, où il trouva et gagna également le compagnon de celui-ci, Giuseppe Palombo, ancien contrebandier, personnage de même trempe ; la nuit même il s'embarqua furtivement sur une felouque pour Pouzzoles. Le vice-roi n'en avait que mieux réussi. Le fier seigneur sur lequel l'homme du peuple avait porté la main était déterminé à se venger. Il laissait deux traîtres auprès de Masaniello, qui ordonna, de son côté, l'incendie du palais de Maddaloni ; et un abîme fut ouvert entre la noblesse et le peuple napolitain.

Pour le moment, il ne pouvait plus être question de conciliation, le vice-roi partageant avec Maddaloni la responsabilité d'une tromperie découverte. Masaniello résolut d'attaquer l'église et le couvent de Saint-Laurent, où se trouvait déposé, disait-on, le fameux privilége. Dès le 10 au matin, toute la ville était en émoi. Les tambours battaient, les trompettes sonnaient dans les rues pour rassembler les volontaires. Les uns fourbissaient leurs épées, ceux-ci nettoyaient leurs mousquets. On voyait des femmes elles-mêmes s'armer pour faire partie de l'expédition. Des paysans entraient enfin par les différentes portes de la ville, armés de pioches, de faux et de grands coutelas. Sur la place du Marché, Masaniello fit choix des mieux armés, les disposa par détachements, donna ses ordres, et, vers deux heures après midi, les bandes armées débouchèrent par différentes rues sur la place Saint-Laurent. On voyait, assure un contemporain, une compagnie de femmes pourvues d'arquebuses. L'une d'elles, forte de corps et belle de visage, portait d'une main une épée nue, et de l'autre un drapeau avec ces mots : *Vive le roi et le très-fidèle peuple de Naples!*

Située au centre de la ville et fondée par Charles d'Anjou comme *ex voto* de sa victoire sur Manfred, cette vieille église avait longtemps servi aux assemblées du peuple et du sénat napolitain dans les jours d'indépendance. Depuis, les vice-rois l'avaient fermée pour effacer ce souvenir de liberté; et maintenant, le cloître et l'église, pourvus de canons et d'arquebuses, occupés par un poste d'Espagnols, sans respect pour les tombeaux

des anciens rois, étaient presque transformés en forteteresse. Blaise de Fusco et ses soixante soldats, gardiens du poste, reçurent d'abord vivement la multitude en faisant feu par toutes les ouvertures. Les assaillants reculèrent, enlevant leurs blessés et leurs morts. Mais Masaniello les ramena bientôt furieux. Quelques-uns, plus habiles, s'étaient aperçus qu'il serait difficile de prendre le poste d'assaut, et avaient préparé des fascines. Malgré un feu assez vif, ils pénétrèrent, poussés par les autres, jusqu'aux portes du cloître, jetèrent les fascines devant elles, y mirent le feu, et répondirent aux arquebusades des assiégés pour les empêcher d'éteindre l'incendie. Blaise de Fusco vit bientôt que la résistance serait inutile dès que les portes donneraient passage à la foule; il capitula, et rendit les deux bâtiments avec la vie sauve pour lui et les siens, et la permission de se retirer au Château-Neuf. Les vainqueurs se précipitèrent dans le cloître et dans l'église, arborèrent sur la tour l'étendard de l'Espagne et celui de la ville, saisirent un grand nombre d'armes et de munitions de tout genre et dix-huit canons. Mais de privilége, point. Les archives mêmes, bouleversées de fond en comble, ne livrèrent point ce précieux secret.

La possession de belles et bonnes armes et d'une petite artillerie était, après tout, pour la lutte, plus utile que celle du privilége. On disposa les canons sur les principales places et aux portes de la ville. A ce moment même, les troupes de renfort mandées par le viceroi de Pouzzoles et de Torre del Græco approchaient par deux routes différentes. Masaniello marcha lui-même

au-devant des Espagnols qui venaient de Torre del Græco, les chargea brusquement, et les mit en fuite. L'autre détachement d'Allemands de Pouzzoles, entouré par des forces supérieures, et menacé en tête par des canons sur lesquels il ne comptait pas, se rendit sans résistance, et fut si bien traité que le soir les soldats enivrés parcouraient la ville en criant : *Vive le peuple!* L'incendie des palais du duc de Caivano et du marquis d'Acquino, détestés du peuple, célébrèrent le soir même la victoire populaire.

Le mouvement n'avait plus maintenant les proportions d'une simple émeute. Le lendemain de sa victoire, Masaniello passait fièrement en revue ses forces, qui s'élevaient à cent quinze mille hommes, quoique assez mal équipés. Il les divisait par compagnies selon les quartiers, et leur donnait des chefs et des bannières. Juge et administrateur suprême en même temps que général en chef, et toujours dans son costume ordinaire, avec le bonnet rouge, la chemise serrée au corps, le caleçon rayé, les jambes et les pieds nus, Masaniello rendait également des arrêts ou prononçait des jugements, et paraissait le véritable maître de la ville. De sa fenêtre ou d'une estrade élevée devant sa porte sur la place du Marché, il fixait le prix du pain, ordonnait l'incendie d'un palais, et faisait bâtonner deux hommes du peuple qui, au lieu de tout livrer au feu, s'étaient approprié quelques objets précieux. Il consultait parfois l'élu Arpaja ou son conseiller Genovino, mais la plupart du temps il prenait vivement ses résolutions, tantôt dictées par l'esprit de vengeance, tantôt frappées au coin du bon

sens, mais partant presque toujours d'un cœur droit et animé de bonnes intentions.

Il était plus difficile maintenant d'amuser avec le privilége le peuple exigeant et victorieux. Le duc d'Arcos compta y réussir encore en se servant, au risque de les compromettre et peut-être même dans cette intention, de l'archevêque et du vieux Genovino. Le 11, Filomarino parut en effet sur la place du Marché avec le fameux, le vrai privilége trouvé, disait-on, fort heureusement par quelques moines. L'authenticité en était assurée d'avance par l'offre faite la veille au vieux Genovino d'une présidence de la chambre royale. Le peuple, qui couvrait la place du Marché, était encore assez mal disposé. Cependant Masaniello, l'épée nue, conduisit dans l'église de la Vierge le prélat, suivi bientôt d'une foule compacte et avide d'entendre la lecture du document. Le parchemin, les lettres d'or avaient l'aspect voulu de vétusté et d'antiquité; Genovino n'eut rien à y reprendre. L'archevêque commença la lecture avec complaisance et componction. La teneur de la prière fut loin cependant de répondre à l'attente de la multitude, soit que ses désirs se fussent exaltés avec le succès, soit que le contenu ne répondît point en effet à ses souvenirs. A mesure que la lecture avançait, il était facile de voir sur les visages l'inquiétude et le désappointement. Quand l'archevêque eut fini éclatèrent des murmures très-caractérisés.

Masaniello était un homme simple et de bonne foi. On avait demandé le privilége, il s'étonna qu'on ne s'en contentât plus; personnellement il avait autant de respect pour le clergé que de haine contre la noblesse: d'ailleurs

il sentait la responsabilité qu'impose même aux plus fougueux une heure de pouvoir. Il gourmanda vertement le peuple sur le peu de confiance qu'il montrait à son archevêque, et se porta caution pour lui. L'archevêque profita avec habileté du moment; il offrit de remettre l'examen de la pièce à Genovino et à des personnes compétentes, qui y procéderaient immédiatement, mais à la condition qu'on sursoirait à l'exécution projetée déjà pour le soir même contre trente palais de la noblesse désignés à la fureur populaire. Masaniello trancha résolûment la question en homme de tête et de cœur. Il fit passer Genovino et quelques autres dans une salle du couvent, et défendit énergiquement au peuple, sous peine de mort, tout nouvel acte de dévastation inutile. Ce fut une de ses plus heureuses inspirations, quoiqu'il fût sans doute alors trompé. Les murmures contre l'archevêque lui avaient inspiré peut-être comme un pressentiment de l'inconstance populaire : « Je n'agis, s'écria-t-il, qu'en vue du bonheur » et de l'avantage du royaume, et je persévérerai jusqu'à » ce que je voie luire le jour de la paix et de la liberté. » Et cependant c'est pour des ingrats que je travaille, et » je n'aurai pas plutôt obtenu tout ce que vous désirez, » que vous m'abandonnerez comme un meuble inutile; » heureux si vous ne cherchez pas à vous débarrasser » violemment de votre bienfaiteur, et si vous ne traînez » pas mon corps dans les rues de Naples comme celui » d'un vil scélérat! »

Confier l'examen du privilége à Genovino, c'était assurer la réussite des projets du vice-roi. Le rusé vieillard

revint presque à la nuit tombante déclarer que la pièce, bien et dûment examinée au fond, était en effet le réel et authentique privilége de Charles-Quint. L'archevêque triomphait; il crut le moment venu d'en finir, et se mit à lire une lettre dans laquelle le duc d'Arcos s'engageait formellement, par écrit et sous la garantie du prélat, à assurer au peuple la jouissance de tous les droits mentionnés dans le document, et promettait amnistie à tous ceux qui avaient pris part à la révolte. Mais aux mots d'*amnistie* et de *révolte* un nouveau tumulte s'éleva. Tout le peuple s'écria d'une voix qu'il n'y avait point de rebelles et qu'il n'était pas besoin de pardon. Masaniello et Genovino ne purent l'apaiser qu'en se chargeant avec les principaux chefs de dresser, de concert avec l'archevêque, un véritable traité de paix, où le vice-roi et le peuple entreraient comme parties contractantes; et la foule ne se dissipa que sur la promesse que les conditions et les termes en seraient soumis le lendemain à l'assemblée générale du Marché.

Dans cette discussion, qui se prolongea assez avant dans la nuit, Genovino déploya la plus grande adresse et Masaniello une entière bonne foi. Quand il ne s'agit que de dresser la teneur des concessions financières du vice-roi, le premier obtint sans peine à peu près ce qu'il voulut des chefs populaires, bien qu'ils n'y vissent pas toujours bien clair. La question des cautions excita une plus grande altercation. Les chefs du peuple demandaient pour garantie la remise du château Saint-Elme, et Masaniello paraissait y tenir surtout, malgré la résistance de l'archevêque; Genovino s'y opposa aussi : « Jusque-là,

» dit-il, de l'avis des plus grands canonistes, le peuple » est resté dans son droit; il a pu s'assembler, prendre » les armes et en faire usage pour la défense de ses pri- » viléges sans encourir le reproche de rébellion. Mais » vouloir dépouiller le roi d'un de ses domaines, c'est » sortir de la légalité pour entrer dans la révolte. » L'argument parut péremptoire à Masaniello; il changea d'avis, et assura à haute voix aimer mieux mourir que de commettre l'acte d'un rebelle.

Le lendemain, la foule impatiente et inquiète se pressait sur la place du Marché pour recevoir communication des articles du traité. Vers midi, on vit arriver trois cents bandits parfaitement armés et équipés. Chacun connaissait à Naples leurs liaisons avec la noblesse. Le peuple inquiet refusa d'abord de les laisser approcher. Mais Perrone ayant donné l'assurance qu'ils étaient là pour le service du peuple, on les laissa se mêler à la foule et pénétrer même dans l'église et jusque dans le cloître. Masaniello causait avec l'archevêque, en attendant, pour commencer la cérémonie, l'arrivée de quelques capitaines de quartiers qui manquaient encore. Deux minutes après, ceux-ci étant arrivés, Masaniello se disposa enfin à introduire l'archevêque. Comme il mettait le pied hors de la porte latérale qui conduisait du cloître dans l'église, Dominico Perrone, qui était du côté du chœur, lui fit signe de venir seul de son côté; le poissonnier avait à peine fait un pas qu'une détonation, suivie bientôt de cinq autres, retentit dans l'église. Les balles sifflèrent aux oreilles de Masaniello, mais sans l'atteindre, grâce sans doute à la foule com-

pacte qui ôtait aux meurtriers la liberté de leurs mouvements.

Ce fut alors un tumulte épouvantable. Le cri de *Trahison! trahison!* répandit la nouvelle avec la rapidité de l'éclair de la nef dans le cloître et sur la place. La foule exaspérée entreprit corps à corps les brigands, et fit main basse sur eux. Ceux-ci tirèrent à bout portant sur les assaillants, mais ne purent recharger leurs armes : on lutta contre eux au milieu d'une masse confuse et effrayée, qui croyait voir dans chacun un ennemi. Les brigands cherchèrent alors inutilement à fuir. On les poursuivit partout, dans les maisons, dans le cloître, jusque dans les cellules des religieux, qui étaient eux-mêmes plus morts que vifs, et on les y massacra. Trois furent égorgés dans la sacristie, l'un d'eux sous le fauteuil même de l'archevêque éperdu. Les têtes séparées du tronc de quarante d'entre eux furent plantées sur des perches au milieu de la place du Marché, tandis que les hommes et les femmes du peuple traînèrent leurs corps à travers les rues, et les jetèrent dans les fossés et dans les égouts.

Il n'était pas difficile de deviner d'où venait le coup. Le duc de Maddaloni avait voulu se venger à la fois de Masaniello, du vice-roi et de l'archevêque, interrompre les négociations et tout confondre de nouveau. Perrone et plusieurs autres, saisis et mis à la torture, l'avouèrent avant d'être exécutés. Quelques-uns soupçonnèrent aussi le vice-roi d'avoir trempé dans la conspiration, ou au moins de ne l'avoir pas ignorée ; mais il n'existait contre lui aucune preuve, bien que tout tournât au profit de sa

politique en poussant à l'extrémité la haine du peuple contre la noblesse. Masaniello mit à prix la tête du duc de Maddaloni, et lança ses bandes dans toute la ville contre lui ou contre ses partisans. Le duc lui-même, sous la robe d'un capucin, galopait déjà sur la route de Bénévent. Mais on cerna bientôt son frère, don Giuseppe Caraffa, dans le couvent de Sainte-Marie-la-Neuve. Pendant qu'on enfonçait les portes, le malheureux s'échappa par une étroite fenêtre; arrivé dans une pauvre maison, il demanda asile à une fille de joie au prix d'une forte récompense. Mais celle-ci fit signe au peuple. Arraché de son asile, et traîné avec mille outrages et mauvais traitements dans les rues, le malheureux fut tué d'un coup de couperet par le boucher Michel Santis; et au-dessus de sa tête, hissée au haut d'une perche avec le pied dont il avait frappé l'archevêque cloué sur le crâne, on mit cette inscription : « Giuseppe Caraffa, rebelle à la patrie » et traître au fidèle peuple de Naples. »

Lorsque le duc d'Arcos fit savoir, par le cardinal, aux chefs populaires qu'il réprouvait complétement l'odieuse tentative des nobles et des bandits, et qu'il était toujours prêt à négocier sur les bases convenues, les plus soupçonneux ou les plus hardis ne voulaient d'abord rien entendre, et ne parlaient que d'une guerre à mort au gouvernement et aux Espagnols. Cependant l'autorité du vieux Genovino, celle de l'archevêque et de Masaniello, décidèrent le peuple à reprendre le lendemain, 12, la cérémonie si violemment interrompue.

Ce jour fut le plus beau du gouvernement éphémère du pêcheur Masaniello. Dès le matin, une ordonnance

fut publiée à son de trompe et affichée dans les rues. Tout le peuple devait prendre les armes ; les canons en permanence étaient braqués aux portes et sur les principales places. Ordre était donné à la noblesse de livrer ses armes et de rester dans les murs, aux bandits de sortir, à tous, pendant la nuit, d'illuminer les rues et les places ; défense était renouvelée de porter des robes et des manteaux longs qui pussent cacher des armes, et de continuer contre les maisons et les palais les incendies des jours précédents ; tout fut ponctuellement obéi.

Vers midi, la cérémonie commença. Devant le maître-autel, sous un dais, se tenait le prélat ayant à ses côtés Masaniello, Arpaja, Genovino et Palombo ; l'église était pleine, et les portes ouvertes à deux battants laissaient voir l'immense foule qui se pressait sur la place du Marché. Un notaire monta en chaire et lut à haute voix le traité destiné à rétablir, sur de nouvelles bases, les rapports du souverain et du peuple. Les articles de la capitulation, qui étaient la conséquence de la confirmation du privilége, paraissaient fort avantageux : « tous impôts, » taxes et gabelles mis sur le peuple depuis le privilége, » étaient déclarés nuls de plein droit, sauf ceux engagés » aux particuliers ; amnistie complète et générale était ac- » cordée pour tout le passé. Désormais la voix de l'*élu* du » peuple aurait la même puissance que les voix réunies » des *sediles* de la noblesse ; et les consulteurs, députés » généraux et capitaines d'*ottines* nommés dans l'église » des Augustins, entreraient en fonction sans la confir- » mation de l'autorité espagnole. La présente capitulation » devait être gravée sur une table de marbre élevée au

» milieu du marché ; le peuple restait en armes, et » Masaniello en possession de l'autorité comme capi- » taine général jusqu'à ratification par la cour de Ma- » drid. » La restriction obscure et comme subrepticement introduite, qui était apportée à l'abolition des impôts, et l'absence de garanties certaines, frappait encore quelques esprits réfléchis, et laissait quelque place à l'hésitation. Mais Genovino monta immédiatement en chaire : « Mon peuple, s'écria-t-il, nous tenons enfin ce que » nous avions déjà demandé du temps du duc d'Ossona, » ce n'est point sans peine ni fatigue ; célébrons une si » glorieuse victoire ; et pour remercier Notre-Dame du » Carmel, et Notre-Seigneur Dieu, auteur de toutes cho- » ses, entonnons, comme il convient, un joyeux *Te* » *Deum.* »

Au milieu de la joie générale, on ne pensa plus qu'à en finir. L'archevêque invita Masaniello à venir avec lui au palais recevoir la signature du vice-roi, qui désirait personnellement, disait-il, lui témoigner sa satisfaction. Après la scène de la veille, il était permis d'hésiter. Le pêcheur cependant y consentit, et, pour terminer cet acte solennel avec une certaine pompe, ordonna que tout le parcours de la place du Marché au palais fût nettoyé et tendu de tapisseries comme pour un jour de fête. Au moment de partir, l'archevêque lui présenta de magnifiques habits pour paraître convenablement devant le duc d'Arcos ; Masaniello refusa d'abord de quitter son costume ordinaire ; mais l'archevêque insista, le menaça même de l'excommunication, et le pêcheur céda. Pendant qu'il faisait sa toilette en pleine

place, le peuple s'apitoya sur son extrême maigreur. L'agitation, le manque de sommeil, l'exercice du pouvoir l'avaient en quelques jours complétement changé. On remarqua cependant que l'épée à la main, sous son chapeau à plume blanche, et dans son vêtement brodé d'argent, le poissonnier déployait sur son beau cheval blanc une grandeur originale mêlée d'une certaine grâce.

Le cortége se mit en marche vers quatre heures: l'archevêque dans son carrosse, Masaniello et Arpaja à cheval de chaque côté, et derrière dans une litière le vieux Genovino. Les cris de : *Vive le roi! vive le peuple! vive Masaniello!* etc., poussés par la foule, se succédaient à l'envi; Masaniello réprimait quelquefois rudement ce dernier cri. Au milieu de la place du palais, près de la belle fontaine Medina, ouvrage du Napolitain Auria, le poissonnier salua de gracieuses paroles le capitaine des gardes du vice-roi venu jusque-là pour le recevoir, puis, s'élançant avec agilité sur la selle de son cheval, il s'adressa à la foule compacte et pressée autour de lui : « Mon peuple bien-aimé, dit-il en tirant de son » sein et en élevant au-dessus de sa tête le privilége et » la capitulation, voici le gage de tes libertés renouve- » lées. Ce n'est point un mensonge, une fable, nous » tenons entre les mains une réalité. Grâces en soient » rendues à Notre-Dame et à l'excellentissime seigneur » archevêque. Pour moi, je n'ai jamais demandé autre » chose. Son Éminence sait bien que mes intentions sont » pures. On m'a fait offrir, il y a trois jours encore, trois » cents écus pour vous amener à transiger: j'ai tout

» refusé. Si j'ai endossé ces beaux habits, c'est par res-
» pect pour le vice-roi et pour obéir à Son Éminence.
» Mais j'en prends Dieu à témoin, je mourrai pauvre
» comme je suis né; après la pêche de nos libertés dans
» la mer orageuse de cette ville, je retournerai à mon
» ancienne pêche. Je reviendrai parmi vous vendre mon
» poisson comme autrefois, espérant pour toute récom-
» pense de vous après ma mort, un chant d'*Ave Maria*. »
Et comme on l'interrompait en exprimant le vœu que ce ne fût point de sitôt. « Merci, ajouta-t-il, enfants:
» écoutez néanmoins: Je vais achever le traité avec
» Son Excellence; restez armés et prêts. Si demain matin
» je ne suis pas de retour au milieu de vous, mettez à
» feu et à sang le palais et la ville. Mais vous me rever-
» rez bientôt. Sa Majesté sera contente de ce que nous
» avons fait. Les nobles et les fermiers d'impôts seuls
» ont à se plaindre, ces loups rapaces et dévorants qui
» vivaient du plus pur de notre sang; car maintenant
» nos dons volontaires arriveront directement au trésor,
» et le noble roi Philippe sera le vrai souverain de son
» beau royaume. » L'archevêque bénit ensuite la foule, et tous deux poussèrent droit vers le palais en fendant la presse.

Le cardinal et le pêcheur franchirent ensemble, la main dans la main et aux grands applaudissements de tous, les tranchées qui servaient encore de défense au palais et traversèrent une triple haie de soldats espagnols. Sur les premiers degrés du grand escalier, à l'endroit où s'élèvent les deux statues colossales du Tage et de l'Èbre, le vice-roi les attendait. Masaniello, singulièrement ému,

était partagé entre la joie et la crainte de son triomphe. « Je viens me mettre à la discrétion de Son Excellence, » dit-il en se jetant aux pieds du vice-roi pour lui baiser » les mains; tu peux me condamner à la corde ou à la » roue, je suis prêt. — Relève-toi; Sa Majesté ne te » regarde point comme un criminel, et je puis t'assurer » de son estime, » lui répondit le duc d'Arcos avec bonté; Masaniello reprit, peu rassuré encore : « Je » prends Dieu à témoin que je n'ai jamais eu d'autre » pensée que de la servir fidèlement. » Dans la conférence qui eut lieu ensuite entre le vice-roi, l'archevêque et le chef du peuple, pendant la signature des pièces, Masaniello ne se montra pas au-dessous de sa fortune. Le vice-roi faisait observer que l'abolition de tant d'impôts serait une grande perte pour le roi d'Espagne; il répondit qu'un don volontaire de quinze millions fait directement à Sa Majesté par son bon peuple, et sans passer par les mains des fermiers, comblerait aisément le déficit en soulageant le peuple de plus de moitié. Tout disposé à reconnaître que les incendies et dévastations des palais étaient une perte pour tous, il s'engagea encore à faire transporter désormais sur la place du Marché, et sous bonne garde, le produit des vengeances et des fureurs populaires qu'il ne pourrait pas arrêter, pour commencer le fonds du don volontaire promis par le bon peuple de Naples à son souverain.

Cependant, comme la conférence se prolongeait, la foule, toujours plus nombreuse sur la place, devenait inquiète; elle demandait Masaniello à grands cris, et battait de ses flots agités les murailles du palais. Le duc d'Arcos

craignait déjà un second envahissement de sa demeure ; Masaniello se leva et se dirigea vers le balcon : « Ex- » cellence, dit-il, je veux que tu juges combien ce » peuple m'obéit. — Me voici, » cria-t-il d'une voix forte en apaisant les clameurs d'un geste de sa main, « me voici sain et sauf. » Levant alors le bras avec une pose entre chaque vivat, il jeta successivement les trois cris de : *Vive la Vierge du Carmel!... Vive le roi d'Espagne!... Vive le duc d'Arcos!...* qui furent fidèlement et fortement acclamés; et comme le vice-roi étonné embrassait, pour plaire à la multitude, le magique chef du peuple, lui essuyait le front de son mouchoir, et jetait à son tour le cri de : *Vive le libérateur du peuple!* Masaniello mit le doigt sur ses lèvres, obtint un profond silence, et d'une voix forte : « Ordre à tous et à chacun, » sous peine de rébellion et de la vie, d'évacuer la place » du palais sur-le-champ. » Et le duc d'Arcos et le cardinal virent comme par enchantement les compagnies armées donner le signal de la retraite, et tout le peuple s'écouler à leur suite.

Pour tout terminer, on convint que les pièces signées et imprimées seraient, le surlendemain dimanche, confirmées publiquement, par serment du vice-roi, dans la cathédrale. Le diplôme régulier de capitaine général du peuple fut délivré à Masaniello, et le grand prévôt mis à sa disposition pour exécuter ses sentences, poursuivre les bandits et rétablir le bon ordre dans la ville. Le duc d'Arcos prit enfin congé de son hôte avec d'affectueux compliments, et lui jeta autour du cou une lourde chaîne d'or que celui-ci voulait d'abord repousser, mais qu'il

accepta sur les observations de l'archevêque; et le cardinal et le pêcheur allèrent terminer cette heureuse journée dans le palais de Son Éminence, où les attendait, ainsi que les chefs du peuple, un somptueux banquet.

Digitized by Google

CHAPITRE TROISIÈME.

LE SERMENT. — LE BANQUET DE PAUSILIPPE. — MASANIELLO FOU ET MARTYR.

Le rôle de Masaniello était désormais plus difficile à jouer. Hier, chef d'émeute, il luttait encore pour la victoire ; aujourd'hui, capitaine général, il était devenu le gage de la paix, la garantie du bon ordre. Chargé du gouvernement de la ville, instrument du vice-roi, il fallait, tout en maintenant sa conquête, qu'il apaisât, qu'il réprimât peut-être bientôt le mouvement qui l'avait porté au pouvoir. Moment délicat et cependant décisif dans tout événement de ce genre pour celui qui assume sur sa tête toute la responsabilité; glaive à deux tranchants difficile à manier pour tout autre, sans se blesser soi-même, et surtout pour le pauvre poissonnier ! Saura-t-il faire leur part aux garanties de l'ordre et à celles de la liberté? Fait pour la lutte, sera-t-il également fait pour le pouvoir? Fort dans la guerre, le sera-t-il aussi dans la paix? Conservera-t-il surtout, au milieu de ces difficultés, cet empire sur soi-même et ce crédit sur les autres, si nécessaires aux pouvoirs semblables au sien? C'était là qu'on l'attendait.

Masaniello put juger dès le lendemain des embarras que lui laissait la victoire. Le bruit qu'une bande de brigands s'apprêtait à tenter un coup de main sur Naples avait, de grand matin déjà, jeté une vive agitation dans la ville. Chargé en sa qualité de capitaine général de la sûreté de la ville, Masaniello organisa la défense; il choisit pour mestre de camp un certain Andrea Polito, batteur d'or, et confia le commandement des deux faubourgs les plus populeux à Gennaro Annese, arquebusier, et à un frère de Palombo, tous gens dévoués au mouvement; il ne garda que trente mille hommes des plus résolus sous les armes, avec une solde d'un carlin par jour et une ration de pain, de viande et de vin. Ordre fut donné à tout le reste, marchands et artisans, de rouvrir les boutiques et ateliers, de reprendre les travaux accoutumés. Le prix des vivres de première nécessité, fixé à l'amiable, enleva tout prétexte au mécontentement. L'exécution d'un boulanger convaincu d'avoir vendu à faux poids, et un échafaud élevé au milieu de la rue de Tolède, avec les exécuteurs en permanence, indiquèrent suffisamment que le nouveau maître entendait être obéi.

Était-ce nécessité de frapper de grands coups au milieu de cette fournaise encore ardente, ou inhabileté de Masaniello à trouver des moyens moins violents? Il déploya dans l'exercice de son autorité une rigueur excessive. On fouilla les maisons pour y découvrir quelques brigands qui s'étaient dérobés à toutes les recherches; quatre furent décapités. Six matelots, saisis sur une barque suspecte, eurent le même sort. Les femmes, les

prêtres eux-mêmes, furent obligés de se conformer à l'ordonnance qui proscrivait les longs vêtements. En revanche, le capitaine général condamna à être pendus plusieurs de ses partisans qui avaient commis quelques excès dans un couvent de femmes. Gouvernant comme sur la brèche, et il y était en effet, c'était de sa fenêtre, une arquebuse, mèche allumée, à la main, et prêt à faire feu, que le terrible dictateur rendait ses sentences; en bon accord du reste avec le vice-roi, auquel il faisait passer des vivres pour sa maison et du fourrage pour ses écuries. Au moins on ne pillait plus pour détruire. Toutes les dépouilles des nobles, argent, vaisselle, bijoux, arrachées même des églises où elles avaient été déposées, étaient maintenant emmagasinées dans une maison de la place du Marché. On vit seulement avec regret Masaniello décharger personnellement sa haine sur le palais du duc de Maddaloni, dont il fit exposer ignominieusement le portrait mutilé de sa main sur la place du Marché. En somme, cette première journée de pouvoir n'était pas absolument mauvaise; mais ces excès de sévérité en tout sens témoignaient de la violence de la lutte intérieure que se livrait le capitaine général.

L'église de Saint-Janvier, un des plus beaux monuments de la ville, depuis les réparations ordonnées par l'archevêque Caraffa à l'œuvre gothique du vieux Pisano, était magnifiquement décorée le dimanche 14 pour la cérémonie du serment. On espérait voir sortir enfin de ce jour tant désiré le rétablissement de l'ordre et l'affermissement de la liberté; mais c'était aussi une épreuve pour Masaniello; de ce moment, il tombait du premier

rang au second; et ce second rang même qu'il devait déposer à jour fixe, c'est-à-dire à l'arrivée des ratifications, ne lui offrait plus que la terrible responsabilité d'un pouvoir en butte aux exigences et à l'ingratitude de tous. Comment franchira-t-il ce pas difficile de l'amoindrissement ou de la descente du pouvoir?

Après une longue attente, le vice-roi, rassuré par les cris de : *Vive le roi d'Espagne! vive le duc d'Arcos!* poussés le long de la route, déboucha à cheval vers deux heures de l'après-midi sur la place, précédé de cent cavaliers espagnols et suivi de plusieurs carrosses qui amenaient les premiers fonctionnaires du royaume. Masaniello, dans son costume brodé d'argent, avec quelques-uns des autres chefs, l'attendait sous la porte principale, qu'ornent une magnifique architrave d'un seul morceau de marbre et deux petites colonnes de porphyre, restes d'un temple d'Apollon. Il aida respectueusement le vice-roi à mettre pied à terre, et l'introduisit, l'épée nue à la main, dans la cathédrale, où le grand aumônier du royaume leur offrit l'eau bénite à tous deux. L'archevêque, en habits pontificaux et suivi de tout son clergé, les attendait au milieu de la grande nef; il les conduisit dans le chœur, et prit place sous un dais avec Masaniello et les siens, à droite, et le duc et quelques seigneurs à gauche.

La messe terminée, la véritable cérémonie du jour commença. Le secrétaire du royaume, s'avançant devant le vice-roi, lui lut à haute et intelligible voix les articles de la capitulation. On les écoutait religieusement, quand Masaniello interrompit le lecteur pour donner des explications

sur ce qu'on venait d'entendre, et renouvela plusieurs fois la même interruption. Ce commentaire en pleine église du sens et de l'importance des articles étonna moins encore cependant que l'exaltation toute particulière qu'y apporta Masaniello. La lecture et le commentaire achevés, l'élu Arpaja pria le vice-roi de vouloir bien confirmer le tout par un serment solennel. L'Évangile était ouvert sur le beau maître-autel de porphyre qui occupe le fond du chœur, et on avait mis à côté, pour plus de solennité, la précieuse châsse qui recélait la tête de saint Janvier et la fiole miraculeuse. Masaniello était étrangement agité; il parlait avec vivacité à l'archevêque, il envoyait par un gentilhomme des messages au duc d'Arcos, le tout à la grande inquiétude des assistants. Le vice-roi s'avança néanmoins, leva la main sur les reliques et sur l'Évangile, et, au milieu du plus profond silence, dit d'une voix haute et ferme : « Je jure d'ob-
» server fidèlement les articles de cette capitulation, et
» je m'engage à en solliciter la ratification de Sa Majesté
» le roi d'Espagne. » Quand il eut achevé, il sembla qu'un poids immense cessât de peser sur toutes les poitrines oppressées; les voûtes de la cathédrale retentirent d'un *Te Deum* entonné avec une énergique et victorieuse allégresse par plus de deux mille voix.

On croyait tout fini; mais tout à coup, la poitrine haletante, l'œil en feu, le visage illuminé d'une expression bizarre où la joie du triomphe paraît troublée par une sombre inquiétude, Masaniello s'avance au milieu du chœur avec des gestes extraordinaires comme pour retenir la foule, et demande impérieusement son atten-

tion : « O mon peuple, dit-il, te voilà donc délivré du » rude fardeau que des mécréants t'avaient imposé, sous » prétexte de servir Sa Majesté Catholique! Pour que je » pusse mener cette œuvre à bonne fin, le Seigneur » Dieu a détourné de mon pauvre corps les balles des » assassins. Ils ne pouvaient atteindre l'oint du Seigneur » avant qu'il eût purgé la ville et le royaume de cette » peste aussi pernicieuse au souverain qu'au peuple lui-» même. Tout n'est pas fini cependant; ils sont ruinés » ces nobles et ces publicains qui empêchaient nos of-» frandes d'arriver jusqu'à Sa Majesté; mais ils existent » encore, ils rôdent affamés autour de notre ville comme » des loups dévorants. C'est pourquoi je veux garder ce » pouvoir, que je n'ai pas cherché, jusqu'à leur entière » extermination. J'y périrai, mais il faut que ma destinée » s'accomplisse, et que la couronne du roi Philippe brille » de tout son éclat, comme le soleil quand il sort des » nuages qui l'obscurcissent. Oui, mon peuple, prie pour » moi, et toi aussi, roi Philippe, prie pour moi, car si » vous perdez le pauvre poissonnier, le misérable Masa-» niello, c'en est fait de vous et du royaume. Je suis » votre salut; moi seul j'ai fait l'accommodement de » cette ville. Ce n'est pas pour m'élever ni pour m'en-» richir, vous le savez, fidèles Napolitains, que je me » suis mis à votre tête. Oh! je ne voudrais pas pêcher » quelques misérables sequins dans cette mer de sang » qui depuis quelques jours coule autour de moi. Je vous » l'ai dit, je préfère à cette autorité ma bonne et tran-» quille pêche; à cet habit chamarré d'argent, je pré-» fère mon caleçon de toile, et à cette plume blanche

» mon bonnet de poissonnier. J'étais heureux dans ces » habits, et sans inquiétude ; on ne dirigeait point sur » moi le bout d'une arquebuse, et je n'avais point les » mains teintes de sang. Non, non, archevêque, ce pou- » voir n'est pas pour moi, ces habits ne conviennent » point au poissonnier... » En prononçant ces dernières paroles, il s'interrompt, pousse de bruyants sanglots, arrache ses vêtements et se jette aux pieds de l'archevêque, en le conjurant de le rendre à son premier état et à sa liberté. Tous les assistants restaient singulièrement émus de ces paroles et de cet étonnant spectacle. L'archevêque invoqua l'image même du Christ pour calmer l'exaltation de Masaniello, et le malheureux se laissa alors entraîner à la suite du cortége, dans une sorte d'abattement physique et moral, jusqu'à la place du Marché.

Le capitaine général avait laissé apercevoir les premiers symptômes d'un état mental que les événements des jours précédents et la difficulté de sa position présente n'expliquaient que trop. Sa tête n'avait point résisté à cette brusque transition de l'obscurité à la puissance, et d'une vie tranquille à l'agitation révolutionnaire ; huit jours d'ardeur fiévreuse passés, presque sans sommeil et sans nourriture, dans les alternatives du combat et du triomphe, de la crainte et de la joie, l'avaient ébranlée. Tant qu'il ne s'était agi que d'atteindre un but clairement défini, l'ardeur et les exigences de la lutte avaient soutenu Masaniello ; chargé maintenant d'assurer les bénéfices de la victoire, obligé de lutter contre ceux qui la lui disputaient encore, et contre ceux qui pouvaient la com-

promettre, il n'osait plus ni garder ni laisser ce pouvoir qui lui pesait; il déchirait ses vêtements comme Nessus sa tunique. Homme simple et ardent, avec des éclairs de génie qui lui venaient du cœur plutôt que de la raison, il sentait que le pouvoir ne lui convenait pas; et cependant, fier de ce qu'il avait fait, et croyant que tout reposait sur lui, il craignait de le perdre. Souverain d'un jour, né d'une victoire populaire, parti de si bas et arrivé si haut, sans avoir eu le temps de mesurer la distance, il redoutait la profondeur de la chute. Quoi! il déposerait ce sceptre de circonstance et retomberait simple poissonnier, en butte à la haine des nobles, aux entreprises des bandits, à la vengeance du vice-roi, peut-être même aux railleries de ses égaux! Qui lui assurait que, lui tombé, l'œuvre ne tomberait pas avec l'ouvrier? Le destructeur des gabelles retourné à sa pêche, qui garantirait le peuple du filet des gabeliers? Le capitaine général désarmé, qui défendrait les Napolitains contre la vengeance des Espagnols? Cependant cette épée de dictateur ne lui convenait pas; il ne savait déjà plus s'il devait s'en servir contre l'autorité espagnole ou contre le mouvement populaire; dans le doute, il frappait à tort et à travers, et tout le sang retombait sur sa tête! Il y avait là de quoi ébranler une imagination plus maîtresse d'elle-même, et une âme plus préparée à l'exercice du pouvoir que ne pouvait les avoir Masaniello.

Le soir, Masaniello devait prendre sa part des fêtes et des réjouissances qui couronnaient cette journée de réconciliation. Un banquet avait été préparé pour lui et

les siens, par les soins du vice-roi peut-être, sous les délicieux bosquets qui décorent le pied du Pausilippe, en vue du beau golfe de Naples. Quand on vint chercher Masaniello chez lui, où sa femme étalait la toilette et les bijoux que lui avait envoyés la duchesse d'Arcos, il ne se montra point satisfait. Il aurait voulu que l'archevêque et le vice-roi assistassent à la fête comme à la cérémonie religieuse. Le cardinal s'était excusé sur la sainteté de son caractère. Masaniello voulut au moins avoir la compagnie du vice-roi; il partit en désordre pour aller l'inviter, sans chapeau, sans épée, la poitrine ouverte, ses habits déchirés et une jambe nue. Ses paroles étaient incohérentes; il mourait de faim, disait-il, et désirait partager sa collation avec le vice-roi. Le duc d'Arcos prétexta une forte migraine. Il n'apaisa Masaniello, mécontent, qu'en lui offrant, pour le transporter lui et les siens, sa felouque dorée, remplie encore de provisions. Le capitaine général descendit en effet avec son frère, Marco Vitale et quelques autres, dans la belle embarcation royale, suivie bientôt de nombreux canots remplis de musiciens et d'une foule joyeuse et triomphante.

C'était la première fois depuis huit jours qu'un instant de repos était permis à Masaniello, la première fois que son âme tendue avec excès pouvait se relâcher un peu. Sa rude et naïve nature prit sa revanche. Les rayons du soleil couchant miroitaient dans chaque vague du golfe, les cris de nombreux spectateurs répandus sur la rive de Chiaia répondaient aux chants et aux sons des instruments qui s'élevaient des barques vigoureusement poussées par les rameurs. Masaniello, épuisé par

la fatigue et le besoin, se jeta sur les provisions déposées dans la felouque; il en usa, comme poussé par la fièvre, avec excès, et la fumée du vin, s'attaquant à un cerveau vide, le jeta dans de nouveaux excès. Il ordonna en passant de piller la chapelle de Pie di Grotta, où la noblesse avait aussi déposé quelques richesses; monté sur la poupe de son petit navire, il saisit dans sa poche les sequins à pleine poignée, et les jeta à la mer pour faire largesse aux plongeurs qui se précipitaient au milieu du sillage qu'il laissait derrière lui. Deux heures après, à la nuit close, sur le quai de la Marinella, on vit revenir la felouque royale. Mais elle n'approchait point assez vite au gré de Masaniello; le pêcheur, brûlant de fièvre et d'excès, se jeta à la mer tout habillé, fendit l'onde à force de bras, et courut précipitamment vers la place du Marché pour rentrer chez lui.

Cette journée avait commencé à ébranler le crédit de Masaniello. Le lendemain lundi, le bruit se répandit dès le matin qu'il avait la veille au soir envoyé sa démission au palais, soit que le découragement l'eût emporté, soit que sa mère et sa femme, qui avaient été fort bien accueillies et traitées au château, lui eussent arraché cette résolution. La nouvelle était fort diversement accueillie, lorsqu'on vit sortir Masaniello à cheval et l'épée nue, sur la place du Marché, entouré, comme à l'ordinaire, de ses hommes de main. Peut-être s'était-il repenti, peut-être avait-il cédé aux obsessions de son entourage révolutionnaire. En tout cas, on ne le reconnaissait plus; il prononçait des paroles incohérentes et saccadées, donnait, puis retirait un ordre, tantôt pous-

sant son cheval en avant, au risque de renverser les personnes qui ne se rangeaient pas assez vite, tantôt s'arrêtant tout à coup et restant longtemps en place, comme préoccupé d'une pensée fixe. Il n'était pas prudent de l'approcher; Arpaja, Genovino essayèrent de lui faire quelques représentations, ils reçurent l'un un soufflet et l'autre un coup de baguette accompagné de ces mots : « Je suis maître du monde et ne suis point » obéi. » Deux des plus grands seigneurs du royaume, don Ferrand et don Carlo Caraccioli vinrent à passer en carrosse. Masaniello leur expédia l'ordre de venir lui baiser les pieds. Quelques-uns le regardaient faire avec une tendre pitié; d'autres, menacés par les intempérantes évolutions de son cheval, murmurèrent tout haut et lui lancèrent quelques pierres.

Ce premier avertissement parti du peuple rappela encore une fois le malheureux à lui-même; il revint sur la place du Marché, où il trouva encore le chemin des cœurs. « O mon peuple! dit-il, l'heure de l'ingratitude » est venue pour toi, et pour moi l'heure de la mort. » Est-ce là la récompense de mes services? » Puis, découvrant sa poitrine et mettant ses jambes à nu : « Voyez, » ajoutait-il, ce que je suis devenu pour vous; je n'ai » plus que la peau sur les os; je suis plus décharné » qu'un squelette. Un feu intérieur me dévore; je bois » sans parvenir à apaiser la soif qui me brûle. Et vous » songez à m'assassiner! Ah! vous ne savez pas ce qui » vous attend; ma mort, c'est votre ruine. Écoutez, » vous ne serez pas en sûreté que vous n'ayez fait venir » la mer sur cette place, ou que vous n'ayez de ce ri-

» vage aux côtes d'Espagne construit un pont pour vous » entendre directement avec Sa Majesté. Tout le monde » vous trompe; c'est mon dernier avis, c'est celui d'un » mourant; demain déjà je ne serai plus; on aura porté » la main sur le libérateur de Naples, et vous le verrez » avec indifférence! » On se récria une dernière fois, on entoura le malheureux, on lui jura obéissance. Mais Masaniello ne fit pas bon usage de ces heureuses dispositions.

Quelques sentences capitales dictées par le caprice le plus fantasque ou le plus cruel achevèrent de décourager même ceux qui avaient la meilleure volonté. On entraîna le soir encore le capitaine général, pour le distraire ou pour achever de le perdre, au Pausilippe, dans la felouque du vice-roi. Il s'y livra aux mêmes extravagances et aux mêmes excès que la veille. Quand il revint, il avait la menace à la bouche; il annonçait qu'il ferait couper la tête au vice-roi; il jurait qu'il mettrait le feu à la ville pour la punir de son ingratitude; il se serait élancé, l'épée à la main, sur la foule confondue et mécontente, si quelques-uns de ceux qui l'entouraient ne l'avaient saisi et transporté de force dans sa maison. Le peuple stationna longtemps sur la place, ceux-ci pour avoir des nouvelles du malheureux ou pour le défendre, ceux-là pour épier le moment de sa chute. A minuit, assure un de ses historiens, Masaniello ouvrit sa fenêtre, alluma quatre flambeaux, et jeta à la foule étonnée ces lugubres paroles : « O mon peuple! déjà je n'existe plus; » quelques heures encore, et je péris assassiné! »

A la même heure en effet sa perte était résolue. De-

puis deux jours, partisans et adversaires songeaient à aviser aux circonstances. Ce soir-là même, Genovino et Arpaja avaient convoqué les capitaines des *ottines* à Saint-Augustin, où se tenaient ordinairement les assemblées municipales. Le vice-roi de son côté, dans son palais, avait réuni son conseil. Masaniello ne manquait pas de jaloux, même dans son parti; Genovino et Arpaja, gagnés d'ailleurs peut-être par le vice-roi, quelques autres encore avaient vu avec dépit le pêcheur recueillir toute la gloire du succès populaire; ils profitèrent de son état pour faire décider qu'il serait déposé et enfermé dans une forteresse jusqu'au rétablissement de sa santé. Tout ce qu'il avait fait du reste devait être maintenu; l'assemblée de Saint-Augustin espérait hériter de son pouvoir. Mais ce n'était pas le compte du duc d'Arcos. Lui, voyait dans la maladie de Masaniello et le découragement du peuple le moyen d'assurer sa vengeance et d'étouffer en même temps la révolte. La junte de Saint-Augustin n'eût fait que continuer la rébellion à son profit; il fallait frapper le peuple de stupeur par un grand coup; c'était le moment d'en appeler à la dernière raison de la politique de Machiavel. Après son conseil, le duc d'Arcos y avisa avec trois hommes de la lie du peuple qui étaient venus se mettre à sa disposition.

Le mardi 16 était la fête solennelle de la Vierge du Carmel, qu'on avait, il y a quinze jours à peine, préparée en jouant, et qui devait se terminer par une sanglante tragédie. La ville ne présentait pas l'aspect joyeux qu'elle offrait ordinairement à pareille solennité. On s'attendait à tout autre chose qu'à une fête. Le vice-roi

avait, dès le matin, fait publier qu'il confirmait à toujours les capitulations jurées; les gardes espagnoles et allemandes sous les armes occupaient le poste de Pizzo-Falcone. Les capitaines des *ottines* et le peuple armé étaient indécis entre la résolution de la veille et la crainte de quelque chose de pire. Les masses erraient par les rues, sans direction commune, partagées entre des sentiments divers, et se dirigeaient machinalement vers la place du Marché; ceux-ci désirant, à quelque prix que ce fût, le rétablissement de l'ordre, ceux-là redoutant une trahison qui les replongerait dans les maux dont ils croyaient s'être retirés. Un premier événement annonça la catastrophe que chacun pressentait. Le secrétaire de Masaniello, Marco Vitale, jeune homme hardi et entreprenant qui lui était tout dévoué, avait été retenu la veille au château par précaution. Relâché dans la matinée et frappé de voir les troupes sous les armes, le jeune homme en demanda raison au capitaine, et sur sa réponse peu satisfaisante : « C'est bien, » dit-il, je vais à la place du Marché. Vous en répondez » sur votre tête. » Il eut à peine le temps d'achever; le capitaine tira l'épée, un soldat baissa son arquebuse, et Marco Vitale tomba doublement frappé.

Vers midi l'archevêque arrivait sur la place du Marché pour célébrer le service divin dans l'église du Carmel; Masaniello sortit de sa maison, et traversa une foule épaisse de plus de huit mille personnes un papier à la main. On le laissa passer dans un morne et pénible silence. Il venait offrir à l'archevêque sa démission, demandant seulement à aller la remettre au duc d'Arcos

après avoir fait une cavalcade à travers la ville en l'honneur de la Vierge; à ce prix, il consentait à recevoir la mort, disait-il, dans sa bienheureuse église. Filomarino l'embrassa, l'apaisa, entra avec lui dans l'église, et lui persuada de se reposer, se chargeant du reste de la missive. Mais l'archevêque était à peine entré dans la sacristie pour revêtir ses habits pontificaux, que Masaniello s'élança sur un crucifix, le saisit, et monta en chaire. « Par l'âme de ton Sauveur, dit-il, ô mon peuple, » sauve ton pauvre Masaniello. Ce n'est pas pour une » telle fin que le ciel a favorisé jusqu'ici mon entreprise. » Quoi! pour t'avoir délivré des traitants, je tomberais » sous le coup des bandits! et pour avoir chassé les » nobles tes ennemis, un compagnon, un frère porte- » rait la main sur son frère! car c'est de toi, ô mon » peuple, que je recevrai la mort! Mais je te pardonne » et je te bénis, si ma mort peut assurer ton bonheur. Il » faut une victime pour racheter tout ce sang; ô Vierge » du Carmel, je suis un grand pécheur, accepte-moi en » sacrifice pour le salut de ce pauvre peuple. Arche- » vêque, viens entendre la dernière confession d'un mou- » rant; mais que chacun ouvre comme moi son cœur » devant l'Éternel. Oh! je ne suis pas seul coupable » ici! » Puis, s'exaltant à mesure qu'il parlait, le malheureux se mit à délirer tout haut avec véhémence jusqu'à ce que l'archevêque le fit descendre sans résistance, et emmener haletant et épuisé, par quelques religieux, dans une cellule du cloître près de la sacristie.

Le service divin s'acheva au milieu d'une stupeur générale, tandis que Masaniello se reposait sur le lit

d'un religieux. Après le départ de l'archevêque, la foule, retenue par je ne sais quel pressentiment, ne s'écoulait pas encore, quand trois hommes armés jusqu'aux dents, Cattaneo, Ardizone et Rama, bientôt suivis de quelques autres, pénétrèrent dans l'église. « *Vive le roi!* crièrent-» ils d'une voix tonnante; *mort aux partisans de Masa-» niello!* » Dans toute cette foule idolâtre, qui plusieurs jours auparavant avait massacré avec furie les bandits, il ne se trouva pas une voix pour protester, pas un bras pour arrêter l'assassinat proclamé ainsi d'avance. Les meurtriers pénétrèrent dans la sacristie et dans le cloître en répétant le même cri. Tous les religieux étaient en fuite. On vit bientôt apparaître à la porte d'une cellule Masaniello, pâle, défait, mais le sourire sur les lèvres et l'œil plein de douceur, comme si l'on venait le délivrer. « Est-ce toi, dit-il, ô peuple bien-aimé, qui viens me » chercher? Me voici! » Les assassins lui répondirent en couchant leurs arquebuses. « Traîtres! ingrats! » furent ses derniers mots; il tomba roide mort. Un boucher de la troupe lui coupa la tête; Cattaneo la saisit par les cheveux pour l'aller porter au vice-roi; les autres assassins saisirent le cadavre et le portèrent devant l'église. La foule, insensible ou frappée de terreur, laissa d'abord passer Cattaneo avec son trophée; mais bientôt quelques lazzaroni, après avoir injurié le cadavre, se mirent à le traîner à travers les rues et les ruisseaux, au milieu de nombreuses malédictions. Le corps n'était pas encore jeté à la porte Nolane, et la tête au fossé des immondices, que le vice-roi sortait de son palais, à cheval, accompagné de ses conseillers, des principaux magis-

trats et de plusieurs seigneurs, parcourait la ville, entrait dans la cathédrale pour remercier le ciel, et recueillait pendant tout le trajet de nombreux et enthousiastes *vivats!*

Pour l'honneur du peuple napolitain, le capitaine général eut cependant de plus dignes funérailles. Quand on apprit dès le lendemain que le pain était vendu au prix courant avant les ordonnances de Masaniello, ce fut une explosion de regrets et de colère. L'insurrection avait perdu son chef, mais elle était encore entière et organisée. « Voilà, répéta-t-on partout, la punition mé-
» ritée par l'ingrate ville pour avoir abandonné son libé-
» rateur; après le pain, toutes les autres denrées vont
» bientôt être soumises à la taxe comme elles l'étaient
» auparavant. » La junte Saint-Augustin était encore constituée, et elle ne manquait pas d'ambitieux qui voulaient succéder à Masaniello; déjà des cris de : *Mort aux assassins!* se faisaient entendre sur la place du Marché; et l'on pouvait prévoir encore un soulèvement contre le palais. Un jeune citoyen, préoccupé de pensées plus pieuses, détourna pour ce jour-là la colère des Napolitains, en criant qu'il fallait apaiser les mânes du libérateur et lui faire des funérailles dignes de lui. Tout le peuple n'eut bientôt plus qu'une seule pensée, celle d'ensevelir pieusement celui qu'il avait payé d'ingratitude. Les uns coururent à la porte Nolane, les autres à l'ignoble fossé. On nettoya pieusement ces tristes restes; on les rapporta en grande pompe et avec des gémissements sur la place du Marché; on rapprocha la tête du tronc; et, sur un magnifique catafalque dressé dans

l'église du Carmel, Masaniello, revêtu de ses habits de capitaine général, fut exposé aux regrets et à la dévotion du peuple.

L'église et la place du Marché présentèrent pendant tout le jour le plus étonnant spectacle. La foule s'écrasait dans la nef pour regarder encore cette belle tête, objet de tant d'idolâtrie. Ceux qui parvenaient jusqu'au catafalque baisaient la main du mort ou au moins son vêtement; d'autres approchaient leur chapelet de ses lèvres pâles comme de celles d'un martyr. Quelques-uns, en se retirant, assuraient que la tête adhérait de nouveau au tronc, et que tout le corps exhalait comme une odeur de paradis. Au loin se répandaient des bruits plus étonnants encore. Une colombe était descendue du ciel et s'était reposée sur lui. Le pauvre mort avait un instant secoué la tête et soulevé la main avec un ineffable sourire en signe de remercîment. Quelques jours après, on assurait qu'il avait parlé.

Vers le soir, le corps fut déposé dans un cercueil, sur lequel on plaça une couronne de laurier, le bâton de commandement et une épée nue : huit prêtres chargèrent le cadavre sur leurs épaules, et commencèrent à travers les principales rues de la ville une procession. Toutes les cloches sonnaient le glas funèbre. Les compagnies armées ouvraient la marche; les lazzaroni suivaient le corps psalmodiant des chants funèbres avec ces mots : « Beato Masaniello, ora pro nobis. » Chemin faisant, les communautés religieuses se joignirent au cortége; et bientôt magistrats, fonctionnaires, nobles, bourgeois, à la requête quelquefois menaçante des capi-

taines d'*ottines* et de la foule, furent obligés de sortir de leur demeure et de rendre les derniers honneurs au poissonnier. Le convoi arriva ainsi, nuit close, éclairé par des torches, devant le palais du vice-roi. La manifestation devenait menaçante ; aux prières se joignaient les cris de : « *A bas les assassins! Le pain à bon mar-* » *ché!* » Le vice-roi parut sur son balcon la tête nue, et se fit représenter à la suite de sa victime par la garde allemande et huit pages en deuil avec des flambeaux. Le cortége arriva ainsi au cimetière au milieu de la nuit ; et, après l'inhumation et les dernières prières, le soleil levant trouva encore une foule nombreuse agenouillée sur la tombe de celui qu'elle appelait son libérateur. Le mobile peuple de Naples avait au moins tenu sa promesse, et chanté dignement l'*Ave Maria* que Masaniello lui avait plusieurs fois demandé pour toute récompense !

CHAPITRE QUATRIÈME.

LE DUC DE GUISE ET LA RÉPUBLIQUE ROYALE DE NAPLES.

Les funérailles de Masaniello avaient fait soupçonner au vice-roi que son crime, comme tous les autres, n'avait rien résolu, en dépit de Machiavel. Il le vit beaucoup mieux quelques jours après. La lâcheté de l'assassinat et l'acte de mauvaise foi qui l'avait suivi donnaient maintenant au peuple de légitimes raisons de mécontentement et de haine ; le pêcheur devenu martyr communiquait à tous un enthousiasme encore plus grand mort que vivant. Enfin la révolte était toujours organisée ; la junte de Saint-Augustin, bien qu'elle renfermât quelques traîtres d'ailleurs assez indécis, était un véritable gouvernement insurrectionnel en face du gouvernement espagnol ; et le duc d'Arcos sentait compromise cette autorité même nominale que Masaniello lui avait laissée par sa capitulation.

Les scènes qui se succédaient chaque jour dans la ville de Naples montraient qu'il n'y avait plus d'autorité nulle part. Tantôt les femmes du bas peuple pre-

naient les armes pour obtenir des conditions meilleures du mont-de-piété ; tantôt les pauvres, nourris par la charité des chartreux du Pausilippe, demandaient que leurs soupes leur fussent apportées sur la place du Marché pour ne plus être obligés d'aller les prendre à la porte du couvent. Le premier usage que voulut faire le vice-roi de la fameuse restriction apportée à l'abolition des gabelles amena une véritable émeute du peuple ; le duc d'Arcos ne l'apaisa qu'en renonçant à l'exception tout entière. La situation devenait tous les jours plus tendue. Le vice-roi et la junte n'osaient ni s'entendre complétement ni se combattre, et l'anarchie passait entre ces deux autorités impuissantes pour le bien et pour le mal. Enfin une tentative de recherche judiciaire contre les incendiaires qui s'étaient signalés dans les premiers jours de trouble remit tout en question, le 21 août.

La nouvelle s'en était répandue la veille au soir dans les faubourgs. Si l'on commençait à instrumenter contre les incendiaires, on s'en prendrait bientôt à ceux qui avaient pris les armes : le peuple vit dans cet acte, inspiré à la junte par le vice-roi, une réaction et une trahison. Il se répandit dès le matin en armes dans toute la ville, et attaqua tous les postes occupés par les Espagnols. Le vice-roi, laissé toujours sans secours, fut encore pris au dépourvu. La tour du Carmel, forteresse ordinaire de l'émeute, Pizzo-Falcone qui coupait les communications du Château-Neuf avec le château Saint-Elme, les hauteurs de Trivico qui menacent le château de l'Œuf, et la chartreuse de Saint-Martin qui commande

le château Saint-Elme au Pausilippe, tombèrent en peu de temps au pouvoir du peuple. C'était, moins les trois forteresses, presque toute la ville. La junte Saint-Augustin n'avait osé ni arrêter ni diriger le mouvement; le peuple maître l'épura, et le vieux Genovino, qui avait reçu la veille la récompense de ses trahisons, n'eut que le temps de se réfugier au Château-Neuf.

Les événements précédents devaient servir de leçon aux Napolitains. Leurs divisions avaient donné gain de cause au vice-roi; cette fois, pour offrir des garanties à la bourgeoisie ou aux *capes noires*, qui craignaient le pillage, et même, s'il était possible, pour regagner la noblesse, aigrie par les incendies et le meurtre de quelques-uns des siens, le peuple déféra le commandement à un seigneur populaire, François Toraldo, prince de Massa, demandant seulement pour Gennaro Annese, ancien compagnon de Masaniello, le commandement de la tour du Carmel et du faubourg de Lavinara. Malgré cette bonne volonté, il n'y eut pas beaucoup plus d'unité dans l'insurrection. Le prince de Massa, quoique mal vu des Espagnols, n'accepta le commandement qu'à la condition qu'il ne serait rien entrepris contre la couronne d'Espagne; Gennaro Annese, l'armurier, avait des intentions beaucoup plus indépendantes et des velléités même républicaines. Ni l'un ni l'autre choix ne répondait parfaitement au but qu'on s'était proposé. En dépit du prince de Massa, la plupart des nobles, en butte aux défiances et du gouvernement espagnol et du peuple napolitain, se retranchèrent dans leurs châteaux pour attendre les événements; la bourgeoisie ou les *capes*

noires suivirent presque à regret Gennaro Annese par crainte des hommes à bonnet phrygien et à caleçon rayé. Comme pour brocher sur le tout enfin, les brigands par bandes commencèrent à descendre des Abruzzes et à parcourir les campagnes pour vendre leurs services et faire leur main aux dépens de tous.

Rien n'était plus favorable que ces divisions, sinon à l'indépendance napolitaine, au moins aux ambitions étrangères, tentées de profiter d'une si belle occasion pour ravir ce beau royaume à l'Espagne. Aussi, depuis le commencement des troubles, le pape, alors suzerain nominal, comme on sait, de cette partie de l'Italie, était-il devenu le centre de nombreuses intrigues, qui ne pouvaient manquer d'influer sur le sort de l'insurrection. Le comte d'Ognate, ambassadeur de Sa Majesté Catholique près du pape, avait imploré d'abord d'Innocent X (Pamfili) contre les révoltés napolitains l'usage des armes spirituelles. Mais le roi Philippe IV était alors en guerre ouverte avec la France; c'était une occasion pour le saint-père de secouer un peu le joug pesant de l'Espagne. L'ambassadeur français à la cour de Rome, marquis de Fontenay-Mareuil, arrêta facilement les foudres pontificales. Bientôt même il proposa à Sa Sainteté, en lui offrant de grands avantages, de favoriser de son appui l'attaque d'une flotte rassemblée par Mazarin dans la Méditerranée contre les côtes napolitaines. Dans ses intérêts se trouvait une dame romaine, dona Olympia Maidalchina, belle-sœur d'Innocent X, et fort puissante sur son esprit; le saint-père ouvrait déjà l'oreille aux propositions de la cour de France, lorsqu'un jeune prince français de haute

naissance et d'esprit aventureux, Henri, duc de Guise, vint se jeter à la traverse de ces ambitions rivales, pour le plus grand danger d'abord mais ensuite pour le salut de l'Espagne.

Destiné d'abord comme cadet à l'état ecclésiastique, et fort jeune déjà archevêque de Reims, le petit-fils du grand Guise s'était empressé, après la mort de son aîné, d'échanger la mitre et la crosse contre la couronne ducale et l'épée de grand chambellan. Son ambition inquiète et remuante l'avait jeté, dès l'année 1641, dans la conspiration du duc de Soissons contre le cardinal de Richelieu, qui l'avait envoyé quelque temps en exil. Ses amours plus inquiètes encore l'avaient détaché de la belle veuve de Maximilien, comte de Bossu, née comtesse de Berg, sa femme, pour le mettre aux pieds de mademoiselle de Pons, d'une naissance et d'une beauté égales, mais d'une plus grande jeunesse. Il se trouvait alors à Rome pour obtenir du saint-siége une autorisation de divorce. Son affaire traînait en longueur, il commençait à être fort embarrassé de son rôle, et cherchait quelque honnête moyen de sortir d'embarras; l'insurrection napolitaine lui parut venir à point.

On sait que la maison de Guise avait gardé, en concurrence avec la maison de France, sur le royaume de Naples, des prétentions qu'elle faisait remonter à l'extinction de la célèbre et vieille famille angevine par la mort du bon roi René. L'ambition venait merveilleusement au secours de notre galant gentilhomme; une aventure politique pouvait seule l'aider à relever son personnage. S'il échouait, le ridicule de sa retraite dans

ses affaires de cœur était couvert par l'éclat d'une défaite plus glorieuse; s'il réussissait, il dicterait ses lois à la cour de Rome, et pourrait offrir une couronne, outre sa main, à mademoiselle de Pons, s'il y pensait encore.

Henri de Guise, un beau matin, offrit donc bravement son nom et son épée à l'ambassadeur Fontenay-Mareuil et au pape. Il dit au diplomate français qu'une entreprise de sa part serait moins compromettante pour le roi très-chrétien, et mieux reçue peut-être des Napolitains, qui ne voudraient point tomber d'une dépendance étrangère sous une autre. Il fit entendre au pape qu'il serait plus avantageux pour lui et pour l'Italie d'avoir un roi national pour voisin qu'une domination française ou espagnole. Ces raisons ne manquaient pas d'une certaine apparence de solidité. Le pape et l'ambassadeur Fontenay-Mareuil, sans entrer dans ses vues, ne repoussèrent point entièrement le duc de Guise; le cardinal de Sainte-Cécile, frère du cardinal Mazarin, en écrivit même au premier ministre du jeune Louis XIV, alors dans d'assez grands embarras, à telles enseignes qu'il lui fit entrevoir au bout de cette affaire la tiare pontificale. Dans cette combinaison au moins singulière, à défaut d'un royaume à gouverner, le saint-siége devenait pour le grand ministre un en cas, tout au moins une honorable retraite et une suffisante compensation.

Il était temps, comme on voit, que la monarchie espagnole avisât. Non-seulement la révolte devenait sérieuse, mais de dangereux voisins s'apprêtaient à en profiter. On équipait une flotte à Toulon pour les côtes de l'Ita-

lie, et un prince se trouvait tout prêt pour le peuple de Naples, si avide de nouveautés. Le duc d'Arcos, après avoir traîné encore les choses en longueur par quelques capitulations avec les Napolitains, vit heureusement arriver (5 octobre) les secours et la flotte d'Espagne, si longtemps attendus; un prince royal même la commandait, le jeune don Juan d'Autriche, fils naturel de Philippe IV. C'était un moment décisif; on allait savoir enfin s'il s'agissait à Naples d'une simple émeute contre un vice-roi, ou d'une rupture avec la monarchie espagnole. Le vice-roi et le *fidèle peuple* de Naples saluèrent également avec joie l'arrivée de don Juan.

Le brillant jeune homme, qui portait assez bien un nom illustre au siècle précédent, reçut les envoyés des deux partis, et écouta attentivement leurs demandes et leurs plaintes. Le vice-roi, rappelant toutes les entreprises du peuple contre l'autorité espagnole, ne voulait plus entendre parler de concessions; il sollicitait un châtiment exemplaire, et pressa le représentant du roi d'Espagne de débarquer avec ses troupes. Les députés du peuple présentèrent en même temps que leurs hommages leurs humbles remontrances, et offrirent de recevoir don Juan dans leurs murs, mais à la condition qu'il ratifierait les capitulations précédentes. Après quelque hésitation, don Juan, entraîné ou trompé par le vice-roi, se décida en sa faveur, et prit la résolution de recourir à la force. Le duc d'Arcos croyait pouvoir compter sur la défection de quelques chefs populaires et l'arrivée de paysans; don Juan promit de faire débarquer à un signal donné deux mille cinq cents hommes à l'arsenal, tandis

qu'on effectuerait deux sorties du Château-Neuf et du château Saint-Elme.

Le 8 octobre, à midi, le signal fut arboré sur la tour du Château-Neuf, et l'attaque commença. Le peuple était presque sans défiance. En quelques instants l'infanterie espagnole balaya la rue de Tolède, quelques autres grandes voies de communication, et emporta les deux postes de la Chartreuse et de Pizzo-Falcone. Mais le tocsin sonna aussitôt à toute volée des églises; le peuple sortit, et se rua avec furie en tête des colonnes espagnoles. Le prince de Massa, qui s'était prêté jusque-là aux concessions, se montra lui-même indigné de la trahison, et prit franchement le commandement de la résistance; la junte d'insurrection se réunit au couvent de Saint-Augustin, centre ordinaire de la municipalité révolutionnaire; et, en dépit des bombes et des boulets que faisaient pleuvoir sur la ville l'escadre et les trois châteaux forts, auxquels répondait d'ailleurs Gennaro Annese, de la tour du Carmel, le peuple à la nuit tombante avait repris une partie de ses positions.

Cette journée changea complétement le caractère du mouvement, non-seulement dans la capitale, mais dans tout le royaume. Ce ne fut plus une simple émeute mais une rébellion. Dans l'ardeur de la lutte des jours suivants, on ne poussa plus dans les rangs du peuple le cri de : *Vive le roi d'Espagne!* on n'exposa plus avec respect le portrait de S. M. Philippe IV. On combattit aux cris de : *Vive le peuple!* et *Saint Pierre!* auxquels se mêlèrent déjà de temps en temps ceux de : *Vive le roi très-chrétien!* ou même de : *Vive la république!* Les *capes noires*

commençaient en effet à craindre de ne pouvoir résister avec leurs propres forces à la puissance espagnole; elles tournaient les yeux vers la France, et cherchaient dans une nouvelle domination étrangère un refuge contre la vengeance espagnole ou une garantie d'ordre contre les lazzaroni; le peuple, au contraire, tenté par le succès récent de la république hollandaise des Provinces-Unies, rêvait une complète indépendance sous une nouvelle forme de gouvernement. Le prince de Massa seul peut-être réprimait encore ces sentiments hostiles à la domination espagnole. Mais le 23 octobre, dans une attaque tentée contre les fortifications avancées du Château-Neuf, le malheureux prince essuya un échec. On s'en prit à lui; il périt victime des défiances et du ressentiment populaire, et laissa à l'armurier Gennaro Annese toute la direction des affaires napolitaines.

Rien ne pouvait être plus heureux pour l'ambition française : Gennaro Annese, bien qu'affichant des projets d'indépendance républicaine, comprenait tout le parti qu'il pouvait tirer des secours de la France. Pour la première fois, un envoyé accrédité de la rébellion napolitaine arriva à Rome avec la mission de hâter l'arrivée du secours préparé depuis si longtemps sur les côtes de Provence. L'ambassadeur Fontenay-Mareuil et le duc de Guise occupaient ensemble le palais Barberini, circonstance que ce dernier ne manquait pas de mettre à profit pour entourer de prévenances et de caresses tous ceux qui venaient du royaume de Naples. L'ambassadeur populaire, Manara, comme bien d'autres avant lui, se laissa prendre aux manières résolues et engageantes du

prince ambitieux, qui contrastaient beaucoup avec les réserves diplomatiques de Fontenay-Mareuil. A son retour, il disposa Gennaro Annese et la junte révolutionnaire de Saint-Augustin en faveur du duc de Guise. Les Napolitains, après tout, aimaient mieux avoir à payer leur reconnaissance à un simple prince comme le duc de Guise qu'au souverain de la France. Ils pouvaient espérer avec le premier plus d'indépendance, et ils ne pensaient pas perdre par là les secours du second, trop heureux de causer un grand dommage à la monarchie espagnole par la perte du royaume de Naples. Un second ambassadeur fut chargé par Gennaro Annese et la junte Saint-Augustin de transmettre à l'ambassadeur Fontenay-Mareuil, avec la prière de hâter l'arrivée de la flotte de Toulon, la demande officielle de l'envoi du jeune duc de Guise comme capitaine général de la *république royale de Naples.*

La position de l'ambassadeur français devenait fort délicate. Il ne voulait point mettre au service d'une ambition particulière les armes de la France, et il n'osait repousser la demande des Napolitains; il s'abtint de prononcer. Le duc de Guise n'avait pas besoin d'encouragement; il résolut de brusquer les choses par un prompt départ, comptant que sa présence à Naples tournerait à son profit les hésitations de tous, et même la flotte préparée à Toulon. César avait passé le Rubicon avec cinq mille hommes pour commencer la conquête du monde; Guise s'embarqua pour son futur royaume, à Fiumicino, le 13 novembre, avec dix mille écus, une médiocre quantité de poudre, un lieutenant, le baron de

Modène, un confesseur, le père Capece, et quatorze petites felouques contenant chacune trois personnes. La fortune le favorisa d'abord comme le vainqueur de Pompée. Sa petite flottille tomba au milieu de la flotte espagnole qui bloquait la rade de Naples. Mais il ordonna aux autres felouques d'occuper les Espagnols en faisant mine de prendre le large; et cependant, à la faveur d'une mer un peu houleuse et d'une bonne brise, la plus petite felouque passa entre les îles d'Ischia et de Procida, longea celle de Caprée, fit force de voile dans le golfe au milieu de quelques chaloupes armées qui l'avaient reconnu, et débarqua, malgré le feu nourri de leur mousqueterie, sur la plage du Carmel, le duc de Guise et sa fortune.

Le capitaine général de la *république royale de Naples* ne trouva pas les choses en aussi bon état qu'il l'avait espéré. Son arrivée fut saluée, comme toute nouveauté à Naples, par un enthousiasme frénétique. On le conduisit avec des acclamations délirantes à la cathédrale, et de là à la tour du Carmel, où Gennaro Annese voulut bien partager avec lui son appartement et son repas. Mais bientôt la situation se dessina plus nettement à ses yeux. Cette sorte de patronage que l'armurier affectait sur sa personne, en le prenant chez lui, était plutôt faite pour nuire que pour servir à ses intérêts. La noblesse, il s'en convainquit aisément en parcourant la ville et en visitant les postes, n'était point pour lui; les *capes noires* désiraient avant tout le repos, et le peuple, plus révolutionnaire que dévoué à sa personne, était une multitude ardente mais mal organisée. Enfin la ville était

encore sous le feu des trois châteaux forts et de quelques postes demeurés aux Espagnols; et, ce qui était plus grave, la famine commençait à s'y faire sentir, grâce au blocus que la noblesse de la campagne, en partie rattachée à l'Espagne et réunie à Capoue sous le commandement de Touttaville, rendait tous les jours plus étroit et plus sévère.

Le duc de Guise, résolu néanmoins à faire face à toutes les difficultés, chercha d'abord à établir son autorité solidement, et à réunir en sa faveur les différentes classes si divisées d'opinions et de sentiments. Le premier point, il le sentait parfaitement, était de secouer sans trop de brusquerie le joug d'Annese, dont l'hospitalité grossière et les manières importantes et peu délicates lui pesaient d'ailleurs beaucoup. Il obtint qu'une cérémonie religieuse, chose toujours essentielle à Naples, donnât à son autorité une sorte de sanction. La junte de Saint-Augustin, le surlendemain de son arrivée, prêta entre ses mains serment de fidélité à la république dans la cathédrale; le cardinal Filomarino lui-même, quoique un peu à son corps défendant, remit à celui qui se disait le premier serviteur de la république une épée bénie avec le cérémonial usité. Les premiers actes du duc montrèrent alors le désir de ménager la personne, les biens, la considération de la noblesse, et d'assurer aux *capes noires* le rétablissement de l'ordre, bien qu'il continuât à flatter et à servir les passions du peuple. Quelques-uns des ennemis les plus exaltés de la noblesse furent saisis et exécutés, entre autres le boucher Santis; les relations commerciales reprirent quelque sécurité, et la veuve de

Masaniello, restée dans la misère et dans l'oubli, reçut avec les caresses du prince la promesse d'une pension. Gennaro Annese, devinant aisément où tout cela tendait, murmura, se plaignit du mépris qu'on faisait de son autorité et des intérêts du peuple. Le duc de Guise le prit de haut, menaça de retourner à ses felouques, et consentit à laisser à son rival le gouvernement civil, si l'on lui laissait toute l'autorité militaire.

C'était tout ce qu'il voulait provisoirement, certain que le reste lui arriverait ensuite par surcroît. Il organisa tout à fait à la française quatre mille hommes, composés de cinq des plus braves régiments, arma du mieux qu'il put plusieurs autres compagnies à pied, et monta six cents cavaliers. C'était une force militaire qu'il pouvait risquer en campagne, tandis que les masses dans la ville maintiendraient les Espagnols. Il chercha en outre à s'attacher particulièrement cette petite armée, en partageant les grades entre des chefs populaires et des Français qui l'avaient accompagné, surtout en donnant le commandement supérieur, avec le titre de mestre de camp, au brave et habile baron de Modène.

La première entreprise que Guise tenta au dehors avec ces forces fut dirigée contre la ligne de blocus que la noblesse avait formée par Pouzzoles, Aversa, le pont de Scafati et Castellamare, et qui interceptait tous les arrivages et les communications de la ville avec les provinces soulevées et quelques chefs de bandes de brigands favorablement disposés. Le baron de Modène aurait voulu tenter une pointe vers la Pouille. Le duc de Guise préféra marcher sur Aversa, poste avancé de la noblesse

sur la route de Capoue, où était son quartier général. Il comptait moins sur ses forces que sur une entrevue qu'il s'était ménagée avec les chefs de la garnison d'Aversa. La conférence ne répondit point à son attente, le duc d'Andréa, commandant des défenseurs de Capoue, se montra plein de courtoisie pour le duc de Guise, et parut écouter ses flatteries et ses promesses avec complaisance; mais il déclara fermement ne point vouloir trahir la fidélité qu'il avait jurée à son souverain. Il fallait combattre. A quelques jours de là, l'action s'engagea sur le pont de Frignano, près de l'endroit même où la conférence avait eu lieu. Le duc de Guise y déploya la plus brillante valeur. Mais ses troupes, encore peu aguerries, ne purent tenir contre la cavalerie des nobles; il eût essuyé même un grave échec si le baron de Modène, embusqué derrière un épais fourré, n'eût protégé fort à temps sa retraite par un redoutable feu de mousqueterie.

L'arrivée de la flotte française, composée de vingt-neuf vaisseaux, quatre brûlots et cinq mille hommes, le 18 décembre, fit heureusement oublier d'abord ces deux mésaventures du prince. C'était le moment décisif de la nouvelle phase où était entrée la question napolitaine. Le duc de Richelieu, qui commandait la flotte, appuierait-il sans arrière-pensée le duc de Guise, ou s'isolerait-il de lui pour agir seulement au profit du roi de France? De là dépendait le succès du duc de Guise et le sort de la domination espagnole et de la révolution napolitaine. Le duc de Richelieu avait pour instructions de ménager avant tout les intérêts de son maître;

personnellement il était assez mal disposé pour le duc de Guise. Les défiances et les jalousies du prince français et de l'armurier étaient devenues plus grandes depuis l'entrevue que le premier avait eue avec la noblesse à Aversa. Le duc de Richelieu crut qu'il était de l'intérêt du roi très-chrétien d'entretenir cette rivalité en favorisant Annese, obscur personnage avec lequel il aurait d'ailleurs plus beau jeu. Il affecta donc de ne se mettre en communication officielle qu'avec lui, et de le reconnaître comme seul chef de la république napolitaine.

L'abnégation n'était pas, comme on le sait, le propre de la famille des Guise. De retour à Naples, le 20, l'ambitieux prince résolut d'en finir avec les rivalités de commandement, et de faire décider la question entre Annese et lui, pour que les secours des Français ne tournassent point à son détriment. Ses agents répandirent le bruit que Gennaro Annese voulait livrer aux troupes françaises la tour du Carmel : donner le pouvoir à Guise est le seul moyen d'empêcher, disaient-ils, que les Français n'abusent de la position des Napolitains pour les faire passer d'une domination sous une autre. Dès le lendemain matin en effet, proclamé presque à huis clos par plusieurs soldats et quelques partisans dévoués, Guise parcourut les rues, entraîna le peuple, qui hésitait, sur la place du Marché, et se fit confirmer ensuite par la junte de Saint-Augustin *duc* ou *doge de la république napolitaine et défenseur de l'État*. Annese essaya d'opposer quelque résistance au bourg de Lavinara en soulevant ses habitants contre l'ami de la noblesse et le prince étranger. Mais le duc de Guise se présenta bravement au mi-

lieu de la foule épaisse et fort animée. On poussait des cris, on lui reprochait son origine étrangère; il ne perdit point la tête, et jeta à la foule ce mot tout césarien : « Je n'ai » pas d'autre patrie que Naples; je suis né dans la fe- » louque qui m'y a apporté. » C'en fut assez; ce jeune homme tenait de son aïeul quelques-unes de ces qualités qui fascinent le grand nombre; le peuple, ravi tout à coup, le porta en triomphe, et faillit le proclamer roi. Gennaro Annese, anéanti, se jeta aux pieds de son rival, et fut trop heureux de recevoir le titre de lieutenant du chef de la république. Un *Te Deum* solennel parut consacrer la joie universelle.

Le duc de Guise avait gagné Naples; mais il perdit par là les secours de la flotte française. Le duc de Richelieu, en effet, n'osa plus décidément mettre ses forces au service de ce jeune ambitieux, et resta en correspondance secrète avec ses ennemis. Il offrit seulement de débarquer au secours des Napolitains dix-huit cents hommes, et ne donna que quelques quintaux de poudre au nouveau chef de la république; mais il en fit passer bien davantage à la tour du Carmel pour l'armurier Annese, plus indisposé que jamais contre son heureux rival. Déjà on avait reproché au duc de Richelieu de n'avoir point profité, dès son arrivée, de la dispersion de la flotte espagnole à Baja, à l'Arsenal et à Castellamare, pour la détruire entièrement. Le duc de Guise prit texte de cette parcimonie et de cette trompeuse politique pour augmenter les défiances des Napolitains contre cette flotte que les habitants et que lui-même avaient tant désirée. En vain Richelieu chercha-t-il à se

relever en présentant deux fois la bataille à la flotte espagnole, que don Juan avait eu le temps de rassembler. La tempête sépara la première fois les combattants; la seconde action, peu chaleureuse d'ailleurs, resta indécise. Après avoir inspiré la méfiance, il est dangereux d'exciter le mépris. Le duc de Guise, qui n'avait pas d'ailleurs trop de vivres pour la ville, refusa d'en envoyer à la flotte française; et le duc de Richelieu, dégoûté du rôle qu'il jouait, laissa à eux-mêmes la république et son chef, et mit à la voile pour ne plus revenir, après un séjour assez inutile d'une semaine dans le golfe.

Les nouvelles que reçut quelques jours après le doge de la république de Naples lui firent regarder cette retraite comme heureuse pour son ambition, bien qu'il perdît par là l'espoir d'un secours fort utile. Le baron de Modène, laissé devant Aversa, avait forcé les nobles qui défendaient la place à se retirer sur Capoue, et jeté ainsi le désarroi dans tout le corps de la noblesse, qui commençait à se disperser. Un peu plus loin, deux chefs de bandes, Pastena et Pappone, grâce à la prise de Salerne et de Fondi, coupèrent les lignes espagnoles qui bloquaient Naples, et entrèrent en communication avec la ville. Déjà les capitales de plusieurs provinces proclamaient le nouveau chef de la république à l'exemple de Naples. Guise redoubla de vigilance et d'efforts de son côté contre le duc d'Arcos; l'amiral Tursi-Doria ourdissait avec quelques traîtres une trame qui devait lui livrer un poste important. Guise surprit lui-même le trompeur, et, profitant du moment, enleva le faubourg de Chiaja,

encore au pouvoir des Espagnols, et, à quelque distance hors des murs, la tour de l'Annonciade.

Malheureusement notre jeune César crut, avant d'avoir cause gagnée, qu'il était temps de faire le roi. Il inaugura la nouvelle année, 1648, en prenant pour résidence le magnifique palais de don Ferrant Caraccioli, qui suivait le parti des Espagnols. Un grand écuyer et quatre chevaliers de Malte furent créés premiers gentilshommes de la chambre; vingt-quatre estafiers avec une livrée de velours vert galonné d'or, et trois compagnies de gardes, hallebardiers et Suisses, ne le quittèrent plus. Il exigea qu'en lui parlant on ne se servît plus que du titre d'altesse; enfin il rechercha le royal plaisir d'une maîtresse. Celui qui avait si aisément oublié sa femme pouvait bien ne plus penser à mademoiselle de Pons, dont l'amour l'avait conduit à Rome. On vit le galant prince passer et repasser devant les palais de certaines princesses en l'absence de leurs pères ou de leurs maris, et même y pénétrer, quoiqu'il ne fût point alors d'usage à Naples de faire visite aux dames. La politique, il est vrai, pouvait n'y être pas étrangère : il prétendait en gagnant un seul cœur conquérir toute une famille ; mais un intérêt plus tendre à coup sûr que la pitié pour une grande infortune l'attirait auprès de la jeune veuve du prince de Massa, revenue tout récemment dans son palais du couvent où elle s'était d'abord retirée après la mort tragique de son mari.

A la fin du mois de janvier, un fait assez grave commença à tirer le futur roi de ses rêves. Don Juan d'Autriche, faisant usage des pleins pouvoirs qu'il venait de

recevoir de la cour de Madrid, déposa le 28, de sa vice-royauté, le duc d'Arcos.

Quoiqu'il parût alors bien détaché de la monarchie espagnole, le peuple salua avec plaisir le départ de celui qu'on regardait comme l'auteur de tant de maux. Dans une habile proclamation, don Juan présentait cette destitution comme l'abaissement du principal obstacle au rétablissement de la paix entre le roi d'Espagne et ses fidèles sujets de Naples. Le renvoi de la flotte espagnole, qui l'accompagna comme pour montrer qu'on ne voulait plus agir à force ouverte contre la ville de Naples, fit encore un meilleur effet. Les esprits commencèrent à revenir à l'Espagne aux dépens du duc de Guise, dénué d'ailleurs, par le départ de la flotte française, de presque toute ressource. La noblesse, qui faiblissait depuis son échec d'Aversa, continua à donner de bonnes paroles au prince français, mais sans se décider. Les capes noires, lasses de la guerre, se rapprochèrent sensiblement des Espagnols. Le nouvel élu du peuple, Marcella, choisi récemment par le duc de Guise, traita même en dessous main avec don Juan. Enfin le peuple, qui souffrait de la disette, entretenue, malgré la prise d'Aversa, par une mauvaise administration, murmura contre les façons royales du duc de Guise; et l'armurier Annese, qui jouait toujours double jeu, reprit ses intrigues contre son ennemi juré, et commença à traiter aussi avec les Espagnols pour la reddition de la tour du Carmel, comme il avait traité précédemment avec les Français.

Il fallait que Guise se relevât par quelque action

d'éclat. Malheureusement la division régnait dans ses conseils. Le baron de Modène, gentilhomme actif, habile et dévoué, disputait avec désavantage l'esprit du prince à Antonio Lieto, esprit insinuant et peut-être perfide, auquel sa sœur, belle, intrigante et fort sensible aux galanteries, même inconstantes, du duc, assurait la prépondérance. Le premier voulait pousser jusque sur Capoue, et achever par la prise de cette ville le mouvement heureusement commencé déjà par la reddition d'Aversa. Découragé par quelques revers partiels dans la campagne, le duc de Guise écouta les propositions du second, qui opinait pour une attaque générale contre les redoutables positions que les Espagnols tenaient encore dans Naples. La victoire dans la capitale lui assurait, disait celui-ci, la possession de tout le royaume; c'était là qu'il fallait vaincre. Mais c'était là aussi qu'un échec ne pouvait manquer d'achever la ruine du crédit de Guise, déjà fort ébranlé.

L'attaque générale fut préparée pour le 12 février, jour de la fête de Notre-Dame du Carmel. Aux dix mille hommes de troupes enrégimentées, et aux masses populaires dont il pouvait disposer, et qu'il divisa en pelotons de deux mille combattants distribués sur certains points de la ville, Guise ajouta cinq ou six mille bandits qu'il fit venir des environs. Les trois châteaux forts avec les postes avancés et fortifiés qui les défendaient devaient être attaqués à la fois. Avec le peu d'artillerie dont on pouvait disposer, c'était un plan insensé; on ne comptait guère que sur l'assaut et l'escalade. Modène, récemment encore accusé par Lieto et rudoyé par le duc, ne

voulut point commander l'affaire. Don Juan, instruit de tout par des traîtres, et d'ailleurs par le caractère bien dessiné des préparatifs, put organiser à loisir sa défense.

Dès le matin du jour fixé d'avance, la cloche de Saint-Augustin, à laquelle répondirent bientôt toutes les autres églises, donna le signal. Le duc de Guise, posté lui-même au château de Gravina, dans un faubourg qui menaçait le château Saint-Elme, dirigeait tout en personne. L'attaque vraiment sérieuse était celle de ce château, dont l'hostilité était si gênante pour la ville de Naples. Les troupes dirigées sur les abords du Château-Neuf et de l'arsenal devaient plutôt distraire l'attention des Espagnols et occuper leurs forces.

Malheureusement le duc de Guise confia à un certain Paul de Naples et à ses brigands l'une des attaques principales du château Saint-Elme, par le faubourg de Chiaja, le plus riche de la ville. Les brigands agirent avec leur vigueur accoutumée; mais, quand ils eurent chassé les Espagnols des premiers palais qu'ils occupaient, ils ne songèrent plus qu'aux richesses tombées entre leurs mains; ils quittèrent le combat pour le pillage, et laissèrent sans soutien les différents corps, qui de points différents attaquaient Saint-Elme. Vainement le duc envoya-t-il quelques-uns de ses lieutenants, au plus fort de la mêlée, pour rappeler ses promesses à Paul de Naples; les brigands ne lâchaient pas si aisément prise. Furieux d'être laissés seuls, tandis que d'autres exploitaient d'avance la victoire, les soldats réguliers et le peuple abandonnèrent les retranchements dont ils s'étaient déjà emparés; et, après un combat de huit

heures et des pertes considérables, le duc de Guise fut obligé de donner le signal de la retraite.

C'était la perte de sa royauté. Il se donna beaucoup de peine, le lendemain et les jours suivants, pour faire bonne mine. En parcourant la ville de Naples, dont les habitants avaient fait de cruelles pertes, il entendit distinctement les cris de : *La paix! la paix!* Il offrit à son amour-propre le dédommagement du supplice de Paul de Naples, perfidement attiré dans son palais. Mais il perdit ainsi le concours de tous les autres bandits, qui n'osèrent plus se fier à lui, et se mirent en devoir de faire leur paix avec l'Espagne. Il crut se donner encore plus raison en faisant emprisonner Modène, qu'il avait laissé sans aucun commandement pendant le jour du combat, et qui regrettait ce qu'on avait fait, le lendemain. Tout cela ne prouvait qu'une impuissante mauvaise humeur. Gennaro Annese avait beau jeu maintenant; il exploitait les tendances républicaines de la foule. Le peuple avait quelque temps auparavant crié : *Vive le roi!* sur les pas de Guise; il se mit à crier maintenant : *Vive la république!* et ses chefs demandèrent l'organisation du gouvernement républicain à celui qui avait jusque-là agi en maître.

Guise était assailli par des réclamations bien plus pressantes au sujet du pain; il sentait son crédit crouler de toutes parts. Pour la première fois, il prit des engagements contraires à ses prétentions. Un drapeau fut arboré sur son palais avec les initiales S. P. Q. N.; une commission fut nommée pour préparer la constitution; quelques chefs des *capes noires* et du peuple reçurent

la promesse de places de sénateurs ; dernières ressources d'une cause perdue ! Guise s'enlevait l'espoir de se rattacher la noblesse, qui l'avait pressé au contraire de se faire roi. En réalité, il ne s'agissait plus alors pour le duc de la couronne, mais de la vie. Il était entouré de traîtres qui songeaient à faire leur paix à ses dépens. Annese surtout, enhardi par ces premières concessions, tendait à chaque instant des piéges au duc, qui le lui rendait avec usure ; ce n'était plus entre eux une lutte d'influence, mais un duel de trahison où ils employaient tantôt le poignard et tantôt le poison. Le peu de sécurité pour les personnes et pour les propriétés que l'arrivée de Guise avait d'abord rétabli commençait à disparaître. L'anarchie reprenait ses droits ordinaires dans les luttes civiles prolongées, et la disette aiguisait toutes les souffrances.

Des scènes tragiques où le trouble des esprits ne se manifestait que trop, se succédèrent chaque jour. Dans une émeute suscitée contre lui, Guise fut obligé de faire tirer sur le peuple ; désormais, il ne sortit plus que sous la protection d'une escorte. Quelques jours après, le peuple attaqua dans sa maison et massacra l'élu du peuple, Marcella, accusé de faire passer des vivres aux châteaux espagnols, tandis que la ville en manquait. Des têtes exposées sur la place du Marché apprenaient presque tous les matins au peuple qu'une nouvelle conspiration avait été découverte et punie. Mais l'auteur de tous ces complots, Annese échappait toujours aux poursuites ; il ne sortait presque plus de la tour du Carmel, où il s'était retranché au milieu de ses munitions et de

ses richesses. Ouvertement menacé par Guise, il hésitait cependant à se vendre aux Espagnols, espérant toujours recouvrer l'autorité qu'il avait un instant possédée, et rêvant encore l'établissement de la république.

Cependant l'autorité espagnole se reconstituait. L'ambassadeur espagnol, comte Ognate, nommé vice-roi pour mettre fin le plus promptement possible à l'autorité provisoire de don Juan, était arrivé. C'était un homme d'une grande expérience, et qui jouissait, même parmi les Napolitains, d'une heureuse réputation. Il ne ménagea point les proclamations publiques et les négociations secrètes pour achever de jeter l'incertitude et la défection dans le camp ennemi. Le duc de Guise fut encore un instant relevé, dit-on, par une lettre du roi de France et la promesse de l'arrivée d'une escadre munie d'instructions plus favorables et plus décisives que la première. Mais les choses en étaient arrivées pour lui au point où le moindre hasard pouvait achever de tout perdre; il eut la maladresse d'y aider lui-même.

Dans l'appréhension de l'arrivée d'une escadre française, le comte d'Ognate avait surpris la petite île de Nisita, qui pouvait offrir un bon mouillage en face du cap du mont Pausilippe. Le duc de Guise voulut la reprendre en personne, bien que son autorité dans Naples ne tînt réellement plus qu'à sa présence. On ne pouvait offrir aux Espagnols une occasion plus favorable. Une grande partie de la population était lasse ou indifférente; la plupart des chefs, hostiles ou traîtres au prince. Ognate prépara, tout à son aise, pour attaquer Naples à son tour pendant l'absence du duc; et cette

longue et sanglante révolution se termina presque en un jour par une plaisante surprise.

Le duc de Guise quitta Naples le 5 avril, de grand matin, avec quatre mille hommes et quelques pièces d'artillerie qui devaient être soutenues par un certain nombre de felouques. Il y avait trois milles de Naples à la pointe du cap. Arrivé au milieu du jour, il commença aussitôt l'attaque, et réussit plus vite encore qu'il n'espérait. Protégées par l'artillerie du cap, peu distant de l'île, les felouques débarquèrent promptement les troupes sur le point désigné, et le soir le commandant de la petite forteresse demanda à capituler. Le succès était complet; la flotte française pouvait être assurée de son mouillage. Mais le comte d'Ognate, de son côté, ne réussit pas moins dans son entreprise, qui était d'une bien autre importance.

Ce jour-là aussi tout avait été disposé par les Espagnols pour sortir des châteaux et faire irruption sur la ville par plusieurs points à la fois. Deux traîtres devaient livrer la porte d'Albe et un des postes qui tenaient en échec le Château-Neuf. A minuit, c'est-à-dire quelques heures après que Guise avait reçu la capitulation du fort de Nisita, le vice-roi et don Juan, chacun à la tête d'un détachement, commencèrent le mouvement. Les premiers postes ayant été livrés, les autres furent emportés en silence et presque sans coup férir. Les deux corps se réunirent bientôt au milieu de la ville, et s'apprêtèrent à se diviser pour la parcourir dans toutes les directions et balayer toutes les résistances. Le tocsin commença alors à sonner, mais faiblement; on entendit

une sourde agitation, mais les Napolitains se mettaient plutôt en sûreté qu'ils ne s'aventuraient dans les rues. Au point du jour, Espagnols, Allemands et Suisses, se précipitèrent au pas de charge dans les rues, en criant: « *La paix! plus de gabelle! mort au mauvais gouvernement!* » Le peuple surpris, et presque sans chef, s'enfuit; plusieurs décharges suffirent pour disperser les soldats enrégimentés. Au palais de Guise, quelques gentilshommes français firent seuls un peu de résistance. A six heures du matin, toute la ville était balayée, les principaux postes occupés, moins la place du Marché et le faubourg de Lavinara.

Mais le quartier général de l'émeute était déjà cerné. Don Juan se dirigea sur la place du Marché à la tête de ses troupes. Le cardinal Filomarino en habits pontificaux s'était joint à lui. Le peuple était là en masse, mais peu armé et plus agité qu'hostile. Tout dépendait de la conduite de Gennaro Annese, retiré et fortifié dans la tour du Carmel. Celui-ci n'avait jamais su prendre à temps un parti honorable ou au moins hardi; il hésitait encore, honteux de ne pouvoir plus se vendre aussi avantageusement, et convaincu qu'il ne pouvait opposer une longue résistance. Le cardinal Filomarino, envoyé auprès de lui, le décida en se portant garant de sa vie et d'un honorable traitement. L'armurier républicain fendit la foule et vint se jeter aux pieds de don Juan, tandis que trois cents Espagnols prirent possession de la tour. L'étendard espagnol, arboré à son sommet, annonça bientôt la rentrée de Naples sous le pouvoir de S. M. le roi Philippe IV.

Le duc de Guise avait passé la nuit à Nisita, malgré quelques avertissements assez significatifs. Quand il ne douta plus de ce qui était arrivé, il se mit à la tête de ses cavaliers pour tâcher de se jeter dans un des faubourgs de la ville et la disputer aux vainqueurs, s'il en était temps encore. Les portes étaient déjà gardées; on le reçut à coups de fusil. Il fit ainsi inutilement le tour de la moitié des murailles extérieures de Naples, tenta tous les points les plus faibles, mais les trouva tous gardés. Pendant ce temps, don Juan parcourait la ville à cheval et un *Te Deum* était chanté à la cathédrale; quelques-uns se cachaient encore dans leurs maisons ou sortaient de la ville pour chercher le duc de Guise ou se réfugier dans les montagnes, mais la plupart ressentaient ou témoignaient au moins vivement la joie d'avoir recouvré la paix et le repos, sinon de reconnaître de nouveau la domination espagnole.

Le roi déchu avant d'avoir ceint la couronne devait maintenant songer à sa vie. Il prit la route de Capoue, dans l'espoir de s'ouvrir un chemin jusque sur le territoire romain. Mais son escorte diminua à chaque détour de route à mesure qu'il approchait des postes ennemis. Pris enfin entre ceux qui venaient de Naples et ceux qui arrivaient au-devant de lui de Capoue, il essaya avec quelques Français, derniers compagnons de sa fortune, de se faire jour l'épée à la main; mais il donna encore cette fois d'inutiles preuves de bravoure, son cheval tomba bientôt percé d'une balle. Fait prisonnier, il fut conduit courtoisement en prison à Capoue, et transporté de là en Espagne. Après son départ, tout

005800156

le royaume fit par lassitude sa soumission au comte Ognate aussi rapidement que la ville de Naples. Sauf la gabelle des fruits, qui avait causé le premier soulèvement des lazzaroni, le gouvernement des vice-rois reprit jusqu'à la fin de la domination espagnole les anciens errements. Plus heureux que les Napolitains, le duc de Guise avait au moins couvert, par cette équipée politique, une difficile retraite dans ses affaires de cœur !

FIN DE MASANIELLO ET DU DUC DE GUISE.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

Préface 1

PREMIER ÉPISODE.

LES VÊPRES SICILIENNES (1282).

Chapitre I. Charles d'Anjou et don Pèdre d'Aragon — Deux croisades. 3

— II. La Sicile sous la domination française — Jean de Procida. 21

— III. Le massacre à Palerme et dans le reste de l'île. 41

— IV. Siége de Messine. — Couronnement de don Pèdre. 56

DEUXIÈME ÉPISODE.

NICOLAS RIENZI, OU ROME AU QUATORZIÈME SIÈCLE (1347-1353).

Chapitre I. Rome. — Le triomphe de Pétrarque 81

— II. Rienzi tribun de la république romaine. . . . 96

— III. Rienzi chevalier du Saint-Esprit. — La sainte Italie. 117

— IV. Rienzi proscrit. — Les fraticelles. 147

— V. Rienzi sénateur. — Le cardinal Albornoz . . . 167

Digitized by Google

TROISIÈME ÉPISODE.

PRISE DE ROME PAR LES SOLDATS DU CONNÉTABLE DE BOURBON, OU LA CHUTE DE L'ITALIE AU SEIZIÈME SIÈCLE (1527).

CHAPITRE I. Une conspiration pour l'indépendance italienne. — Le chancelier Morone et le marquis de Pescaire (1525) 189

— II. La diplomatie et la tactique italiennes. — Le pape Clément VII et François-Marie, duc d'Urbin (1526) 208

— III. Les armées espagnoles et allemandes. — Le connétable de Bourbon et le capitaine Frondsberg. — Prise et sac de Rome (1527) . . . 229

QUATRIÈME ÉPISODE.

MASANIELLO ET LE DUC DE GUISE, OU NAPLES EN 1647 ET 1648.

CHAPITRE I. Le duc d'Arcos, les Alarbes et les Lazzaroni. — Masaniello pêcheur 275

— II. Le privilége de Charles-Quint. — Les brigands. — Masaniello capitaine général. 299

— III. Le serment. — Le banquet de Pausilippe. — Masaniello fou et martyr. 321

— IV. Le duc de Guise et la république royale de Naples 340

FIN DE LA TABLE.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

QUI SE VENDENT A LA MÊME LIBRAIRIE.

Histoire d'Italie depuis l'invasion des Barbares jusqu'à nos jours. 1 volume. . . . . 4 fr. 50

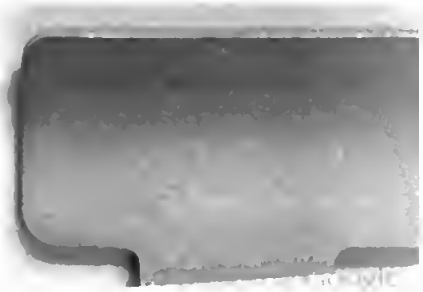
Ulrich de Hutten, sa vie, ses œuvres, son époque; histoire du temps de la réforme. 1 volume. . . . . 3 fr. »

Digitized by Google

Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google